GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY
ACCESSION NO. 31400
CALL No. 913.005/B.I.F.A.O
D.G.A. 79



BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

DU CAIRE

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Library Regd No
INDIA.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. GEORGE FOUCART

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME XII

31400



913.005
B.I.F.A.O.

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1916

Tous droits de reproduction réservés

OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHÆOLOGY
Library Regd No
A190
INDIA.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI
Acc. No. 31400
Date. 17. 5. 57
Call No. 913. 005/B.I.F.A.O

TABLE DES MATIÈRES.

G. Daressy. L'Égypte céleste (avec 2 planches)..... 1- 34

É. Vernier. Note à propos du livre de M. Flinders Petrie : *Arts et métiers dans l'ancienne Égypte*..... 35- 42

J. Maspero. Græco-arabica..... 43- 51

H. Gauthier. Notes et remarques historiques, § VIII..... 53- 59

G. Wiet. Kindî et Maqrizî..... 61- 73

G. Legrain. Notes sur le dieu Montou..... 75-124

H. Gauthier. Monuments et fragments appartenant à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire (avec 6 planches)..... 125-144

G. Daressy. Le cercueil de Khu-n-Aten..... 145-159

— La Pierre de Palerme et la chronologie de l'Ancien Empire..... 161-214

F. W. Read. Nouvelles remarques sur la Pierre de Palerme..... 215-222

Ét. Combe. Notes d'archéologie musulmane..... 223-241

H. Munier. Recueil de manuscrits coptes de l'Ancien et du Nouveau Testament..... 243-257

L'ÉGYPTE CÉLESTE

PAR

M. GEORGES DARESSY.

On a déjà beaucoup écrit sur l'origine des constellations et des signes du zodiaque. La désignation des astérismes est à peu près la même dans tous les pays et l'on a cherché quel peuple était l'inventeur de ces figures; tour à tour on a fait l'honneur de leur création aux Égyptiens, aux Chaldéens, aux Indiens, même aux Chinois sans parvenir à donner de preuves décisives en faveur des uns ou des autres. La tendance actuelle était d'attribuer aux habitants des rives de l'Euphrate la dénomination des groupes d'étoiles et de considérer l'uranographie grecque comme dérivée presque uniquement de celle des Babyloniens, avec les mythes asiatiques en rapport avec les personnages célestes à peine modifiés pour entrer dans la Fable hellénique. L'Égypte était à peu près oubliée dans ce système, et cependant d'après l'aveu de certains auteurs grecs leurs astérismes auraient été empruntés aux savants des bords du Nil. J'apporte des faits montrant qu'il y a lieu en effet de tenir compte des influences nilotiques dans l'histoire de l'astronomie.

On sait que les prêtres aimaient à retrouver dans le ciel ou dans le domaine des Génies des analogies avec notre terre; l'autre monde n'est qu'une copie de celui-ci, le Nil est une « voie du ciel qui descend ». Ils en arrivèrent à imaginer que le voyage quotidien du Soleil se pouvait comparer à un trajet sur le fleuve qui traverse leur pays et ne trouvèrent rien de mieux que de placer au ciel les mêmes nomes entre lesquels l'Égypte était partagée, l'écliptique étant assimilée au Nil. Au lieu de créer une suite unique de provinces célestes on poussa l'imitation des choses d'ici-bas jusqu'à en former deux séries correspondant à la Haute et à la Basse-Égypte et les symboles de ces nomes du ciel devinrent les constellations et les signes du zodiaque. Ces derniers n'étaient pas en nombre suffisant pour représenter les vingt-deux préfectures

L'ÉGYPTE CÉLESTE

PAR

M. GEORGES DARESSY.

On a déjà beaucoup écrit sur l'origine des constellations et des signes du zodiaque. La désignation des astérismes est à peu près la même dans tous les pays et l'on a cherché quel peuple était l'inventeur de ces figures; tour à tour on a fait l'honneur de leur création aux Égyptiens, aux Chaldéens, aux Indiens, même aux Chinois sans parvenir à donner de preuves décisives en faveur des uns ou des autres. La tendance actuelle était d'attribuer aux habitants des rives de l'Euphrate la dénomination des groupes d'étoiles et de considérer l'uranographie grecque comme dérivée presque uniquement de celle des Babyloniens, avec les mythes asiatiques en rapport avec les personnages célestes à peine modifiés pour entrer dans la Fable hellénique. L'Égypte était à peu près oubliée dans ce système, et cependant d'après l'aveu de certains auteurs grecs leurs astérismes auraient été empruntés aux savants des bords du Nil. J'apporte des faits montrant qu'il y a lieu en effet de tenir compte des influences nilotiques dans l'histoire de l'astronomie.

On sait que les prêtres aimaient à retrouver dans le ciel ou dans le domaine des Génies des analogies avec notre terre; l'autre monde n'est qu'une copie de celui-ci, le Nil est une «voie du ciel qui descend». Ils en arrivèrent à imaginer que le voyage quotidien du Soleil se pouvait comparer à un trajet sur le fleuve qui traverse leur pays et ne trouvèrent rien de mieux que de placer au ciel les mêmes nomes entre lesquels l'Égypte était partagée, l'écliptique étant assimilée au Nil. Au lieu de créer une suite unique de provinces célestes on poussa l'imitation des choses d'ici-bas jusqu'à en former deux séries correspondant à la Haute et à la Basse-Égypte et les symboles de ces nomes du ciel devinrent les constellations et les signes du zodiaque. Ces derniers n'étaient pas en nombre suffisant pour représenter les vingt-deux préfectures

de la Haute-Égypte, sans compter les districts et villes autonomes : les emblèmes de leurs divinités, les planètes, des anaglyphes de leur nom furent appelés à les symboliser. Les divisions territoriales du sol sont figurées dans les temples sous forme de Nils défilant au long des soubassements, c'est au plafond et sur les architraves qu'on reproduisit les cartographies célestes allégoriques auxquels nous appliquons le terme inexact de zodiaques. Le véritable zodiaque ne contient en effet que douze signes, correspondant aux douze stations solaires, extraits des tableaux uranographiques.

De ces derniers les plus complets que nous possédions sont ceux de Dendérah. Le premier comprend deux bandes gravées sur des architraves de la salle hypostyle; c'est le mieux ordonné et celui que nous suivrons de préférence dans l'étude qui va suivre; les emblèmes des nomes célestes y sont seulement alternés avec ceux des douze heures de la nuit.

L'autre est le fameux zodiaque circulaire qui se trouvait dans une chambre de la terrasse et a été transporté à Paris. Les figures y sont généralement les mêmes que sur le précédent, mais leur apposition sur une mappemonde n'a pas été sans déranger parfois l'ordre naturel (voir pl. I).

D'autres tableaux analogues ont orné les temples d'Esneh, d'Erment, etc., mais, ou les dessins qui en ont été faits ne sont pas suffisamment exacts, ou ils ont été détruits depuis qu'on les avait signalés [1].

Je vais donc passer en revue les figures des zodiaques de Dendérah qui ne nous donnent que le ciel du Midi, en leur attribuant les numéros que Brugsch leur avait assignés dans son *Thesaurus* [2]; cette étude sera faite purement au point de vue de la géographie et des cultes locaux, sans entrer dans les questions cosmographiques ou astrologiques.

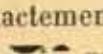
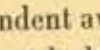
[1] Le petit temple d'Esneh, celui d'Erment ont été démolis au commencement du XIX^e^ siècle; on n'en a que les dessins sommaires de la Commission d'Égypte.

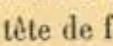
[2] Brugsch, *Thesaurus Inscriptionum Aegyptiacarum*, vol. I. Inscriptions astronomiques. J'appellerai planisphère de Dendérah les tableaux gravés sur les architraves extrêmes nord et sud de la salle hypostyle ou pronaos du temple de cette ville et zodiaque circulaire (Z. C.) le tableau rond qui est à Paris. Je me suis servi des dessins de la Commission d'Égypte, Esneh, t. I, pl. 87; Dendérah, t. IV, pl. 18; de Champollion, *Monuments*, t. IV, pl. CCCXLIX *bis* et de Lauth, *Les zodiaques de Dendérah*. La photographie du zodiaque circulaire que M. Lacau avait eu l'obligeance de faire faire à Paris pour préparer la planche I n'a pu, par suite des événements, me parvenir qu'après que le texte était déjà imprimé.

La série sud commence par la Nubie après le n° 1 qui est la première heure de la nuit.

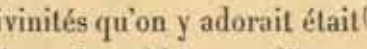
N° 2. — La planète Saturne  sous forme d'un homme à tête de taureau. La province Nubienne sous les Ptolémées et les Césars avait sa frontière à Hiérasykaminos « le figuier sacré », dont l'emplacement est marqué par le temple de Méharraqa. Il est singulier que le nom antique « place de Hor-qa » se soit conservé jusqu'à nos jours en prenant pour les indigènes la signification d'« endroit brûlé ».

N° 3. — Un dieu à tête d'épervier au-dessus d'un oiseau accroupi. Il faut disjoindre les figures ainsi qu'on le verra dans plusieurs autres cas.

J'avais pensé que l'oiseau pouvait être un ibis  et nous aurions directement l'allusion à Thot divinité de Pselkis = Dakkeh. M. Baraize a bien voulu vérifier pour moi que c'est certainement un cygne qui est représenté sur le monument, et le même animal a été placé au zodiaque circulaire par extraordinaire dans la bande extérieure, parmi les génies des décans. Le rôle du cygne dans la mythologie égyptienne n'est pas bien connu; on ne sait même exactement à quelle divinité il était consacré. Si c'est bien Pselkis  qui est ici symbolisée, il faut admettre que l'oiseau migrateur a été pris comme emblème d'Hermès, dieu des voyages et assimilé à Thot de  que les inscriptions confondent avec . Je ne crois pas que le cygne soit ici en rapport avec Jupiter et la légende de Léda, car Jupiter est Amon et tandis que les temples d'Amon sont nombreux dans la Haute-Nubie, il n'y a pas de sanctuaire consacré spécialement au Roi des dieux dans la région où nous sommes à ce que je pense.

Au-dessus du cygne est un dieu hiéracocéphale. Généralement lorsque deux figures sont superposées dans le tableau, celle du dessus vient en second et, vu l'ordre géographique, devrait représenter une localité située plus au nord. Je crois cependant qu'on a dérogé à la règle en cet endroit et que nous avons ici Horus de la ville de Kouban placée sur la rive est, un peu en amont de Pselkis. Les autres représentations d'Horus que nous verrons sont léontocéphales; dans le cas présent la tête de faucon  a été gardée pour rappeler le nom antique de la ville , importante comme située en tête de la route conduisant à la région des mines d'or.

N° 4. — Un homme tenant un couteau semble vouloir égorger une antilope qu'il soulève de la main gauche; la même figure existe au zodiaque circulaire.

Des représentations analogues avaient été signalées par M. Golénischeff[1], qui avait proposé d'y voir le dieu Antée; rien n'est venu depuis confirmer cette hypothèse[2]. Je propose d'y voir l'emblème de Talmis, la ville principale de la Basse-Nubie comme le démontre l'étendue de son temple, actuellement Qalabcheh. Une des divinités qu'on y adorait était[3] , ce qui correspondrait au signe du tableau, et l'horreur des habitants à l'égard des animaux impurs est bien marquée par le décret d'Aurélius Bésarion gravé sur la façade.

N° 5. — Un personnage sans tête qui a pour correspondant au zodiaque circulaire un animal décapité symbolise Philæ. L'identification repose sur un jeu de mots, l'animal ayant été pris pour représenter  ou , désignation officielle de Philæ comme chef-lieu d'un district de Nubie.

N°s 6 et 7. — Les déesses des deuxième et troisième heures de la nuit.

Avec le n° 8, le Verseau, nous entrons en Égypte. Le personnage a la forme du dieu Nil, coiffé d'une touffe de plantes , versant l'eau de deux vases . A Esneh, à Athribis[4], même figuration; sur le zodiaque circulaire de Dendérah Hapi est coiffé de la couronne du Midi. De toutes façons nous avons là un symbole des cataractes, les deux vases pouvant figurer les deux sources  du fleuve, caractérisant le premier nome de la Haute-Égypte, le .

N° 9. — La planète Mars, , homme à tête de faucon surmontée d'une étoile. Mars est ici pour Horus d'Edfou, le vainqueur de Typhon, dieu du II^e^ nome, l'Apollinopolite, dont la monnaie représente un guerrier tenant un épervier.

N° 10. — La quatrième heure.

[1] *Zeitschrift*, 1882, p. 135, pl. III.

[2] *Zeitschrift*, 1910, p. 42.

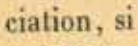
[3] Champollion, *Notices descriptives*, p. 144 *bis*; H. Gauthier, *Le temple de Kalabchah*, p. 350.

[4] Fl. Petrie, *Athribis*. Les tableaux astronomiques simplifiés tels que les deux qui sont gravés dans la « zodiac tomb », ainsi que ceux qui sont peints sur des cercueils comme celui de ne donnent que les douze signes du zodiaque et les planètes intercalées au hasard (ou dans un but astrologique?). Ils ne peuvent guère nous aider dans ces recherches.

N° 11. — Les Poissons. Dans tous les zodiaques les Poissons sont au nombre de deux, disposés de différentes manières, souvent liés. Nous avons ici le III^e^ nome, le Latopolite, ainsi nommé du poisson *latus* ou carpe du Nil qui y était vénéré et dont les momies ont été trouvées par milliers à proximité d'Esneh. Si les Poissons sont toujours par paire c'est pour faire un jeu de mots entre ,  « deux » et le nom de la ville . Les monnaies portent un guerrier tenant un poisson ou un poisson seul.

Au planisphère de Dendérah comme au zodiaque circulaire on voit entre les Poissons un bassin rempli d'eau qui a été considéré comme faisant partie de la figure[1]; en réalité c'est un emblème distinct qui a été déplacé pour économiser la place et aurait dû se trouver entre les n^os^ 8 et 9, une représentation réduite de l'Éridan, le Fleuve ou le Torrent, qui symbolise la ville d'Ombos. Dans la carte de l'hémisphère austral reproduit par Kircher[2] entre le Verseau, sorte de vase canope percé de trous d'où s'échappent le liquide et les Poissons, est dessinée une rivière au milieu de laquelle on voit un homme [3]. Or nager se dit , et ceci est pour rappeler le nom de la ville d'Ombos, la Kom Ombo actuelle. Deux divinités se partageaient le temple de cette localité : Horus et Set-Nubti; il se pourrait que la figure d'un dieu à deux têtes, tenant un serpent, qu'on voit au planisphère d'Esneh[4] avant les Poissons, fût un autre emblème de la même ville.

N° 12. — La cinquième heure de la nuit.

N° 13. — Dans un cercle on voit un homme tenant un porc par la queue. On connaît le calembour de basse époque qui écrit ainsi  *khes-deb* le nom du lapis-lazuli , la pierre précieuse bleue. Une autre série de jeux de mots nous donnera la signification de la figure. Bleu se dit  et le Nil s'appelait ; le *t* de ce dernier mot paraît avoir été muet dans la prononciation, si bien que ces deux mots étaient homophones. Or Gébélein s'appelait , ; le « cercle de lapis » du zodiaque équivaut

[1] Il correspond en effet assez bien avec ce que les astronomes appellent le Carré de Pégase, symbole de la fontaine Hippocrène, mais ce peut être une explication donnée après coup d'une fausse adaptation.

[2] *Oedipus Aegyptiacus*, p. 207.

[3] Il n'y a pas de signe correspondant exactement au dessin de Kircher : son nageur est vu de face, bras et jambes écartés.

[4] *Commission d'Égypte*, I, pl. 79.

à cette « île bleu-Nil ». Le zodiaque circulaire a raison de remplacer l'homme par une femme, puisque Gébélein était Pathyris  « la demeure d'Hathor ».

N° 14. — La planète Jupiter  est un dieu hiéracocéphale ayant la couronne *atef;* elle est mise pour Hermonthis, la moderne Erment, qui adorait Menton à tête de faucon et son taureau sacré Bachis. La transformation de Jupiter en taureau pour l'enlèvement d'Europe fut probablement la raison du choix de cette allégorie.

N°s 15 et 16. — Les sixième et septième heures nocturnes.

N° 17. — Le Bélier. L'animal consacré à Amon devait naturellement être l'emblème de Thèbes ou Diospolis, capitale du IV^e^ nome, tout comme il est la marque des monnaies de cette province frappées sous Hadrien.

Au-dessus du bélier le dessin de Lauth porte un disque solaire dont Brugsch n'a pas tenu compte. C'est pour économiser la place qu'il a été mis en cet endroit, car il aurait dû venir après la figure suivante pour se conformer à l'ordre strict géographique. Il est en effet l'emblème de Qous, , l'Apollonopolis des Grecs, chef-lieu d'un district autonome .

N° 18. — Divinité à tête de lion. Comme partout dans ce tableau c'est l'image d'un Horus, dans le cas présent  Horus l'aîné, Haroéris qui était adoré à Apollonopolis, mais avait aussi un temple à Chenhour, à six kilomètres au sud de Qous : c'est cette localité qui est ici visée.

Dans les listes coptes Qous est très fréquemment désigné sous le nom de ⲕⲱⲥ ⲃⲓⲣⲃⲓⲣ, ⲕⲟⲥ ⲃⲉⲣⲃⲉⲣ, etc. Les deux villes de Qous et Chenhour n'auraient-elles pas été considérées comme jumelles, et tandis que Kos s'applique à l'ancienne Apollonopolis, Berber « la chaude » ne s'adresserait-il pas à Chenhour dont la divinité a ici une tête de lion, emblème de la chaleur?

Un plafond du temple de Philæ dont les représentations ont été copiées par Rosellini, pl. XXI et XXII, puis reproduites par Lanzone dans son *Dictionnaire de mythologie,* pl. CCLVIII et CCLIX, montre une série de divinités des différents nomes venant rendre hommage à Osiris à la suite de Ptah et de Khnoum modeleurs. Parmi ces derniers on remarquera (fig. 4) un lion assis à tête de faucon ayant le disque lunaire sur la tête; il est appelé  et représente Chenhour; à la suite on voit (fig. 5) une grenouille

 sur une colonnette  : la déesse Haqit était adorée à Qous; puis Osiris et Isis de Coptos et  de Dendérah. On voit combien peu il existait de différence entre les listes religieuses se rapportant à ce monde ou à l'autre.

N° 19. — Dieu qui paraît être à tête humaine, ayant une étoile sur la tête. Il n'a ainsi aucun attribut distinctif et l'on peut y reconnaître soit Osiris, soit Horus, adorés à Coptos, , Qouft, capitale du V^e^ nome, le Coptite des Grecs.

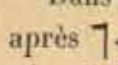
N° 20. — Dans notre tableau comme au zodiaque circulaire on voit un cynocéphale assis, avec un faucon coiffé du *pchent* posé sur sa tête, tandis qu'une antilope est dressée, appuyée contre son dos. C'est l'emblème pour Pampanis , la moderne Ballas située vis-à-vis de Qouft, qui adorait Set-Noubti et était pour cette cause en conflit permanent avec Tentyris, sa voisine[1]. Elle était la métropole d'un district [2]. Or notre liste se trouvant à Dendérah, on n'a pas voulu représenter le dieu abhorré, on a eu recours à un subterfuge souvent employé; au lieu de Set, Souti, on a mis le singe sacré de Thot, Thouti, dont le nom sonne presque de même; puis pour signaler la substitution on lui a accolé une antilope, animal typhonien, et enfin comme marque du triomphe d'Horus on lui a perché le faucon sur la tête.

N° 21. — La divinité est bicéphale : elle a à l'avant une tête de faucon coiffée de la couronne du midi et à l'arrière une tête de femme portant la couronne du nord ou le *pchent*. Le texte l'appelle , ce qui désigne la planète Vénus. C'est clairement Tentyris-Dendérah, métropole du VI^e^ nome, qui a son symbole ainsi tracé : les deux têtes sont celles d'Horus et d'Hathor-Aphrodite qu'on adorait dans le temple où est tracé ce zodiaque.

N^os^ 22 et 23. — Les huitième et neuvième heures.

N° 24. — Le Taureau. Il semble porter sur son dos le disque lunaire ●, mais comme au zodiaque circulaire le taureau est seul et le disque contenant l'*uza* , autre représentation de la lune, situé au-dessous de Pampanis, il y a lieu de séparer les deux figures.

[1] Le passage de Juvénal est bien connu. Cf. Daressy, *Recueil de travaux*, t. V, p. 141. — [2] Liste du temple de Ramsès II à Abydos.

Dans la liste des districts gravée sur les murs du temple d'Edfou on trouve après  Qéneh(?) et avant  Samhoud un district  où l'on adorait . On connaît le ou comme un prêtre portant la tresse de l'enfance, ayant une peau de panthère jetée sur le corps et qui parle ou officie dans les cérémonies royales[1]. On a récemment établi que le groupe se lit parfois [2] « peau de cynocéphale ». Bien que la nébride figurée soit ordinairement celle d'un félin, le titre n'a pas été donné sans intention de rappeler ; d'autre part la figure reproduite dans les *Denkmäler*, III, 147, où l'on voit ériger le sous forme d'un portant une tête de taureau, nous ramène encore à un rapport avec cet animal. Le dix-neuvième jour du mois  a pour génie un personnage à tête de bœuf. Nous sommes ainsi conduit aux mythes de la renaissance dans la peau d'un taureau signalés jadis par M. Virey[3] et étudiés récemment par M. Moret[4].

Le taureau zodiacal n'est sans doute qu'un rappel de la peau dans laquelle l'Horus local renaquit[5].  est considéré comme correspondant à la célèbre ville copte de ϕʁωογ, actuellement Faou[6], un peu à l'ouest de Dechneh. Hérodote (II, 81) nous informe que les cérémonies orphiques, que l'on appelle aussi bachiques, sont les mêmes que les égyptiennes et les pythagoriques; il n'est peut-être donc pas hors de propos de faire remarquer que le bas-pays () du nome Diospolite, dont dépendait probablement le district, est appelé , , c'est-à-dire « le vignoble » bon terrain pour les cérémonies d'Osiris-Dionysios et ϕʁωογ « les vignes » n'en est que la traduction; il y a peut-être un jeu de mots entre  « vigne » et  « cynocéphale ».

[1] Sur le plafond de Philæ, Rosellini, pl. XXII, fig. 12, le personnage est appuyé sur une canne.

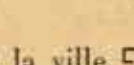
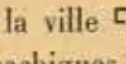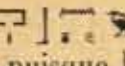
[2] Erman, *Aegyptische Grammatik*, p. 50.

[3] Virey, *L'épisode d'Aristée*, p. 8; *Religion de l'ancienne Égypte*, p. 254.

[4] A. Moret, *Mystères égyptiens*, p. 32, 46, 50, etc.

[5] Sur le planisphère le taureau a la patte droite de devant relevée et attachée. C'est cette patte, la  qu'on offrait dans les sacrifices. J'ignore dans quelle intention ce détail a été souligné.

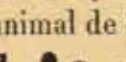
[6] Dans sa *Géographie de l'Égypte à l'époque copte*, p. 332, M. Amélineau rejette comme fautive la transcription ⲁⲫⲱ, ⲁⲫⲱⲟⲩ qu'il prend comme une erreur pour Edfou-Apollinopolis; au contraire cette transcription serait bien plus proche de l'ancien nom égyptien *Ateb*. Le déterminatif triangulaire ne représenterait-il pas une ruche, autre rapprochement avec l'épisode d'Aristée par les abeilles sorties du ventre des taureaux?

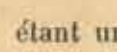
Enfin l'autre nom de la ville ,  est encore en corrélation avec les renaissances bachiques puisque le Phénix s'appelle le .

Il est curieux que le signe du zodiaque représente une ville secondaire; métropole d'un simple district, mais cette localité était sans doute plus importante au point de vue religieux que Diospolis, capitale du VII[e] nome aux basses époques et certainement la principale ville de la rive droite dans toute la région; c'est pourquoi je n'hésiterai pas à l'identifier avec Chénoboskia, seul centre mentionné en ces parages par Ptolémée, l'Itinéraire d'Antonin et la Table Théodosienne.

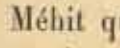
Diospolis est désignée par la lune, ou l'*uza* dans un disque. Malgré son nom, on n'y adorait pas Jupiter-Amon, mais une forme d'Osiris , considéré comme dieu lunaire. Cet aspect particulier d'Osiris est prouvé par un certain nombre de faits. Les statuettes en bronze de , , coiffées du disque lunaire sont assez fréquentes; le nom est identique au surnom de , le dieu lunaire thébain; M. Lanzone, dans le *Dictionnaire de mythologie*, p. 383, mentionne  comme qualificatif de Nefer-hotep, ce qui est identique à celui qu'on applique à Khonsou; enfin un bloc trouvé par M. Petrie à Diospolis même appelle Isis l'épouse de Nefer-hotep , avec un déterminatif caractéristique. Diospolis est maintenant Hou, sur la rive gauche du Nil.

N° 25. — Un dieu dont la tête est surmontée de plumes droites tient un emblème indistinct ressemblant à un serpent, mais qui sur le zodiaque circulaire est un bâton magique à tête de bélier, le . Sans autres documents, je suppose que nous avons ici , dieu du district et de la ville , actuellement Samhoud entre Farchout et Abydos, en copte CEM2ωOY'T.

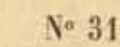
N° 26. — La planète Mercure  sous la forme humaine avec une étoile sur la tête. Or Sebek était la divinité d'un district , avec chef-lieu  qui, à Edfou, est cité de suite après ; au lieu de , Brugsch lit , qui a même valeur que . C'aurait été un détour pour ne pas avoir à représenter l'animal de Set . Le nom vulgaire de la ville serait alors , ϫωϫ des Coptes, donné par plusieurs monuments et que j'ai identifié avec Abou Chouchah, le sens « demeure de la tête »

étant une modification possible d'une appellation  « demeure du Mauvais ». A noter que la planète Mercure s'appelle aussi « étoile de Set ».

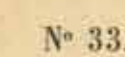
N^os^ 27 et 28. — Les dixième et onzième heures de la nuit.

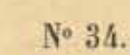
N° 29. — Les Gémeaux, auxquels les zodiaques égyptiens donnent fréquemment comme ici les traits et attributs de Shou, avec une plume  sur la tête et de Tefnout léontocéphale coiffée du disque solaire, les deux fils jumeaux de Râ. Shou et Tefnout sont des doublets d'Anhour et Méhit divinités de Thinis, capitale du VIII^e^ nome et berceau des premières dynasties pharaoniques. Thinis a laissé peu de vestiges à El Birbeh [1], à quelque six kilomètres au nord de Girgeh. Je crois même que ce double signe correspond à deux villes sœurs : Méhit qui est plus en avant serait Lépidotonpolis,  = Mécheikh, sur la rive droite [2], tendant la main à El Birbeh qui est sur la rive gauche.

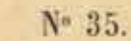
N° 30. — La onzième heure de la nuit.

N° 31. — L'étoile d'Orion, . Le zodiaque circulaire place aussi au-dessous des Gémeaux un Osiris en marche et les mêmes quatre étoiles suivantes du planisphère.

N° 32. — Horus faucon coiffé du *pchent*, perché sur le papyrus .

N° 33. — Sirius , une vache couchée dans une barque.

N° 34. — Sothis , la déesse Satit, qui au zodiaque circulaire décoche une flèche.

N° 35. — Anoukit  coiffée d'une couronne de plumes et répandant l'eau de deux vases. Ces deux dernières figures sont montées sur une seule barque.

Au zodiaque circulaire, derrière la jambe d'Osiris on voit un oiseau *bennou* ou Phénix. Ce doit être l'emblème d'Abydos, un sanctuaire trop important pour être négligé et qui sans cela ne figurerait pas dans la liste.

[1] Daressy, *Notes et remarques*, § CX, dans le *Recueil de travaux*, t. XVI, p. 124.

[2] Daressy, *Remarques et notes*, dans le *Recueil de travaux*, t. X, p. 141.

Un dernier zooïde de notre série est placé à l'extrémité de l'architrave, sur la ligne de séparation des deux registres de figures :

N° 36. — Le Cancer. C'est l'influence grecque qui a fait représenter le sixième signe sous l'aspect d'un crabe, l'image primitive était celle d'un scarabée, ainsi qu'il est représenté ici. Cet insecte forme parfois le corps de Min[1], le dieu créateur qui s'est fait lui-même , d'où le choix qui en avait été fait pour symboliser Panopolis (Akhmim), métropole du IX^e^ nome.

Ici finit la série de figures gravées sur le plafond sud du pronaos de Dendérah, la suite se trouve sur le plafond correspondant du nord.

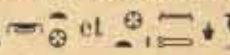
N° 1. — La douzième heure de la nuit.

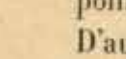
N° 2. — Le Lion. Dans les zodiaques égyptiens ce signe n'est pas simple mais composé de deux ou trois images. On voit ici, comme au zodiaque circulaire, un lion dont une femme tient la queue, marchant sur un serpent. A Esneh il ne semble pas y avoir de serpent, par contre au cercueil de ce dernier existe, mais pas la femme; les zodiaques sommaires d'Athribis sont seuls à montrer le lion isolé. Les récentes recherches géographiques relatives au X^e^ nome permettent de comprendre ces allégories[2]. Le lion est Horus, dieu du nome Aphroditopolite; le serpent qu'il foule est son adversaire Set d'Antaeopolis. Quant à la femme, c'est Maut, déesse d'Apollonopolis, la troisième division du X^e^ nome dont toutes les parties sont ainsi représentées. La forme de serpent attribuée à Set est sans doute en rapport avec le nom de la région tout comme le lion est la bête fauve par excellence, et l'on a réalisé ainsi le nom du double nome.

Une lacune dans le planisphère a peut-être fait disparaître un faucon semblable à celui qui au zodiaque circulaire semble perché sur la queue du serpent que foule le Lion. Cet oiseau est l'emblème d'Hiéraconpolis et du XII^e^ nome, car la ville dont l'emplacement n'est pas encore exactement déterminé

[1] Sur le plafond de Philæ cité plus haut la figure 25 offre un Min appelé qui est ainsi fait : le corps momifié est couvert par un scarabée; la tête est surmontée des plumes, enfin il tient le même groupe de symboles que Khonsou. Voir aussi Daressy, *Catalogue des statues de divinités*, n^os^ 38696 et 38701.

[2] H. Gauthier, *Le X^e^ nome de la Haute-Égypte*, dans le *Recueil de travaux*, t. XXV; cf. Daressy, dans le *Sphinx*, 1914.

mais se trouvait dans la région de Matamir, Atawleh et Khawaled, s'appelait  et .

N° 3. — Une figure mutilée mais dans laquelle Lauth a reconnu avec raison les restes d'un groupe semblable à celui qu'on voit au zodiaque circulaire au-dessous de la queue du Lion : une femme tenant un enfant sur sa main gauche. Nous constaterons là une symbolisation d'Assiout, l'ancienne Lycopolis, métropole du XIII^e^ nome. On ne sait pour quel motif dans la liste des provinces à Abydos, dans le temple de Séti I^er^, le nom régulier du nome Lycopolite  est remplacé par  identique à celui de son chef-lieu. D'autre part Champollion a relevé dans ses *Notices* (I, p. 65) qu'à Abou Simbel un Khnoum seigneur de  est appelé . Enfin, sur les cercueils trouvés à Assiout[1] on trouve constamment cité parmi les divinités invoquées un . Ce dieu « qui aime sa mère » est évidemment l'enfant qui fait partie du groupe zodiacal et l'assimilation de avec Lycopolis est en même temps assurée.

N° 4. — Les planisphères de Dendérah et du petit temple d'Esneh offrent ensuite un rectangle renfermant un long serpent dont la queue revient vers l'avant en entre-croisant les ondulations de la partie antérieure . On y reconnaîtra l'emblème d'Hypsélis, , Chotb, capitale du XI^e^ nome. Sa divinité principale était en effet Khnoum, le démiurge; or pour les gnostiques Khnoum était Knef, le serpent qui pondit l'œuf du monde, et c'est celui que nous avons dans ces tableaux[2].

N^os^ 5 et 6. — Les onzième et dixième heures nocturnes.

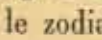
N° 7. — La Vierge est figurée dans les divers zodiaques égyptiens par une femme tenant un épi, à une ou deux mains. C'est Hathor, déesse du XIV^e^ nome, l'Aphroditopolite, dont la capitale était , Cusæ, Qousieh. Le choix de l'épi peut résulter d'un jeu de mots sur Ἀθήρ « épi » et  Hathor ou de la méprise pour la tête d'une tige de blé de l'arbre entrant dans le nom de la province . Dans les tableaux astronomiques anciens le mois de Tybi appelé

[1] Chassinat, *Une campagne de fouilles dans la nécropole d'Assiout*, p. 8, 10, 13, 16, 19, etc.

[2] Le serpent semble avoir une tête de bélier dans le dessin de Lauth, ce qui confirmerait l'identification. Il est probable que ce signe était l'Hydre pour les Égyptiens.

 a pour divinité protectrice une figure toute semblable d'une femme portant un gros épi de blé.

L'ordre des deux figures suivantes a été interverti par Brugsch; je les présente suivant la série régulière.

N° 9. — Personnage à tête de taureau tenant une charrue , suivant le dessin de Lauth et le zodiaque circulaire. C'est la ville de  que Maspero a déjà identifiée[1] avec la moderne Mellaoui (en Copte ⲙⲓⲣⲱ et peut-être ⲙⲁⲙⲁⲗⲁⲩ). Le choix de la figure a été fait suivant une double allitération, le bœuf s'appelant  (cf. מרא *vitulus saginatus*) et la charrue elle-même ayant la valeur . Elle était le port d'Hermopolis placée à la tête d'un canal qui desservait cette ville et Tanis (Touna), et correspond à la Thebaïca Phylace de Strabon (XVII), la Phylaca ou Schedia d'Agatharchide.

On peut admirer l'art avec lequel ces symboles ont été choisis pour satisfaire à la fois les Égyptiens et les Grecs. Ce personnage est celui dont les astronomes ont fait le Bouvier[2]; pour les Hellènes c'était Ἀρκτοφύλαξ gardien de l'Ourse ou du Nord : il représente justement le port marquant une limite douanière entre le nord et le sud de la Haute-Égypte avec l'idée de garde φύλαξ exprimée dans ce mot aussi bien que dans θηβαϊκὴ φυλακὴ.

N° 8. — Un faucon à tête de cynocéphale, appelé , soit la planète Mercure, est la personnification d'Hermopolis du XV^e^ nome, la moderne Achmounein, dont le dieu Thot a le singe pour animal sacré. L'attribution de cette planète consacrée à Set ou à Sebek par les Égyptiens pour représenter la ville du dieu de la science ne peut être expliquée que par son affectation à Hermès par les Grecs, ou par un jeu de mots entre (pour) et « prudent, sage » surnom de Thot, ou nom de l'œil lunaire que ce dieu apportait le treizième jour du mois.

N^os^ 10 et 11. — Les neuvième et huitième heures de la nuit.

N° 12. — La Balance. A Esneh elle est tenue par une femme; dans les autres dessins égyptiens elle est accompagnée d'un disque placé soit au-dessus,

[1] *Proceedings B. A. S.*, t. XIV, p. 187. L'hypothèse de M. Maspero que *Meri* devait être considéré comme un nom propre de localité se trouve ainsi confirmée.

[2] *Descript. de l'Égypte*, Antiquités, vol. VIII, p. 410.

soit au-dessous. Il faut séparer ces deux signes qui correspondent aux deux parties du XVI[e] nome, rive droite et rive gauche. Cette région avait été le théâtre d'un des grands combats entre Horus sous forme d'un faucon et Set métamorphosé en gazelle. Un calembour sur  « ennemi » ou  « frapper, vaincre » et  « balance » décida du choix de cet instrument pour symboliser la capitale de la province. Cette métropole du nome de  est probablement la localité appelée Ibion par le Géographe de Ravenne, Ibiu dans l'Itinéraire d'Antonin. Les distances indiquées pour Ibiu par ce document à partir des villes voisines semblent devoir la faire situer à Minieh ou aux environs[1]; la ville de Théodosiopolis, la moderne Taha, située à une quinzaine de kilomètres plus au nord de Minieh, qui fut au moyen âge le siège épiscopal de la région, paraît n'avoir été réellement fondée que bien plus tard. Mais sur cette métropole la grande liste d'Edfou donne le renseignement  « Hebenu avec l'*uza* délivrant du sortilège ». Ces mots contiennent probablement une allusion à Thot, car on y a fait entrer l'*uza* que ce dieu est censé apporter et  nom de l'ibis. La liste géographique de Philæ porte pour cette localité [2] « les influences de l'Uza que Thot a remis à son maître frappent l'Ennemi de ses malheurs ». J'en tirerai que Hebenu est aussi la  du grand papyrus Harris avec un temple de Thot auquel Ramsès III fit des dons, et le nom du sanctuaire  « ville de la coudée » se trouverait ainsi justifié. Si l'on ajoute à cela que l'Agathodémon s'appelait « l'ibis », que le grand prêtre, selon la liste de Dendérah, s'intitulait  « le chef du tribunal », je crois qu'il ne restera nul doute sur le rôle que Thot jouait dans la ville à côté d'Horus et que la balance n'a pas non plus été choisie comme emblème sans une allusion au rôle de Thot assistant au pèsement des actions en présence d'Osiris.

[1] Pour l'identification des villes du nome de la Gazelle, voir Maspero, *Notes au jour le jour*, dans les *Proceedings B. A. S.*, vol. XIII, p. 503 et suivantes. Le site antique était probablement au sud de Minieh à l'endroit appelé el 'Anbagé par la Commission d'Égypte occupé actuellement par la sucrerie d'Abou Qourqas.

En écrivant dans le *Recueil de trav.*, t. XXVII, p. 125, ma note sur  et  j'avais encore placé vaguement cette ville à Kom el-Ahmar ainsi qu'on le faisait anciennement. Le fait que Ibiu est à quelques kilomètres de Minieh rend encore plus curieux le fait de la culture de la fève en cette région depuis la plus haute antiquité.

[2] Bénédite, *Le Temple de Philæ*, p. 92.

L'ordre de classement des planètes appelle maintenant la Lune.

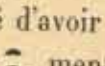
Le disque qui accompagne la balance renferme un dieu enfant au zodiaque circulaire, un faucon à Athribis; au planisphère de Dendérah le disque contenant Harpocrate ou Khonsou est placé sur la montagne [1]. Nous avons donc bien ici un emblème de la partie orientale du XVI[e] nome, que la grande inscription de Béni-Hassan appelle . Deux localités peuvent revendiquer d'avoir été représentées par ce symbole. L'une est [S]péos Artémidos de l'Itinéraire d'Antonin, très près au sud de Béni-Hassan, où se trouvent les célèbres tombes des princes de ; l'autre un peu plus au nord, presque en face Minieh est le Kom el Ahmar voisin de Zaouiet el Amouat, qui est peut-être l'Alabastron de Ptolémée, le du Naos d'El ʿArich. Je pencherais plutôt pour l'identification avec Spéos Artémidos, sanctuaire célèbre où les princes locaux de la XII[e] dynastie étaient prêtres de et de la lionne . La ville de cette déesse est du reste donnée comme chef-lieu du district , tandis que le récit des combats d'Horus met à l'endroit où fut tuée l'antilope de Set. L'hymne de Karnak aux déesses d'Égypte appelle Pakhit maîtresse de , qui est peut-être ici la lumière zodiacale plutôt que l'étoile Sothis, malgré le déterminatif : c'est probablement du sens primitif « détruire » qu'on sera passé à comme attribut de la déesse destructrice.

Les Grecs ont assimilé cette déesse à Phœbé-Artémis, de là l'attribution de la lune comme symbole de la ville tandis que la région est représentée par le soleil ou l'horizon. Pakhit avait pour compagne dans son temple-caverne, dit Stabl Antar, une Hathor maîtresse de « l'entrée de la vallée », si bien que la ville s'appelait aussi [2].

Après la Balance vient un grand rond qui sera décrit plus loin sous le n° 13, au-dessus duquel Lauth est le seul à avoir signalé la figuration d'une

[1] Dans certains zodiaques la Balance n'existe pas et est remplacée par les Serres du Scorpion; sa place est alors prise par l'Horizon, le signe que nous avons ici et que les textes démotiques appellent * (cf. Spiegelberg, *Die ägyptischen Namen der Tierkreis bilder*, dans *Zeitschrift*, t. 48, p. 147).

[2] Il devait exister dans cette partie de l'Égypte une grande ville avec un temple d'Amon-Rà auquel Ramsès III fit des largesses selon le grand papyrus Harris; il n'est pas impossible que cette Aroud soit identique à , d'autant plus qu'Amon est mis en pendant avec Pakhit dans un tableau du spéos.

hirondelle [1]. La réalité de l'existence de cette image est prouvée par la nécessité d'avoir en cet endroit un représentant pour une ville importante, , mentionnée dans toutes les listes géographiques, dans la stèle de Piankhi etc., et qui avait Khnoum pour divinité principale. Une variante du nom de la localité, qu'on trouve déjà dans les inscriptions des tombes de Béni Hassan, est  : c'est à cette forme que le zodiaque fait allusion en plaçant « sur » le cercle l'hirondelle . Il est fort probable que la ville antique qui fut peut-être la Ἑρμοπολιτικὴ φυλακὴ de Strabon a été remplacée par les villages contigus de Hour et Qasr Hour situés au bord du Bahr Youssef à l'ouest d'Etlidem.

N° 13. — Cercle renfermant un personnage tenant à deux mains un sceptre ou bâton et qui est coiffé de la couronne du Midi; ce qui doit figurer un roi.

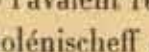
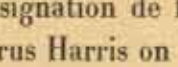
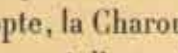
Nous avons là une variante de , anciennement , la Kô de Ptolémée, ΚΑΙϹ, ϰϘΕΙϹ des Coptes, actuellement Qaïs, qui était le chef-lieu de la partie occidentale du XVII[e] nome. Peut-être faut-il reconnaître le même symbole dans le petit personnage assis, coiffé de la mitre, tenant à deux mains un bâton, qui au zodiaque circulaire est placé bien en avant, entre le Cancer et le Lion [2].

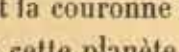
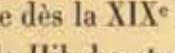
D'après Ptolémée la véritable capitale du nome Cynopolite était dans une île, proche de la rive droite; elle devait être dans le voisinage de Cheikh Fadl dont la montagne est pleine de momies de canidés. C'est apparemment cette ville, peut-être disparue comme Gaou, qui a pour allégorie au zodiaque circulaire un chien ou renard marchant au-dessus de la balance. Un fait viendrait à l'appui de l'hypothèse de l'abaissement de Cynopolis au point de vue de la population : ce n'est pas à cette ville que Ramsès III fit des dons lors de sa distribution de prisonniers à tous les nomes, mais à Psénéros.

Le planisphère a aussi omis un zooïde occupant une grande place sur le zodiaque circulaire au-dessous de la Balance : c'est un lion assis posant les pattes de devant sur un bassin plein d'eau . Il figure, ainsi que MM. Jollois

[1] La figure n'est plus reconnaissable à cause des trous dont elle est criblée, paraissant avoir servi de cible pour des tirs avec des armes à feu.

[2] On remarquera une légère analogie de nom entre Kais et Cassiopée, la reine au trône renversé.

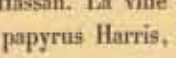
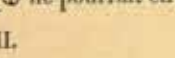
et Devilliers[1] l'avaient reconnu, la constellation du lion marin, ou la Baleine. Le papyrus Golénischeff cite après  une  qui est sans doute la désignation de la ville terrestre à laquelle correspond le signe; au grand papyrus Harris on a une indication plus développée; Ramsès a fait des dons à  « la demeure d'Amon, le lion dans le bassin », ce qui correspond à notre figure. C'est la Psénéros d'Étienne de Byzance, la ⲱⲥⲛⲉⲣⲱ copte, la Charouneh actuelle sur la rive droite du Nil, dont dépendait Kom el Ahmar où l'on voit quelques vestiges du temple ptolémaïque. Prenant pour le lion une autre lecture  (comme le décan à tête de lion dont le nom est transcrit Ἐρω) correspondant au sémitique אר, ארי, la désignation de la localité sera devenue  d'où on a tiré les formes grecques et coptes[2].

N° 14. — Brugsch donne ensuite, probablement d'après une copie personnelle car il n'y en a aucune trace dans le dessin de l'Expédition française, un faucon ayant la couronne du midi, avec le nom , c'est-à-dire la planète Vénus. Mais cette planète s'appelle aussi « celle qui porte le Bennou d'Osiris » et est figurée dès la XIX^e^ dynastie par le Phénix. C'est donc l'emblème de , Hipponon, la Hibeh actuelle, qui était capitale du XVIII^e^ nome, celui de . La grande liste d'Edfou dit que les reliques qui étaient cachées dans son temple étaient les , allusion à l'emblème céleste; elle nous prévient aussi que c'est Horus qui y est adoré sous le nom d'Anubis, c'est pourquoi le grand papyrus Harris l'appelle . La  que Brugsch plaçait entre Hebennou et Héracléopolis est donc en réalité Hipponon-Hibeh.

N^os^ 15 et 16. — Les septième et sixième heures de la nuit.

N° 17. — Une déesse à corps d'hippopotame mais à tête humaine, ayant la couronne du Midi, tient deux vases ; la figure est identique au zodiaque

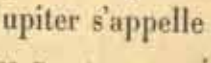
[1] *Recherches sur les Bas-reliefs astronomiques*, dans la *Description de l'Égypte*, t. VIII, p. 449.

[2] C'est peut-être la  des inscriptions de Béni-Hassan. La ville suivante de la liste du grand papyrus Harris,  ne pourrait être ainsi la Musa de l'Itinéraire, mais sous l'orthographe bizarre donnée au mot  l'animal du dieu Set il faudrait peut-être reconnaître une désignation du sanctuaire d'Oxyrynchus qui sans cela ne figurerait pas dans l'énumération des villes du sud.

circulaire. C'est  qui était adorée aussi à Héracléopolis[1], mais nous ne sommes pas encore dans ces parages et suivons la rive droite du fleuve. L'Itinéraire d'Antonin indique deux postes de ce côté; l'un, Alyi, d'après la distance devrait être en face de Bibeh; l'autre, Thimonepsi, serait vis-à-vis de Zeitoun; entre ces deux sites il existe actuellement un kom à Bayad el Nassara, sur la rive opposée à Béni-Soueif : Thimonepsi doit être identique à Bayad. Le nom grec paraît avoir signifié « tas de neige », ce qui correspond à l'arabe Bayad « la blanche »; il a pour origine le plâtre qu'on recueille dans la montagne voisine et qui est embarqué là pour le Caire[2].

Meskhenit était peut-être la déesse adorée en ces lieux, mais certainement sa coiffure  « la couronne blanche » doit jouer un rôle dans le choix de cette figure.

N° 18. — Le Scorpion[3]. Quittant le côté est nous remontons à l'ouest jusqu'à Behnasa, l'ancienne Oxyrynchus, capitale du XIX^e nome. La constatation que les signes du zodiaque correspondent à des chefs-lieux est l'argument le plus fort pour cette identification, car une fois reconnu que l'oxyrynchus et le scorpion étaient en général deux animaux typhoniens, on ne saisit pas le rapport direct entre cette cité et son emblème. On peut cependant tenir compte de ce que les papyrus d'Oxyrynchus donnent comme divinités de la ville Sérapis, Isis et Athéné-Thoëris. C'est sans doute cette dernière qui figure sur les monnaies du nome comme une déesse guerrière tenant une Victoire et un bipenne. Or le scorpion est toujours, chez les Égyptiens, consacré à des déesses, dont la principale, Selkit, reçoit parfois le titre de régente des bibliothèques , ce qui la rapproche d'Athéné, déesse de la sagesse et de l'intelligence. Athéné est-elle Selkit et le scorpion était-il en rapport avec la divinité locale? Nous aurions là l'explication du choix de l'emblème.

N° 19. — La planète Jupiter sous l'aspect d'un faucon avec la couronne du Midi ou le *pchent*. Le nom est détruit, mais si l'on considère que les planètes reviennent ici en ordre inverse de celui dans lequel elles paraissaient sur l'autre plafond, il ne peut rester aucune hésitation. Jupiter s'appelle  et

[1] Brugsch, *Dictionnaire géographique*. Le nom est fourni sous une orthographe fantaisiste, .

[2] Cf. *Description de l'Égypte*, t. IV, p. 419.

[3] Le nom démotique de la constellation du Scorpion est .

aussi « Horus de la frontière ». Sous toutes réserves je propose l'identification de cet emblème. La stèle de Piankhi nous signale la première une ville  dont le nom s'est transmis à travers la Τάχονα des papyrus d'Oxyrynchus [1], la Tacona de l'Itinéraire d'Antonin et le ⲧⲁⲕⲓⲛⲁⲭ copte jusqu'à l'arabe دقناش. Ce village, qui ne figure plus sur les cartes modernes, est mentionné dans l'*État de l'Égypte* d'Abd el-Latif comme ayant El 'Atf Khallas dans son voisinage. Or il n'existe dans la région de Fechn qu'un seul village ayant le nom d'El 'Atf : c'est El 'Atf Haïdar qui est à l'ouest d'El Konaiseh, à la lisière du désert, et compte 1625 habitants selon le *Dictionnaire* de Boinet bey. La distance de Tacona, selon l'Itinéraire, est de 24 milles au nord d'Oxyrynchus, ce qui conduit aux environs de Chenre, un peu au nord d'El 'Atf; mais Chenre (Schinara) étant déjà porté dans l'*État de l'Égypte*, il ne peut être question de cette ville. Par contre, très près d'El 'Atf, au sud, existe un village de Masid el-Waqf المسيد الوقف qui ne figurerait pas dans ce recensement : il est probable que Masid a remplacé Diqnach. La localité n'a plus que 726 habitants, mais a trois dépendances et un campement de bédouins sur une bande sablonneuse appelée el Tual.

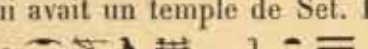
Ce mot Takinach n'est pas égyptien; je pense donc qu'il aura été emprunté à un dialecte libyen pour s'appliquer à un campement de mercenaires, Lebou ou Machaouacha, que les princes d'Héracléopolis, grands chefs belliqueux, auraient installé sur la frontière méridionale de leur territoire. Ce serait ce que des listes coptes appellent ⲛⲓⲕⲁⲫⲁⲣ الكفور « les hameaux » [2] comme variante de ⲟⲩⲁⲍⲉ ⲛⲉⲙⲭⲉ qui correspond à  « le douar de Ari-cheps » du papyrus Golénischeff. Ici ⲟⲩⲁⲍⲉ ne signifie pas oasis, mais *mansio*. Dans une inscription de Chéchanq [3] on distingue les  villes, les  villages, agglomérations (de réunir) et les  que Maspero a traduit « douar » ou campement, huttes et tentes établies sur le sable, sur le *gebel* . Mais  est le nom du dieu d'Oxyrynchus qui terrasse la gazelle de Set suivant la grande liste d'Edfou, c'est pourquoi au zodiaque

[1] Grenfell et Hunt, *Papyrus d'Oxyrynchus*, t. I, p. 206. Le papyrus n° 133 est indiqué par erreur n° 134 dans l'index géographique. Takona faisait partie du nome d'Oxyrynchus.

[2] Il existe bien un village d'el-Koufour entre Matai et Béni-Mazar, mais il est placé trop au sud pour répondre aux conditions requises pour la situation de Takinach et Nikaphar.

[3] Ahmed bey Kamal, dans le *Recueil de travaux*, t. XXXI.

circulaire la localité est représentée par le personnage vénérable  au-dessus du Chacal et de la Balance. Sur le planisphère on a attribué comme divinité à ce groupement Jupiter pour rappeler  ou Jupiter-Amon le dieu de tous les sables et de tous les déserts.

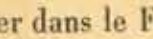
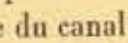
N° 20. — Après l'oiseau de Jupiter est tracé un chacal posé sur une charrue; même dessin existe au centre du zodiaque circulaire. Ici encore un jeu de mots nous montre que n'est autre que la  du grand papyrus Harris[1], qui avait un temple de Set. Le papyrus Golénischeff la mentionne aussi comme  «le bord du désert d'Héracléopolis». Les documents font défaut pour retrouver l'emplacement exact de la ville qui fut peut-être la Cæne de l'Itinéraire d'Antonin, mais je crois ne pas me tromper de beaucoup en la plaçant près de Dachtout et Déchacheh.

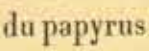
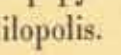
N^os^ 21 et 22. — Les cinquième et quatrième heures de la nuit.

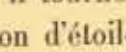
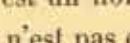
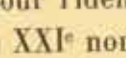
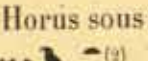
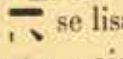
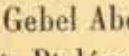
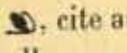
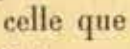
N° 23. — Le Sagittaire. Ce centaure ailé tirant de l'arc a une ou deux têtes suivant les tableaux; une des têtes est celle d'un homme, l'autre celle d'un lion ou d'un bélier, et l'*atef* couronne généralement le tout. Il est facile de reconnaître en ce monstre les attributs d'Osiris et d'Hor-chéfi, les deux divinités vénérées à Héracléopolis, capitale du XX^e^ nome. Sur les monnaies provinciales le Sagittaire a fait place à un Hercule et à Griffon. La double tête est prévue par le grand texte géographique d'Edfou qui dit que l'on adore là [2]. Le Sagittaire a presque toujours ses pattes sur une barque, ce peut être sous l'influence de la Fable grecque qui en faisait un petit-fils de l'Océan, mais on peut aussi tenir compte qu'Horus poursuivant Set était arrivé en bateau dans ces parages, qu'Héracléopolis était la plus grande ville située sur le petit bras du Nil (Bahr Youssef), enfin que ses habitants ont toujours été de grands navigateurs et qu'entre autres l'amiral de la flotte de Piankhi en était originaire.

Sur le planisphère on voit un faucon ayant le disque solaire sur la tête perché sur les ailes du Sagittaire. Brugsch a considéré l'oiseau comme faisant partie du signe : il me paraît certain qu'il faut l'en séparer et y voir l'emblème du

[1] Pl. 61, *b*, l. 12. — [2] Chassinat, *Le Temple d'Edfou*, p. 343.

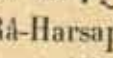
soleil; aussi bien figure-t-il au zodiaque circulaire sous les traits du dieu Râ à tête de faucon, assis dans une barque au-dessus du Scorpion et du Sagittaire. Je propose d'y reconnaître Illahoun, située à l'entrée de la gorge permettant au Nil de pénétrer dans le Fayoum; Piankhi l'appelle  et les textes de basse époque orthographient le nom de différentes manières revenant toutes à la signification «entrée du canal». Un autre nom d'Illahoun serait , correspondant exactement à la Grande Fosse de Pline, *Fossa grandis*[1]; la ville tirant son nom de la tranchée qui laisse entrer les eaux du Bahr Youssef dans le Fayoum; enfin il se peut qu'elle ait été la Ptolémaïs de Ptolémée, la Ptolemaidon Arsinoitū de la Table Théodosienne.

La liste des Sérapées du papyrus du Louvre cite après Héracléopolis , Illahoun et  Nilopolis.

N° 24. — Un faucon auquel Brugsch attribue une coiffure, cornes, disque et plumes , qui n'est pas marquée sur le dessin de la Commission d'Égypte. Il n'a pas de nom, mais l'ordre dans lequel il arrive y fait reconnaître la planète Mars; d'ailleurs il tourne le dos aux figures précédentes, ce qui va d'accord avec l'appellation d'étoile qui va à reculons . Au zodiaque circulaire  est un homme à tête de faucon debout sur le dos du Capricorne. La coiffure n'est pas caractéristique, et c'est dommage, car elle aurait pu nous guider pour l'identification. Il existe dans la région une ville à trouver, la capitale du XXI^e^ nome, dont le nom est  et qui avait pour divinité  : Horus sous la forme de Khnoum. Une statue trouvée à Alexandrie cite [2]. Peut-être la désignation s'est modifiée au cours des temps. Une île  se lisant *smen*, comme dans le nom de Gébélein, on aura confondu avec *smen* «oie» et ainsi l'Île d'Horus sera devenue l'Oie d'Horus. Cette île est le Gebel Abousir isolé dans la plaine et barrant l'entrée du Fayoum. D'autre part, Ptolémée ne faisant qu'une seule province des XX^e^ et XXI^e^ nomes,  et , cite au nord d'Héracléopolis une Nilopolis dont la position s'accorde avec celle que doit occuper Smen-Hor. Les actes grecs et coptes du Concile de Nicée nous apprennent par la comparaison de la liste des évêques y ayant assisté que Nilopolis était ΤΘΛΛΧ et les *scalæ* indiquent

[1] Pline, *Histoire naturelle*, LXXXVI, chap. 16. — [2] Breccia, dans les *Annales*, t. VIII, p. 65.

la correspondance ⲧⲁⲟⲩ = دلاص. Dallas existe encore : c'est un bourg situé entre le Gebel Abousir et le Nil, près de Zeitoun. Les villes se sont souvent déplacées; la Smen-Hor antique était peut-être plus près de la montagne et a pu s'effacer devant une localité plus proche du fleuve, mais la zone dans laquelle on doit en retrouver les vestiges est ainsi restreinte. Nous sommes prévenus par Ptolémée que, contrairement à ce qu'on pouvait supposer, Nilopolis était éloignée du fleuve. La Notice d'Hiéroclès appelle cette ville Νικόπολις et ceci a été généralement considéré comme une erreur; cependant la localité a pu porter aussi le nom de Ville de la Victoire, ce qui cadrerait avec l'attribut guerrier qu'on lui a choisi ici.

Le papyrus géographique du Fayoum me paraît confirmer les identifications proposées pour ces derniers emblèmes; descendant du nord au sud on voit[1] après  de Memphis , un phénix  et un arbre  qui doivent correspondre à Acanthus, puis la vache d'Aphroditopolis, ensuite (XL) un  sous forme de bélier coiffé de l'*atef* que ses attributs de Râ-Harsaphès-Osiris montrent être le même que notre n° 24. Le papyrus donne après (XLI) les déesses Satit et Anoukit comme divinités d'une localité  qui n'est pas aux zodiaques; comme ce sont les compagnes de Khnoum des cataractes confondu ici avec Hor-chéfi autre divinité criocéphale régionale, il est probable que leur domaine était aussi à Nilopolis; enfin (XLII)  de , à tête de bélier coiffé de l'*atef*, appelé  dans la légende explicative est notre n° 21 *bis*, Râ d'Illahoun.

N° 25. — La troisième heure de la nuit.

N°s 26 et 27. — Horus perce de sa lance la cuisse à tête de bœuf qui correspond à notre Petite Ourse.

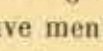
N° 28. — Thouéris, , qui est la Grande Ourse. Ces trois constellations boréales n'entrent pas dans la série géographique de la Haute-Égypte.

N° 29. — La deuxième heure de la nuit.

N°s 30 et 31. — Brugsch a encore interverti l'ordre de ces deux zooïdes;

[1] Lanzone, *Les Papyrus du Fayoum*, pl. II.

il aurait dû commencer par celui qui est au-dessous de l'autre et qui est le Capricorne.

Cet animal fabuleux à corps de poisson avec un avant-train de chèvre ou mieux de gazelle est l'emblème du Fayoum. Le texte d'Edfou des combats d'Horus dit que les alliés de Set s'étaient plongés dans l'eau du désert d'Occident avant de se réunir à Oxyrynchus : nous avons les éléments pour composer le monstre, l'antilope étant l'animal typhonien du désert qui a plongé comme un poisson. Le lieu spécialement désigné par le Capricorne est  qui avait un temple de Set et se trouve mentionné sur des monuments de différentes époques[1]. Ce groupe , dont on a tiré aux basses époques signifiant « connaître, savoir », a même lecture que le mot de même sens , écrit avec la partie antérieure du signe zodiacal, soit et . Les poissons (typhoniens) s'appelaient aussi [2], Set lui-même est parfois désigné sous le nom de [3]; la lecture *sešu* pour le groupe paraît donc certaine. Mais , désigne aussi le bucrâne[4] posé sur une tombe qui est le nom bien connu du temple de Sebek à Crocodilopolis, Kiman Farès; toute cette série de jeux de mots sur nous conduit donc au résultat déjà entrevu par Brugsch que était la capitale du Fayoum, le district Arsinoïte des basses époques[5].

N° 30. — Oiseau à tête de taureau, figurant la planète Saturne. Ma première pensée fut que cet astre symbolisait Aphroditopolis , la capitale du XXII^e^ et dernier nome de la Haute-Égypte : j'ai dû reconnaître qu'il n'y avait aucun rapport possible et que, négligeant cette ville dans les zodiaques, on a préféré y faire figurer une localité secondaire au point de vue religieux, mais importante en géographie et en histoire comme marquant la séparation de la Haute et de la Basse-Égypte : c'est celle que les textes appellent .

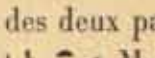
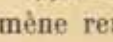
[1] Entre autres au grand papyrus Harris, au petit temple de Médinet Habou, sur une pierre de Chéchanq I^er^ (*Recueil de travaux*, t. XXXI, p. 33 et t. XXXV, p. 133) etc.

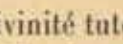
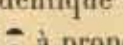
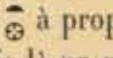
[2] Stèle 1551 (2500) du Musée de Florence.

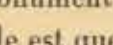
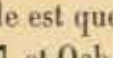
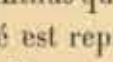
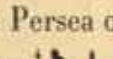
[3] Pierret, *Papyrus de Neb-qed*, pl. XII, 19.

[4] Lefébure, dans le *Sphinx*, vol. X, p. 67.

[5] On pourrait poursuivre la série des calembours fondés sur la lecture (qui est aussi celle du nombre six). C'est ainsi que *nid*, *berceau*, se disant , on en est arrivé à dire que Crocodilopolis avait été le lieu de naissance, le de Set. Cf. Sharpe, *Egyptian Inscriptions*, pl. XXX.

La stèle de Piankhi (l. 3-4) marque bien que cette forteresse était à la frontière des deux pays : en amont en trouvait , Tarkhan ou Girzeh, et  Meïdoum appartenant aux nomes du sud : .

Phénomène remarquable, cette frontière nord de la Haute-Égypte ayant même divinité tutélaire  que la frontière sud de Nubie a gardé en arabe un nom identique : Méharraqa. Le papyrus royal de Turin (fragment 67) cite  à propos d'Amenmhât Ier qui réunit tout le pays sous son sceptre et fit bâtir là un palais ou forteresse ; la pyramide septentrionale de Licht, village voisin de Méharraqa, est le tombeau du même roi.

Les fouilles entreprises à Licht par MM. Gautier et Jéquier n'ont fourni aucun monument relatif au culte de la planète Saturne; une seule indication bien faible est que sur le sarcophage de  un proscynème s'adresse à , et Qeb correspond au Χρόνος des Grecs. Cette ville peut avoir été la Peme de l'Itinéraire d'Antonin; elle paraît correspondre à Ἄκανθος de Strabon, Ἀκανθών de Ptolémée. Strabon dit qu'il y avait là un temple d'Osiris et un arbre, l'acanthus qui produit le kommi. Au papyrus du Fayoum (pl. I, XXXVIII) la localité est représentée par un phénix , appelé , à côté d'un arbre , le Persea ou *Mimusops Schimperii* selon Schweinfurth. Son sanctuaire, nommé , aurait été consacré à .

N° 32. — La première heure de la nuit termine la liste des figures emblématiques des villes de la Haute-Égypte. Cette série de près de cinquante symboles s'est trouvée d'accord avec les documents concernant la géographie purement terrestre pour nous faire passer en revue toutes les localités importantes, chefs-lieux de nomes et de districts depuis la frontière de Nubie jusqu'à la séparation de la Haute et de la Basse-Égypte; à ce titre c'est un document précieux qui nous a permis de préciser la situation de certains lieux par rapport à d'autres et parfois d'en retrouver grâce à cela l'emplacement exact jusqu'ici inconnu ou incertain.

Existait-il un tableau semblable pour la région du Nord? Je dis certainement oui, mais il n'a pas été reproduit dans les temples qui subsistent; nous n'avons qu'une liste incomplète de douze signes formant un zodiaque boréal, semblable au zodiaque austral qui est le seul dont les astronomes aient continué à se servir. Ces deux listes sont gravées conjointement sur ce qu'on appelle le

Planisphère de Bianchini, conservé au Musée du Louvre, à Paris [1], et sur une plaquette carrée que j'ai publiée [2] sans savoir ce qu'est devenu l'original dont j'avais pris un estampage [3]. Un troisième monument analogue, mais avec figures différentes, a été reproduit par Kircher malheureusement avec de telles défectuosités de dessin qu'on ne peut en tirer beaucoup de renseignements [4].

Nous n'avons donc que douze figures pour rappeler les vingt nomes de la Basse-Égypte sans compter les districts. Les difficultés d'identification s'accroissent du fait que nous ignorons quelles préfectures ont été sautées, ainsi que l'ordre adopté pour cette description mythologique du Delta. Je pense être arrivé cependant à retrouver cet ordre : les zooïdes correspondent à deux voies se dirigeant de Memphis vers la mer; les cinq premiers signes jalonneraient une route dans la partie occidentale, tandis que les sept derniers se rapporteraient à l'orient de la Basse-Égypte. Les provinces ne se présentent pas suivant l'ordre des listes monumentales, mais conformément à leur position géographique, et d'accord en cela avec l'énumération des Sérapées au papyrus n° 3079 du Louvre (III, 99) [5].

N° 1. — Un ibis, animal sacré du dieu Thot. L'existence d'une Hermopolis près de la pointe du Delta me paraît prouvée par différents indices. Au chapitre CXXV du *Livre des Morts* la liste des Juges, bien que généralement en désordre, débute par la mention d'une série de divinités appartenant à la région comprise entre Héliopolis et Memphis. Or le troisième juge, à tête d'ibis, d'où son surnom de , est dit venir de ; il ne doit pas s'agir ici d'Achmounein, mais d'une autre « ville de l'Ogdoade » voisine de

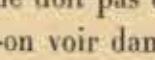
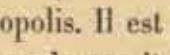
[1] Fröhner, *Notice de la sculpture antique*, n° 4, p. 16.

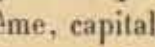
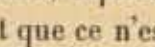
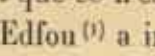
[2] *Notes et remarques*, § CLXXXI, dans le *Recueil de travaux*, t. XXIII, p. 126.

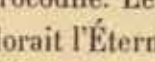
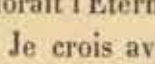
[3] La planche II est faite d'après une photographie du revers de l'estampage, ce qui a renversé la direction des figures. Des reproductions de cette tablette ont déjà paru dans Boll, *Sphaera*, pl. VI, et dans Roscher, *Lexikon der griechischen Mythologie*, p. 1492. Les images du cercle intérieur avaient été considérées comme représentant le soleil pendant les douze heures de la journée.

[4] Kircher, *Oedipus Aegyptiacus*, p. 206. Les images du zodiaque austral (p. 207) sont aussi d'une telle inexactitude qu'on ne peut guère s'en servir.

[5] La partie de cette liste relative à la Haute-Égypte se trouve dans Pierret, *Études égyptologiques*, I, le *Livre d'honorer Osiris*, p. 36; le tout a été donné par Brugsch, *Dictionnaire géographique*, p. 1063.

Memphis. De même les épisodes de la lutte entre Horus et Set se passant dans les parages d'Héliopolis rapportés par le papyrus Sallier IV ont comme témoin un Thot qui ne doit pas être le Trismégiste, mais le  venu des environs. Doit-on voir dans cette Achmoun-Greiss, située près du Nil dans le sud de la province de Menoufieh? Cela nous conduirait un peu trop au nord d'Héliopolis. Il est préférable de penser que puisque les signes zodiacaux ne correspondent qu'à des grandes villes, le sanctuaire de Thot se trouvait à Létopolis même, capitale du deuxième nome, dans le voisinage de celui de l'Horus local et que ce n'est pas sans intention que l'auteur des légendes de la grande liste d'Edfou[1] a introduit un singe dans la description de la relique gardée dans cette localité , actuellement Aousim.

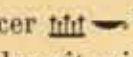
N° 2. — Crocodile. Le grand texte géographique d'Edfou nous informe que le IV^e^ nome adorait l'Éternel (c'est-à-dire Amon-Râ) sous son nom de Sebek : . Je crois avoir démontré que la capitale , ou , se trouvait à Zaouiet Razin[2], au bord du Nil à l'ouest de Menouf.

N° 3. — Le Planisphère Bianchini n'a plus que la tête tournée en arrière et la queue d'un quadrupède; l'autre table a un lion ou une lionne. Il semble d'abord que ce devrait être l'emblème du dieu du VI^e^ nome, « le soleil sous forme d'un lion très redoutable ». Les ruines de Xoïs constituent le tell de Sakha, or la distance de Zaouiet Razin à Sakha est trop grande pour que cette identification soit probable. Il faut donc chercher un district intermédiaire. Ptolémée indique une province Phthemphouthi ou Phtemboudi ayant Taoua pour capitale. D'après les renseignements qu'on peut glaner dans les documents grecs, latins et coptes, Taoua serait El Bindarieh ou Tanta. Le nom de la contrée ne serait-il pas  que la stèle d'Alexandre mentionne comme limitrophe au sud du nome Phthénéotes ? Si la déesse Buto a un sanctuaire à Taoua il est tout naturel que la lionne, qui lui est consacrée, représente la ville dans le zodiaque.

N° 4. — Le planisphère Bianchini a un chien sautant vers la droite; sur l'autre monument ce peut être aussi bien un chien qu'un loup qui marche

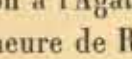
[1] Chassinat, *Le Temple d'Edfou*, p. 330. — [2] *A travers les kôms du Delta*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. XII, p. 200.

paisiblement. Une Cynopolis est connue par la description de Strabon, par l'Itinéraire d'Antonin et par les listes coptes qui la placent à Bana, au sud d'Abousir et de Samanoud, au bord de la branche de Damiette.

C'est un fort crochet vers l'est; de plus Cynopolis ne doit jamais avoir été métropole d'un district, tant elle est proche de deux grandes villes. Faut-il alors voir dans l'animal zodiacal un loup, emblème de la Lycopolis dont parle aussi Strabon et dont la révolte est rapportée par l'inscription de Rosette? J'ai proposé de placer  à Segin el Kom, près de Mehallet Roh [1]. Ceci cadrerait mieux avec la marche générale de notre liste, et il n'y aurait pas de difficulté à croire qu'à la suite de la destruction de la cité rebelle le district dont elle était le chef-lieu aurait eu pour nouvelle capitale Onouphis = Mehallet Menouf qui en est proche et que Ptolémée a classée parmi les préfectures.

N° 5. — Un serpent Agathodémon barbu et avec le *pchent* sur la tête. Nous avons le choix entre deux villes pour localiser ce zooïde :

1° Ptolémée appelle Agathodémon la grande branche occidentale du Nil, qui se divise plus loin en fleuve Thermutiaque avec la bouche Canopique et en fleuve Taly avec la bouche Bolbitine. Or Saïs étant la ville la plus importante baignée par le Grand Fleuve, le Génie de celui-ci aurait été choisi pour figurer la capitale du V^e^ nome. Je dois ajouter qu'il me paraît peu probable qu'on ait fait ce choix pour une ville qui pouvait revendiquer tant d'autres emblèmes.

2° Les monnaies de Naucratis portent au revers un personnage à tête de serpent coiffé du *pchent* et tenant un épervier, ou une femme portant un serpent, ce qui est une allusion à l'Agathodémon. Le nom sacré de la ville était du reste , la demeure de Rannit, la déesse des moissons, à tête de serpent. Ce doit être la Paprémis chef-lieu d'un nome qu'Hérodote classe parmi ceux des Hermotybies en remplacement du Métélite et du Ménélaïte qui sans cela ne seraient pas représentés dans son tableau où les Hermotybies désignent les parties occidentales et les Calasiries les parties orientales de la Basse-Égypte.

[1] *La liste géographique du papyrus n° 31169 du Caire*, dans le *Sphinx*, vol. XIV, p. 161.

L'identité de [X] avec Paprémis peut être appuyée par plusieurs exemples démontrant une lecture *r m* pour le nom de la déesse. Au papyrus géographique du Fayoum [1] Naucratis est donnée comme ayant pour divinité un uræus à tête humaine, coiffé du disque, variante de l'Agathodémon, et la légende dit que cette demeure est , avec l'orthographe *r m*. Le canal qui passait près de la ville s'appelait peut-être aussi , d'où les Grecs ont tiré le nom du fleuve Ther*m*utiaque. Enfin figure dans les tableaux astronomiques de la XIX^e^-XX^e^ dynastie comme divinité éponyme du mois de Phar*m*outi. En démotique également à côté de on a des orthographes et .

Comme confirmation de l'indication que Paprémis est bien la ville à côté de laquelle les Grecs bâtirent Naucratis on peut encore considérer que suivant Hérodote [2] « les hippopotames qu'on trouve dans le nome Paprémite sont sacrés » et qu'un fragment de cuve que j'ai publié [3] cite un , alors que est mentionnée aussi sur une statue trouvée à Kom Gaief comme ayant eu le culte de qui mérita bien son surnom de selon le Père de l'histoire [4].

N° 6. — Un scarabée. Avec ce signe nous retournons vers la base du Delta, et prenons maintenant une route qui reste dans l'est de la Basse-Égypte.

Le scarabée est l'emblème de , forme de Toum, le Créateur selon la doctrine héliopolitaine. Le scarabée représente donc Héliopolis et le XIII^e^ nome.

N° 7. — Où le descripteur du zodiaque du Louvre avait cru reconnaître un cheval, la pierre que j'ai vue porte nettement un âne aux longues oreilles. L'âne comptant parmi les animaux typhoniens, il ne peut manquer de représenter le XI^e^ nome des listes monumentales, avec comme ville principale. Ce nome voué aux gémonies est appelé Phasbaithite par Ptolémée, (de Ἀσεβής, irréligieux, impie?); c'est celui où Osiris fut tué sur , la grève de Nadit [5], au bord de la branche Tanitique et jeté à l'eau dans un coffre fermé. Le site de la ville maudite, sur la rive du Bahr Moez, est inconnu; pour remplacer cette localité on donnait comme chef-lieu du

[1] Lanzone, *Papyrus du Fayoum*, pl. VI-VII, XXXI.

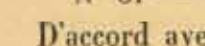
[2] Hérodote, II, chap. LXXI.

[3] *Recueil de travaux*, t. XIX, p. 22.

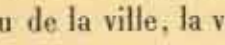
[4] Hérodote, II, chap. LXIV.

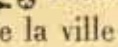
[5] Golénischeff, *Stèle de Metternich*, l. 47.

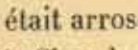
district  Pharbaithos, Horbeit, qui possédait au contraire un sanctuaire d'Osiris.

N° 8. — Un lion, symbole de Léontopolis, capitale du XIX^e^ nome . D'accord avec les listes coptes je reconnais les ruines de cette ville dans le Tell el Moqdam [1] où devaient être adorées les deux divinités léontocéphales .

N° 9. — Un animal de race caprine, à longues cornes dressées, figure le bouc de Mendès vénéré dans le XVI^e^ nome comme incarnation du Soleil. L'emplacement de Mendès est marqué par le Tell el Robā.

N° 10. — Le planisphère de Bianchini a une vache; l'autre monument a un bovidé de sexe indéterminé. De toutes manières nous avons un emblème de Sebennys, Samanoud, capitale du XII^e^ nome . Le taureau serait le représentant d'Anhour-Shou, dieu de la ville, la vache serait la génisse, la déesse qui conçoit sans avoir été fécondée  selon la grande liste d'Edfou [2].

N° 11. — Un faucon ayant le disque solaire sur la tête  a été choisi pour attribut du XVII^e^ nome, celui de . La capitale adorait Harmachis sous la forme de Min , de là l'autre nom de la ville Pachnamounis ou Diospolis des Grecs. Des erreurs de copie de la liste copte des évêchés ont transformé en El Falmoun, el Qalmoun le nom actuel des restes de cette cité, Tell el Balamoun, au nord-est de Cherbin [3].

N° 12. — Le dernier zooïde est un cynocéphale, le singe consacré à Thot; il figure ici pour le XV^e^ nome, , l'Hermopolite de Basse-Égypte. Le tell de Baqlieh, au sud de Mansourah marque l'emplacement d'un sanctuaire de Thot  appartenant à cette province et situé à son extrême sud; la partie principale du nome était arrosée par le Bahr el Soghaïr actuel, branche Mendésienne de l'antiquité. C'est le nome Neout ou Nesyt de Ptolémée pour lequel les monnaies semblent devoir faire préférer Νεσυτ; une confusion avec Νησίου, Νῆσος est peut-être l'origine de l'assertion de Strabon qu'Hermopolis

[1] *Le roi Auput et son domaine*, dans le *Recueil de travaux*, t. XXX, p. 202.

[2] Cf. Daressy, *Statue de Kom Ebchan*, dans les *Annales*, t. XII, p. 283.

[3] Hogarth, *Three North Delta nomes*, dans le *Journal of Hellenic Studies*, XXIV, p. 11.

était dans une île. Les autres noms de la ville étaient Panéphysis et Xénodocheion[1]; cette dernière désignation traduite en copte ⲡⲓⲙⲁⲛϩⲱⲓⲥ «l'auberge» est devenue en arabe El Menzaleh.

Le zodiaque boréal de Kircher semble avoir été plus complet et avoir contenu un certain nombre de signes supplémentaires; malheureusement il y a si peu de foi à accorder à son dessin que c'est très rapidement que je vais indiquer les rapprochements possibles entre les images hellénisées et les deux autres monuments.

N° 1. — Personnage coiffé  et tenant un objet ressemblant à un lézard; ce pourrait être Mercure avec son caducée, ce qui s'accorderait avec l'ibis des autres listes.

N° 2. — Dieu assis tenant un sceptre et le signe . Il paraît avoir une grande barbe et figurerait alors le Nil tout comme le crocodile.

N° 3. — Dieu assis tenant un fouet et le signe de la vie. On lui a mis comme coiffure deux plumes  sur une vasque. L'original avait peut-être une déesse léontocéphale.

N° 3 *bis*. — Homme agenouillé adorant.

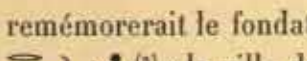
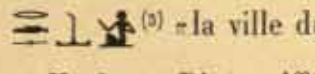
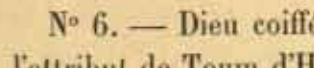
N° 4. — Dieu assis coiffé de l'*atef*  tenant la vie et un emblème inconnu ressemblant vaguement à une statuette; serait-ce le nome Phthénéotes dont les médailles ont un homme présentant un lotus d'où sort Khonsou?

N° 4 *bis*. — Sous l'emblème précédent Kircher a mis une poule entourée de cinq poussins. Ce peut être une copie fantaisiste du nom de Saïs ,  avec jeu de mots possible avec  «garder, surveiller». La mosaïque de Médaba place au nord d'Hermopolis et à l'ouest de la branche Bolbitique une ville de XOPTACO inconnue par ailleurs; mais Χόρτος entre autres sens ayant celui de basse-cour, je serais disposé à voir dans notre groupe de volaille l'emblème de cette ville. Les positions géographiques sont si peu respectées par cette mosaïque qu'il est impossible de juger à quelle distance Hermopolis-Damanhour se trouvait de cette Khortaso et reconnaître par suite si cette

[1] Daressy, *Les grandes villes d'Égypte*, dans la *Revue archéologique*, 1894, p. 205, 207.

dernière ville ne correspondrait pas à قرطسه Qertasah ou Qaretsah qui est à environ huit kilomètres à l'ouest de Damanhour et fut le chef-lieu d'un district au moyen âge.

N° 5. — Homme à tête d'animal indistinct (loup?) tenant une flèche et un panier. Ne serait-ce pas Bast à tête de chatte tenant un sistre et un panier qui aurait été déplacée et mal dessinée?

N° 5 *bis*. — Au-dessus un homme avec deux cornes (?), appuyé sur un bâton, porte un chien (?) sur le bras et tient un serpent. Ceci rappelle les médailles de Naucratis avec personnage tenant un serpent et le quadrupède remémorerait le fondateur de la cité  [1],  [2] ou mieux  [3] «la ville du Renard» Κερδώ.

N° 6. — Dieu coiffé du *pchent*, portant une lyre. La double couronne est l'attribut de Toum d'Héliopolis; en sa qualité de Soleil on lui a mis en main la lyre d'Apollon.

N° 7. — A la rigueur le serpent peut aussi bien que l'âne symboliser le XI[e] nome, cependant je serais tenté d'y reconnaître plutôt le serpent ou l'anguille de Toum, le Génie du VIII[e] nome, celui de Pithom et Phagroriopolis.

N° 8. — Un arbre dans lequel on voit un chat (?) et un oiseau.

N° 8 *bis*. — Au-dessus, un animal peu reconnaissable.

N° 9. — Tête de taureau ou de vache, peut-être une simplification pour l'emblème de Sebennys.

N° 9 *bis*. — Au-dessus, une barque.

N° 10. — Personnage tenant un sceptre qui ressemble à un cierge et une flèche; un oiseau est posé sur sa tête.

N° 11. — Dieu à mitre compliquée coupant le cou d'une antilope. C'est probablement l'emblème du nome Diospolite, figurant son Horus vainqueur.

N° 11 *bis*. — Un oiseau au vol.

[1] Stèle de Naucratis de Nectanébo II, l. 10.

[2] *Papyrus géographique n° 31169*, dans le *Sphinx*, XIV, p. 159.

[3] *Recueil de travaux*, t. XIX, p. 92.

N° 12. — Quadrupède placé verticalement. Il est à penser que c'est une mauvaise reproduction du cynocéphale que portent les deux autres zodiaques.

Le tableau suivant résume les résultats auxquels je suis arrivé pour l'identification des figures du planisphère et du zodiaque circulaire de Dendérah pour la Haute-Égypte et des deux petites tables zodiacales doubles pour le Delta :

HAUTE-ÉGYPTE.

NUMÉRO D'ORDRE.	NUMÉRO DU THESAURUS.	FIGURATION.			NOME.	NOM ANCIEN.	NOM MODERNE.
		SIGNES DU ZODIAQUE.	PLANÈTES.	IMAGES DIVERSES.			
	Série sud						
1	2		Saturne		Nubie	Hiérasykaminos	Méharraqa
2				Cygne accroupi		Pselkis	Dakkeh
3				Horus hiéracocéphale		(Bakit)	Kouban
4	4			Dieu tenant une antilope		Talmis	Qalabcheh
5	5			Homme décapité		Philæ	Philæ
6	8	Verseau			I	Éléphantine	Géziret Assouan
7	11 bis			Bassin plein d'eau		Ombos	Kom Ombo
8	9		Mars		II	Apollinopolis	Edfou
9	11	Poissons			III	Latopolis	Esneh
10	13			Cercle avec 		Phathyris	Gébélein
11	14		Jupiter			Hermonthis	Erment
12	17	Bélier			IV	Diospolis, Thèbes	Karnak
13	18			Dieu léontocéphale			Chenhour
14	17 bis		Soleil			Apollonopolis	Qous
15	19			Osiris	V	Coptos	Qouft
16	20			Singe et antilope adossés		Pampanis	Ballas
17	21		Vénus		VI	Tentyris	Dendérah
18	24	Taureau				Chénoboskia	Faou
19	24 bis		Lune		VII	Diospolis parva	Hou
20	25			Dieu tenant un bâton		(C) Semhôout	Samhoud
21	26		Mercure			(C) Djôdj	Abou Chouchah
22	29			Méhit		Lépidotonpolis	Mécheikh
23	29 bis	Gémeaux		Anhour	VIII	Thinis	El Birbeh
24	Z. C.			Bennou		Abydos	Arabat el Madfouneh
25	36	Cancer			IX	Panopolis	Akhmim
	Série nord						
26	2	Lion			X	Aphroditopolis	Kom Ichgaou
27	2 bis			Serpent		Antæopolis	Gaou el Kébir
28	2 ter			Maut		Apollonopolis	Kom Esfaht
29	4			Serpent dans un rectangle	XI	Hypsélis	Chotb
30	Z. C.			Faucon	XII	Hiéraconpolis	Khawaled (?)

HAUTE-ÉGYPTE (*Suite*).

NUMÉRO D'ORDRE.	NUMÉRO DU *THESAURUS*.	FIGURATION.			NOME.	NOM ANCIEN.	NOM MODERNE.
		SIGNES DU ZODIAQUE.	PLANÈTES.	IMAGES DIVERSES.			
31	3			Femme tenant un enfant	XIII	Lycopolis	Assiout
32	7	Vierge			XIV	Aphroditopolis	Qousieh
33	9			Dieu à tête de taureau		Thebaïca Phylace	Mellaoui
34	8		Mercure		XV	Hermopolis	Achmounein
35	13^{bis}			Hirondelle		Hermopolitana Phylace	Hour
36	12	Balance			XVI	Ibiu	Abou Qourqas
37	12^{bis}		Lune			Spéos Artémidos	Béni Hassan
38	13			Roi dans un cercle	XVII	Kô	Qaïs
39	Z. C.			Chien		Cynopolis	Cheikh Fadl
40	Z. C.			Lion posé sur l'eau		Psénéros	Charouneh
41	14		Vénus		XVIII	Hipponon	Hibeh
42	17			Meskhenit		Thimonepsi	Kom Bayad
43	18	Scorpion			XIX	Oxyrynchus	Behnasa
44	19		Jupiter			Tacona	Masid el Waqf
45	20			Chacal sur une charrue		Cœné?	Déchacheh (?)
46	21	Sagittaire			XX	Héracléopolis	Ahnasieh
47	21^{bis}		Soleil			Ptolémaïs	Illahoun
48	24		Mars		XXI	Nilopolis	Dallas
49	31	Capricorne				Crocodilopolis	Kiman Farès
50	30		Saturne		Limite	Acanthus	Licht, Méharraqa

BASSE-ÉGYPTE.

NUMÉRO D'ORDRE.	FIGURATION.	NOME.	NOM ANCIEN DE LA VILLE.	NOM MODERNE.
1	Ibis (Hermès)	II	Létopolis	Aousim
2	Crocodile (Nil)	IV	Prosopis	Zaouiet Razin
3	Lionne		Taoua	Tantah ou Bindarieh
4	Loup ou Chien		Lycopolis	Ségin el Kom (?)
5	Agathodémon		Paprémis, Naucratis	Kom Gaïef
6	Scarabée (Apollon)	XIII	Héliopolis	Matarieh, Aïn-Chams
7	Âne	XI	Pharbaïdos	Horbeit
8	Lion	XIX	Léontopolis	Tell Moqdam
9	Bouc	XVI	Mendès	Tell el-Robā
10	Vache	XII	Sébennytos	Samanoud
11	Faucon (Horus vainqueur)	XVII	Diospolis	Tell el-Balamoun
12	Cynocéphale	XV	Hermopolis, Panéphysis	Menzaleh

Tels sont les résultats que je tire d'un examen des tableaux astronomiques, principalement de ceux de Dendérah, les constellations polaires et les décans mis à part. J'avoue que l'accord remarquable des images célestes avec la géographie mythologique nilotique portant sur plus de soixante sujets m'avait fait tout d'abord hésiter sur le point de savoir si l'Égypte n'était pas la véritable patrie de l'uranographie; une étude plus approfondie me laisse l'impression qu'il ne faut pas se hâter de conclure en ce sens. C'est un tour d'adresse et d'ingéniosité que d'être arrivé à faire cadrer un aussi grand nombre de dénominations astronomiques avec les particularités concernant les villes nilotiques, mais on sent souvent la longue recherche et parfois l'assimilation n'a pu être faite que grâce à des jeux de mots. De plus on reconnaît fréquemment l'influence grecque et par suite ce tableau ne pourrait prétendre à une haute antiquité : il est le résultat des efforts combinés de prêtres égyptiens et de docteurs de l'école d'Alexandrie au courant de la science chaldéo-hellénique du monde céleste; mais l'influence a dû être réciproque et certaines applications des mythes asiatiques à la topographie nilotique modifiées antérieurement en raison des croyances différentes [1] auront été adoptées par des astronomes grecs ignorant l'origine des allégories.

Le parallélisme de la géographie et de la carte du ciel n'a nulle part été poussé aussi loin et pour arriver à ce résultat il a dû certainement y avoir des données nouvelles introduites par les Égyptiens dans le catalogue des étoiles. Il nous reste si peu de documents antiques sur cette partie de leurs connaissances, contrairement à ce qui existe pour les civilisations de la vallée de l'Euphrate, que nous ne pouvons encore distinguer ce qu'ils ont ajouté aux spéculations astrologiques des peuples sémitiques; mais le fait seul d'être parvenu à dresser cette liste suffirait, à défaut d'autres témoignages, à prouver la valeur que les prêtres égyptiens attachaient à l'étude des astres et à leur assigner un rang honorable parmi les disciples d'Uranie.

G. Daressy.

[1] C'est ainsi que beaucoup de légendes babyloniennes ont été arrangées pour rentrer dans le cycle des luttes d'Horus.

NOTE

À PROPOS DU LIVRE DE M. FLINDERS PETRIE

« ARTS ET MÉTIERS DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE »[1]

PAR

M. ÉMILE VERNIER.

M. Flinders Petrie a publié, en 1910, un manuel sur *Les Arts et les Métiers dans l'ancienne Égypte;* plus récemment, M. Jean Capart, chargé de cours à l'Université de Liége, conservateur des Antiquités égyptiennes des Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles, nous a donné la traduction française de ce livre[2].

M. Petrie est une personnalité trop considérable pour que ce qui émane de lui ne soit pas lu avec attention et c'est un devoir de signaler les passages qui appellent des observations. Les remarques qui suivent ont pour but d'apporter des rectifications sur quelques points de technique concernant la bijouterie et les émaux.

L'auteur procède peut-être un peu trop par affirmations absolues; il est vrai qu'un travail de vulgarisation comme celui-là ne permet guère de faire intervenir le doute scientifique, les lecteurs auxquels le livre s'adresse demandant à être renseignés d'une manière générale, et, de plus, l'exposé étant forcément très court, les réserves prudentes qu'appelleraient bien des points, pourraient être décourageantes pour eux; il y a là une question de mesure et c'est une grande difficulté de faire connaître l'essentiel de ces questions tout en prévenant les lecteurs de l'incertitude dans laquelle on se trouve pour la plupart d'entre elles; cela est bien évident et éloigne toute idée de critique pointilleuse; nous limiterons les observations suggérées par le manuel et nous n'examinerons que trois points.

[1] *The Arts and Crafts of ancient Egypt*, by W. M. Flinders Petrie. T. N. Foulis, London and Edimburg, 1910.

[2] Vroment et Cie, Bruxelles-Paris, 1912. Les références qui sont données dans cette note se rapportent à la version française.

LE VERRE, L'ÉMAIL.

Dans divers chapitres, la *Joaillerie*, la *Faïence*, le *Verre*, la *Céramique*, M. Petrie nous parle du verre, des pâtes de verre et de l'émail; ces expressions n'ont pas une signification rigoureuse, elles servent plutôt à désigner les apparences différentes de matières semblables, disons des substances coloriées et vitrifiées.

L'auteur décrit la fabrication, l'emploi de ces substances et il nous montre que l'usage qui en a été fait remonte aux plus hautes époques.

Les émaux étaient l'objet d'une fabrication importante, car ils étaient utilisés pour le décor de la poterie, des petites sculptures de terre cuite, etc.

Sur l'ancienneté nous voyons ces passages parmi beaucoup d'autres : «l'émaillage sur terre cuite a commencé à l'époque où apparurent les perles bleues et vertes dans la confection des colliers préhistoriques» (chapitre x, *La faïence*, p. 127) et, à la même page : «dès 5500 ans avant J.-C. on employait donc des motifs d'émail de deux couleurs».

A propos de l'usage qui en était fait, nous trouvons au chapitre VIII, *Joaillerie*, p. 111 : «Jusqu'à la basse époque ramesside, on continua à faire usage de pierres pour les incrustations; le verre et les pâtes ne s'employèrent couramment qu'à partir de l'an 1000 avant J.-C. Antérieurement à l'époque Romaine on ne connaissait pas l'émail fondu sur métal», et enfin, chapitre XI, *Le verre*, p. 140 : *Il semble qu'il faille descendre jusqu'à 1600 ans avant J.-C. pour trouver trace d'une matière indépendante d'une base de pierre ou de terre cuite.*

C'est ici que je désirerais indiquer une lacune relativement à l'emploi de la pâte de verre :

Il est vrai, comme le dit plus haut M. Petrie, que les matières artificielles vitrifiables n'ont été employées en les fondant sur métal qu'à des époques très basses, mais il fut fait un autre emploi de ces matières; elles servirent aux plus anciens lapidaires qui les traitèrent comme des pierres naturelles, les lapidant et les calibrant.

Ayant constaté que les potiers, les artisans de toutes sortes, employaient des substances vitrifiables coloriées et qu'ils en préparaient nécessairement des provisions, il était permis de supposer que le jour où le lapidaire désirait une

couleur qui lui manquait dans les pierres naturelles, il usait de la ressource qui lui était offerte par les éléments préparés artificiellement. C'était d'autant plus probable que les Égyptiens n'avaient pas nos idées sur les pierres, leur joaillerie était faite d'éléments généralement opaques, ils ne possédaient presque pas de pierres translucides et ils n'en employaient pas du tout dans leurs cloisonnés.

On aurait eu raison de faire cette supposition car nous connaissons maintenant des monuments qui nous apportent la preuve que, dès la plus haute antiquité, les lapidaires se sont servis de matériaux artificiels. Je dois dire que je n'ai vu que de l'imitation de turquoise, cette pierre étant sans doute plus rare que la cornaline ou le lapis-lazuli auxquels elle est constamment associée; peut-être aussi le lapidaire a-t-il connu de bonne heure l'accident fréquent chez la turquoise, décomposition, perte de couleur, ce que l'on appelle « mourir » pour cette pierre. Enfin, je n'ai vraiment examiné attentivement que les documents se rapportant à la bijouterie et à la joaillerie.

Dans sa campagne de fouilles de 1900-1901 à Om-el-Gâb (Abydos), M. Petrie a trouvé dans le tombeau de la Reine de Zer plusieurs bracelets; ces bijoux, d'une époque très ancienne puisque M. Petrie estime que cette tombe date du commencement de la première dynastie (5400 avant J.-C.), sont des plus curieux, et l'un d'eux, celui aux faucons (planche 93 du livre), nous montre des plaques de métal alternant avec des plaques d'une matière ressemblant à de la turquoise et où j'ai pu constater l'emploi d'une matière artificielle vitrifiée.

J'ai signalé ma remarque dans l'étude sur la *Bijouterie*[1], publiée en 1907, et en même temps dans le *Catalogue du Musée*[2], à propos des pectoraux d'Ousertesen II (n° 52001), d'Ousertesen III (n° 52002), d'Amenemhât III (n° 52003), d'Amosis, etc., où j'ai retrouvé les mêmes faits et enfin et surtout au sujet du bracelet cité plus haut qui appartient au Musée (n° 52008).

En toute justice, c'est donc M. Petrie qui aurait dû avoir la primeur de cette observation.

[1] *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, t. II des *Mémoires publiés par les membres de l'Inst. franç. d'archéol. orient. du Caire*, p. 26, § V.

[2] *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire, Bijoux et Orfèvreries*, premier fascicule.

En résumé, s'il est évident que l'emploi des émaux, verres, pâtes de verre, a été surtout fréquent pour la céramique qui répondait aux besoins de toute nature du peuple égyptien, il n'est pas sans intérêt de montrer également l'intervention de ces matières dans le métier du lapidaire. L'usage que je signale ici ne paraît être qu'une suppléance pour le cas de la turquoise, mais peut-être trouverons-nous d'autres cas où l'emploi des matériaux artificiels sera un enrichissement de la palette du joaillier.

LES VASES DE MENDÈS.

Quand, en 1871, M. Émile Brugsch, aujourd'hui Brugsch pacha, eut la joie de trouver à Tell-Tmaï, sur les ruines de Mendès, des objets fort beaux et d'une conservation inconnue pour les œuvres d'argent, il ne se doutait pas que ces objets soulèveraient des discussions techniques. Ces coupes, ces vases, paraissent exécutés de la manière la plus simple et la plus compréhensible, leur fabrication est pourtant curieuse et même surprenante à certains égards.

M. Petrie signale ces œuvres au chapitre VIII, *Joaillerie*, p. 113 : « Les vases de Mendès (fig. 108) sont les meilleurs spécimens du travail d'argenterie; ils sont faits entièrement au marteau. On ne s'est servi, pour leur donner une forme, ni de moule, ni de matrices, et cependant la surface est si bien finie qu'on ne remarque aucune trace de martelage ou de polissage..... ».

« Tous les détails ont été marqués au burin; la dépression autour de la rosette centrale, le creux des pétales et les contours de ceux-ci. *Il n'y a aucune trace de repoussage*..... ».

L'impression de M. Petrie se comprend à la condition que l'examen ait porté sur *les objets en vitrine*. Cet examen peut entraîner aux conclusions les plus contradictoires, et moi-même j'ai cru être en présence d'objets exécutés de la façon normale, entièrement au repoussé, c'est-à-dire exactement le contraire de ce que pensait M. Petrie.

Il faut en prendre notre parti, nous avons tous deux notre part d'erreur; par une bizarrerie que je n'ai pas encore comprise, l'exécution de ces vases nous montre l'emploi de moyens variés et inattendus.

L'une des pièces, la plus importante, que l'on voit, fig. 108, à la gauche

du lecteur, est bien exécutée comme je l'avais prévu; le métal employé est d'une épaisseur sensiblement égale, la forme a été obtenue au marteau. Quant au décor, les feuilles lancéolées et les fruits (que nous nommerons olives, bien qu'un de leurs bouts soit pointu), tout est exécuté *au repoussé*, c'est-à-dire que les reliefs ont été obtenus en *repoussant* le métal par l'intérieur de la pièce et en terminant le travail extérieurement, comme de coutume. C'est le procédé le plus simple et le plus logique, celui auquel j'ai cru d'abord pour toutes les pièces.

Par suite de quelles circonstances les autres objets sont-ils exécutés de façon différente? Je l'ignore et je ne soupçonne pas la cause.

Voici quelques détails : l'épaisseur du métal est variable dans les différentes parties : panses, collets, bords, ce qui implique l'emploi de plaques différentes et la construction en plusieurs morceaux.

Bien que variables, ces épaisseurs sont toujours trop importantes pour permettre d'obtenir des reliefs en repoussant le métal. Le travail de décor est celui-ci : pour les parties presque sans relief, comme le feuillage, on a gravé, coupé, gratté le métal dans son épaisseur; M. Petrie a bien vu ici. Quant aux olives, dont le relief est très important, elles sont creuses et ont été faites à part, embouties dans des matrices, puis rapportées et soudées une à une. Il ne peut y avoir de doute : chaque godron est percé du petit trou indispensable quand on soude une pièce creuse et fermée, pour que l'air, dilaté par la chaleur, trouve une issue et ne fasse pas éclater l'objet.

Quand j'ai eu pour la première fois ces pièces en main, j'ai d'abord reconnu que la plus importante était exécutée au repoussé ainsi que je l'ai dit; puis, quand j'ai examiné les autres, mon attention a été attirée par le poids inattendu. Voyant ensuite l'intérieur de ces pièces parfaitement uni j'ai cru un moment qu'elles étaient doublées, mais comme aussitôt je constatais la présence des petits trous aux olives, je compris qu'il s'agissait d'œuvres exécutées avec des plaques de métal d'une épaisseur considérable, comme si le but de l'orfèvre avait été de faire surtout des pièces très pesantes.

La sécheresse du travail trouvait son explication, car l'exécution d'un décor gravé, taillé dans la matière, n'a jamais le gras ni la souplesse de travail du repoussé. Cette sécheresse avait bien attiré déjà mon attention; je retrouve, dans des notes antérieures de plusieurs années à l'examen dont je parle, la

trace de mon étonnement et la remarque que ce travail ressemblait plutôt à de la gravure qu'à du repoussé, mais je fus sans doute influencé d'abord par la grande pièce et puis par le sentiment naturel qui est de croire à l'emploi du procédé le plus simple et le plus normal.

Une fois de plus j'ai la preuve qu'il faut être extrêmement réservé dans les appréciations de ce genre tant que l'on n'a pas les éléments de contrôle suffisants; qu'il est préférable de s'abstenir plutôt que d'examiner les objets en vitrine et sans les avoir en main, en somme, que l'on n'est jamais trop attentif et même méfiant.

Ces œuvres, par leur beauté, la perfection et la variété de leur exécution, mériteraient une étude précise et détaillée que je me suis promis de faire un jour.

Pour conclure, après ces observations et ces aveux, notons néanmoins que la coupe la plus importante de ce trésor est *exécutée complètement au repoussé*, et que les olives qui décorent les autres pièces ont été embouties dans des matrices.

La rectification de l'indication de M. Petrie est donc justifiée.

L'ÉTIRAGE DES FILS.

Au chapitre VIII, *Joaillerie*, p. 106-107, à l'occasion de l'étude de la couronne princière que l'on voit fig. 100, M. Petrie s'exprime ainsi : « La couronne de fleurettes citée plus haut avait exigé une grande quantité de fil d'or, celui-ci était obtenu en coupant une bande en fins morceaux qui étaient ensuite soudés bout à bout de manière à obtenir un fil d'une longueur donnée. C'est ce procédé que suivirent les Juifs plus tard : « ils battirent de l'or en minces plaques qu'ils coupèrent en fils» (Ex. XXXIX, 3). *On ne trouve de fils étirés dans aucun travail ancien*».

Je ne saurais exprimer quelle fut ma surprise en lisant ces lignes : je ne peux comprendre comment une pareille erreur a pu être commise par M. Petrie. Son affirmation ne concorde aucunement avec la réalité des faits, le texte invoqué n'a lui-même aucun rapport avec la question; voyons-le : « Or, on étendit des lames d'or, et on les coupa par filets pour les brocher avec l'Hyacinthe, avec l'écarlate, avec le cramoisi et avec le fin lin, d'ouvrage de broderie».

Nous assistons à la préparation du tissage d'une de ces étoffes où l'on introduit l'or ou l'argent par petites bandes, *par lames*, et qui, de ce fait, ont reçu et gardé le nom d'étoffes lamées.

Le tisseur a ses raisons pour se servir du métal en lames, car en fil fin on ne le verrait guère dans le tissu, de gros fils auraient trop d'épaisseur et pas de docilité; c'est donc en bandes minces et plates qu'il est logique d'employer le métal pour obtenir le meilleur effet au double point de vue de la fabrication et du résultat décoratif.

Ce texte ne s'applique donc, dans aucune mesure, à la question qui nous occupe, et quand même il pourrait s'y rapporter, quelle importance cela pourrait-il avoir en présence des faits? Peut-il les supprimer? Nous avons sous les yeux des quantités énormes de fils étirés; que veux-t-on de plus? Si demain on nous apportait un texte disant que les Égyptiens n'ont jamais construit, qu'ils n'ont pas fait de sculpture, dirions-nous que ce qui est sous nos yeux n'est qu'illusions? Ce serait pourtant la même chose.

Non seulement les Égyptiens se servaient de filières pour étirer du fil, mais ils en avaient de plus grosses pour y passer les chaînes une fois les enmaillements faits, et régulariser le travail; ils en employaient dans bien d'autres cas. J'ai émis l'hypothèse qu'ils faisaient des outils de formes spéciales pour tirer des bandes moulurées[1] et si j'ai présenté la chose sous une forme dubitative, c'est par une excessive prudence, car, pour moi, depuis qu'il m'est passé tant d'objets par les mains, ma conviction est faite.

Et comment admettre que l'idée leur serait venue de construire des bijoux qui exigeaient une si grande quantité de fils, s'ils n'avaient eu, tout d'abord, le moyen de se procurer les éléments de leur travail?

Il est étonnant que ce soit à l'occasion de la couronne de Dahchour que l'affirmation ait été produite; le fil employé là est bien concluant cependant, et les chaînes par centaines et tant d'autres objets affirment hautement que les Égyptiens tréfilaient fort habilement. Il n'y a rien d'étonnant à cela, c'est même parmi les choses qui doivent le moins nous surprendre; tout bien considéré, c'est une invention enfantine et tout ce que nous voyons à côté a demandé plus d'efforts et plus d'ingéniosité.

[1] *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, p. 58 et seq., *Le tréfilage.*

Il est infiniment probable que leurs filières étaient de pierre, et si nous n'en possédons pas encore, c'est que ces outils doivent passer facilement inaperçus, n'étant en somme que des cailloux percés dont un peu de sable masque facilement la destination et en fait des pierres sans intérêt apparent.

Dirons-nous maintenant qu'il n'y a pas d'exemples de l'emploi de l'or en minces bandes? Nullement. J'ai moi-même cité l'exemple d'un poignard de silex dont deux feuilles d'or, qui forment la poignée, sont *cousues* avec de minces rubans d'or[1]; ce cas n'est pas isolé et il n'est pas impossible qu'à de certains moments les artisans aient manqué de fils, mais de l'examen attentif il semble bien résulter que le choix de l'or en bandes était fait pour les cas où l'assemblage demandait l'emploi d'un procédé qui déchirait moins et recouvrait plus.

Il est donc certain et évident que les Égyptiens ont employé le fil étiré à des époques très anciennes.

É. Vernier.

[1] *La bijouterie et la joaillerie égyptiennes*, p. 67, fig. 39 et pl. VI, n° 1.

GRÆCO-ARABICA[1]

PAR

M. JEAN MASPERO.

2° — مليطوس, ΜΙΛΙΤΕΣ.

On lit dans la *Vie* du patriarche Benjamin, publiée et traduite en anglais par B. Evetts[2], ces quelques lignes très importantes qui servent d'introduction :

« Un an avant la mort d'Apa Andronikos, il y avait un frère craignant Dieu et bon croyant, nommé Benjamin, dans un monastère appelé « monastère de Canope ». Il était venu là, en ce temps, se réfugier auprès d'un saint vieillard nommé Théonas. Les Perses en effet, parmi leurs ravages, n'avaient pas détruit ce monastère, parce qu'il était situé au nord-est de la ville, et Melitûs la gardait » (لانه كان فى شرقى بحرى المدينة وكان مليطوس حافظا لها).

Ce passage n'a pas été exactement compris par le traducteur; et comme il a une certaine valeur historique, sa restitution serait désirable. Trois difficultés se présentent : 1° le nom du couvent est écrit قمرنوس, قمرنوس et قمريوس dans les manuscrits, c'est-à-dire *Qirnûs* ou *Qabrîûs*[3]. Toutefois la correction قنوبوس, adoptée par M. Evetts, est si facile et fournit un sens si satisfaisant, qu'il n'est pas téméraire de l'accepter.

2° Quelle est la « ville » au nord-est de laquelle est situé ce couvent? Il ne peut être question de Canope, car la position du monastère à l'intérieur de ce bourg ne pouvait influer en rien sur la sécurité de l'édifice, au jour de la

[1] Cf. *Bull. de l'Institut. franç.*, t. XI, p. 155-161.

[2] Elle fait partie de l'*Histoire des Patriarches : Patrol. orient.*, t. I, p. [223]-487. Une autre édition, plus respectueuse du texte, mais non accompagnée d'une traduction, a été donnée par Fr. Seybold dans le *Corpus scriptorum christ. orientalium*, series III, t. IX.

[3] Ou Qirîûs = Kyrios, comme lit Renaudot (*Historia Patriarch. Alexandr.*, p. 160); M. Butler (*The Arab Conquest of Egypt*, p. 51, n. 2) propose encore *Cyprius*.

conquête perse. Il est certain qu'il s'agit d'Alexandrie, située en effet au sud-ouest de Canope. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

3° Qui peut être ce *Meliṭûs* qui gardait alors « la ville »? M. Evetts, sans donner de raison, corrige en سائطوس « Saitus »; et j'avoue ne pas comprendre en quoi cette leçon est préférable à celle des manuscrits, qui *tous* s'accordent, chose rare, à écrire *Meliṭûs*[1]. Dans ces conditions, nous n'avons guère le droit de proposer une correction, avant du moins d'avoir essayé si le texte tel qu'il est n'a pas un sens plausible.

Meliṭûs pourrait être un nom propre; dans la *Vie* du pape Damien (*ibid.*, p. [209]-473) le nom de Meletios est écrit مليطس, *Meliṭus*. Dans la version syriaque des *Quarante martyrs de Sébaste*, Milîtus est la transcription du grec *Melitôn*[2]. Toutefois, il n'est guère vraisemblable que l'auteur de la biographie de Benjamin ait introduit ainsi *ex abrupto* un personnage complètement inconnu, sans indiquer son titre ni le motif de sa présence. Rien de plus facile, au contraire, que de vocaliser مِليطوس, Miliṭûs, et de voir là une transcription du grec byzantin *μίλιτες*.

A vrai dire, le mot ne se rencontre, chez les auteurs, qu'en qualité de mot *latin*, cité comme tel[3]. Mais la preuve qu'il a été employé couramment en Égypte, c'est qu'on le retrouve naturalisé dans la langue copte, où ⲙⲉⲗⲓⲧⲟⲛ a le sens de *dux militiæ*[4]. Dans sa préface, l'évêque Sévère d'Ašmûnein nous

[1] Est-ce le nom du général perse, appelé Saïtos par Nicéphore (éd. de Boor, p. 9), que le traducteur a eu en vue? Mais à quel titre serait-il appelé le gardien de la ville, lui qui, si l'on en croit la même *Histoire des Patriarches*, en fit massacrer les habitants? Le nom du conquérant perse de l'Égypte est d'ailleurs mal connu. M. Butler (*op. cit.*, p. 70) adopte la forme *Shahîn* (Σάην dans Théophane). L'*Histoire des Patriarches* semble désigner *Šahrbaraz*, le Σάρβαρος ou Σαλβάρας des Grecs : car on pourrait voir une déformation de ce mot dans le titre de *Salâr* (سلار, pour سلبار?) donné par elle au général qui assiégea Alexandrie (p. [221]-485). De fait, Michel le Syrien (trad. Chabot, II, p. 401) affirme que ce fut Šahrbaraz qui envahit la vallée du Nil. — L'édition Seybold garde مليطوس.

[2] Publ. par P. Bedjan, *Acta mart. et sanctorum*, III, p. 372. Traduction allemande par W. Weyh, dans *Byz. Zeitschr.*, XXI, p. 76 seq.

[3] Par ex. Jon. Lydus, *De mens.*, IV, 72.

[4] Cf. Kircher, *Lingua aeg. restit.*, p. 86 : الصنديد. Les mots latins les plus inattendus ont ainsi fait irruption dans la langue copte par l'intermédiaire du grec : cf. ⲡⲣⲁⲓⲧⲁ (*præda*), ⲟⲣⲇⲓⲛⲟⲛ (*ordo*), cités par O. von Lemm, *Kopt. Miscellen*, CIII; — ⲉⲝⲉⲣⲭⲓⲧⲟⲛ (*exercitus*), ⲛⲟⲩⲙⲉⲣⲟⲛ (*numerus*) etc... se lisent dans la *scala* 44 de la Bibl. nationale (cf. A. Mallon, *Mélanges de la Faculté orientale*, IV, p. 74), etc.

avertit que les biographies qui composent l'*Histoire des Patriarches* furent traduites les unes sur une version copte, mais d'autres directement sur un original grec. Le traducteur arabe, n'ayant pas compris le mot μίλιτες qui lui était inconnu, l'a peut-être pris pour un nom propre, et s'est contenté de le transcrire. Le sens du passage devient ainsi très clair : les Perses n'ont pas détruit le monastère de Canope, parce que la garnison d'Alexandrie s'est interposée entre eux et lui.

Nous savions déjà qu'un oracle avait prédit l'entrée des ennemis à Alexandrie «par la porte occidentale», et qu'en conséquence ce fut celle-là qu'un traître leur ouvrit[1]. Même renseignement dans la notice consacrée à Andronic, prédécesseur de Benjamin[2] : «... Il (Chosroès) entreprit de conquérir la grande ville d'Alexandrie (*τὴν Ἀλεξανδρέων μεγαλόπολιν*). Il y avait dans ces parages, à l'Enaton (*τὸ Ἔνατον*), six cents monastères florissants... L'armée des Perses fit un mouvement tournant par l'ouest des monastères... et tous les moines furent passés au fil de l'épée... Quand ces nouvelles arrivèrent à Alexandrie, les habitants ouvrirent les portes de la ville.» Ainsi, là encore, on nous représente les Perses comme ayant donné l'assaut sur le front occidental des remparts. Nous savons que l'Enaton se trouvait à neuf milles à l'*ouest* d'Alexandrie[3]. Ce côté était le plus difficile d'accès; le côté oriental, plus vulnérable, était en conséquence beaucoup plus fortifié. Un fort, construit par Dioclétien, et le poste de *Χαίρεον*, à un jour de marche de la ville, sont deux des fortins, à nous connus, de la ligne de défense[4]. Canope, éloignée de 12 milles d'Alexandrie[5], devait en être un troisième. Aussi les

[1] *Chronique syriaque* traduite par I. Guidi dans le *Corpus script. christ. orient.*, III, t. IV, pars I, p. 22.

[2] *Patrol. orient.*, I, p. [221]-485.

[3] Cf. Pereira, *Vida do Abba Daniel*, p. 37 (note). Le *Synaxaire* (18 *Bânah*) nomme expressément le «monastère des Pères (autre nom de l'Enaton), à l'ouest d'Alexandrie». A propos de ce lieu appelé *Enaton*, il faut encore corriger une autre erreur de la traduction Evetts (p. [209]-473). Le «monastère *du mont Tabor*, c'est-à-dire monastère des Pères» n'existe pas. La plupart des mss. donnent باباروں, faute pour باتاروں (Bâtârûn) = *πατέρων* (cf. aussi p. 207). De même M. Amélineau (*Géogr. de l'Eg. à l'époque copte*) consacre un article au «deir Bânâroun» (p. 130) et un au «deir Babaouin» (p. 75), alors que ces mots باباروں et باباوين sont de simples fautes pour باتاروں, *πατέρων*, comme l'explique la glose constante des manuscrits : «ce qui veut dire monastère des Pères». «Le couvent des Pères» situé à Enaton est également cité par Jean d'Éphèse (*Commentaria de beatis orientalibus*, trad. Land, c. LVI).

[4] Cf. mon *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, p. 39.

[5] *Ammien Marcellin*, XXII, 14; *Victor Tonnennensis*, anno 556.

envahisseurs préférèrent-ils tenter la chance de l'autre côté, et l'on comprend comment le « monastère de Canope » situé au nord-est d'Alexandrie, échappa à la dévastation qui atteignit l'Enaton : il n'eut pas à subir d'assaut.

Ce « monastère de Canope » n'est autre que la Μετάνοια si célèbre, sur laquelle j'ai réuni quelques références dans le *Catalogue des papyrus byzantins du Caire* (n° 67286, *introd.*). Remarquons que la *Métanoia* était considérée comme un faubourg (*προάστειον*) d'Alexandrie, ce qui achève de rendre certaine mon interprétation du texte ci-dessus étudié. Le couvent est dit « de la grande ville d'Alexandrie », dans un papyrus (Cair. Masp. 67286, l. 14). C'est pourquoi, dans cette *Vie de Benjamin*, Alexandrie est simplement appelée « la ville » sans autre indication. Et c'est pourquoi aussi la garnison de la capitale a pu protéger efficacement le couvent de Canope.

3° — L'ÉVÊQUE ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΣ Ο ΕΓΚΛΕΙΣΤΟΣ.

Patrol. orient., I, p. [213]-477 (*Vie de Damien*) : وكان فى زمانه اساقفة يتعجب منهم ومن طهارتهم وفضلهم قنهم يوحنا البرلسى ويوحنا تلميذه وقسطنطين الاسقف واكليسطس واخرون كثير...

« De son temps vécurent des évêques qui le remplissaient d'admiration par leur pureté et leur perfection : entre autres Jean de Paralos, Jean son disciple, Constantin l'évêque [de Lykopolis] et *Aklistus* et beaucoup d'autres... » M. Evetts traduit « and Constantine the bishop, and Cleistus, and many others... ».

Cleistus, Κλειστός, à ma connaissance, ne s'est jamais rencontré comme nom propre; et le sens, l'« enfermé », ne s'y prête guère. En outre, l'auteur du récit a soin de mentionner la qualité de chaque personnage qu'il cite : Jean *de Paralos*, Jean *son disciple*, Constantin *l'évêque*[1]. Qu'est-ce que ce « Cleistus » au nom mystérieux, et dont ni le rôle ni l'origine ne sont indiqués? Il est pour ainsi dire évident que les mots واكليسطس, w(a) aklîṣṭus, au lieu de signifier « et Cleistus », sont la transcription du grec *ὁ ἔγκλειστος*, et servent d'épithète à *Constantin*.

[1] Sur ce Constantin, évêque de Lykopolis, dont on possède quelques opuscules, cf. O. von Lemm, *Kl. Koptische Studien*, n° LVI, p. 70.

L'adjectif *ἐγκλειστος* désigne certains moines «reclus», retirés dans des cellules solitaires et non dans des couvents. Ce titre n'est pas inconciliable avec la dignité épiscopale, car les évêques égyptiens étaient presque toujours d'anciens moines. Ainsi, un certain Jean *ὁ ἔγκλειστος*, archimandrite de Lykopolis, devint plus tard évêque d'Hermopolis (au IVe siècle)[1]. Le mot حبيس «l'enfermé», qui désigne Jean II, pape d'Alexandrie (au début du VIe siècle), dans l'*Histoire des Patriarches*, est sans doute une traduction de *ἔγκλειστος*, comme l'avait déjà remarqué Renaudot[2]. Constantin, de même, avant de devenir évêque de Lykopolis, avait dû mériter cette épithète par le zèle de sa vie ascétique, et on lisait probablement dans le texte original : *καὶ ὁ ἐπίσκοπος Κωνσταντῖνος ὁ ἔγκλειστος, καὶ ἄλλοι...*

La vie monastique de Constantin, avant son élévation à l'épiscopat, est d'ailleurs un fait certain. Dans le manuscrit arabe 4895 de la Bibliothèque nationale (fol. 51, *recto* et *verso*), nous lisons une courte biographie de ce personnage : «En ce jour aussi mourut... Anbâ Constantin... évêque de la ville d'Usiût. Il embrassa dès l'enfance l'état angélique, c'est-à-dire monastique, etc.». A ce propos, il est intéressant de dire quelques mots du contenu de ce manuscrit.

Constantin fut ordonné évêque par Damien[3], patriarche d'Alexandrie de 578 à 604. Il est cité, nous venons de le voir, dans l'*Histoire des Patriarches*, à propos du pontificat de ce même Damien. Au contraire, dans la notice des manuscrits arabes chrétiens, publiée par M. Griveau en supplément du *Catalogue* de la Bibliothèque nationale[4], le manuscrit 4895 est ainsi décrit : «Histoire d'Anba Constantin, évêque de Siout...: il raconte l'histoire du saint patriarche Jean, son maître, devenu ermite, avec 50 anecdotes sur sa vie». O. von Lemm a voulu identifier ce Jean avec le pape monophysite Jean II, mort en 515 ou 516 : mais il est impossible de concilier les deux dates. Ce Jean aurait-il été un patriarche jusqu'ici inconnu? L'examen du manuscrit indique qu'il n'en est rien.

Il se compose en réalité de deux écrits absolument distincts : le folio 51 est

[1] Crum, *Catal. of the Coptic Mss. in the Brit. Mus.* n° 184.

[2] *Hist. Patr. Alex.*, p. 126; Gutschmid, *Verzeichniss der Patr. von Alex.*, dans *Kleine Schriften*, II, p. 456.

[3] Cf. O. von Lemm, *loc. cit.*

[4] Dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 1909, p. 343.

consacré à Constantin. Le folio 52 et tous les suivants jusqu'au 115e, bien que paraissant faire suite au précédent, n'ont aucun rapport avec lui. Il n'est plus ici question de Constantin : nous trouvons, chose singulière, une traduction arabe de la *Vie* du patriarche catholique saint Jean l'Aumônier, racontée par Ménas, l'économe d'Alexandrie (مينا هذا الفاضل محييّ) à Léonce évêque de Neapolis. Le traducteur semble avoir eu d'abord le souci de déguiser la provenance suspecte et « hérétique » de son récit : il a supprimé le préambule, et, dans les premières pages, il introduit quelques retouches significatives, comme d'écrire « cette ville » partout où le grec dit « Alexandrie ». Mais au bout d'un certain temps il renonce à cette précaution et traduit sans corrections. Du moins a-t-il supprimé le chapitre XXXI, où il était question des luttes contre les « hérétiques Sévériens », c'est-à-dire contre ses coreligionnaires monophysites.

Il a peut-être eu sous les yeux un texte légèrement différent du nôtre; certains mots, comme بطرا (Boṭrâ) pour Pierre, font songer à un original copte (ⲡⲉⲧⲣⲉ). Les variantes sont en général sans intérêt. Une seule vaut la peine d'être citée. Le « patrice » Nicétas du texte grec est ici nommé *baṭriq* (بطريق) dans tous les passages où il est cité, sauf un seul (fol. 68a) où il est appelé *wâli* : نيقيطا الوالى. L'original lui donnait donc ici le titre de *gouverneur*. Or le mot *wâli* sert souvent de traduction au grec « Augustal » dans les écrits arabes chrétiens, notamment dans l'*Histoire des Patriarches*. Ce serait donc le premier texte formel à opposer à M. Cantarelli[1], qui refuse, à tort selon moi, la qualité d'augustal à Nicétas. Mais je me hâte d'ajouter que ce texte n'a qu'une valeur de second ordre.

4° — امنونياس = ΑΦΘΟΝΙΟΣ.

L'*Histoire* des patriarches coptes[2] contient encore quelques allusions à un certain Théophane ou Théophile (les manuscrits ne sont pas d'accord) qui aurait été patriarche d'Antioche du temps de Pierre IV d'Alexandrie (575-578). Ce Théophane aurait été intronisé par les Syriens « in a monastery called the Monastery of Ammonius; because the heretics forbad the orthodox bishops to enter,

[1] *La serie dei prefetti di Egitto*, III (*Mem. della R. Accad. dei Lincei*, 1913, p. 427). — [2] *Patrol. orient.*, I, p. [208]-479.

any one of them, into the city of Antioch ». Or ce couvent « d'Ammonius » près d'Antioche est complètement inconnu, et le nom est plutôt un nom égyptien.

Mais, ici encore, *Ammonius* n'est qu'une correction arbitraire du traducteur anglais. *Tous* les manuscrits écrivent امنونياس = *Amnûniâs*, et la correction افتونياس, *Aftûniâs*, s'impose d'elle-même. Le « Beit Aftonia » est un des plus célèbres monastères monophysites de Syrie. Il s'agit bien de lui, sans doute possible, puisque le synaxaire éthiopien[1], dans la notice consacrée au pape Pierre IV (25 Sanê), raconte l'installation de Théophane « au monastère d'Aftonyâs en dehors d'Antioche ».

5° — LES HÉRÉTIQUES « TIBÈRE ET BÉLISAIRE ».

Le pontificat du patriarche Anastase (604-616) est l'un des moments les plus intéressants de l'histoire ecclésiastique d'Égypte : c'est alors que se réconcilièrent les deux grandes Églises monophysites, Antioche et Alexandrie, séparées depuis un tiers de siècle par une querelle théologique. L'*Histoire des Patriarches* mentionne cette réconciliation; elle fait aussi allusion à un épisode peu connu et très important, mais le texte est en cet endroit si étrange qu'il a toujours été mal interprété. Voici la phrase[2] : وكان له تعب عظيم من جماعة دراريوس واذلساريوس الذين صار عليهم اسم قيانوس واصحاب المجمع الخلقدوني الطمث. Renaudot[3] paraphrase ce texte de la manière suivante : « Interea magnas turbas perpessus est a Gaïani sectatoribus, qui duos illic Episcopos ab eo ordinatos habebant : quorum nomina Severi Codex Mss. exhibet quidem, sed ita corrupta, ut legi aut divinari non possint ». Or, rien ne prouve que ces deux soi-disant évêques soient des Gaïanites. Le texte les compare seulement à Gaïanos, qui fut cause en 535 d'un schisme à Alexandrie, en se laissant élire après que Théodose était déjà intronisé. Le biographe veut dire que ces gens ont imité l'action de Gaïanos, c'est-à-dire qu'ils ont été les fauteurs d'un nouveau schisme.

M. Evetts partage, au moins en partie, l'opinion de Renaudot, puisqu'il traduit : « He had great trouble from Tiberius and Belisarius, upon whom the name of Gaianus had come, and from the followers of the impure Chalcedonian council ». Pour lui, les mots que Renaudot renonce à déchiffrer sont bien

[1] *Patrol. orient.*, I, p. [155]-673. — [2] *Ibid.*, I, p. [215]-479. — [3] *Hist. Patr. Alex.*, p. 151.

aussi des noms propres : Tibère et Bélisaire. Enfin l'édition de M. Seybold corrige en بربارىوس وابلينارىوس « Barbârîûs et Abulînârîûs » (Apollinaire) : mais le premier de ces noms n'existe pas, et le second se transcrirait difficilement en arabe sans un و.

Or, tous les manuscrits s'accordent à présenter : دربارىوس وابلسارىوس; seuls, les points diacritiques diffèrent. Le second mot peut bien, si l'on veut, donner *Belisarius;* mais pourquoi lire le premier *Tiberius*, en faisant une très forte correction, alors qu'on pouvait aussi bien proposer Proterios (برتارىوس) ou Triarios (تربارىوس) sans rien changer aux lettres[1]? Ceci serait peu de chose; mais la traduction anglaise néglige un mot très important : جماعة « troupe, réunion ». Sa présence dans le texte rend évident ce fait que les termes qui suivent ne sont pas des noms propres[2], mais des noms de fonctions ou quelque chose d'analogue. Il faut traduire : « Il eut à subir de grandes persécutions de la part d'un groupe de... et de..., sur lesquels pèse le nom de *Gaïanos*, ainsi que des partisans de l'impur concile de Chalcédoine ».

Ensuite, l'accord des manuscrits est un fait rare qu'il ne faut pas négliger. Que les copistes n'aient pas compris ce qu'ils écrivaient, c'est évident : mais ils ont dû copier exactement, puisque, sauf les points diacritiques qui sont sans valeur, ils donnent tous la même leçon. On doit donc, autant que possible, toucher avec prudence à cette leçon.

Cela étant, je ne vois guère qu'une lecture possible pour le premier mot : نوتارىوس = *νοτάριος*. La confusion du و et du ر est un fait assez fréquent dans les manuscrits pour être admis sans difficulté[3]. Cette hypothèse devient presque une certitude quand on replace cette phrase isolée et écourtée dans le cadre historique qui lui convient.

Un schisme, en effet, se produisit dans l'Église copte sous le pontificat d'Anastase. Quand les deux patriarches d'Antioche et d'Alexandrie eurent

[1] Régulièrement, ces noms devraient commencer par un *alif*. Mais cf. plus bas, note 2 de la page suivante.

[2] Mon ami M. Wiet me fait en outre observer que le pronom relatif devrait être au duel, dans l'hypothèse de Renaudot et de M. Evetts. Quoique la langue de l'*Histoire des Patriarches* ne se pique pas d'une absolue correction, il n'y en a pas moins là un argument de plus à signaler.

[3] Cf. la correction citée plus haut, de قبريوس en قنوبوس, *Canope*. Un exemple curieux est fourni par le ms. 4895 de la *Bibl. Nat.* décrit plus haut : le patriarche de Jérusalem Modeste y est appelé ماجسطرس (*Mâgistrus*, pour مادسطوس: fol. 73ᵇ).

conclu le pacte de réconciliation après la querelle qui les avait séparés trente ans, certaines personnes, à Alexandrie, protestèrent et se séparèrent de leur communion; entre autres, quelques « séculiers » et principalement un certain « Jean, qui avait été *notaire* de Damien »[1]. Ce schisme est le seul que nous connaissions sous le pontificat d'Anastase, et c'est sûrement à lui que fait allusion l'*Histoire des Patriarches* quand elle parle des imitateurs de Gaïanos. La lecture نوتاريوس est donc la plus vraisemblable.

Quant au second mot, j'hésite à proposer de le lire ϕλλcαριοc, pour *φαλσευτής, faussaire*. La transcription est correcte, sauf l'*alif* du début qui pourrait être considéré comme ajouté par un copiste postérieur. Ce copiste, ayant vocalisé *blasârîûs* au lieu de *balsârîûs*, aurait introduit l'*alif* devenu nécessaire[2]. Le sens est admissible : des *faussaires* auraient produit certains documents apocryphes, pour prouver qu'Anastase s'écartait de la tradition de ses prédécesseurs. Mais le mot *φαλσάριος*, si sa formation est irréprochable, n'a été, en fait, retrouvé jusqu'ici dans aucun texte grec. Peut-être les Coptes l'ont-ils forgé, comme plusieurs autres, au moyen du suffixe αριοc qu'ils employaient fréquemment : cf. ϭϧλϩγταριοc, pour *βουλευτής*[3], ⲛⲟⲙⲁⲣⲓⲟⲥ (le chef d'un *numerus*) tiré de ⲛⲟⲩⲙⲉⲣⲟⲥ[4], ⲕⲣⲏⲧⲁⲣⲓⲟⲥ pour *κριτής*[5], peut-être ⲗⲟⲅⲓⲥⲧⲁⲣⲓⲟⲥ pour *λογίστης*[6], etc. En tout cas, les hérétiques Tibère et Bélisaire doivent disparaître de l'histoire.

J. Maspero.

[1] Michel le Syrien, trad. E. Chabot, t. II, p. 391. Le texte syriaque porte bien *notarâ* = *νοτάριος*. Je traiterai plus en détail, dans un travail prochain sur les patriarches alexandrins, la question de ce Jean, qui est presque certainement le mystérieux *Ἰωάννης ἐπίσκοπος τῶν Θεοδοσιανῶν* d'Anastase le Sinaïte (*Patrol. gr.*, t. 89, p. 257).

[2] L'introduction fautive d'un *alif* prosthétique se constate parfois en arabe, même dans certains noms communs : cf. ابليز (*abliz*) = *ἄπυλος*. Un déplacement analogue de la voyelle peut d'ailleurs, plus fréquemment, produire le phénomène inverse : ainsi Κλύσμα a donné *Qalzum* et non *Aqluzm*, ⲑⲙⲟⲩⲓ *Tumayy* et non *Atmûy*, etc. Cf. J. Maspero et G. Wiet, *Matér. pour servir à la géogr. de l'Égypte* (*Mém. Instit. franç. d'archéol. orient.*), I, p. 5, note.

[3] *Scala* publiée par A. Mallon dans les *Mém. de la Faculté orientale* (Beyrout), IV, p. 73.

[4] *Ibid.*, p. 72.

[5] Panégyrique de Macaire de Tkôou publié par E. Amélineau dans les *Mém. de la Mission française au Caire*, t. IV, p. 141 et 142 (corrigé à tort, les deux fois, en ϲⲉⲕⲣⲉⲧⲁⲣⲓⲟⲥ).

[6] Voir au tome XI de ce *Bulletin*, p. 160.

31400

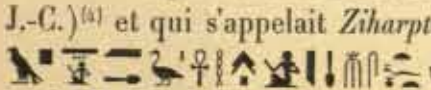
NOTES
ET REMARQUES HISTORIQUES

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

VIII[1].

ZIHARPTO, FONCTIONNAIRE DE NECTANÉBO Ier.

Le deuxième fascicule du tome Ier des *Sarcophages des époques persane et ptolémaïque*, que M. G. Maspero a publié en 1914[2], contient la description d'un beau sarcophage rectangulaire en « granit noir fortement rayé de granit rose », qui a été découvert par M. Quibell, en janvier 1911, à Saqqarah, « dans un puits sur le bord sud du sentier qui conduit du mastaba de Marourouka à la maison Mariette », et qui est conservé depuis au Musée du Caire sous le numéro 29306[3]. Ce sarcophage est au nom d'un haut fonctionnaire d'ordre sacerdotal, qui mourut en l'an 15 du Pharaon Nectanébo Ier (363 ou 362 avant J.-C.)[4] et qui s'appelait *Ziharpto, fils d'Ánkhhôphi et de la dame Téfénit* ().

Or Heinrich Brugsch a parlé dans plusieurs de ses ouvrages[5] d'un sarcophage du Musée Impérial de Vienne qui aurait été découvert aussi dans la nécropole de Memphis par un ancien Consul général d'Autriche en Égypte, Christian von Huber. D'après lui, le propriétaire de ce sarcophage portait le nom de *Ḥor-po-tă* ou *Ḥorptă*, et la courte inscription hiéroglyphique qu'il a

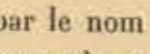
[1] Voir les numéros précédents au tome V du présent *Bulletin*, p. 41-57.

[2] *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire*, nos 29303-29306.

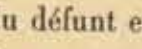
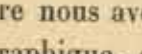
[3] *Op. cit.*, p. 218-315 et pl. XIX-XXI.

[4] *Op. cit.*, p. 256; cette indication est donnée par une inscription de la cuve du sarcophage.

[5] Cf. *Histoire d'Égypte*, 1re partie (Leipzig, 1859), p. 286; *Recueil de monuments égyptiens*, t. I (Leipzig, 1859), pl. VI, n° 1, et réédition de 1862, p. 9-10 et pl. VI, n° 1; *Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler*, t. II (Leipzig, 1858), p. 94, et t. III (Leipzig, 1860), p. 34-36, et pl. XIV, inscriptions nos 48 à 53.

empruntée à ce sarcophage pour la publier au tome Ier de son *Recueil de monuments égyptiens* (pl. VI, n° 1) porte, en effet, immédiatement après la titulature du personnage, les signes  servant à écrire son nom. Mais si l'on se reporte au texte n° 51 de la planche XIV du tome III des *Geographische Inschriften*, tiré du même sarcophage, on voit que ce texte se termine, après le titre , par le nom , absolument identique au nom du propriétaire du sarcophage n° 29306 du Musée du Caire, que M. Maspero a transcrit *Ziharpto*. Dans la traduction qu'il a donnée de ce texte (*ibid.*, p. 35) Brugsch a passé sous silence et le titre  et les signes qui le suivent; mais, comme il nous dit ailleurs que l'individu s'appelait *Ḥorptâ*, nous avons le droit de penser qu'il considérait les trois signes  comme faisant encore partie intégrante de la titulature.

Il est donc déjà permis de supposer, à l'aide du seul texte n° 51 de Brugsch, que le propriétaire du sarcophage de Vienne et celui du sarcophage du Caire n'ont été qu'un seul et même individu. Mais je voudrais essayer de prouver, par les quelques observations suivantes, que leur identité est, en effet, certaine.

1° L'inscription de la planche VI du *Recueil de monuments* de Brugsch est la même que celle de la page 256 de la publication de M. Maspero, et c'est elle précisément qui nous apprend que Ziharpto mourut au mois d'Hathyr de l'an 15 du roi Nakht-ḥar-ḥabit (Nectanébo Ier). La seule différence est à la fin, dans le dernier titre du défunt et dans son nom : Vienne donne , tandis qu'au Caire nous avons . La variante du titre est purement orthographique, et celle du nom laisse le choix entre deux hypothèses : ou bien le graveur du sarcophage de Vienne a réellement omis les deux signes , ou bien Brugsch ne les a pas vus.

2° Les titulatures détaillées et complètes de Ziharpto sont absolument les mêmes sur les monuments de Vienne et du Caire, et un simple coup d'œil jeté sur les textes nos 48 à 53 de Brugsch, d'une part, et sur les pages 240 et 223 de la publication de M. Maspero, d'autre part, suffit pour s'en rendre compte : les numéros 48 à 51 de Brugsch sont empruntés à la cuve, tandis que les numéros 52 et 53 proviennent du couvercle. La seule divergence que l'on constate est celle-ci : Brugsch a omis les mots  (ou) ,

c'est-à-dire le dernier titre et la première partie du nom propre, qui l'ont évidemment embarrassé et qu'il s'est bien gardé de transcrire pour n'avoir pas à les traduire[1].

Donc le *Ḥorptâ* de Brugsch et le *Ziharpto* de M. Maspero ont été un seul et même individu, et les deux sarcophages de Vienne et du Caire, trouvés à plus de cinquante années de distance dans la même nécropole de Memphis, lui ont appartenu tous les deux. Mais comment devons-nous nous expliquer cette existence de deux sarcophages pour une seule personne? La première hypothèse qui se présente à l'esprit est la suivante : ces deux sarcophages étaient destinés à entrer l'un dans l'autre, de sorte que l'un d'entre eux serait le sarcophage extérieur et l'autre le sarcophage intérieur. Or précisément les grandes dimensions du sarcophage du Caire, qui ont été soigneusement données par M. Maspero (hauteur 1 m. 775 mill., dont 0 m. 705 mill. pour le couvercle et 1 m. 07 cent. pour la cuve; longueur 3 mètres; plus grande largeur 1 m. 375 mill.), nous autoriseraient pleinement à admettre cette hypothèse et à attribuer au sarcophage du Caire le rôle de sarcophage *extérieur*. Il est regrettable que Brugsch n'ait pas jugé à propos de donner le moindre renseignement sur les dimensions du sarcophage de Vienne, car nous aurions eu ainsi à notre disposition un moyen de contrôle immédiat et absolument sûr.

Mais, en fait, la véritable explication est tout autre que celle dont je viens de faire entrevoir la possibilité : de même que le *Ḥorptâ* de Brugsch et le *Ziharpto* de M. Maspero n'ont été qu'un seul homme, de même le sarcophage de Vienne et celui du Caire ne font qu'un. La chose serait impossible s'il était démontré de façon indiscutable que le sarcophage décrit par Brugsch a été réellement transporté et conservé au Musée de Vienne; mais précisément cette démonstration n'a pas été et ne peut être faite. La description historique de la collection d'antiquités égyptiennes du Musée de Vienne qui a été publiée en 1907 par le Dr Alexander Dedekind[2], énumérant les dons faits au Musée par le Consul général Christian von Huber qui, suivant Brugsch, aurait découvert le monument en question à Memphis, ne fait nulle mention de ce sarcophage. Brugsch, d'autre part, dit lui-même, en 1858, que le sarcophage

[1] Voir *Geographische Inschriften*, III, p. 36 : « und es folgen nunmehr allgemeine, wenn auch unverständliche Epitheta, die wir uns wohl hüten übersetzen zu wollen. »

[2] *Geschichte der kaiserlichen Sammlung altägyptischer Objekte in Wien.* — Cf. p. 23.

est encore en Égypte[1], et ce n'est qu'en 1862, dans le texte de son *Recueil de monuments égyptiens*[2], qu'il déclare que les textes reproduits à la planche VI du tome Ier appartiennent aux côtés de deux sarcophages conservés aujourd'hui au Musée de Vienne. Or il est aisé de remarquer, en parcourant les pages 9 et 10 de ce tome Ier, qu'il y a confusion dans l'esprit de Brugsch entre le sarcophage de *Ḥorptâ*, dont une inscription est reproduite au n° 1 de la planche VI, et le sarcophage de *Nes-chou-tafnout*, dont deux inscriptions sont transcrites aux nos 2 et 3 de la même planche et sont déclarées appartenir *à la même personne* que l'inscription n° 1. Les deux sarcophages ont été trouvés à Saqqarah, et, comme l'un, celui de Nes-chou-tafnout, a effectivement été transporté à Vienne[3] en 1853 et offert au Musée Impérial par le Consul général R. von Laurin, Brugsch, à plusieurs années d'intervalle, croit que l'autre, le sarcophage de Ḥorptâ, a suivi la même voie. Mais, en réalité, ce dernier n'a pas quitté l'Égypte, et c'est sur place, probablement, que le savant berlinois en aura copié les diverses inscriptions reproduites dans son *Recueil de monuments* et dans ses *Geographische Inschriften*[4]. Aucun catalogue du Musée de Vienne ni aucune publication concernant la collection égyptienne de ce Musée n'a jamais, en effet, signalé de sarcophage au nom de *Ḥorptâ* ou *Ziharpto*. Le fait que ce monument est resté à Saqqarah après la première découverte qui en fut faite explique comment un heureux hasard a pu permettre à M. Quibell de le trouver à nouveau en 1911.

Il y aurait donc lieu, je crois, d'ajouter à la bibliographie du cercueil n° 29306 du Musée du Caire, telle qu'elle a été donnée par M. Maspero à la page 315 de sa publication, les renseignements fournis jadis par Brugsch et tirés par lui du pseudo-sarcophage de Vienne.

*
* *

Ce Ziharpto fut un personnage important, occupant des fonctions sacerdotales dans toute la Haute et la Moyenne-Égypte, depuis Philæ et l'Abaton au

[1] Cf. *Geographische Inschriften*, t. II, p. 94.

[2] Tome I, page 9.

[3] Cf. E. von Bergmann, *Rec. de trav.*, VI, 1884, p. 131-165; Dedekind, *Geschichte der kaiserlichen Sammlung*, etc., p. 22; *Übersicht der Kunsthistorischen Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses* (Wien, 1913), p. 34.

[4] On sait, en effet, que Brugsch séjourna à diverses reprises en Égypte, notamment en 1853 et en 1857-58.

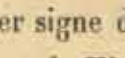
sud jusqu'à Thinis au nord[1]. Mais, en dehors de ses fonctions religieuses, il exerça un certain nombre de charges civiles, celles de , de  (var.  et), et de  (var.). Brugsch a traduit le premier de ces titres par *gouverneur de la Haute-Égypte*, parce qu'il a lu , tandis que d'après la lecture de M. Maspero il conviendrait plutôt de traduire *gouverneur* (?) *de la Basse-Égypte*. Le second titre n'a pas été compris par Brugsch, parce qu'il n'en avait pas recueilli et comparé les variantes orthographiques, et sa traduction *gouverneur du pays de Tâ-râh* n'a aucun sens; ce titre est, en réalité, fort vague, et peut être traduit par *préposé au territoire*. Quant au troisième titre, la lecture même n'en est pas certaine. Brugsch l'a transcrit dans l'inscription n° 51 de la planche XIV du tome III des *Geographische Inschriften*, et M. Maspero l'a transcrit tantôt ou (p. 221, 229, etc., de sa publication), tantôt (p. 230, 232, 233, etc.), et cette dernière forme est, pour lui, de beaucoup la plus fréquente; souvent aussi le premier signe a été omis par le graveur (p. 233, par exemple), et d'autres fois c'est le dernier signe, le —, qui a été omis (p. 236 et 266, par exemple). Ce titre est parfois employé seul et parfois précédé du titre , mais jamais aucune orthographe complète ne vient nous montrer comment il doit être lu et interprété.

Il était plus important, sans doute, que les deux autres titres civils de Zihar-pto, car sur les quelques statuettes funéraires de ce personnage qui nous sont connues c'est toujours lui qui précède le nom du défunt, à l'exclusion des deux autres. Ces statuettes sont presque toutes conservées aux Musées de Vienne (salle IV, vitrine VII, n°s 110-115) et de Miramar[2], sauf une qui se trouve au Musée égyptien du parc Borély à Marseille (n° 175)[3]. Sur ces statuettes le titre , toujours écrit sans le déterminatif —, est invariablement *suivi* de ou , alors que ces mots le *précèdent* sur le sarcophage du Caire, et M. Maspero a proposé de voir là une seule et unique fonction, qu'il a traduite,

[1] Voir dans les *Geographische Inschriften* de Brugsch, t. III, p. 36, une récapitulation générale de tous les sacerdoces exercés par ce personnage.

[2] Les six statuettes du Musée de Vienne étaient jadis conservées au Château de Miramar, où S. Reinisch en a compté jusqu'à vingt-trois (cf. *Die aegyptischen Denkmäler in Miramar*, 1865, p. 150 et 151, n°s 166 à 188, et pl. XIV-XV). Elles ont été publiées en 1906 par M. Wreszinski (*Aegyptische Inschriften aus dem K. K. Hofmuseum in Wien*, p. 184).

[3] Cf. Maspero, *Catalogue du Musée égyptien de Marseille*, p. 76.

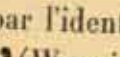
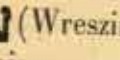
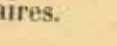
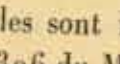
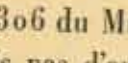
avec doute du reste, par *linger (?) du prophète* [1]. Les formes qu'affecte sur les statuettes le premier signe du titre  sont, si l'on doit s'en rapporter aux copies de Reinisch et de Wreszinski, les suivantes : , dans lesquelles je pense qu'il n'est pas possible de reconnaître le signe , *qm*, mais qui peuvent fort bien être considérées comme des variantes du signe , *sàa*. Je proposerais donc de décomposer en deux mots le titre en question et de le lire *sàa-nti* (ou *ntiou*) « *celui qui connaît* (ou *reconnaît*) *ce qui est* », c'est-à-dire quelque chose d'analogue à *celui qui sait tout*, le *savant universel* [2]. Ce serait là, on le voit, un de ces titres à signification vague et très générale comme les Égyptiens aimaient beaucoup à en employer.

Quant aux mots  qui précèdent ou accompagnent le titre , ils constituent à eux seuls un autre titre absolument distinct, *le prêtre*, et ce titre me paraît servir à résumer, soit sur les statuettes funéraires, soit dans les titulatures abrégées du sarcophage, l'ensemble des nombreuses fonctions sacerdotales du personnage, qui s'échelonnaient, nous l'avons vu, depuis Thinis jusqu'à la première cataracte.

Je voudrais faire observer maintenant que les statuettes funéraires de Ziharpto, tout comme son prétendu sarcophage du Musée de Vienne, ont été attribuées à un personnage de nom différent, qui n'a jamais existé, et que leur véritable propriétaire n'a pu être reconnu que grâce à la publication du sarcophage du Caire. Reinisch, en 1865, lisait  ou  le nom propre, et il le transcrivait *Wâaupân*. M. Maspero, en 1889, dans le *Catalogue du Musée de Marseille*, transcrivait ce même nom *Harpnoub*, ce qui devait correspondre à quelque lecture . Enfin, M. Wreszinski, en 1906, a lu  ou . Toutes ces lectures, en dehors du mauvais déchiffrement des divers signes constituant le prétendu nom propre, procédaient de la même erreur que Brugsch avait commise en lisant , *Horptâ*, le nom du propriétaire du soi-disant sarcophage de Vienne. Cette erreur consiste à rattacher à la titulature les signes  qui suivent les mots , tandis qu'en réalité ces signes constituent le premier élément du nom propre, ainsi que le montrent les

[1] *Catalogue Musée Marseille*, p. 76. — Cf. Brugsch, *Hierogl. demot. Wörterb.*, p. 1157, au mot , et *Supplement*, p. 991.

[2] Pour cette signification de ou , voir Ad. Erman, *Aegyptische Grammatik*, 3e édit., 551. — Le signe —, qui a été lu à la place de — ou — par Reinisch et Wreszinski, est évidemment fautif.

fréquentes variantes  de cet élément sur le sarcophage du Caire. Les lectures fantaisistes  et  de Reinisch,  et  de Wreszinski, et la tentative de correction en  proposée par ce dernier pour chercher à rendre compréhensible le titre  créé par sa mauvaise coupure des mots, sont maintenant faciles à réfuter, et le nom du propriétaire des statuettes doit être lu, comme celui du propriétaire du sarcophage,  ou , *Ziharpto*. L'identité des deux personnages est, en outre, complètement démontrée par l'identité du nom de la mère,  sur le sarcophage et ou  (Wreszinski, *Tfnwt-uj?*),  (Reinisch, *Tunufan*), sur les statuettes funéraires.

Telles sont les observations que m'a suggérées l'examen du sarcophage n° 29306 du Musée du Caire et des statuettes funéraires de *Ziharpto*. Je ne connais pas d'autre monument de ce haut fonctionnaire de Nectanébo I^er^, et il est à souhaiter qu'il en soit découvert de nouveaux, susceptibles de nous apporter des éclaircissements sur la lecture et la signification du titre obscur .

H. Gauthier.

Le Caire, février 1915.

KINDÎ ET MAQRÎZÎ

PAR

M. GASTON WIET.

La récente édition faite par M. Guest de l'*Histoire des Gouverneurs et des Qâḍîs d'Égypte* d'Abû 'Umar Muḥammad ibn Yusûf el-Kindî nous permet de mesurer l'étendue des emprunts que Maqrîzî a faits à cet auteur dans ses *Khiṭaṭ*.

Les différents ouvrages de Kindî ont été utilisés par Maqrîzî d'une façon très inégale, et l'on peut se demander si certains d'entre eux n'étaient pas perdus déjà à l'époque où écrivait l'auteur des *Khiṭaṭ*.

Cette supposition pourrait presque devenir une certitude en ce qui concerne l'ouvrage intitulé *el-Jund el-Garbî*, ou *el-Ajnâd el-Gurabâ*, ou encore *el-Ajnâd el-Garbîyah* [1]. Maqrîzî le cite une seule fois (II, p. 143, l. 2-7) à propos du fameux canal dit de l'*Émir des Croyants*, le canal qui reliait le Nil à la mer Rouge : or cette citation est précédée, quelques lignes plus haut (II, p. 142, l. 38), de la mention d'el-Quḍâ'î, à qui Maqrîzî l'a probablement empruntée. En effet, Qalqašandî donne à la suite les deux textes d'el-Quḍâ'î et de Kindî, comme Maqrîzî l'avait fait [2]; en outre, Ibn Duqmâq (IV, p. 120, l. 12-18), qui ne nomme pourtant pas sa source première, utilise aussi Kindî pour le même sujet : les trois lignes qui précèdent le texte de cet auteur appartiennent bien à Quḍâ'î. Nous pourrions donc dire que, selon toute vraisemblance, Ibn Duqmâq, Maqrîzî et Qalqašandî se sont servis là d'un ouvrage commun, celui de Quḍâ'î. Une autre citation du *Kitâb el-Jund el-Garbî* (Ibn Duqmâq, IV, p. 63, l. 15) ne prouverait pas l'existence du livre au VIII^e^ siècle de l'hégire, puisque, de l'aveu même d'Ibn Duqmâq, le passage se retrouve dans le *Kitâb el-Umarâ*, d'où il a pu être pris : ce détail est exact (cf. Kindî, éd. Guest, p. 60).

Deux lignes seulement sont prises au *Kitâb el-Khandaq* (*Khiṭaṭ*, II, p. 163, l. 26-27), pour préciser un détail insignifiant. Si Maqrîzî a utilisé ce volume pour sa description d'el-Khandaq (II, p. 458-459), il ne semble pas s'être servi de l'original, mais bien de Quḍâ'î, qu'il cite.

Dans son chapitre sur la mosquée de 'Amr, Maqrîzî s'est référé à deux reprises (II, p. 246, l. 18; p. 247, l. 37) à la monographie que lui avait

[1] Cf. Kindî, éd. Kœnig, *Introd.*, p. 2, 8; Kindî, éd. Guest, p. 4, et *Introd.*, p. 8.

[2] Calqaschandi, p. 24 : le livre y est appelé الجند العربي.

consacrée Kindî sous le titre de *Akhbâr Masjid Ahl el-Râyah*. L'étendue des citations est difficile à déterminer d'une façon précise : la première s'étend probablement jusqu'à la ligne 33 de la page 246, la seconde jusqu'à la ligne 13 de la page 248.

Les emprunts faits au *Kitâb el-Mawâlî* sont un peu plus nombreux (*Khiṭaṭ*, I, p. 171, l. 12-15; II, p. 161, l. 31-35; p. 202, l. 13-28; p. 137, l. 20-26; p. 250, l. 2-8; p. 334, l. 23-25). La première de ces citations se retrouve dans l'*Histoire des Qâḍîs* (éd. Guest, p. 468, l. 1-2; p. 469, l. 10-11; p. 475, l. 14-16); la seconde n'a peut-être pas été empruntée à l'original, car elle est précédée d'un texte de Quḍâ'î (II, p. 161, l. 24); la troisième a été également reproduite par Ibn Ḥajar (ap. Kindî, éd. Guest, p. 502-503).

Une petite phrase de huit mots est prise par Maqrîzî dans l'*Histoire des Qâḍîs* (éd. de l'Institut français, I, p. 301, l. 5) : elle est perdue entre un texte d'Ibn 'Abd el-Ḥakam et un autre d'Ibn Mammâtî. Elle nous éclaire singulièrement sur la manière dont Maqrîzî travaillait : on voit très bien le petit bout de papier, la fiche copiée par notre topographe. Chaque chapitre des *Khiṭaṭ* est un mélange de citations, mises bout à bout, telles quelles, sans critique : l'auteur ne s'est peut-être pas donné la peine de les écrire à nouveau toutes[1].

Quelquefois, Maqrîzî cite el-Kindî sans donner le nom de l'ouvrage. Les descriptions des *Khiṭaṭ* du Vieux-Caire (I, p. 297-298) sont évidemment empruntées au *Kitâb el-Khiṭaṭ* de Kindî; elles n'ont pourtant pas été copiées

[1] Si le volume autographe du *Muqaffā*, conservé à la Bibliothèque de Paris (n° 2144), n'est pas un brouillon, il précise la méthode de travail de son auteur, écrivant au hasard de lectures fréquentes. Il utilisa tous les papiers qu'il avait rapidement sous la main, procédé bien connu : ce volume est un recueil de fiches de dimensions, de formes, de couleurs différentes.

J'ai rédigé cette note de mémoire, trois ans après avoir vu le manuscrit en question. M. Gaudefroy-Demombynes, qui a eu l'extrême obligeance de le regarder de près en vue du présent article, m'envoie certaines remarques, que je me permets de résumer ici : «La taille indiquée au Catalogue pour le *Muqaffā* est celle des deux tiers environ des feuillets. Certaines notices sont partiellement rédigées, séparées par des blancs destinés à recevoir des additions : des intercalations se sont parfois produites et sont reconnaissables à leur encre différente. Quelques feuillets semblent avoir reçu auparavant une autre utilisation : dans ce cas, Maqrîzî n'a écrit que sur le côté qui n'avait pas servi, l'autre face restant inégalement blanche. L'autre tiers des feuillets comporte plusieurs formats différents, tous inférieurs au précédent : il y a même de tout petits bouts de papier.» M. Gaudefroy-Demombynes a pourtant l'impression que nous nous trouvons en présence d'un brouillon : «l'écriture rapide, sans aucun soin, est de quelqu'un qui avait probablement l'intention de recopier».

sur l'original, mais bien dans Quḍâ'î, qui est expressément nommé (p. 297, l. 1). Un autre passage, relatif au temple de Samannûd, que M. Guest croit extrait du *Kitâb el-Khiṭaṭ*[1] (éd. de l'Institut français, I, p. 133), est manifestement pris dans Quḍâ'î. — Un texte sur la mosquée de 'Amr (II, p. 246, l. 38-39; p. 248, l. 1-2) a de grandes chances d'avoir été emprunté au *Kitâb Masjid Ahl el-Râyah*, mentionné plus haut. — D'autres citations sont plus malaisées à situer : description d'Alexandrie, prise peut-être dans les *Khiṭaṭ* (I, p. 162, l. 15); une note sur les lecteurs du Coran et les muftis, tirée probablement du *Kitâb el-Mawâli* (II, p. 332, l. 27-35); l'emplacement de la *Dâr el-Filfil*, des *Khiṭaṭ* (II, p. 363, l. 31-32); la description du *Masjid el-Aqdâm*, des *Khiṭaṭ*, mais d'après Quḍâ'î (II, p. 445, l. 17).

Mais c'est surtout dans l'*Histoire des Gouverneurs de l'Égypte* que Maqrîzî a exercé un véritable pillage, et le tableau suivant est très éloquent. Plus de la moitié de l'ouvrage a été copié mot à mot, c'est-à-dire une trentaine des grandes pages de l'édition de Bûlâq, sans que, la plupart du temps, le nom de Kindî soit cité[2].

Sur les 4.866 lignes que contient l'*Histoire des Gouverneurs*, 2.145 n'ont pas été utilisées par Maqrîzî. Il est à noter, en outre, que sur ces 2.145 lignes laissées de côté, 161 sont des titres de chapitres, 164 ne contiennent que des noms des sources de Kindî (les *isnâd*), 697 sont des citations poétiques, et 229 nous donnent le nom de fonctionnaires subalternes (*šurṭah* principalement) ou des suppléants du gouverneur, quand celui-ci quittait l'Égypte pour partir en expédition. Il reste donc 894 lignes de texte véritablement historique omises par Maqrîzî, soit parce qu'elles signalent des événements d'importance minime, soit parce qu'elles se rapportent à des faits extérieurs à l'Égypte[3].

[1] Kindî, *Introd.*, p. 9.

[2] Y a-t-il malhonnêteté, plagiat dans le vrai sens du mot? Je ne le crois pas : les auteurs arabes écrivaient pour un nombre très restreint de lettrés, qui n'étaient pas susceptibles d'être trompés. Maqrîzî se croit quitte envers un auteur en le citant une fois, même s'il doit lui emprunter des pages entières (voir la grande citation d'Ibn Riḍwân, dans l'édition de l'Institut français, I, p. 185-205).

[3] Ces chiffres ont été notés en une seule lecture, et n'ont pas été vérifiés une seconde fois; ils peuvent donc être erronés d'une ou deux dizaines. Mais cela ne touche en rien à leur exactitude relative : la proportion reste constante.

Dans le tableau, le sigle I. F. se réfère à l'édition qui est en cours de publication à l'Institut français du Caire.

Kindî.	Maqrizî.
6 (5-7, 11)	I, 299 (13-15)
7 (1-2)	
7 (2-8)	I, 159 (15-21)
7 (8-10)	I, 299 (15-16)
7 (17)	I, 288 (35-37)
8 (1-7)	I, 289 (1-2)
8 (11)	I, 289 (24)
8 (11-13)	I, 289 (27-28)
9 (2)	I, 299 (16)
9 (4-5)	I, 288 (20-21)
	I, 299 (16-17)
9 (7-11)	I, 294 (9-11)
9 (12-14)	I, 163 (17-18)
	I, 299 (22-23)
9 (17-18)	I, 165 (30-31)
	I, 299 (23-24)
9 (18-19)	I, 299 (24-31)
10 (1-11)	
11 (1-4)	
11 (8-12, 14)	I, 299 (32-39)
12 (1-2, 7-8)	
13 (3-6)	
13 (7-8)	II, 454 (32-33)
13 (11-13)	I. F., II, 166 (6-8)
	II, 454 (35-36)
13 (14)	II, 454 (36)
	II, 455 (1)
13 (15-17)	I, 299 (39)
14 (1)	I, 300 (1-2)
	II, 335 (6-8)
14 (1-4)	I, 300 (2-3)
14 (5-7)	I, 300 (3-4)
	II, 335 (8-10)
14 (10-17)	II, 335 (10-18)
15 (1-4)	
15 (4-9)	I, 300 (5-6)
	II, 335 (18-21)
16 (5-6)	I, 300 (6)
	II, 335 (21-22)
16 (9-12)	II, 335 (22-23)

Kindî.	Maqrizî.
16 (12-14)	I, 300 (6-7)
	II, 335 (23-24)
16 (14-16)	II, 335 (24-25)
17 (5-6)	I, 300 (7-8)
	II, 335 (26)
17 (6-8)	II, 335 (26-28)
17 (8-10)	I, 300 (7-8)
	II, 335 (28-29)
17 (12-14)	II, 335 (29-30)
17 (14-15)	I, 300 (9)
	II, 335 (30-31)
17 (15-17)	II, 335 (31-34)
18 (1-5)	
18 (5)	I, 300 (9)
	II, 335 (34-35)
18 (5-11)	II, 335 (35-37)
18 (11-14)	I, 300 (9-13)
19 (1-6)	II, 335 (37-39)
	II, 336 (1-3)
19 (6-11)	II, 336 (3-5)
19 (11-17)	I, 300 (13-16)
	II, 336 (5-9)
19 (17-18)	II, 336 (9-13)
20 (1, 3-6)	
20 (6)	I, 300 (16)
	II, 336 (13)
20 (9-10)	I, 300 (16-17)
20 (10-14)	I, 300 (17-18)
	II, 336 (13-16)
20 (17)	I, 300 (19-21)
21 (1-4)	II, 336 (16-19)
21 (4-7)	II, 336 (19-21)
21 (7)	I, 300 (21)
	II, 336 (21)
21 (7-10)	II, 336 (21-23)
21 (10-11)	I, 300 (21-22)
	II, 336 (23-24)
21 (11-18)	II, 336 (24-33)
22 (10)	
22 (14-15)	I, 300 (23)
	II, 336 (33-34)

Kindî.	Maqrîzî.
23 (4)	I, 300 (24)
23 (7-11)	II, 336 (34-35)
	II, 336 (35-37)
23 (11-12, 14-15)	I, 300 (24-25)
24 (2-3, 8-9)	II, 336 (37-39)
26 (16)	I, 300 (25-26)
27 (1)	II, 336 (39)
	II, 337 (1)
27 (3-15)	II, 337 (2-9)
27 (15-16)	I, 300 (26-27)
	II, 337 (9)
27 (16-17)	II, 337 (9-10)
28 (2-4)	I, 300 (27-28)
	II, 337 (10-11)
28 (11-13)	II, 337 (11-12)
28 (13-14)	I, 300 (28-29)
	II, 337 (12-13)
28 (14-16)	II, 337 (13-14)
28 (16-17)	I, 300 (28-29)
	II, 337 (14)
28 (17)	II, 337 (14-15)
29 (1)	
29 (3-5)	II, 337 (15-16)
29 (5, 14-15, 17-18)	I, 300 (29-34)
31 (3, 6-8, 10-17)	II, 337 (16-21)
31 (17-18)	
32 (1-2, 4-7, 9-11)	
32 (15)	
33 (1-2)	I, 300 (34-36, 38-39)
34 (8-11, 14)	I, 301 (1-13)
35 (1-7, 9-16)	
36 (8-13)	
36 (14-16)	I, 208 (27-29)
37 (1-3)	I, 208 (34-36)
	I, 301 (13-14)
37 (6-7)	I, 208 (36)
37 (14-15)	I, 301 (15-17)
38 (1-3)	
38 (4-5)	I, 208 (37-38)
	I, 301 (17-18)

Kindî.	Maqrîzî.
38 (8-9, 11-17)	
39 (1, 7-14, 16-17)	I, 301 (18-29)
40 (1-10, 12-14)	
40 (15-17)	I, 301 (29-30)
	II, 337 (23-25)
40 (17)	
41 (1-4)	II, 337 (25-28)
41 (7-8)	I, 301 (31-32)
	II, 337 (32-33)
41 (8-9, 13-14)	I, 301 (32-33)
41 (15)	I, 301 (33)
	II, 337 (33)
41 (15-16)	II, 337 (33)
41 (17)	I, 301 (33-34)
42 (1)	II, 337 (33-34)
42 (1-3)	II, 337 (34-36)
42 (3-5, 8-10)	I, 301 (34-35)
	II, 337 (36-38)
43 (2-3, 5, 10-11)	II, 337 (38-39)
	II, 338 (1)
43 (18)	I, 301 (36-37)
44 (1, 4)	II, 338 (1-2)
44 (14-15)	II, 338 (2-4)
45 (2-4, 6-7, 9, 11)	I, 301 (37-39)
	II, 338 (4-5)
45 (11-13, 17)	
46 (1-3, 7-8)	II, 338 (5-10)
46 (9-11)	I, 301 (39)
	I, 302 (1)
	II, 338 (10-11)
46 (16)	I, 209 (31-32)
47 (1-2)	I, 302 (1-2)
47 (2-9, 14-15)	I, 209 (32-39)
48 (1-8)	I, 210 (1-2)
48 (8-9, 11-12)	I, 302 (2-3)
48 (13-15)	I, 210 (2-3)
49 (1)	I, 302 (3-4)
49 (10-11, 14-15)	I, 210 (4-5)
49 (16-19)	I, 209 (17-20)
	I, 302 (4-5)

Kindî.	Maqrizi.	Kindî.	Maqrizi.
50 (1-4, 6-10)	I, 209 (20-26)	65 (15-16)	
50 (11-12)	I, 210 (5-6)	66 (1-2, 7-9)	
	I, 302 (6)	67 (1-2, 16-17)	
50 (14-15)	I, 210 (6-7)	68 (6-10)	I, 302 (18-28)
51 (1)	I, 210 (7)	69 (1-4, 9-12, 14-15)	
	I, 302 (6-7)	70 (3-4)	
51 (2-4, 6-7, 9, 14)	I, 210 (8-10)	70 (8)	I, 177 (27)
51 (15)	I, 210 (10)		I, 302 (28-29)
	II, 248 (20)	70 (8-10)	I, 177 (27-29)
51 (16-17)		71 (2-6)	I. F., II, 42 (4-8)
54 (1-2, 4-10, 12-15)	I, 210 (11-20)	71 (7-8, 11-12, 14-17)	
54 (17-18)		72 (8-11, 14-18)	I, 302 (29-37)
55 (1)	I, 302 (7)	73 (5, 10-11)	
55 (2, 4-6, 10-11)	I, 210 (20-22)	73 (12-14)	I. F., I, 333 (1-5)
55 (14-15)	I, 210 (22-23)	74 (1)	II, 261 (16-19)
	I, 302 (7-8)	74 (2-3)	I. F., I, 333 (5-7)
55 (15-16)	I, 210 (23-24)		I, 302 (37)
58 (5-9, 12-13, 15-16)	I, 302 (8-11)	74 (3-7, 10-13, 18)	II, 261 (19-20)
		75 (3, 6-9, 11-14, 16)	I, 302 (37-39)
58 (17)	I. F., II, 58 (1-3)		I, 303 (1-6)
59 (1)	I, 302 (11)	76 (4-5)	I. F., I, 335 (7-8)
59 (5-8)	I, 302 (11-13)		I, 303 (6)
60 (5-6)	I, 302 (13)	76 (5-8, 10-17)	I. F., I, 335 (8-14)
	II, 248 (24-25)	77 (1-12)	I. F., I, 336 (1-14)
63 (10)	I, 302 (13-14)	77 (16-18)	I, 303 (6-7)
63 (15)	I, 302 (14-15)		II, 512 (4-6)
	II, 338 (13)	77 (18)	
64 (1-4)	I, 302 (14-16)	78 (1-3, 7, 10-13)	II, 512 (6-9)
64 (9-17)	II, 338 (14-19)	79 (7-9, 11-16)	
65 (1-2)		80 (1, 14, 16-17)	I, 303 (7-11)
65 (3-4)	I, 302 (17)	81 (1-2)	I. F., I, 333 (8-9)
65 (6-8)	II, 248 (26-28)		I, 303 (11)
65 (8-9)	II, 152 (10-11)		II, 261 (20-21)
65 (9-10)	I, 302 (17-18)	81 (2-3)	I. F., I, 333 (9-10)
	II, 152 (11-12)		II, 261 (21-22)
65 (10-11)	II, 152 (12)	81 (4-5)	I, 303 (11-12)
65 (11)	II, 248 (28)		II, 436 (18-19)
		81 (5-6)	II, 436 (19-20)

Kindi.	Maqrizi.
82 (3-7, 9-11, 20)	
83 (1-2, 5-6, 10-11)	
83 (14-18)	
84 (1-4, 11-16)	
85 (4-7, 9-11, 15)	
86 (6-9, 12-13, 15-17)	I, 303 (12-31)
87 (1-6, 8, 16-17)	
88 (4, 8-10)	
89 (6-10)	
90 (8)	
91 (1-2)	
92 (7-9)	II, 338 (19-21)
92 (10-15)	
93 (3-4, 6-12, 14-15)	I, 303 (31-39)
93 (19)	I, 304 (1-4)
94 (1-2)	
94 (3-4)	I. F., I, 333 (11-13) I, 304 (4-5) II, 261 (22-23)
94 (5-8)	
95 (3-4, 6-9, 12)	I, 304 (5-9)
96 (1-2)	
96 (5-6)	I. F., I, 334 (1-2) I, 304 (9-10) II, 261 (23-24)
96 (6-7, 10-14, 16)	
97 (1, 7-8, 12-15)	
98 (4)	
99 (7, 17-18)	
100 (15-18)	
101 (1-3, 5, 8, 10-11)	I, 304 (10-20)
101 (14-17)	I, 306 (6-38)
102 (1-5, 8-13)	
103 (1, 3-4, 6-12)	
103 (14, 18)	
104 (1-2)	
105 (6-10, 17-18)	
106 (1-6)	

Kindi.	Maqrizi.
106 (12-13, 17-18)	
107 (1, 4-7, 18-20)	I, 304 (10-20)
108 (1-9, 13-15)	I, 307 (6-38)
109 (1-8, 10-12)	
110 (3, 7-11)	
111 (1-7)	I, 306 (38-39) I, 307 (1) II, 338 (26-29)
111 (10-14)	I, 307 (1-3)
111 (15-16)	I, 307 (3-4) II, 338 (29-30)
111 (16-18)	II, 338 (30-37)
112 (1-2, 4-11)	
114 (11-12)	I, 307 (5-6) II, 338 (38-39)
114 (12-13)	II, 338 (39)
115 (1-2, 4-6, 10)	II, 339 (1-2)
115 (16-18)	I, 288 (14-17) I, 307 (6-7)
115 (18-19)	
116 (1-2, 4, 7-9)	I, 307 (7-11)
116 (10-12)	I. F., I, 334 (3-5) I, 307 (11-12) II, 261 (24-25)
116 (12-15)	I. F., I, 334 (5-7) II, 261 (25-27)
116 (15)	I. F., I, 334 (7) I, 307 (12) II, 261 (27)
116 (15)	I. F., I, 334 (7-8)
117 (1-2)	II, 261 (27-28)
117 (2-3)	I. F., I, 334 (8) I, 307 (12) II, 261 (28)
117 (4-6, 10-12)	
118 (3-10, 12-13, 15-17)	I, 307 (12-19)
119 (2-3)	
119 (4, 6)	I. F., I, 334 (9-10) I, 307 (19-20) II, 261 (28-29)

Kindî.	Maqrîzî.	Kindî.	Maqrîzî.
119 (9-12)			I. F., I, 337 (5-10)
120 (2, 7-11, 13-15)		140 (5-13)	I, 309 (27-30)
121 (5-6, 8-11, 13-15)			II, 163 (29-32)
121 (4-5, 7-16)		140 (13-18)	I. F., I, 337 (10-15)
123 (2-6, 8-10, 17-18)		141 (1)	I, 309 (30-32)
124 (1, 5, 8-13, 15-16)		141 (1-2, 4-6, 13-14)	
125 (1-8, 11-12)	I, 307 (29-30)	141 (16-18)	I, 309 (32-39)
126 (1, 3-5, 11-13, 17)	I, 308 (1-27)	142 (2-4, 6-10)	
127 (1-4)		143 (7)	I. F., I, 337 (16)
128 (2-4, 6-9, 12-17)			I, 309 (39)
129 (1-2, 4-7, 10-14)			I, 310 (1)
131 (lacune)		143 (7-11)	I, 310 (1-2)
131 (3-4, 6-13, 18)			I. F., I, 337 (16)
132 (1-2, 4-8, 11-13)		143 (11)	I. F., I, 338 (1)
132 (15-16)			I, 310 (2)
133 (1-3, 5-6, 8-12)		143 (11-14)	I, 310 (2-3)
133 (14-17)		144 (8-11, 13)	I. F., I, 338 (1-4)
134 (1-2, 6-7, 9-10)	I, 308 (27-39)		I, 310 (3-6)
134 (16-17)	I, 309 (1-4)	144 (13-15)	I, 310 (6)
135 (2-10, 12-13)		145 (1-2, 18)	I. F., I, 338 (5-8)
135 (15-18)		146 (1-4)	I, 310 (6-9)
136 (2-4)		146 (4-5, 7-9, 12-18)	
	I. F., I, 336 (15-18)	147 (1-3, 5-12)	I, 310 (9-16)
136 (4-10)	I. F., I, 337 (1-2)	147 (14-15)	II, 202 (2-3)
	I, 309 (4-6)	147 (16-17)	I, 310 (16-17)
136 (10-11, 13-16, 18)		147 (19)	II, 202 (3-4)
137 (1-2, 4-10, 12-15, 17)		148 (1-2, 5-8)	I, 310 (17-19)
138 (1-2, 4-5, 7-10)	I, 309 (6-26)	148 (18-19)	I, 178 (8-9)
138 (12-14, 16-17)		149 (3)	I, 178 (9)
139 (3, 5-6, 10-17)			I, 310 (19)
140 (1)		149 (4-5)	I, 310 (19)
	I. F., I, 337 (3)	149 (6)	I, 178 (9)
140 (3)	I, 309 (27)		I, 310 (19-20)
	II, 163 (27-28)	149 (7)	I, 310 (20)
	I. F., I, 337 (4-5)	149 (9)	I, 178 (9-10)
140 (3-5)	II, 163 (28-29)		I, 310 (20)
		149 (9-11)	I, 310 (20-22)
		149 (11-13)	I, 178 (10-11)
			I, 310 (22-23)

Kindî.	Maqrîzî.
149 (15)	I, 310 (23)
149 (16-17)	I, 178 (11) I, 310 (23)
149 (17-18)	I, 310 (24)
150 (14-15)	
151 (3-13)	I, 178 (11-17)
151 (14-15)	I, 310 (24-25)
152 (2-3)	I, 178 (17-18) I, 310 (25-26)
152 (5)	I, 178 (18)
153 (8)	
153 (14)	I, 178 (18-19) I, 310 (26)
153 (15)	I, 310 (26)
153 (17)	I, 178 (19) I, 310 (26-27)
153 (18)	
154 (1-2)	I, 310 (27-28)
154 (11-13)	I, 178 (19-22)
155 (1-6)	I, 310 (28-32)
156 (14-18)	I, 178 (22-29)
157 (1-13)	
157 (14-16)	I, 172 (29-36)
158 (1-5)	
158 (5)	I, 172 (36) I, 178 (29)
158 (5-9)	I, 172 (36-38)
158 (9)	I, 172 (38) I, 178 (30)
158 (10-14)	I, 172 (38-39) I, 173 (1)
158 (15-18)	
159 (1-3, 5-10)	I, 178 (30-37)
161 (5-6)	
161 (10)	I, 310 (32)
161 (11-12)	I, 178 (37-38) I, 310 (33-34)
162 (1-15)	
163 (13-17)	I, 173 (3-18)
164 (1-5, 8-10, 12-14)	

Kindî.	Maqrîzî.
164 (15-16)	I, 173 (19) I, 178 (38-39)
165 (1-3)	I, 178 (39)
165 (11-12)	I, 173 (20-21)
165 (18)	
166 (1-2)	I, 310 (34-35)
166 (19)	
167 (1-3)	I, 179 (1-3)
167 (4-5, 7)	I, 179 (3) I, 310 (35-36)
167 (7-10)	I, 310 (36-37)
167 (17)	
168 (1-4, 9-12, 14-16)	I, 179 (3-12)
168 (18-19)	
169 (2, 4-8)	
170 (7-8)	
170 (11-16, 20)	
172 (1-4)	I, 173 (23-27)
172 (4-5)	I, 173 (27) I, 179 (13)
172 (5-6)	I, 173 (27-28) I, 179 (13-14) I, 310 (37-38)
172 (7, 9-10)	I, 310 (38)
172 (13-14)	I, 179 (14) I, 310 (38-39)
172 (15)	I, 179 (14-17)
173 (6-10)	
173 (12-13, 15)	I, 179 (17) I, 311 (1-2)
173 (15-16)	I, 311 (2)
174 (1-3, 6-7, 9-10)	
175 (6-7, 11-12)	
176 (1, 16, 18-19)	
177 (1-5, 8-9)	I, 179 (17-36)
178 (7-11, 16-18)	I, 180 (6-10)
179 (1-4, 14-15)	
180 (2-6, 8-15)	
182 (7-16)	

Kindî.	Maqrîzî.
183 (5-6, 8-9)	I, 311 (4-6)
183 (18)	I, 173 (29-30) I, 180 (11) I, 311 (6)
184 (1-2)	I, 173 (30) I, 311 (6-7)
184 (2-4)	I, 311 (7)
184 (4-11)	I, 173 (30-34, 36-37)
184 (11-15, 17) 185 (1-7)	I, 311 (7-11)
185 (7-11)	I. F., I, 338 (10-14) I, 311 (11-12)
185 (13)	I. F., I, 338 (15) I, 311 (12-13)
185 (13-15)	I, 311 (13)
185 (17)	I. F., I, 338 (15)
186 (3)	I. F., I, 338 (15-16) I, 311 (13-14)
186 (3-6)	I, 311 (14)
186 (9-11)	I. F., I, 338 (16-18)
186 (11)	I, 311 (14-15)
187 (9)	I, 311 (15-16)
187 (10-11)	I. F., I, 339 (1-2) I, 311 (16)
187 (14-15)	I. F., I, 339 (2-3)
188 (6-8)	I. F., I, 339 (3-4)
188 (11)	I, 311 (16-17)
189 (6-8, 10, 12-14)	I, 311 (17-20)
189 (14-16)	I, 180 (11-13)
190 (1-2)	I, 311 (20-21)
190 (2-3, 6-7)	I, 311 (21-22)
190 (8-9)	I. F., I, 334 (11) I. F., I, 339 (7-8) I, 311 (22-23) II, 261 (29-30)
190 (9-10)	I. F., I, 339 (8-9) I, 311 (23-24) II, 261 (30)
190 (11, 14-15) 191 (1)	I, 311 (24-25)

Kindî.	Maqrîzî.
191 (2-3)	I, 173 (38-39)
191 (8-15)	I, 174 (1-3) (résumé)
191 (15)	I, 311 (25)
192 (2-4)	I. F., I, 339 (10-12) I, 311 (25-26)
192 (4-5)	I. F., I, 339 (12-13)
192 (9-11)	I. F., I, 339 (13-15) II, 261 (31-32)
192 (11-13)	I. F., I, 334 (12-13) I. F., I, 339 (15-17) II, 261 (33-34)
192 (13-17)	I. F., I, 339 (17-18) I. F., I, 340 (1) II, 261 (34-35)
192 (17-18)	I. F., I, 340 (1-2) I, 311 (27-28) II, 261 (35)
193 (2, 6-11)	I, 311 (28-31)
193 (13-16)	I. F., II, 43 (2-12)
194 (7-10, 12-13)	I, 311 (31-34)
194 (13-15)	I, 180 (13-14) I, 311 (34-35)
194 (17) 195 (2-3, 8-9, 11-12) 195 (15-16, 18)	I, 311 (35-39)
196 (1, 5-7, 9-18)	I, 312 (1-14)
197 (2-6, 8-10, 12-14)	II, 202 (4-5)
198 (1-2, 4-6)	
198 (7-8)	I, 312 (14-15) II, 339 (2-3)
198 (8-12)	II, 339 (3-5)
199 (6, 8-12) 200 (11-13, 15-19) 201 (1-2)	I, 312 (16-23)
201 (7-10)	I, 214 (17-20) I, 312 (23-25)
201 (10-15) 202 (1-2)	I, 214 (20-26)
202 (3-6)	II, 455 (1-3)

Kindi.	Maqrizi.
202 (7-14, 16-17)	I, 312 (25-31)
203 (1-2)	
203 (3-7)	II, 339 (6-8)
203 (8-11)	I, 312 (31-32)
203 (12)	I, 312 (33)
	II, 339 (8-9)
203 (13)	I, 312 (33)
	II, 185 (13)
203 (13-15)	II, 185 (13-15)
203 (16-17)	
204 (1-3)	II, 339 (9-11)
204 (4-6)	I, 312 (34)
	II, 339 (11)
204 (6-10)	II, 339 (12-14)
204 (11-12)	I, 312 (35)
	II, 339 (14-15)
204 (13-17)	I, 312 (35-36)
204 (18)	
205 (1)	II, 339 (15-16)
205 (3-4)	I, 312 (36-37)
205 (6-7)	I, 312 (37)
	II, 339 (16-17)
205 (17)	
206 (1-10, 15-16)	II, 339 (18-24)
207 (1)	
207 (8-9)	I, 312 (38)
	II, 339 (25)
207 (10)	I, 312 (38)
208 (2-3, 5-8)	II, 339 (25-27)
208 (11-12, 15-16)	I, 312 (39)
	I, 313 (1-2)
209 (4)	II, 339 (27-28)
209 (6, 8-10, 14)	I, 313 (2-3)
210 (2)	II, 339 (28)
210 (4-5)	I, 313 (3-4)
210 (5-8)	I, 313 (4-5)
	II, 334 (13-17)
210 (8-12)	I, 313 (5-9)
210 (13-16, 18-19)	I, 313 (8-9)
	II, 334 (17-19)

Kindi.	Maqrizi.
211 (1-5, 7-9, 12)	I, 313 (9-13)
211 (13-15)	II, 339 (28-30)
212 (1-3)	I, 313 (13-14)
212 (5-7)	I, 319 (21-22)
212 (10-15)	I, 319 (22-27)
213 (4-9, 12-16)	II, 339 (30-36)
214 (1-9)	II, 339 (36-39)
	II, 340 (1)
215 (3, 7, 11, 13-15)	
216 (1-12)	I, 319 (27-36)
217 (7-11, 13-15)	
217 (16-17)	I, 319 (36-39)
	I, 320 (1)
218 (1-11)	II, 178 (12-13)
	II, 180 (26-34)
218 (11-14)	II, 180 (34-36)
218 (15-16)	II, 180 (38-39)
219 (1-4)	II, 181 (1)
219 (5-7, 11-18)	
220 (1-5, 7-15)	I, 320 (1-16)
221 (6-16, 18)	
222 (1-2, 5-9)	
222 (11-16)	
223 (1-9, 11-16)	
224 (2-5, 8-18)	
225 (3-7, 14-16)	
226 (1-8, 11-17)	
228 (18)	
229 (1-4, 7)	
231 (3-8, 11, 15-18)	I, 320 (16-39)
232 (1-3)	I, 321 (1-39)
233 (12-13, 18)	I, 322 (3-13)
234 (1-5)	
235 (3-18)	
236 (1-4, 7-12)	
237 (13-18)	
238 (1-5, 8-11)	
239 (13-18)	
240 (1-3, 6-18)	
241 (2-5, 7-9, 11-16)	

Kindi.	Maqrizi.	Kindi.	Maqrizi.
	I, 320 (16-39)		
242 (2-9, 11-13)	I, 321 (1-39)	263 (6-7)	I, 325 (12-13)
243 (1-3, 6-8)	I, 322 (3-13)		I, 327 (23)
243 (9-11)	II, 340 (1-3)	263 (9-16)	
243 (12-15)		264 (1-18)	I, 324 (28-39)
244 (14-15)	I, 322 (13-15)	265 (1-10)	I, 325 (1-11)
245 (1-2, 7, 9-11, 14)		265 (12-14)	I, 325 (14-23)
246 (2-5, 8-12, 14-18)	I, 322 (15-25)	266 (1-10)	
247 (1-2, 4-6, 8-9)		266 (11-12)	I, 327 (23-24)
	I, 322 (26)	266 (13-15)	I, 327 (24-25)
247 (13-14)	I, 327 (2-3)		II, 250 (16-18)
247 (14-16)		267 (2-14, 16-17)	
248 (4-9)	I, 322 (26-29)	268 (1-2)	
248 (9-17)		269 (11-15, 17)	I, 327 (25-39)
249 (1-8)	I, 322 (31-39)	270 (1)	I, 328 (1-5)
249 (9-10)	I, 323 (1)	273 (5-11, 13-16)	
249 (11-12)	I, 323 (3)	274 (1-8)	
249 (13-14)	I, 323 (5)	274 (9-10)	I, 328 (5-6)
250 (1-2)	I, 323 (4)		II, 340 (3)
250 (3-17)		274 (10-17)	II, 340 (4-6)
252 (12-17)		275 (4-10, 13-15, 18)	
253 (1-16)	I, 323 (6-39)	276 (1-2, 4, 6-9)	
254 (1-18)	I, 324 (1-3)	277 (3-7, 10-12)	
255 (1-8)		278 (3, 5-10, 16-18)	
255 (9-14)	I, 324 (4-6)	279 (1, 3-5, 11-13, 15-17)	
	II, 458 (3-7)	280 (1-6, 8, 11-13)	
255 (15-16)	I, 324 (8-9)	281 (1-15, 17, 19)	
256 (1-2)	II, 458 (9-10)	282 (1-3, 5-9)	
256 (3-8)	I, 324 (10-12)	283 (7-9, 13-16)	I, 328 (6-39)
256 (9-14)	I, 324 (13-15)	284 (11-18)	I, 329 (1-31)
	II, 181 (3-5)	285 (2-6, 10-12, 15-16)	
256 (15-18)	I, 324 (16-17)	286 (1-2, 4-5, 13-14)	
257 (1-16)	I, 324 (19-26)	287 (1-2, 9-10, 14-15)	
258 (1-2, 4-5, 7-10)		288 (16-18)	
258 (lacune)		289 (6-7, 9-11, 18-20)	
259 (3-4)		290 (1-5, 6-14, 16-17)	
260 (15-17)	I, 327 (2-23)		
261 (1-6)			
262 (1-7)			
263 (1-5)			

Kindî.	Maqrîzî.	Kindî.	Maqrîzî.
291 (*3-5, 8-10, 17*)		467 (*17*)	
292 (*1-2, 4-16*)	I, 328 (*6-39*)	468 (*1-2*)	I, 171 (*12-14*)
293 (*1, 4-6, 9-10*)	I, 329 (*1-31*)	469 (*10-11*)	I. F., I, 301 (*5*)
326 (*5-6*)	I, 302 (*9-10*)		I, 171 (*14*)
327 (*14-16*)	I, 302 (*12*)	475 (*14-16*)	I, 171 (*14-15*)

G. Wiet.

NOTES SUR LE DIEU MONTOU

PAR

M. GEORGES LEGRAIN.

I

UN TABLEAU DE LA PORTE DU MUR D'ENCEINTE DU TEMPLE DE MONTOU À KARNAK.

Le tableau qui sera cité dans cette note est sculpté au bas du montant nord, face ouest, du jambage ouest de la grande porte du mur d'enceinte du temple de Montou à Karnak.

Il représente Ptolémée IV Philopator devant le dieu Montou. Entre eux se dressent deux colonnes  élancées. L'une a son chapiteau en papyrus épanoui surmonté d'une statue d'épervier portant la couronne rouge : papyrus épanoui et couronne rouge sont les insignes du Nord; l'autre a son chapiteau en forme du soi-disant lotus surmonté d'une statue d'épervier portant la couronne blanche : le soi-disant lotus et la couronne blanche sont les insignes du Sud.

Le tableau est disposé de telle sorte que la colonne du nord est gravée au sud de la colonne du sud.

Nous voyons, dans ces colonnes surmontées des éperviers royaux, un élément décoratif qui était disposé à droite et à gauche du dieu ou de son sanctuaire comme le sont les deux beaux piliers de granit devant le sanctuaire de granit d'Amon à Karnak.

Ceux-là paraissent avoir supporté, eux aussi, des statues divines, soit des éperviers couronnés, soit les grands vautours aux ailes éployées des déesses Ouadjit et Nekhabit, dames du Nord et du Sud ( et ). Après Jollois, Devilliers, Prisse d'Avennes et de nombreux auteurs, je pense que les dix colonnes de Tahraqa dans la grand cour d'Amon eurent aussi leurs chapiteaux surmontés d'images divines.

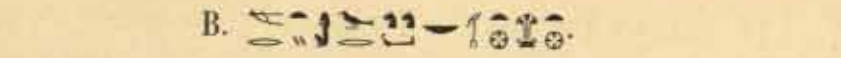
Des monuments et des bas-reliefs autorisent cette hypothèse. Le tableau de la grande porte de Montou semble lui donner une nouvelle force.

II

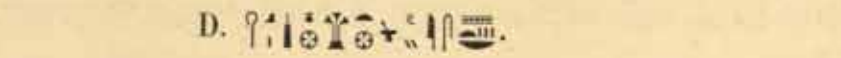
TITRES ET RÉGIONS DE MONTOU.

Les titres que porte Montou dans ce tableau sont les suivants :

A. .

B. .

C. .

D. .

A. « Montou-Râ, seigneur de Thèbes, roi des dieux sur son trône dans les Apitou (Karnak). »

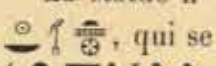
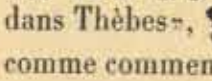
B. « Le *Merti*, très vaillant, seigneur de la Thèbes de Basse-Égypte. »

C. « Le *Sam-tooui* qui a la prééminence dans Sam-behoudit, le seigneur de l'Héliopolis de Haute-Égypte. »

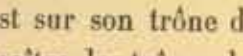
D. « Le Prince de l'Héliopolis de Basse-Égypte, qui rassasie tous les nomes. »

Remarques. Ce texte indique que dans cinq localités d'Égypte, Montou-Râ y était vénéré sous des noms différents et à des titres divers.

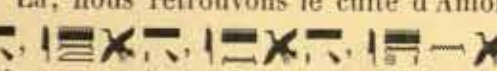
A Karnak, sur son trône, il est seigneur de Thèbes et roi des dieux.

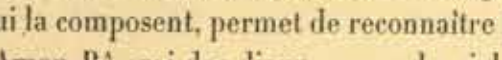
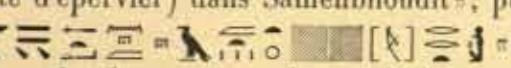
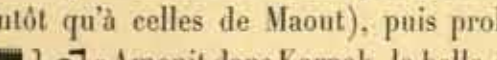
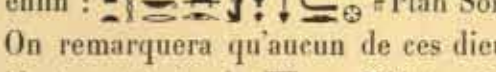
La statue n° 42224 du Musée du Caire [1] fournit la variante : , qui se retrouve au n° 42230 en  et au n° 42227 . La statue n° 42185 réduit ce titre à « Montou-Râ dans Thèbes », indiquant généralement que le dieu est admis dans la région comme commensal du dieu local qui y a la prééminence . Je ne trouve

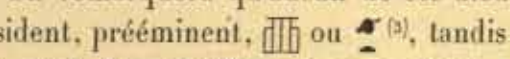
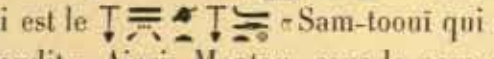
[1] Legrain, *Statues et statuettes de rois et de particuliers*, t. III.

pas, dans mes notes, un autre exemple où Montou reçoive cette qualification, tandis que sans cesse le titre de « Seigneur de la Thébaïde » y abonde. Montou est sur son trône dans les Apitou, mais c'est  « Amon-Râ, maître des trônes des deux mondes » qui y a la prééminence. Amon et Montou portent tous deux le titre de roi des dieux.

Je tenterai, dans d'autres notes, de préciser les relations qui existaient entre les deux rois des dieux à Thèbes, mais, auparavant, il nous faut suivre Montou dans la Thèbes de Basse-Égypte où nous mène le second titre du dieu; c'est-à-dire dans le XVII[e] nome, le  Diospolite ou Sebennytes inferior, dans la région située autour de la Damiette moderne.

Là, nous retrouvons le culte d'Amon établi près d'un étang : , que nous a fait mieux connaître qu'auparavant[1] la statue de Neboua[2].

Le texte du dos de cette statue, malgré la brisure initiale des quatre lignes qui la composent, permet de reconnaître  « Amon-Râ, roi des dieux..... du ciel, vivant à l'état de Râ (ou de dieu à tête d'épervier) dans Samenbhoudit », puis peut-être Maout  « dame du ciel dans Samenbhoudit, la dame des deux régions, la grande des rugissements..... l'amante de Râ » (titres qui concordent mieux, j'en conviens, aux allures ordinaires de Sekhmet plutôt qu'à celles de Maout), puis probablement  « Amonit dans Karnak, la belle qu'a formée Amon-Râ, roi des dieux », et enfin :  « Ptah Sokar Osiris dans Samenbhoudit ».

On remarquera qu'aucun de ces dieux n'est déclaré comme dieu foncier, résident, prééminent,  ou [3], tandis que cette fonction revient à Montou qui est le  « Sam-tooui qui a la prééminence dans le nome Sambhoudit ». Ainsi, Montou, sous le nom et les formes de Sam-tooui, serait le dieu le plus en vue, prééminent, dans Sambhoudit, et les autres dieux lui serviraient de commensaux et formeraient sa cour, sa Paout, Amon-du-bassin tout comme les autres. Ceci, j'en conviens, est en contradiction avec ce que

[1] J. de Rougé, *Géographie ancienne de la Basse-Égypte*, p. 155.

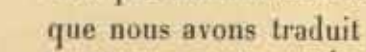
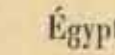
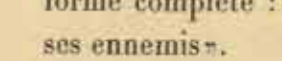
[2] G. Legrain, *Sur Neboua*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. VIII, p. 269.

[3] Golénischeff « Anubis qui est le dieu le plus en vue dans le temple » (*Conte du Naufragé*, p. 180, dans la *Bibliothèque d'étude*, t. II).

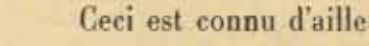
nous savons par ailleurs. Ce sont là, cependant, documents certains qu'il faut accueillir et étudier.

Les dieux, selon les époques, voyaient leur puissance et leur vénération augmenter, ou décroître ou disparaître. Tout comme les hommes, ils vieillissent, et, devenus impuissants, sont oubliés ou remplacés soit par leurs fils ou par un nouveau dieu plus à la mode. Les dieux égyptiens ne furent que des héros, des saints ou des cheikhs locaux qui, selon leur fortune et celle de leurs villageois, végétèrent longtemps avant d'arriver à la renommée mondiale, puis connurent la décadence et l'oubli. D'autres ne furent jamais que des cheikhs locaux qui demeurèrent aussi obscurs que l'endroit qui les vénérait et où ils faisaient recette.

L'histoire d'un dieu égyptien ne peut être écrite qu'avec des documents datés qui montrent par quelles phases passa son culte. Celui-ci varia selon les circonstances politiques qui rendirent son lieu d'origine plus ou moins puissant au cours des siècles. Le dieu suit la fortune de ses fidèles. C'est le héros tutélaire de la cité antique.

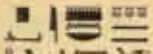
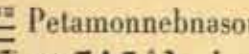
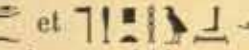
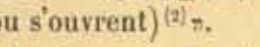
Si Montou était le  Sam-toouï, celui qui réunit les deux pays, le dieu prééminent dans le XVII[e] nome, il était le , titre que nous avons traduit provisoirement : « le *Merti* très vaillant, seigneur de la Thèbes de Basse-Égypte » Diospolis Kato. Cette  Thèbes de Basse-Égypte, cette Diospolis du nord, d'après la liste d'Oxford, serait *Al Falmoun*, que M. J. de Rougé rapproche de Kom el-Baramoun et que, en 1913, après des fouilles, M. Howard Carter a identifiée avec le *Tell el-Balamân*[1]. Quel est ce dieu  Merti? Nous le trouverons dans le paragraphe suivant sous sa forme complète :  « Celui-aux-deux-yeux qui massacre ses ennemis ».

Est-ce du dieu Merti que parle Clément d'Alexandrie dans ses *Stromates* : « Puis ils fabriquent des oreilles et des yeux en matières précieuses, les consacrent et les dédient aux dieux dans les temples, voulant indiquer sans doute par là d'une manière explicite que Dieu voit tout et entend tout[2] »?

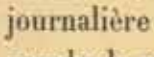
Ceci est connu d'ailleurs :  « Amon-Râ, roi des dieux, le doux de cœur, écoutait les prières et ouvrait les oreilles

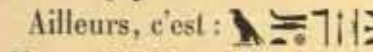
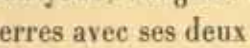
[1] M. Howard Carter m'a amicalement communiqué le travail qu'il a commencé sur ses fouilles dans cette localité.

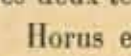
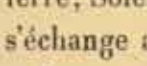
[2] *Stromates*, V, 7, 42.

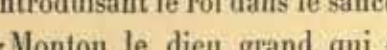
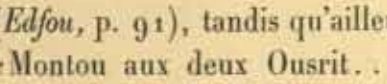
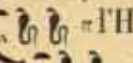
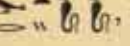
en tout lieu[1] ». Ptah thébain veillait aussi et, à l'époque saïte, le célèbre  Petamonnebnasoutoouï était :  (variantes :  et ) « prophète de Ptah dont les deux yeux se lèvent (ou s'ouvrent)[2] ».

Mais, d'autre part, les deux yeux sont ceux de Râ qui poursuit sa course journalière d'est vers l'ouest et l'œil droit de Râ illumine le nord et son œil gauche le midi.

Montou n'est pas le seul qui reçoive ce nom de Merti. Horus d'Edfou est, lui aussi, le  « *Merti, dieu grand dans Edfou* »[3]. Les statuettes n^os^ 38618, 38619, 38620 représentent Horus Merti, hiéracocéphale, couronné du *skhent*, marchant, frappant de sa lance une gazelle, debout sur un crocodile. Le n° 38619 pourvoit d'oreilles humaines la tête d'épervier d'Horus Merti[4].

Ailleurs, c'est : [5] « Horus d'Edfou, dieu grand, seigneur d'Apollinopolis, âme stable, brillant par ses deux yeux, l'auguste disque ailé, seigneur-des-deux-yeux qui illumine les deux terres avec ses deux yeux » (*Edfou*, p. 152) ou bien  « l'auguste disque ailé qui surgit au haut du ciel et illumine les deux terres par le double éclat de ses yeux » (*Edfou*, p. 105).

Horus est appelé  « Prince des deux portions de la terre, Soleil, prince des deux yeux » (*Edfou*, p. 95) et souvent ce dernier titre s'échange avec celui de  « prince des deux Oudjit ».

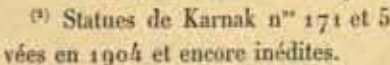
Le nom de Merti n'appartient pas qu'à Horus d'Edfou : Montou avec Toum introduisant le roi dans le sanctuaire, est appelé :  « Montou le dieu grand qui est dans Edfou, le Miriti vengeur des dieux » (*Edfou*, p. 91), tandis qu'ailleurs c'est :  « Montou aux deux Ousrit..... le vaillant, le prince des dieux » (*Edfou*, p. 105). Ce titre nouveau lui est donné à Karnak où il est appelé :  « l'Horus aux deux Ousrit ». Les Ousrit et les Oudjit sont semblables aux , deux autres déesses vipères qui représentent, comme les yeux, le

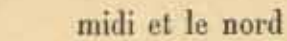
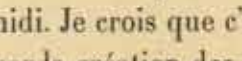
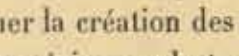
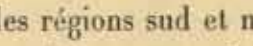
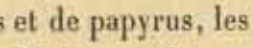
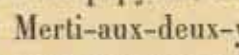
[1] Rochemonteix-Chassinat, *Edfou*, p. 28.

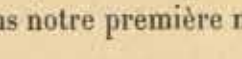
[2] Statues de Karnak n^os^ 171 et 502, trouvées en 1904 et encore inédites.

[3] Rochemonteix-Chassinat, *Edfou*, p. 157.

[4] *Catalogue général*, Daressy, *Statues de divinités*, p. 161 et pl. XXXIV.

[5] Dans le XI^e^ nome de la Basse-Égypte il existait un  (J. de Rougé, *Géographie*, p. 67). Il y en a un peu partout en Égypte.

midi et le nord : les  « les *ourti* du sud et du nord ». Sans cesse la dualité des deux régions apparaît. Chaque chose double a son emploi au nord et au midi. Je crois que c'est aux deux yeux du *dieu Merti*  qu'il faut attribuer la création des termes géographiques  et , qui désignent les régions sud et nord de l'Égypte et des petites déesses couronnées de lotus et de papyrus, les  « Merti du sud et du nord ». Le dieu  Merti-aux-deux-yeux ne serait-il pas aussi celui des deux régions qui sont symbolisées par leurs plantes, et les colonnes  et dont il fut question dans notre première note ne seraient-elles pas le déterminatif du nom de Merti?

Ainsi, en tant que *Merti*, Montou serait le dieu des deux régions que, en tant que Horus Sam-toouï, il réunira, semblable à celui d'Edfou :  « l'Horus qui réunit le lotus du sud au papyrus du nord, le dieu grand, seigneur d'Edfou, fils du Soleil, enfanté par la Vérité, roi des régions du lotus, roi des régions du papyrus, qui a rassemblé les deux parties divisées ».

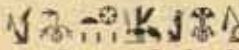
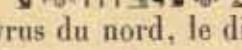
La suite des titres qui suivent montre encore Montou puissant au nord comme au sud, car il est qualifié de seigneur de l'Héliopolis de Haute-Égypte et de prince de l'Héliopolis de Basse-Égypte.

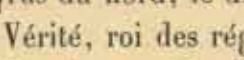
III

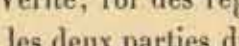
AUTRES TITRES ET RÉGIONS DE MONTOU.

Montou reçoit de nouveaux titres et est indiqué comme vénéré en d'autres régions dans un tableau de la grande porte du mur d'enceinte du temple de Montou à Karnak.

Second tableau du montant est, face sud.

Ptolémée IV Philopator tend la *kopesh* vers Montou suivi de la déesse  Râït-toouit (le soleil femelle de la double région). Montou est appelé : 



 « Montou-Râ, seigneur de la Thébaïde, le taureau

qui est dans On, le seigneur de Madou [et] dans Djertouï, le grand des ardeurs en tant que dieu sur elle, le *Merti* massacrant ses ennemis, qui n'est jamais lâche, grand de vaillance dans chaque région de chacune de ses demeures ».

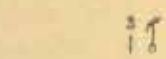
Remarques. Nous retrouvons ici le  de la note précédente sous sa forme pleine  « Celui-aux-deux-yeux ». Nous n'avons plus à y revenir.

Ce texte nous mène cette fois-ci à On, à Madou et à Djertouï.

Le tableau suivant présente, en partant du sud vers le nord, quelques-unes des régions dans lesquelles Montou recevait un culte.

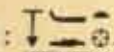
Haute-Égypte, IV^e^ nome : , Ouasit, Thèbes :

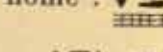
 Hermonthis avec  Djertouï

 Thèbes avec  Madou.

Basse-Égypte, XIII^e^ nome : , Haq-At, Héliopolite :

, Héliopolis.

XVII^e^ nome : , Sambhoudit :

 Sambhoudit avec  Thèbes du Nord.

En résumé, Montou recevait un culte spécial à des titres différents dans trois nomes et sept endroits de la Haute et de la Basse-Égypte. Les notes suivantes préciseront et augmenteront autant que possible ces titres et ces régions.

IV

MONTOU À MADOU .

Brugsch, dans sa *Geographie*, I, p. 197, et III, p. 37, signale comme étant une « localité au nord de Karnak » et Breasted (*Ancient Records*, IV, p. 464, note *a*) « a sacred precinct near Karnak ».

En fait, à quelques kilomètres de Karnak, il existe un site antique où se dressent encore les ruines d'un temple d'époque ptolémaïque : c'est *Medamoud*.

Pococke, qui visita l'endroit lors de son voyage (1737 à 1739), y signale des murs, sept rangées de colonnes et les restes d'un sphinx.

Quand, en 1799, Jollois et Devilliers y revinrent pour la Commission d'Égypte, ils virent « une de ces buttes de décombres qui annoncent toujours en Égypte les vestiges d'un lieu plus ou moins anciennement habité. Celle-ci est connue dans le pays sous le nom de *qadim*, mot arabe qui veut dire *ancien*. A son extrémité nord, on voit le petit village de *Med-a'moud* qui a pris son nom des ruines. Cette butte factice a deux mille mètres de tour et s'étend dans un espace presque circulaire; elle est couverte de monticules de briques crues, mêlées à des débris de poteries : elle présente, comme partout ailleurs, l'aspect d'un bouleversement général; et il est probable qu'ici, comme sur la plupart des emplacements des villes anciennes, les décombres ont été exploités pour servir d'engrais aux terres qui produisent le *dourah*[1]. »

L'état actuel des ruines de Medamoud est aujourd'hui sensiblement le même que celui décrit par les savants auteurs.

Le passage que nous citons montre que déjà, vers 1799, les preneurs de *sebakh* avaient fini leur œuvre et abandonné les ruines. On n'y a guère fouillé depuis.

V

LES NOMS DE MEDAMOUD.

Jollois et Devilliers écrivent le nom du site en question MED-A'MOUD.

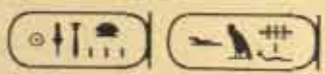
Jomard, dans son *Index géographique ou liste générale des noms de lieux de l'Égypte*, mentionne après Karnak كوم مضو, Koûm Madou, ou ميت عامود Med-A'âmoud.

Le nom de *Koum Madou* paraît avoir été négligé depuis que Jomard le recueillit. Il est cependant intéressant, car le mot مضو, Madou, est la transcription exacte du  hiéroglyphique. Ce nom *Madou* se retrouve tant sur le temple de *Medamoud* ou *Koum Madou* que sur différents monuments qui seront cités plus loin sous les formes et orthographes suivantes : , , , , , , , , , , .

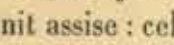
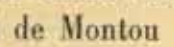
[1] Jollois et Devilliers, *Description générale de Thèbes*, section IX; *Description des ruines de Med-a'moud*, dans la *Description de l'Égypte*.

VI

ANTIQUITÉ DU KOUM MADOU (MEDAMOUD).

En novembre 1913 S. E. Daninos pacha demanda à faire et entreprit des recherches au Koum Madou (Medamoud). Elles ne durèrent que peu de temps, mais suffirent, à Daninos pacha, pour trouver dans les fondations du temple actuel des montants de portes en calcaire où les noms d'un roi aimé de  Montou et des dieux qui sont dans Madou avaient été grattés et remplacés dans les cartouches par ceux de  et  Sebekhotep II Sebekemsaf. Ainsi, avant ces rois et probablement avant la XIII^e^ dynastie, il exista à Madou un temple de Montou[1], dont les portes étaient en calcaire, les murs en briques, ses battants de portes et ses piliers en bois, si nous jugeons, par analogie, avec la description que nous a laissée Thotmès III du temple de Ptah Thébain à la même époque. Mais, si l'on étudie les fondations du temple actuel, on y remarque de larges dalles de beau calcaire qui ont été obtenues en sciant des colonnes polygonales semblables à celles de Beni-Hassan. Le calcaire de cette qualité ne fut usité que jusqu'au début du règne de Thotmès III : on lui préféra alors le grès de Silsilis. Deir el-Bahari marque l'apogée du calcaire comme matériel de construction apporté ou employé dans la Thébaïde.

Cette remarque permettrait d'attribuer jusqu'à cette époque ces colonnes qui paraissent provenir d'un monument plus grand de proportions que celui du moyen empire.

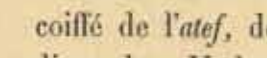
C'est au moyen empire qu'appartiennent la partie inférieure d'une statue de granit assise : celle d'un roi qui fut  [variante : ] « aimé de Montou maître de Thèbes et roi des dieux », ainsi que les pieds d'une statue de granit noir et une jambe de colosse de même matière.

Le plus beau fragment du moyen empire qui provienne de Madou (Medamoud) est une admirable tête de Senousrit III ou d'Amenemhat III qu'en

[1] Lieblein (*Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, n° 1757) cite un prophète et un Kherheb de Montou à Madou à cette époque. Au n° 309, c'est une musicienne du même clergé.

rapporta, voici vingt ans exactement, l'Inspecteur local du Service des Antiquités. Je la fis parvenir au Musée du Caire, où elle se trouvait, en 1914, en bas, à gauche de la vitrine située en face de la porte du tombeau de Horhatpou (salle G). Je crois que c'est elle qui porte le n° 315 du *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, par G. Maspero, édition française, 1914, p. 111.

Le nouvel empire nous a laissé à Madou une grande et belle statue de granit rose, découverte par Daninos pacha, représentant Thotmès III aimé de  «Montou, seigneur de Madou», debout, marchant, portant la couronne du midi .

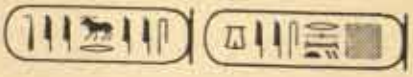
Elle paraît avoir été jadis placée devant une des faces d'un beau montant de porte en granit rose qui est due peut-être, comme construction, à Thotmès III, mais dont la décoration appartient à Amenophis II son successeur. Celui-ci est, en effet, représenté, sur la face antérieure et ouest du montant, coiffé de l'*atef*, devant Montou  «Montou-Râ, roi des dieux dans Madou».

Le montant nord de cette porte de granit, tout rongé par le salpêtre, est facile à reconnaître et je ne serais nullement étonné qu'une autre statue de Thotmès III portant la couronne rouge fût découverte un jour ou l'autre dans les environs.

Un fragment de la partie sud du linteau de la porte de granit rose montre le roi marchant à grands pas vers la gauche, procédant à l'opération sinon du cordeau et de la fondation du nouveau temple, tout au moins à l'inauguration ou consécration de la porte.

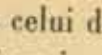
Beaucoup de portes, au moins à Karnak, présentent ces mêmes représentations sans que pour cela le temple ait été entièrement rebâti.

La grande porte du mur d'enceinte du temple, qui paraît avoir eu des dimensions presque aussi grandes que celles de la porte de l'Hypostyle de Karnak, fut édifiée avec des blocs provenant d'un beau monument de grès portant les cartouches de Séti I^er^ et de Ramsès II, dont nous ne connaissons pas encore les arasements.

C'est Tibère qui grava ses cartouches  sur cette porte du mur d'enceinte.

Nous ne savons encore rien de ce que fut le temple de Madou sous les Ramessides et leurs successeurs. Il faut pousser jusqu'à la XXII^e^ dynastie pour

trouver actuellement une mention du temple de Montou et de sa compagne  Râ-tooui à Madou.

Les statues n^os^ 42221 et 42224 du *Catalogue général du Musée du Caire* appartiennent à deux membres de la famille, Nib-noutirou-Neseramon qui vécurent sous Sheshonq III et Osorkon III et eurent parmi leurs nombreux titres celui de  «Prophète de Rait-tooui de Madou».

L'invasion assyrienne qui survint ensuite laissa à Montouemhat autant de ruines à relever et de statues de dieux à rétablir dans leur culte à Thèbes qu'à Madou et plus loin encore.

L'inscription dans laquelle Montouemhat relate comment il s'acquitta de la tâche qui lui incomba alors est en mauvais état et la partie supérieure des colonnes dont est composé le texte a disparu : dans la note annexe suivante, nous chercherons à établir ce qui en manque actuellement, puis nous reviendrons à l'étude des documents concernant Madou et les dieux qui y furent vénérés.

VII

NOTE ANNEXE SUR LA CHAPELLE DE MONTOUEMHAT AU TEMPLE DE MAOUT.

Mariette, dans son *Karnak*, pl. 42, 43, 44, a reproduit les textes et les tableaux qui se trouvent encore dans la petite chapelle que Montouemhat construisit et décora dans le temple de Maout. La partie supérieure des murs de cette chapelle manque, et nous sommes ainsi privés du haut des lignes du texte et de la partie supérieure des tableaux.

Pour ceux-ci, qui sont au fond de la chapelle, je ferai remarquer qu'au-dessus des tableaux reproduits à la planche 43, se trouve une assise de blocs d'époque pharaonique, haute de 0 m. 45 cent. et non décorée, qui atteint au même niveau que les murs latéraux et prouve que cette partie au moins de la chapelle ne dura guère et fut restaurée aux temps antiques.

Le mur du fond mesure actuellement 1 m. 48 cent. de hauteur (comme les murs latéraux) et 1 m. 03 cent. de large.

On peut calculer à peu de chose près la hauteur totale de cette chapelle en comparant ses dimensions à celles du petit temple d'Osiris-Neb-ankh de Karnak qui sont sensiblement les mêmes. Toutes deux sont, d'ailleurs, de la même époque.

Le mur du fond du temple d'Osiris-Neb-ankh mesure 2 m. 30 cent. de hauteur sur 1 m. 16 cent. de large. Une frise de 𓏏 *khakerou* haute de 0 m. 28 cent. orne la partie supérieure des murs de la chapelle.

Proportionnellement nous obtenons $\frac{2,30 \times 1,02}{1,16} = 2$ m. 042 mill. comme hauteur de la chapelle de Montouemhat et $\frac{0,28 \times 2,013}{2,30} = 0$ m. 248 mill. pour la hauteur de la frise de 𓏏 *khakerou*.

La partie de muraille manquant actuellement mesurerait donc 2 m. 04 cent. — 1 m. 48 cent., soit 0 m. 56 cent.

En déduisant de ce chiffre les 248 millimètres de la frise de *khakerou*, il reste 0 m. 314 mill. comme lacune entre elles et les pans de murs qui existent encore.

Les murailles latérales où se trouvent les inscriptions présentent ainsi les divisions suivantes :

Frise de *khakerou*, hauteur	0m 248
Lacune au haut des colonnes de texte	0 314
Hauteur actuelle des colonnes de texte	1 250
Plate-bande sous le texte	0 230
Hauteur totale de la muraille	2m 042

La lacune de 0 m. 314 mill. qui se trouve au haut des colonnes mérite d'être signalée aux égyptologues qui voudraient tenter une nouvelle traduction de ces textes importants ou même en tenter une restitution, en attendant que, peut-être un jour, des travaux menés au temple de Maout fassent retrouver les blocs manquants qui existent, peut-être, encore sous les décombres.

On pourra se rendre compte de la lacune actuelle en rallongeant la ligne 34 de la planche 42 du *Karnak* de Mariette de 0 m. 06 cent., qui correspondent proportionnellement aux 314 millimètres de la muraille.

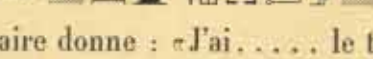
VIII

LE TAUREAU DE MADOU.

Un texte de la grande porte du temple de Montou à Karnak (face nord, montant est, quatrième tableau) fournit la mention suivante :  « Montou-Râ, seigneur de Thèbes, taureau qui est dans Madou, taureau de l'année muni de ses deux cornes ». Quels renseignements autres pouvons-nous posséder sur ce taureau?

Dans la grande inscription où Montouemhat rapporte les travaux auxquels, après l'invasion assyrienne, il vaqua pour relever la Thébaïde de ses ruines et restaurer le culte des dieux locaux, nous lisons aux lignes 25 et 26 :



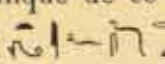
lacune de 0 m. 31 cent. .

Si la traduction préliminaire donne : « J'ai le taureau de Madou en sa forme sacrée », il convient de remarquer qu'elle peut donner lieu à deux interprétations différentes.

Ce taureau sacré était-il vivant comme ceux de Memphis d'Héliopolis et d'Hermonthis? Avait-il eu le sort qui attendait l'Apis qui se révéla plus tard lors de la conquête persane de Cambyse, et devrait-on, dans ce cas, restituer au début de la phrase  : « Je *trouvai* le taureau de Madou » par analogie à la stèle du Sérapéum racontant comment Petisis décrouvrit l'Apis VI :

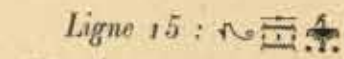


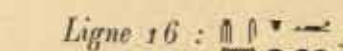
« ils cherchèrent ses beautés (perfections ou marques distinctives) dans toute la Basse-Égypte. Il fut découvert à Hat-Shet-Abot après un mois et trois jours »?

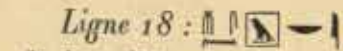
Quoique j'aie la certitude qu'un taureau vivant était vénéré à Madou (le texte du début de ce paragraphe suffirait à le prouver : un taureau de l'année, muni de ses cornes, devait être bel et bien vivant), je crois qu'il s'agit, ici, d'une image métallique de ce taureau qu'aurait fondue Montouemhat, car celui-ci ajoute : .

La signification du mot féminin  précisera et résoudra la question qui se pose ici.

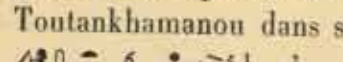
Ce mot et son qualificatif se retrouvent dans le même texte aux lignes 7, 15, 16, 18, 21, 29 et 31.

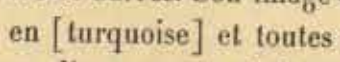
Ligne 15 :  « Leurs *at* en électrum comme auparavant ».

Ligne 16 :  « J'ai fondu la régente, l'unique qui gouverne la Thébaïde, Ouasit, la victorieuse, la dame du glaive en sa *at* ».

Ligne 18 :  « J'ai fondu Hathor, dame de la vallée et en leurs sacrées ».

Ligne 21 :  « [J'ai fondu l'image de] Khonsou dans Médinet Habou dans sa en électrum sur deux barres, j'ai fondu la Grande-de-la-partie-prééminente-du-palais (de l'Hypostyle) en sa sacrée.

La Aït était une représentation le plus souvent fondue en métal qui, parfois, était portée dans les processions sur les épaules des prêtres : ainsi Toutankhamanou dans sa grande stèle  « s'occupe des affaires de son père Amon et à fondre son image auguste en électrum véritable Il fondit Amon le père sur treize barres. Son image sainte était en électrum, en lapis-lazuli, en [turquoise] et toutes sortes de pierres précieuses alors que la Majesté de ce dieu auguste était auparavant sur onze barres. Il fondit Ptahrisanbouf, seigneur d'Onkhtooui. Son image auguste, en électrum, était posée sur onze (?) barres. Son image sainte était en électrum, en lapis-lazuli, en turquoise et toutes sortes de pierres précieuses, alors que la Majesté de ce dieu auguste était auparavant sur six (?) barres »[1].

Ces exemples suffiront, je pense, pour autoriser la restitution  : *J'ai fondu le taureau de Madou en sa forme sacrée.* Cette image, qui rappelle d'assez

[1] Legrain, *La grande stèle de Toutankhamanou*, dans le *Recueil de travaux*, XXIX, 1907.

loin le Veau d'or et de plus près les statuettes d'Apis, était en métal, et peut-être en électrum avec incrustations de lapis-lazuli et de turquoises.

Puis le texte continue : *Je lui ai bâti sa demeure : la beauté* (de cette demeure) *était plus grande qu'auparavant* (lacune de 0 m. 30 cent.). *J'ai bâti le temple de Montou à* Il s'agit peut-être ici du temple de Madou ou d'un autre, mais on ne peut rien lire de certain en cet endroit de l'inscription.

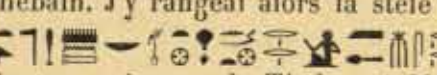
De tout ce que fit Montouemhat à Madou, il n'en reste, actuellement, pas le moindre vestige ou plutôt on n'en a pas encore retrouvé un seul. Et cependant, c'est à partir de cette époque, jusqu'à la seconde invasion persane, que des documents nous font connaître les dieux et le clergé de Madou. On les trouvera plus loin.

IX

DOCUMENTS SUR LES DIEUX ET LE CLERGÉ DE MADOU DE LA XXVI^{e} À LA XXX^{e} DYNASTIE.

Nous réunissons ici des documents qui sont relatifs aux dieux et au clergé de Madou à partir de l'époque saïte.

Document I. — La stèle de la dame  Hotep Amon.

La collection de M. Raymond Sabattier, qui fut vendue en 1890, possédait une série importante de monuments provenant de la tombe de famille des Besaenmaut dont la plupart des musées possèdent actuellement des reliques plus ou moins nombreuses[1]. On sait que la famille Besaenmaut florissait à Thèbes à l'époque de Montouemhat et aux débuts de la XXVI^{e} dynastie. Presque tous les membres de cette famille faisaient partie du clergé de Montou Thébain. J'y rangeai alors la stèle n° 87 appartenant à la dame  « Hotep-Amon, fille du prophète de Montou, seigneur de Thèbes, à Madou, Roro, enfantée par Rourou », mais, jusqu'aujourd'hui, je n'avais pu trouver à quel point Hotep-Amon et ses parents

[1] Legrain, *Textes recueillis dans quelques collections particulières*, dans le *Recueil de travaux*, 1892-1893, vol. XIV et XV.

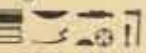
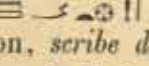
pouvaient être greffés sur l'arbre généalogique si feuillu de la famille Besaenmaut. Je vais y renoncer, car, en revoyant tous les documents généalogiques que je possède sur elle (et ils sont nombreux), je m'aperçois qu'*aucun* membre de cette famille n'est affilié au culte de Montou, seigneur de Thèbes à Medamoud ou à Toud. Jamais *Madou* ou *Djerti* ne paraissent dans leurs archives. Cette constatation ne laisse pas d'être curieuse. Doit-on en déduire que la stèle d'Hotep-Amon proviendrait d'une autre nécropole dans laquelle étaient déposés les membres du clergé de Madou, ou bien constitue-t-elle une exception dans cette série si riche cependant?

La stèle, en tout cas, est bien d'époque saïte.

Ro-Ro remplissait les fonctions de Prophète de Montou seigneur de Thèbes à Madou et, par cela même, rentre dans le cadre de cette étude, car il montre que la restauration du culte et des dieux à Madou que rapporte Montouemhat est chose certaine.

Le document suivant va nous la faire mieux connaître et apprécier.

Document II. — Statuette accroupie de  Nesmin.

Une statuette accroupie d'époque saïte du Musée du Caire (n° 680 du *Catalogue général*) appartient à un nommé  *Nesmin* qui fit partie de son vivant du clergé d'Amon. Son fils  Pethorpera porte les titres de  « Prophète, écrivain d'Amon, *scribe de Montou, seigneur de Madou, troisième prophète de Ma* (??), *seigneur de Madou,* Horoscope d'Amon de quatrième classe, scribe du trésor du temple d'Amon ».

La présence de Ma comme seigneur de Madou me semble douteuse jusqu'à nouvelle lecture et, en attendant, j'y verrai plutôt  Montou.

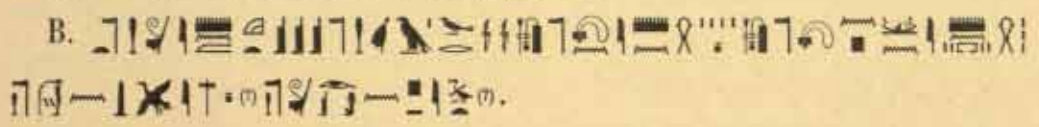
Document III. — La statue de  Ahhat fils de  Ouaabra.

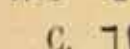
La statue de Ahhat fils de Ouaabra fut trouvée le 7 avril 1905 dans la cachette de Karnak. Elle est encore inédite. Granit gris. Hauteur 0 m. 43 cent. Son numéro de fouille est 588 et celui d'entrée au Musée 37853.

Cette statuette représente un homme accroupi, les bras nus, croisés sur les genoux. Le style, le costume et le nom de Ouaabra indiquent la XXVI[e] dynastie et une date postérieure au règne d'Apriès.

Les textes qui sont gravés sur cette statue donnent les titres suivants à Ahhat :

A. 

B. 

C. 

Ouaabra, père de Ahhat, était prophète d'Amon de Karnak.

Sa mère était la dame, sistrophore d'Amon-Râ, Tisisit.

Ahhat, qui semble avoir vécu sous Amasis (569-526), fut « Prophète d'Amon dans les Apitou, Prophète de Montou seigneur de Madou, Prophète de Râtooui, Prophète d'Harpocrate de la demeure de Montou, seigneur de Madou, Prophète du taureau qui est à () Madou, Prophète des dieux de la demeure de Montou ». Les autres titres n'ont pas un rapport immédiat avec notre sujet.

Ainsi Ahhat remplit le rôle de prophète pour ceux qui sont vénérés à Madou.

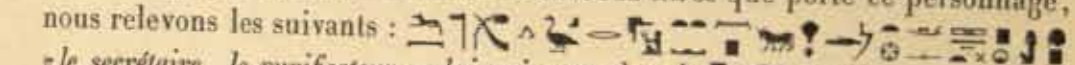
La triade est composée de Montou, de la déesse Râ-tooui, de Harpocrate l'Horus enfant, dieu fils.

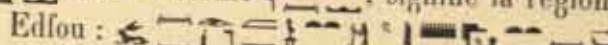
Vient après le taureau métallique de Montouemhat et sans doute un taureau vivant, puis, enfin, viennent les dieux commensaux auxquels on donne l'hospitalité dans les salles autour du sanctuaire et dans des chapelles extérieures.

Document IV. — La statue de Ahmès, fils de Smendès.

La statue d'Ahmès, fils de Smendès, est d'excellent style saïte et antérieure aux statues de Roha et de Montouemnifou qu'on verra plus loin. Parmi les nombreux titres qu'Ahmès porte, celui de « *Prophète de Nectanebo, le dieu* », permet de donner à cette statue la date de la XXX^e^ dynastie (378-361 avant J.-C.) et aux deux autres l'époque de la reprise de l'Égypte par les Perses qui précède la conquête d'Alexandre.

Cette statue, encore inédite, fut trouvée le 14 avril 1904 dans la cachette de Karnak. Schiste. Hauteur 1 m. 03 cent. Elle porte le n° 197 de fouille

et le n° 37075 d'entrée. Parmi les nombreux titres que porte ce personnage, nous relevons les suivants :  « *le secrétaire, le purificateur, celui qui entre dans le* *du taureau qui est à Madou, celui qui voit les mystères de la Paout principale* ».

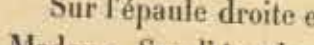
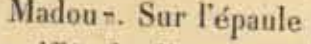
Le mot , sous la forme , signifie la région funéraire. Nous le retrouvons à Edfou :  où « Osiris en tant que Seigneur de la montagne de l'Ouest édifie le retrait secret pour sa momie » (*Edfou*, p. 174).

Je crois que , l'« Amentit du taureau qui est dans Madou », fut la nécropole des taureaux sacrés de cet endroit, une syringe ou une catacombe qu'il reste à trouver sur l'une ou l'autre des chaînes de collines qui bordent l'horizon à l'est comme à l'ouest du Nil.

Document V. — La statuette de , Roha.

La statuette de Roha fut trouvée le 6 juin 1904 dans la cachette de Karnak : elle est encore inédite. Elle porte le n° 433 de fouille et le n° 37342 d'entrée au Musée du Caire. Schiste. Hauteur 0 m. 50 cent.

Cette statuette représente un homme accroupi, les bras croisés sur les genoux, portant perruque basse sur le front, d'époque saïte de décadence. Le corps est entouré d'une gaine qui ne laisse libres que la tête, les mains et les pieds, nus jusqu'à la cheville.

Sur l'épaule droite est gravée l'image de  « Montou, seigneur de Madou ». Sur l'épaule gauche, c'est celle de  Râ-toouï dans Madou coiffée du disque et des cornes.

Sur la gaine, des genoux aux chevilles, sont gravées neuf colonnes de texte :

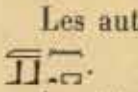


etc.

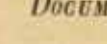
« Celui qui est sous la protection de tous les dieux thébains. Ils donnent les aliments funéraires en toutes choses excellentes au double de l'Osirien,

prophète de Montou, seigneur de Thèbes, préposé aux libations dans Bebnit, le « trembleur » (?), le chef des mystères, qui voit l'horizon, le porteur de l'œil de Maout, dame du ciel, Prophète de Montou seigneur de Thèbes dans Madou, prophète du taureau de Madou, prophète de Rait-tooui de Madou, prophète de Thot du temple d'Amon, prophète d'Amon-Râ-maître-des-trônes-des-deux-mondes-le-répondant, *Roha*, fils du Manen *Montou-mehnifou*, juste de voix, enfanté par la dame, sistrophore d'Amon-Râ, Ta-amennast-tooui, juste de voix ».

La remarque que nous faisions pour les membres de la famille Besaenmaut ne s'applique pas à Roha qui est tout à la fois Prophète de Montou seigneur de Thèbes et Prophète de Montou seigneur de Thèbes dans Madou.

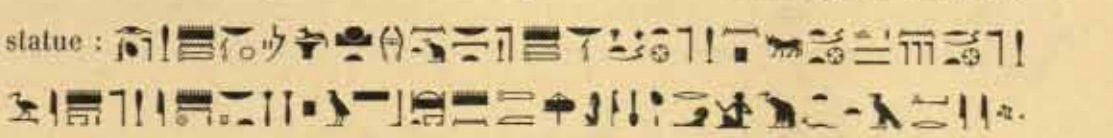
Les autres textes de cette statue ne fournissent que la variante : .

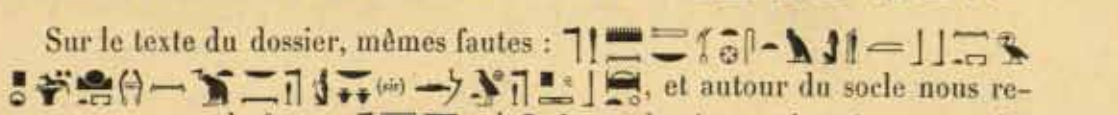
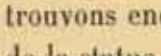
La statuette de son fils fournit des renseignements presque identiques.

Document VI. — La statuette de , fils de .

Le fils de Roha avait aussi sa statuette déposée dans le temple de Karnak. Trouvée dans la cachette le 5 mai 1904, elle est encore inédite. Elle porte le n° 272 de fouille et le n° 36982 d'entrée au Musée. Schiste. Hauteur 0 m. 445 mill.

Elle représente un homme accroupi, les bras croisés sur les genoux, la main droite serrant une étoffe, portant une perruque d'époque saïte. Le corps est entouré d'une gaine qui ne laisse libres que la tête, les mains et les pieds nus.

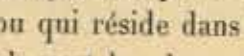
Les titres que porte ce personnage sont identiques à ceux de son père, mais des variantes parfois fautives se glissent dans le texte gravé devant la statue : .

Sur le texte du dossier, mêmes fautes : , et autour du socle nous retrouvons encore la faute : . La traduction est la même que celle de la statue précédente.

Nous retrouvons dans les textes de ces deux statues les mêmes indications fournies par celle de Ahhat, fils de Ouaabra (document III), mais le taureau vient immédiatement après Montou et avant la déesse Râ-tooui et les dieux commensaux de Madou. Montoumnifou faisait, lui aussi, partie du clergé de Montou à Thèbes et à Madou.

Document VII. — La statuette de , fils de .

Cette statuette provient, elle aussi, de la cachette de Karnak. Elle porte le n° 236 *bis* de fouille et le n° 37120 d'entrée au Musée. Elle est, comme les deux autres, d'époque persane et inédite comme les précédentes.

Ankhpekhrot porte le titre de  « divin père d'Amon de Madou qui réside dans le lieu ».

Tels sont les documents, dont les cinq derniers sont encore inédits, qui concernent Madou et son culte.

Tous sont antérieurs à l'époque où le temple qui existe actuellement fut bâti. Cette constatation permet de croire que celui où agirent les personnages dont nous faisons connaître l'existence fut probablement détruit lors de l'invasion persane et de l'expédition de Cambyse.

X

LES TEMPLES DE MADOU DEPUIS LES ORIGINES

JUSQU'À LA FIN DE LA CONQUÊTE PERSANE.

Strabon, décrivant les monuments de la Thébaïde, constatait qu'« une partie de ses monuments subsiste et couvre une étendue de terrain qui ne mesure pas moins de 80 stades de longueur. En général, ajoute-t-il, ces monuments sont des édifices sacrés, mais presque tous ont été mutilés par Cambyse. »

Il semble que le site de Madou n'échappa pas aux ravages du conquérant persan, car des temples où, avant lui, Montou et les siens furent vénérés en cet endroit, il ne demeure encore debout que le montant de porte de granit rose d'Aménophis II.

L'histoire de Madou et de ses temples, jusqu'à cette époque, peut se résumer ainsi :

1° *Ancien Empire.* Encore inconnue.

2° *XII^e dynastie* ou avant. Il existe un temple de Montou dont les portes en calcaire sont de petites dimensions et les murs en briques crues. Une statue d'Amenemhat III y est déposée.

3° *XIII^e dynastie.* Le nom du roi qui construisit ce temple est supprimé et remplacé par ceux de Sebekhotep II et Sebekemsaf.

4° *XVIII^e dynastie.* Restauration probable du temple par Thotmès III. Statue[s] de ce roi en granit rose.

5° Porte de granit rose décorée par Aménophis II.

6° *XIX^e dynastie.* Constructions importantes en grès de Séti I^er^ et de Ramsès II.

7° *XXII^e dynastie.* Culte de Râ-tooui à Madou.

8° Destruction probable de Madou et de ses temples lors de l'invasion assyrienne.

9° *Après l'invasion assyrienne,* Montouemhat restaure le temple et le culte à Madou et fond le taureau métallique qui y est vénéré.

10° *Jusqu'à la fin de la XXX^e dynastie,* le culte des dieux et du taureau de Madou connaissent une splendeur peut-être plus grande que jadis.

11° *Cambyse* et l'invasion persane détruisent ou mutilent le site de Madou.

12° *Les Ptolémées* reconstruisent à Madou un temple dont, alors, il ne restait debout que la porte de granit rose d'Aménophis II.

XI

LE TEMPLE DE MADOU PTOLÉMAÏQUE.

La Commission d'Égypte, en outre de la description de Medamoud et de ses ruines, a donné (*Antiquités,* planches, III, 68) le plan topographique des ruines et le plan et l'élévation d'un portique. C'est, croyons-nous, le seul document

de ce genre que nous possédions sur Medamoud qui, jusqu'à présent, a peu attiré l'attention des égyptologues.

L'axe général du temple forme un angle de 60° ouest avec le nord magnétique.

L'ensemble du monument comprend :

1° *Un quai* (semblable à celui qui termine l'allée des sphinx criocéphales du temple d'Amon de Karnak) donnant sur un canal signalé par Jollois et Devilliers et qui existe encore non loin de là. Ce canal reliait quai et temple de Madou avec le quai et le temple de Montou de Karnak et vraisemblablement avec les autres temples thébains.

Les bas-reliefs pharaoniques montrent souvent de grands navires transportant d'un temple à l'autre les barques sacrées des dieux. Elles partent d'un quai pour aller accoster à un autre. A l'arrivée, les prêtres chargent la barque sacrée sur leurs épaules, la déposent pendant un temps plus ou moins long dans le monument visité par le dieu, puis la ramènent au navire qui poursuit son voyage ou revient à son quai d'attache. Les prêtres ramènent enfin la barque sacrée dans son sanctuaire unique.

On peut avancer que tous ou presque tous les temples étaient reliés par un système de canaux qui assuraient non seulement les voyages des barques sacrées, mais encore les pèlerinages et le transport des matériaux de construction.

Le nom de ces canaux est toujours mentionné dans les listes géographiques; ce fait en indique l'importance rituelle.

Sur le front du quai de Medamoud ou Koum Madou se trouvaient deux blocs de grès carrés de 1 m. 38 cent. de côté et hauts de 1 m. 10 cent. Ils étaient séparés par un espace de 3 m. 30 cent. Ils devaient probablement servir à amarrer la barque en même temps que tenir lieu de piédestaux à deux obélisques semblables à ceux du quai de Karnak.

Ces obélisques placés ainsi sur les quais ne seraient-ils pas la stylisation, la magnification des piquets où jadis s'amarraient les barques divines? Cette opinion est aussi vraisemblable que bien d'autres émises sur la destination des obélisques depuis Kircher.

L'un des blocs de grès a disparu, mais son emplacement est indiqué par des traits sur le dallage du quai.

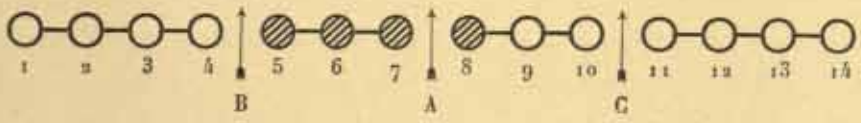
2° Un *dromos* qui reliait le quai avec le temple. Il paraît avoir été dallé, car les herbes sauvages poussent avec peine en cet endroit salpêtré.

3° Une *grande porte* construite en blocs de grès provenant pour la plupart de monuments avec les cartouches de Séti Ier et de Ramsès II. Elle porte ceux de Tibère. Le tore de la corniche de la porte et les plumes des ailes du disque ailé qui se trouvent parmi les blocs écroulés de la porte, indiquent que celle-ci fut de très grandes dimensions. Cette porte était celle du mur d'enceinte du temple, mur en briques crues, haut et épais. Une poterne de ce mur est encore debout, au sud de la porte.

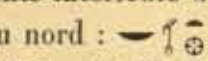
4° *Le temple.* Il ne reste aujourd'hui que quatre colonnes du temple ptolémaïque. Cette partie du monument porte les cartouches de Ptolémée XI, Alexandre Ier.

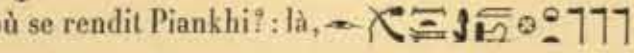
La colonnade complète était percée de trois portes, une centrale et deux latérales. Cette disposition indique que si deux dieux étaient vénérés à Kom-Ombo, trois le furent à Madou, chaque porte donnant accès à une allée menant chacune à un sanctuaire particulier.

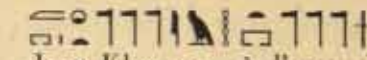
Les quatre colonnes actuellement subsistantes étant figurées plus foncées et les colonnes numérotées en allant du nord au sud :



l'allée centrale du temple se trouve entre les colonnes 7 et 8; celles-ci sont à chapiteau composite ptolémaïque, tandis que les autres sont formées d'un faisceau de huit papyrus en bouton. Les premières désignent la porte principale du temple.

Sur la corniche des montants intérieurs de cette porte centrale, on lit au sud : , et au nord : .

Quel est ce «*Seigneur de Madou Rà Horkhouti qui a la prééminence dans le temple de Kheraouit*» et qui paraît l'avoir aussi dans le sanctuaire central? Est-ce une nouvelle forme de Montou et le  qui ne m'est pas connu par ailleurs est-il le temple de  Kheraou, cette localité située sur une colline entre Memphis et Héliopolis où se rendit Piankhi? : là, 

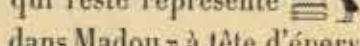
 « il fit une purification à Toum dans Kheraou, à l'assemblée des dieux dans le temple de l'assemblée des dieux, à la caverne et aux dieux qui sont en elle, en bœufs, veaux et oies[1] ». Ce serait-il ce temple de l'assemblée des dieux et ce Râ Horkhouti, seigneur de Madou, y avait-il sa résidence et sa prééminence? C'est une question que je pose sans pouvoir encore la résoudre.

 a été identifié avec Babylone d'Égypte.

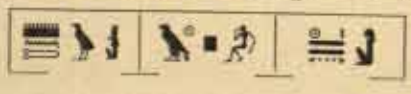
Sur le montant nord, le dieu de l'allée centrale est appelé : *le Seigneur de Thèbes, Amon le grand, en forme de jeune homme.*

Ainsi ce dieu seigneur de Thèbes et de Madou serait un Râ Horkhouti, un Amon rajeuni en forme de jeune homme âgé de 5 à 16 ans.

Ceci nous ramènerait à la représentation ordinaire des dieux , Samtooui, les dieux enfants portant le doigt à la bouche, drapés dans une grande étoffe transparente et juchés sur le signe , et au  de la statue de Ahhat citée plus haut.

Je crois que c'est sous cette forme que devait être représenté le dieu ou l'un des dieux du sanctuaire central. Ce qui me confirme dans cette déduction c'est que la porte B, située entre les colonnes 4 et 5, donne accès vers le sanctuaire situé à droite et au nord du sanctuaire central, et qu'une des portes qui se trouvent sur l'allée est celle d'Aménophis II. Or, le tableau du montant qui reste représente  « Montou-Râ, roi des dieux, qui est dans Madou » à tête d'épervier, surmontée du disque et des deux plumes droites recevant le roi dans son sanctuaire, c'est-à-dire le Montou classique.

Nous trouvons une disposition analogue au temple de Ptah Thébain. Dans le sanctuaire central, Amon, Ptah et Hathor reçoivent un culte commun; Ptah est vénéré seul dans le sanctuaire à droite du principal et Hathor dans celui de gauche.

Ceci nous amène à conclure, par comparaison, que la porte C située entre les colonnes 10 et 11 donnait accès au sanctuaire spécial de Râ-tooui que les cornes et le disque  qui surmontent sa coiffure désignent comme une déesse mère et nous mène au schéma suivant des logis des dieux de Madou dans leurs trois retraits sacrés, , dans lequel le dieu

[1] Piankhi, l. 100.

enfant, l'Horus jeune, le Sam-tooui occuperait le sanctuaire central et où son père et sa mère seraient relégués dans les sanctuaires adjacents.

L'enfant dieu aurait ainsi la prééminence sur ses parents qui, on le remarquera, ne prennent jamais d'autre titre que ceux de *seigneur* ou *qui est dans Madou*. A moins que, dans le sanctuaire principal, les trois dieux n'y fussent vénérés, comme dans celui du temple de Ptah étaient groupés Amon, Ptah et Hathor. On notera que, à Madou, Amon paraît comme un jeune dieu entre Montou et Râ-tooui. Dans le temple de Ptah, Amon, entre Ptah et Hathor, dieux père et mère, paraît plus âgé.

Nous ne possédons encore, je l'avoue, aucun texte dans lequel l'Horus enfant est reconnu comme le dieu prééminent de Madou. Je crois qu'il ne le possédait qu'à Sambhoudit. En attendant que des fouilles viennent confirmer cette conjecture, je persiste à croire qu'à Madou il n'exista jamais qu'une succursale de temples divers dont les dieux qui y furent vénérés étaient originaires d'autres localités où ils étaient considérés et vénérés comme dieux fonciers.

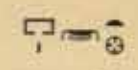
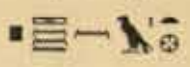
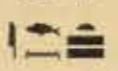
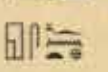
Nous ne possédons encore sur Madou et les dieux qui y furent vénérés que les quelques rares documents que je rassemble dans cette étude préliminaire. J'admets tout le premier qu'ils sont insuffisants pour mener à une conclusion certaine. Je conviens que je puis m'être trompé de bonne foi, dans mes hypothèses nées d'indices assez ténus parfois. Je n'aurai aucun déplaisir à en convenir quand de nouveaux documents me l'auront prouvé.

XII

MADOU-BUSIRIS.

Si l'on établit la liste des sites où se trouvent encore des temples antiques, depuis Denderah jusqu'à Esneh, et qu'on identifie leurs noms modernes avec ceux qu'ils portaient aux époques grecque et pharaonique, on obtient le tableau suivant :

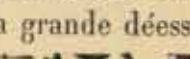
Denderah	Tentyra	
Qouft	Coptos	
Qous	Apollonopolis	

Abnoub	Pampanis	
Shenhour	(?)	
Madamoud, Madou	(?)	
Louqsor et région	Diospolis	
Erment	Hermonthis	
Taoud	Tuphium	
Gebelein	Aphroditopolis	
Asfoun el-Matana	Asphynis	
Esneh	Latopolis	

On remarquera que seuls les sites de Shenhour et de Medamoud-Koum Madou n'ont pas été identifiés avec des noms grecs ou romains de localités.

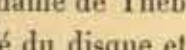
Il est vrai que le Père Sicard avait proposé de placer la ville de garnison de Maximianopolis à Madou, mais D'Anville, dans ses *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne* (Paris, MDCCLXVI, p. 204 et 205), combat cette opinion et paraît avoir pleinement raison en plaçant Maximianopolis à Neggadeh. Par contre, après avoir écrit que : « On lit dans Théophane, dans Cedrenus, dans Zonare que Maximien et Dioclétien détruisirent en Thébaïde deux villes rebelles, Busiris et Coptos », le savant géographe s'écrie : « Qu'on ne me demande point où était cette ville de Busiris dont les auteurs Byzantins font mention : j'ignore qu'elle soit connue d'ailleurs en Thébaïde dans les monumens qui nous restent de l'antiquité ».

Il est à penser que Diocletianopolis et Maximianopolis ne furent fondées qu'après la révolte de Haute-Égypte (284-313 après J.-C.) et la ruine de Coptos et de Busiris. Ces villes durent être bâties ailleurs que sur les villes détruites, c'est-à-dire celles qui se groupaient autour de monuments pharaoniques, et Coptos nous étant connue, il ne reste plus que Shenhour ou Madou où nous puissions placer la Busiris de Thébaïde.

Nous ferons observer que le temple de Shenhour a été dédié par Auguste « à la grande déesse qui est à Pashenhor » , variante , mais que, dans le fond du sanctuaire, c'est .

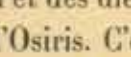
« Amon-Râ, roi des dieux », qui trône. De même sur la façade Amon-Râ roi des dieux et Amon maître [des trônes des deux mondes] est avant Min de Coptos, Montou, maître de Thèbes, Thot et Khonsou l'enfant.

Ailleurs, dans un grand bas-relief se succèdent : Amon-Râ, roi des dieux, Maout, la grande, la dame d'Asherlou, Khonsou Thébain au beau calme, et encore  « la Grande Déesse » qui le suit comme Maout suit Amon.

Ailleurs nous trouvons aussi  Tanebahit,  Geb et  Nouit, , Râ-tooui, dame de Thèbes,  « Toutou le très vaillant, le grand dieu », coiffé du disque et du croissant lunaires, troisième personne de la triade de Coptos : Ce n'est que dans la salle du zodiaque qu'apparaît Osiris comme second personnage de la compagnie des dieux.

En somme, la déesse que nous révèle Shenhour c'est  la Grande Déesse qui se tient à côté de Khonsou comme si elle était sa femme, mais c'est encore Amon Thébain qui préside dans le monument [1].

Rien de ce qui reste comme textes et tableaux ne nous indique un culte semblable à celui de la Busiris du Delta.

Le culte du taureau et des dieux de Madou se rapprochent au contraire singulièrement de celui d'Osiris. C'est pour ces raisons que nous proposons d'identifier Madou avec Busiris de Thébaïde. La liste dressée plus haut se complétera ainsi de la façon suivante : « Medamoud, Kom Madou-Busiris-  ».

Cette identification permettrait d'écrire la dernière ligne de l'histoire de Madou. Celle-ci s'arrêterait à sa ruine lors de la révolte de Haute-Égypte sous Dioclétien et Maximien.

XIII

MONTOU, SEIGNEUR DE DJEROUT,

 TUPHIUM, طود, TOŪD.

Il existe, à près de vingt kilomètres au sud de Louqsor, un de ces gros villages de la Haute-Égypte dont les habitants, doux et paisibles, cultivateurs avisés, se soucient peu de ce qui se passe plus loin que leurs champs. Sur les

[1] J'ai pris ces notes à Shenhour en 1894 avec M. G. Jéquier.

confins du désert et de la plaine dont l'avril finissant jaunit les épis, Toûd est juchée sur son haut kom antique. Les collines dorées de la chaîne Arabique se dressent derrière elle. Le khamsin sévit : le ciel est gris et le temps lourd.

La mosquée, toute vieille et pauvre qu'elle est, se glorifie cependant bien plus de son blanc minaret aux ornements multicolores que de ses chapiteaux byzantins. Elle sépare le quartier du sud, dont les maisons s'écroulent peu à peu sur une haute couche de décombres, du bas quartier où, au milieu d'un dédale de masures et de ruelles, surgissent les ruines ptolémaïques et romaines du nord. Les marchands du petit faubourg qui aboutit sur les champs se cachent dans l'ombre de leurs échoppes, et, la tête sur la boîte qui renferme tout leur petit bien, les jambes allongées, dorment sans aucun souci; mais quand vient midi et que le muezzin lance à plein gosier sa merveilleuse invitation à la prière, Toûd se réveille et une longue procession de gens graves, de noir vêtus, se dirige vers la mosquée pour y prier pieusement, lentement, répétant les termes et les gestes qui se transmettent de génération en génération.

Ici, personne ne se doute que, en 1766, M. J. B. Bourguignon d'Anville, premier géographe du Roy, membre de l'Académie royale des Belles-Lettres et de celle des Sciences de Pétersbourg, Secrétaire de S. A. S. M. le Duc d'Orléans, dans ses *Mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne*, identifia la paisible Toûd avec l'antique Tuphium de Ptolémée le géographe [1].

Il en résulta pourtant que, le 23 septembre 1799, des savants français, membres de la Commission des sciences et des arts, que Bonaparte avait amenés avec son armée en Égypte, arrêtèrent leur cange à la rive du Nil, en face d'Erment, et se dirigèrent vers le village. « Les habitants, écrit Costaz qui commandait l'expédition, imaginaient mille prétextes pour nous détourner d'y aller; ils protestaient que nous n'y trouverions rien et nous conseillaient d'aller à Louqsor.

« Des pierres chargées d'hiéroglyphes, que nous trouvâmes dès l'entrée de Tôd, nous prouvèrent qu'il n'y avait aucune sincérité dans ces protestations. . . nous parvînmes pourtant aux ruines d'un temple : elles sont si fort enfouies que les huttes de terre qui composent le village en dérobent la vue; il n'y a

[1] D'Anville, *Mémoires sur l'Égypte*, p. 190.

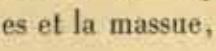
plus au-dessus du sol que deux petites chambres. Les parements intérieurs et extérieurs des murs sont couverts de bas-reliefs égyptiens et de caractères hiéroglyphiques. J'ai remarqué deux crocodiles dont l'un est représenté avec une tête d'épervier. »

Les habitants conduisirent ensuite les savants français à la mosquée dont huit colonnes étaient en granit. « Une de celles-ci attira notre attention d'une manière particulière; elle a été faite avec un fragment d'obélisque dont on a imparfaitement arrondi les angles pour lui donner une forme correspondante à sa nouvelle destination; mais son ancien état est facile à reconnaître; les hiéroglyphes dont l'obélisque était chargé subsistent encore sur toute la longueur de la colonne[1]. »

En 1829, Champollion visitait à son tour le site antique : « Le 7 mars au matin, écrit-il, nous fîmes une course pédestre dans l'intérieur des terres, pour voir ce qui restait encore des ruines de la vieille Tuphium, aujourd'hui sur la rive droite du fleuve, mais dans le voisinage de la chaîne Arabique, et tout près d'Hermonthis qui est sur la rive opposée. Là existent deux ou trois salles d'un petit temple, habitées par les fellahs ou par leurs bestiaux. Dans la plus grande subsistent encore quelques bas-reliefs qui m'ont donné le mythe du temple : on y adorait la Triade formée de Mandou, de la déesse Ritho et de leur fils Harphré, celle même du temple d'Hermonthis, capitale du nome auquel appartenait la ville de Tuphium[2]. »

Dans ses *Notices manuscrites*, p. 292, Champollion mentionne qu'« il n'a été possible de recueillir dans les sculptures de ce temple que des sujets isolés ». Il est vrai que ces sujets sont curieux; ce sont :

1° Un crocodile couronné du disque et des deux hautes plumes qui est  « Amon du midi et du nord ».

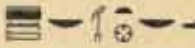
2° Un dieu marchant vers la droite dont la tête et les cornes de taureau sont surmontées du disque et des deux hautes plumes. Ce dieu, qui tient l'arc, les flèches et la massue, est appelé  « Montou, seigneur de Djert ».

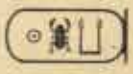
3° Le même dieu momiforme.

[1] L. Costaz, *Notes sur les restes de l'ancienne ville de Tuphium*, dans la *Description de l'Égypte*, chap. VIII.

[2] Champollion, *Lettres*, p. 168.

4° Une déesse dont la tête est surmontée du poisson  est appelée et doit être  Hat-mehit.

5° Un personnage momiforme agenouillé, à tête rappelant celle de Set, est  « Montou, seigneur de Thèbes, seigneur de Madou ».

6° Un naos en or posé au haut de quatre marches et portant le cartouche , prénom de Senousrit I^er^ (XII^e^ dynastie).

7° Un bouquetin agenouillé sur un socle.

8° Un hippopotame en lapis-lazuli couché sur un autel en or.

Dans la planche CXLV, oct., n° 1, de ses *Monuments*, Champollion reproduit encore deux crocodiles qu'il a copiés à Taoud.

Ces sont deux statues véritables, posées sur des socles. La première, signalée par Costaz, représente un crocodile à tête d'épervier, semblable à celle que possède le Musée du Caire. La seconde nous montre un crocodile normal dont la tête est surmontée du disque solaire.

Tels sont, à ma connaissance, les rares documents publiés sur le temple de Toûd.

XIV

ANTIQUITÉS PROVENANT DE TOŪD.

Depuis l'établissement de la ligne Keneh-Assouan, une excursion à Toûd est beaucoup moins fatigante et longue que jadis quand, voyageant en dahabieh, on allait, faute d'ânes, à pied, de la rive au site antique. Aujourd'hui vingt minutes de baudet suffisent pour de la gare d'Erment gagner le village de Toûd.

En m'y rendant dernièrement, je me proposais, avec le consentement des habitants, de pénétrer dans la mosquée, d'examiner les huit colonnes de granit et, si possible, de retrouver le fragment d'obélisque signalé par Costaz en 1799.

Les colonnes de la mosquée sont aujourd'hui recouvertes d'un épais enduit badigeonné de blanc sous lequel il est difficile de reconnaître quoi que ce soit.

Par contre, dans le quartier nord, à l'est du temple, j'ai trouvé dans les décombres un fût de colonne long de 3 mètres, de 0 m. 40 cent. de diamètre, qui, lui aussi, est taillé dans un obélisque de granit rose. Se trouvait-il dans la mosquée en 1799 et en fut-il enlevé depuis? Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, ce texte est intéressant : « Le roi de la Haute et de la Basse-Égypte Khopir-Ka-Râ (Senousrit Ier) a fait ériger  le temple en (travaux parfaits?) ».

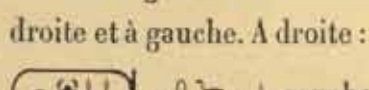
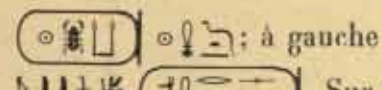
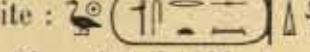


Avec le naos copié par Champollion, nous avons ainsi deux monuments qui montrent que Toûd, dès les débuts de la XIIe dynastie, possédait un temple qui, comme la plupart de ceux portant le cartouche de Senousrit Ier, en remplaçait un plus ancien encore.

Une table d'offrandes du Musée du Caire y fut rapportée de Toûd par M. Maspero en 1882. M. Maspero la publia dans ses *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, § XXII, B, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1882, t. 20, p. 123.

Nous reproduisons ici cette note *in extenso*.

« B. La seconde est une belle table d'offrandes en granit rose, qui servait de base à l'une des colonnes qui soutenaient le toit de la maison du Sheikh el Beled de Taoud, طود, l'ancienne *Tuphium*. Elle est de la forme ordinaire et porte tout à l'entour sur le plat, les légendes du roi Senousrit Ier.

« Les légendes commencent au milieu de la bande d'en haut et courent à droite et à gauche. A droite :  ; à gauche : [1]. Sur la bande d'en bas deux inscriptions affrontées. A droite :  ; à gauche : .

« D'un côté c'est Montou de Thèbes, de l'autre Montou de . C'est en effet un des noms anciens de Taoud, l'autre étant  comme le prouvent les inscriptions d'Edfou relatives au mythe d'Horus.

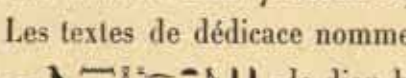
« Taoud possède également plusieurs stèles, dont une de la XIIe dynastie,

[1] Ahmed bey Kamal (*Catalogue général, Tables d'offrandes*, n° 23004) lit . Le titre n'existe pas sur ce monument.

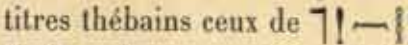
sans parler du petit temple ptolémaïque et des ruines d'une basilique chrétienne etc... »

Ce monument nous apprend de façon certaine que le nom antique, religieux, de Toûd était  que nous retrouverons plus tard[1].

M. Maspero indique  comme étant un autre nom de Toûd.

Dümichen, d'autre part, en 1879[2], proposa d'identifier Toûd-Tuphium avec , , du nome Latopolite. Dans ce cas, la statue A. 16 du Louvre proviendrait de cette localité et non point de Tanis comme le pensait M. de Rougé (*Notice des Monuments*, p. 16). Il s'agit du colosse de granit rose haut de 2 m. 71 cent. représentant Sebekhotep III de la XII^e^ dynastie. Les textes de dédicace nomment :  « le dieu bon, maître de la double terre, Khanofirrā, fils du Soleil, Sebekhotep, aimé de la déesse Hmen dans le *Hat-Snefrou* de Hefat ».

Ce temple de , *Hatsnefrou* nous est connu ainsi que sa déesse. Dümichen (*Geschichte*, p. 64), Brugsch (*Geogr.*, III, 3, 5, 6) le placent dans le nome Latopolite.

La statue n° 42221 du Musée du Caire (122 de la cachette de Karnak) nous apprend que son possesseur Neser-Amon fils de Horus II joignait à ses titres thébains ceux de  « prophète de Hmen de Hasnefrou, prophète d'Hathor de Agni ».

La statue A. 16 du Musée du Louvre indique que le Hasnefrou dépendait de Hefat et se trouvait soit dans la ville même soit plus au nord.

Je n'ai pas encore trouvé le nom de  ni ceux de et de ni celui de la déesse sur les murs du temple de Toûd[3].

J'ajouterai que la liste d'Abydos, d'ailleurs, sépare nettement les localités de  et de Djerti, car elle mentionne Anit, *Esneh*, Agni, Hat-snefrou, Hefat, Anti (Anerti) *Gebelein*,

[1] Une stèle du moyen empire (Caire 20649) cite un  « prince de Djerti »; une autre (Marseille, stèle 25) des « scribes du cadastre de Djerti ». Djerti entre dans la composition du nom propre .

[2] *Geschichte des alten Aegyptens*, p. 63, 64.

[3] Le nom de cette déesse entre dans la composition du nom , nom porté par le destinataire d'un cercueil de la XII^e^ dynastie (Musée du Caire, Lacau, *Catalogue général, Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, n° 28126). On trouve aussi à la même époque (Lieblein, *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, n° 331) et (stèle n° 20420 du Musée du Caire : Lange et Schäfer, *Grab- und Denksteine des mittleren Reichs*).

Aa-ma-aterou, *Gebel Cheikh Musa*,  Djerti, Toūd,  Ani, *Erment*,  Ouasit *Thèbes*,  Madou *Medamoud*,  Qesi, *Qous*. Hefat et Hasnefrou seraient entre Esneh et Gebelein. Peut-être les retrouverait-on dans les environs ou au Deir de la Carte de Jacotin, au nord de El-Helleh, Contra Latopolis ou à Contra Lato même ou enfin sur la rive ouest.

XV

LE TEMPLE DE TOŪD.

En 1799, Costaz n'avait remarqué, au-dessus du sol, que deux petites chambres : Corabœuf, qui dressa le plan, indique devant elles deux rangées de colonnes et au nord, un pan de mur.

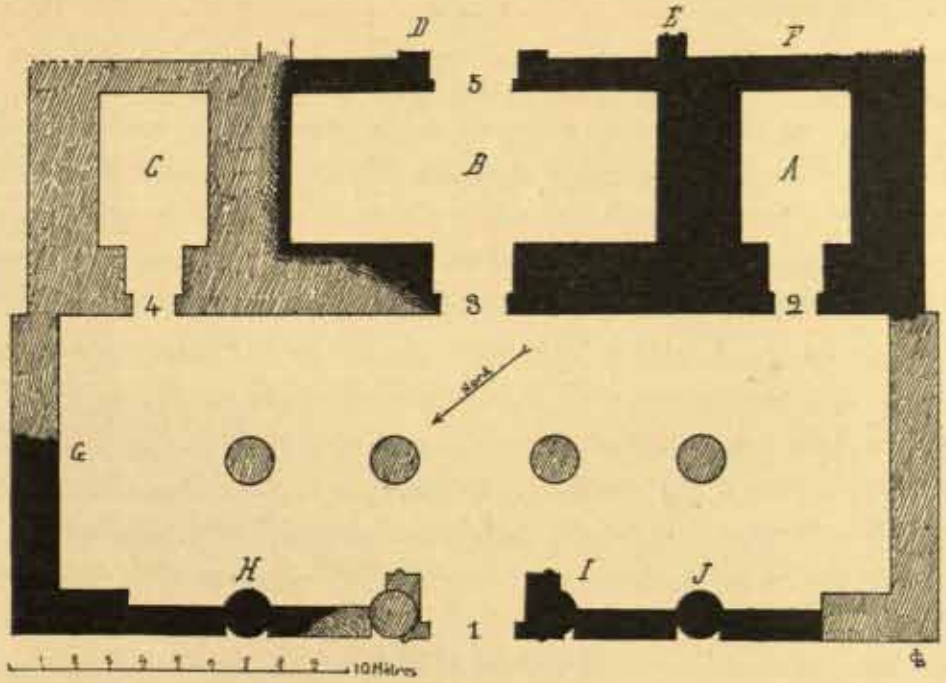


Fig. 1.

Aujourd'hui encore les habitations et les indigènes ont envahi le temple antique de telle façon qu'au premier moment il est assez difficile d'en retrouver le plan d'ensemble. Voici celui que je propose provisoirement au moins dans ses grandes lignes (fig. 1).

On remarquera que ce que nous connaissons du temple ne se compose que d'un vestibule et de trois chambres indépendantes les unes des autres, A, B, C; mais en comparant ce plan à celui des temples d'Edfou, de Kom Ombo, de Kalabsché, on peut s'attendre à trouver plus tard, quand le déblaiement du monument sera entrepris, une cour précédée d'un pylône devant le vestibule.

La disposition de la porte 5 et l'arrachement E indiquent clairement que d'autres chambres venaient après les trois indépendantes A, B, C, et devaient être plus particulièrement consacrées au dieu vénéré dans la salle B; mais, j'ai constaté en F que la paroi était composée d'un grand bloc de calcaire chargé de décorations et d'hiéroglyphes de bon style, ce qui permet de craindre que toute la partie la plus ancienne et la plus reculée du temple n'ait été détruite par les chaufourniers.

Façade du vestibule.

La façade du vestibule était composée d'une porte dont les battants avaient 1 m. 50 cent. de largeur, de quatre colonnes de 1 m. 50 cent. de diamètre et d'autres latérales supportant une corniche. Les colonnes et les antes étaient réunies entre elles par de larges panneaux hauts de plus de deux mètres. L'aspect général devait rappeler celui de la façade du vestibule du temple de Kalabsché.

Colonnes du vestibule.

Le vestibule mesurait plus de 9 m. 50 cent. de la façade extérieure jusqu'à celle des chambres A, B, C. Il convient donc d'admettre l'existence d'une seconde rangée de colonnes, indiquée d'ailleurs par Corabœuf. Elle était composée de quatre ou peut-être six colonnes.

Chambres A, B, C.

Je n'ai pu constater que l'existence des chambres A et B. La symétrie du plan fait conjecturer l'existence de la chambre C.

La chambre A est habitée ainsi que la chambre A' située au-dessus d'elle.

La chambre B, appelée « la Tente » par les habitants, sert de lieu de réunion.

La porte 3 est murée et est habitée par un indigène.

Les habitations ont envahi toute la partie nord du temple, la porte 1 et le vestibule.

Ce n'est que successivement qu'on peut voir : 1° la chambre A, la façade entre la porte 2 et le montant sud de la porte 3; 2° la partie D, E, F des chambres intérieures; 3° le mur d'enceinte G et la colonne H engagée dans les panneaux de la façade du portique, et 4° le montant sud de la porte 1 et les colonnes I et J, hautes encore d'environ trois mètres, de la partie sud du portique.

La hauteur du remblai en cet endroit est de près de deux mètres : elle est de trois au moins en H et d'un mètre aux portes 2, 3 et 5. Elle paraît être plus considérable en C.

XVI

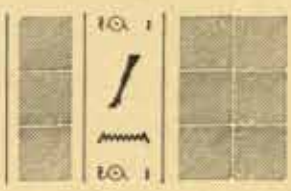
LE TAUREAU SACRÉ DE TOÛD.

J'ai passé trop peu de temps à Toûd pour avoir pu entreprendre une copie complète des textes et des tableaux qui couvrent les murs. Ils sont, d'une part, en maint endroit, presque entièrement recouverts d'un enduit à base de bouse de vache; d'autre part, le remblai cache encore le bas des tableaux.

Je ne publie aujourd'hui que les notes suivantes :

A. *Tableau situé au-dessus du montant sud de la porte I du vestibule.*

Un taureau marche vers la droite, tournant le dos à l'axe du temple. Il porte entre les cornes le disque et les plumes de Montou. Devant lui est une mangeoire de cette forme ⊤.



Le texte placé au-dessus du taureau est en mauvais état. Je n'ai pu y deviner que les signes suivants :

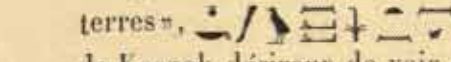
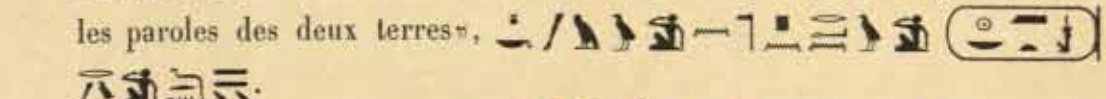
Remarques. Le fait que le taureau est représenté tournant le dos à l'axe du temple indique que, en réalité, il y avait, dans le temple même, un taureau sacré vivant semblable à l'Apis de Memphis, au Mnevis d'Héliopolis, au Bakhis d'Hermonthis et au taureau de Medamoud.

Le titre de / peut être comparé à celui d'Apis : , qui a été traduit par « qui renouvelle la vie de Ptah, seconde vie de Ptah ».

Je crois que ce titre ou peut, actuellement, être interprété de façon plus précise.

Dans un article intitulé *Au Pylône d'Harmhabi* paru dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. XIV, p. 13-44, j'ai publié et traduit le texte de deux statues d'Aménothès fils de Hapi. Celui-ci, simple scribe des recrues, scribe royal, chef des travaux du roi, chancelier, prince héréditaire, jouissait de son vivant même d'une telle réputation de sainteté qu'il fut plus tard admis près de Ptah. Un autre mortel l'y attendait déjà : Imhotep. Le maître de la Vérité ou de la coudée , Ptah-Beau-de-Face  les accueillit tous deux dans son  atelier, et Imhotep fils de Ptah et Aménothès fils de Hapi paraissent désormais derrière Ptah Hephaistos comme Teos près de Thot au Kasr el Agouz et Nofirhotep près de Khonsou [1].

De son vivant même Aménothès exerçait des fonctions spirituelles que les deux nouvelles statues de Karnak ont fait connaître.

« O méridionaux et septentrionaux, vous tous, agissants qui voyez le disque solaire et allez en descendant et remontant le Nil vers Thèbes pour implorer le Maître des dieux, venez à moi; je transmettrai vos paroles à Amon si vous me faites le proscynème. Moi, je suis l'intercesseur préposé par le roi pour écouter vos paroles d'imploration, pour transmettre en haut les besoins des deux terres », . Et ailleurs : « O gens de Karnak désireux de voir Amon, venez à moi : je ferai connaître vos prières. Moi, je suis l'intercesseur de ce dieu : Nibmourria m'a placé pour répéter les paroles des deux terres », .

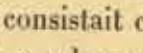
Ainsi Aménothès, en tant que , *ouahmou*, écoute , fait parvenir et répète , les , les et les les mots d'imploration, les discours et les affaires des deux mondes. Ainsi la fonction de , *ouahmou*, rendue généralement par « héraut, interprète, celui des officiers de la cour qui transmettait aux sujets la parole du souverain ou qui proclamait les arrêts de sa justice [2] » prend ici une extension religieuse spéciale.

J'avais proposé le mot « intercesseur »; on pourrait essayer aussi celui de

[1] Sethe, *Imhotep*; Mallet, *Le Kasr el-Agoûz*, dans les *Mémoires publiés par les membres de l'Institut français*, XI.

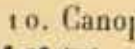
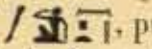
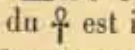
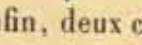
[2] Maspero, *Les Mémoires de Sinouhit*, p. 80.

médiateur, « qui s'interpose, qui s'entremet pour amener un accord, un accommodement entre deux ou plusieurs personnes ». C'est l'intermédiaire entre les dieux et les hommes.

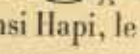
Je pense, quant à moi, que le taureau sacré Hapi remplissait, de son vivant, le même rôle dans son étable de Memphis : ce n'était pas, comme l'a vu Clément d'Alexandrie, « un monstre qui se roule sur un tapis de pourpre » mais l'intercesseur, le médiateur, l'intermédiaire vivant entre la divinité et l'humanité, le  « *Ankh ouahmou* : l'intermédiaire vivant de Ptah ».

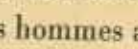
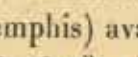
Les monuments provenant du Sérapéum fournissent des variantes de ce titre qui semblent clairement indiquer cette signification plutôt que celle de « Nouvelle vie de Ptah » employée couramment sans qu'on précise, d'ailleurs, en quoi consistait cette nouvelle vie.

Nous relevons dans le *Sérapéum* de Mariette :

Pl. 10. Canope : . — Pl. 13 et 21 :  et Pl. 3 : , puis le disparaît et le titre est (pl. 6) , où la disparition du est importante pour notre sujet.

Enfin, deux canopes de la planche 5 fournissent la formule :  « Osiris-Hapi, le vivant intermédiaire de Ptah, qui fait parvenir  la Vérité du Beau-de-Face ».

Ainsi Hapi, le  « vivant intermédiaire de Ptah », faisait parvenir, transmettait  la Vérité, la Justice, la Sagesse divine aux humains, comme Aménothès faisait parvenir, transmettait les prières, les discours et les affaires terrestres à la Divinité.

Les hommes avaient ainsi un  qui, comme Aménothès, faisait parvenir, transmettait  les prières des humains à la Divinité, et les dieux (à Memphis) avaient dans le taureau sacré un  qui transmettait  la réponse des dieux, c'est-à-dire la Vérité et la Justice, aux humains.

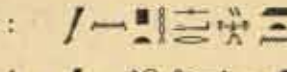
Pline nous a rapporté comment l'Apis de Memphis pouvait transmettre aux humains la Vérité du Beau-de-Face.

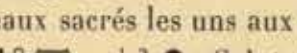
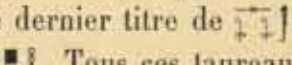
« Il (Apis) a pour demeure deux temples qu'on appelle thalames et qui servent d'augures à l'Égypte : l'augure est favorable s'il entre dans un, funeste s'il entre dans l'autre. Il donne des réponses aux particuliers en prenant des aliments de la main de ceux qui le consultent. Il se détourna de la main de

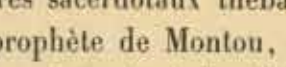
Germanicus, qui ne tarda pas à mourir. Ordinairement renfermé, il marche, quand il se montre en public, avec des licteurs écartant la foule; il est entouré d'une troupe d'enfants qui chantent des hymnes en son honneur; il paraît le comprendre et vouloir qu'on l'adore. Ces bandes qui l'accompagnent, saisies d'un enthousiasme soudain, prédisent l'avenir [1]. »

A Toûd, le taureau sacré était considéré comme le , le médiateur, l'intermédiaire entre Râ et les hommes tout comme Mnevis à Héliopolis. Un texte de la chapelle d'un de ceux-ci nous fournit la formule parallèle à celle d'Apis :

Apis : 

Mnevis :  (*Recueil*, XXVI).

Quelques-uns de ces hommes, comme cet Ahmes qui connaissait la nécropole des taureaux sacrés de Medamoud et voyait les secrets de la Grande Paout des Dieux et  Prophète d'Amon-api de Eiakhous comparant et équivalant les taureaux sacrés les uns aux autres, s'écriaient  « Salut à ta face, Phallus des dieux, Amon Api, taureau levant le bras, effigie vivante de Râ dans Hermonthis! ». Nous retrouvons dans ce dernier titre de  un terme qui se rapproche de  et du . Tous ces taureaux n'étaient que des intermédiaires, des effigies vivantes des dieux qui transmettaient aux humains les oracles et les vérités que les dieux voulaient bien leur faire connaître.

Au commencement de la domination grecque, le soin d'interpréter ces oracles à Toûd appartenait à un nommé Nesmin et à son fils Amenhotep qui à leurs nombreux titres sacerdotaux thébains ajoutaient celui de  « premier prophète de Montou, seigneur de Djerouit ». Tous deux, comme les Besaenmaut, portent des titres les rattachant au culte d'Amon Thébain, mais aucun ne les montre affiliés au clergé de Montou Thébain.

La statue d'Aménothès (n° 426) a été retrouvée dans la cachette de Karnak le 6 juin 1904. Elle est encore inédite.

[1] Pline, *Histoire naturelle* (traduction É. Littré), livre VIII, chap. LXXI, 1-3. Plutarque (*Sur Isis et Osiris*, 14) mentionne « qu'en Égypte on attribue aux petits enfants la faculté de divination : et des présages sont tirés particulièrement des mots qu'ils font entendre quand ils jouent dans les temples et qu'ils babillent au hasard ».

XVII

LA STATUE DU ROI,

LES GOUVERNANTES ET LES GARDIENNES DU DIEU ENFANT.

Le tableau qui décore la face ouest du montant sud de la porte 1 du portique du vestibule représente un roi de Haute-Égypte allant vers l'axe du temple, c'est-à-dire à la rencontre du taureau sacré, intermédiaire de Râ que, dans le tableau précédent, nous avons vu représenté comme étant dans le temple ou en sortant.

Le Pharaon de ce tableau ne nous est pas connu : c'est probablement un empereur romain dont le cartouche est resté vide.

Quand Auguste eut conquis l'Égypte, le culte du taureau sacré de Memphis avait beaucoup perdu de son prestige et les touristes d'alors ressemblaient singulièrement à ceux d'aujourd'hui. Aussi, Strabon, qui fut du nombre, peut écrire : « A une certaine heure de la journée, on lâche Apis dans cette cour, *surtout pour le montrer aux étrangers,* car bien qu'on puisse l'apercevoir par une fenêtre dans son sècos, *les étrangers tiennent beaucoup* aussi à le voir dehors en liberté; mais, après l'avoir laissé s'ébattre et sauter quelque temps dans la cour, on le fait rentrer dans sa maison ».

Si Apis n'était plus qu'un numéro du programme du voyage d'un Romain en Égypte, il est à penser que le taureau de Toûd ne devait guère être plus vénéré par lui que son célèbre confrère memphite et que, plutôt que de rester dans son étable, il était conduit à la rencontre du souverain qui daignait le visiter soit en personne, soit par procuration.

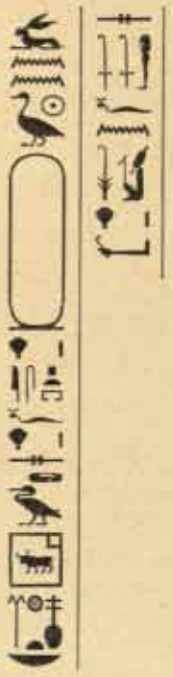
Le texte qui sera traduit plus loin nous renseignera à ce sujet.

La statue royale.

L'Imperator anonyme est représenté en Pharaon coiffé de la mitre blanche de la Haute-Égypte, faisant le geste de dédicace et de sacrifice.

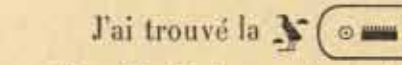
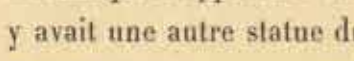
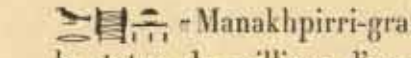
Le sceptre est dans sa main droite et un long bâton dans la main gauche.

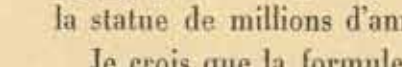
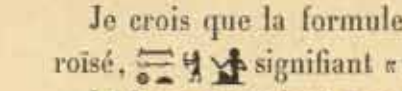
Le bas des jambes est enfoui. Un texte de quatre lignes verticales est gravé au-dessus du souverain. Les deux premières se rapportent à sa statue :

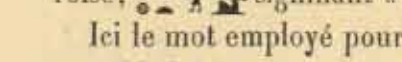
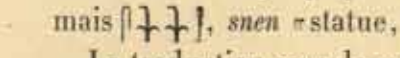


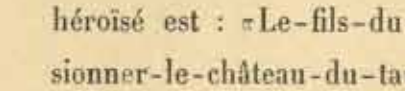
On remarquera que, comme dans de nombreux textes de cette époque, le sujet de la phrase est placé après le verbe et son complément.

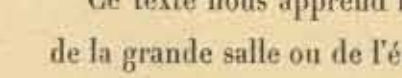
Il s'agit ici d'une statue du roi qui, comme la plupart des statues, a reçu un nom particulier.

J'ai trouvé la  « Statue Manakhpirri-apportant-des-fleurs-à-Amon-dans-Karnak ». Il y avait une autre statue du souverain qui s'appelait  « Manakhpirri-grand-d'offrandes » qui était  la statue de millions d'années du roi héroïsé, divinisé.

Je crois que la formule  *Her-nekht* signifie elle aussi héroïsé,  signifiant « un fort, un brave, un héros [1] ».

Ici le mot employé pour désigner l'image royale n'est pas  mais , *snen* « statue, image, effigie, qui ressemble à... ».

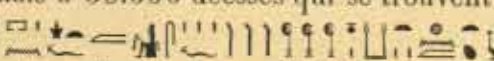
La traduction sera donc : « L'image ressemblante du Roi de la Haute-Égypte héroïsé est : « Le-fils-du-Soleil--sur-son-trône-pour-approvisionner-le-château-du-taureau-en-toutes-bonnes-choses ».

Ce texte nous apprend le nom du temple de Toûd ou tout au moins celui de la grande salle ou de l'étable : c'est le  *Hait-Ka* « *le château du taureau* ».

Le tableau précédent et celui-ci se complètent : si nous les ranimons nous ne voyons pas Pharaon mais une statue représentant l'Imperator romain divinisé mise en présence d'un jeune taureau dont les moindres gestes sont observés comme des augures, et dont l'interprétation servira d'oracle aux fidèles.

Strabon et Clément d'Alexandrie, j'en conviens, auraient eu raison de rire en voyant semblable chose s'ils n'avaient pas pris au sérieux les augures, les aruspices et le *pullarius* traînant sa cage à poulets derrière l'armée romaine.

[1] G. Maspero, *Les Mémoires de Sinouhit*, p. 118.

La seconde phrase de l'inscription n'est plus relative à la statue royale, mais à 33.330 déesses qui se trouvent dans le temple de Toûd : [1].

La cadence, le parallélisme des deux phrases est évident : Il est question de 33.300 *Kati-Khenememit* et de 330 *Tenememit*. L'allitération entre *Khenememit* et *Tenemit* est à remarquer : c'était un tour d'esprit cher aux auteurs pharaoniques.

Le mot Katikhenemit est composé des éléments  et .

Les nous sont connues sous la forme  : ce sont des gouvernantes, des endormeuses d'enfants, qui ne sont pas des nourrices, car au Papyrus d'Orbiney, pl. 18, l. 8, on donne au prince nouveau-né des  et des , des *nourrices* et des *gouvernantes*.

Des déesses à tête de vache allaitent Hatshopsitou et Aménothès III et leurs doubles, tandis que des Neiths et des Hebs bercent d'autres doubles plus loin.

La réciproque existait et il y eut des femmes nourrices  « nourrices » et des  « gouvernantes » des dieux fils, Horus l'enfant, Khonsou l'enfant. Le mot  qui précède Khenemit se traduit par « travailler, ouvrier, ouvrières »[2]. Le mot composé signifierait des ouvrières-gouvernantes, des gouvernantes à gages. Nous avons remarqué que les dieux enfants ont des nourrices et des gouvernantes. Or, le culte du taureau à Medamoud est en connexion évidente avec celui de Horus l'enfant.

Le même fait se reproduit à Toûd, où nous le retrouvons dans la triade reconnue par Champollion : Mandou, Ritho et Harphré.

Les  ne me sont pas encore connues, mais leur nom se rapproche de  « vers, vermine » et de « repousser, faire rebrousser

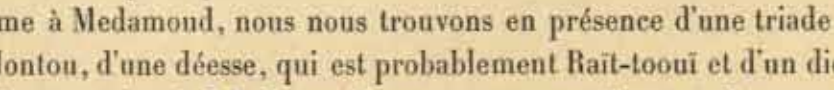
[1] Ces chiffres n'ont aucune précision et ne signifient en somme qu'un nombre indéfini. On retrouve sur la stèle triomphale de Thotmès III (n° 34010 du Caire). Sur la stèle n° 34025 on progresse jusqu'à .

[2] La stèle n° 20297 du Musée du Caire (moyen empire) est dédiée  et  (LANGE et SCHÄFER, *Catalogue général*; MARIETTE, *Catalogue d'Abydos*, 1042; Lieblein, n° 1830).

chemin ». Les Tenemit devaient être des sortes de fées, de déesses gardiennes de l'enfant dieu chargées de repousser toute attaque malveillante dirigée contre lui. Dans les scènes de naissance on voit souvent des déesses parfois monstrueuses, armées de coutelas, qui semblent être des Tenemit du genre de celles dont il est question ici.

La traduction de la phrase est : « Trente-trois mille déesses gouvernantes et trois cent trente déesses gardiennes protectrices remplissent le logis de son âme parmi ses  nobles » (c'est-à-dire, ici, les dieux qui forment la petite et la grande cour (Paout) du dieu)[1].

Les offrandes.

La troisième et dernière phrase ne présente aucune difficulté d'interprétation :  « les bœufs de sacrifice et les oies descendent des collines pour mettre en fête son autel à tout jamais ».

On remarquera que les bœufs étaient sacrifiés dans un temple où un jeune taureau recevait un culte : ceci est à rapprocher des combats de taureaux qui se donnaient sur le dromos même du temple d'Apis à Memphis[2].

Les remarques qui viennent d'être faites nous mènent à conclure que, comme à Medamoud, nous nous trouvons en présence d'une triade composée de Montou, d'une déesse, qui est probablement Raït-tooui et d'un dieu enfant, un Montou rajeuni, , un Harpocrate se manifestant, s'incarnant dans un taureau, lequel est l'intermédiaire, le médiateur entre la divinité et l'humanité.

Madou, Toûd, Hermonthis eurent leur taureau sacré comme Memphis et Héliopolis avaient le leur. Ce fait nous semble désormais acquis.

Nous ne donnerons pas une description détaillée ni une copie des tableaux et textes du temple de Toûd. Le monument est encore trop enfoui pour pouvoir entreprendre pareille besogne. Aujourd'hui elle demeurerait forcément incomplète.

Nous nous bornerons à publier nos notes sur la déesse Tanent, sa chapelle du temple de Toûd, et sur la chambre où, semble-t-il, furent logées les innombrables gouvernantes, la foule des gardiennes ainsi que d'autres statues divines.

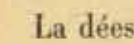
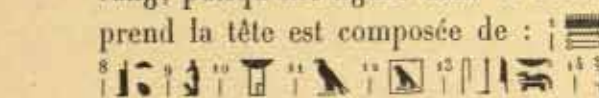
[1] Ne pourrait-on pas traduire : les statues assises? — [2] Strabon, XVII, 31.

XVIII

TANENT,

LA CHAPELLE DE TANENT ET LE TRÉSOR DU TEMPLE.

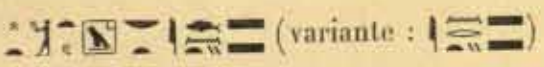
La déesse.

La déesse Tanent, , est une de ces divinités qu'on voit rarement paraître dans les textes et sur les monuments. Elle était cependant comptée, au moins dans la Haute-Égypte, comme de haut rang, puisqu'elle figure dans la Paout d'Amon Thébain. Celle-ci où Montou prend la tête est composée de : , Montou et Toum, qui remplacent le ☉ Râ primitif de la grande Ennéade, puis Shou et Tefnout, Geb et Nouit, Osiris et Isis, Set et Nephthys.

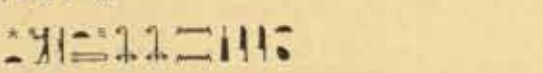
A cette grande Paout, on adjoint Horus et Hathor de Dendérah et Sebekh avec les déesses Tanent et Anit.

Ces deux dernières déesses sont distinctes l'une de l'autre, autant que Satit et Anoukit de la Cataracte; aussi font-elles même figure dans la litanie de Ouasit au temple de Karnak.

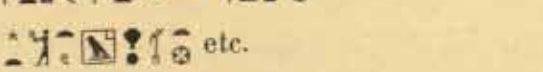
Cette litanie, que je compte publier dans une étude spéciale, énumère les déesses d'Égypte en partant de la première cataracte vers le nord, à l'exception de Maut la femme d'Amon Thébain. C'est à elle que revient le soin d'énumérer les déesses qui, peut-être, étaient considérées comme étant les concubines d'Amon-Râ. Parmi celles-ci nous trouvons, dans leur ordre géographique :

 (variante :)







 etc.

« Hathor, dame de Gebelein, t'adore.

Râ-tooui te rend bienveillant.
Tanent et Anit t'adorent.
Amonit, au cœur de Karnak, te rend bienveillant.
Hathor, à la tête de la Thébaïde, t'adore.»

On remarquera que les déesses Râ-tooui, Tanent et Anit figurent dans cette litanie entre l'Hathor de Gebelein et l'Amonit de Karnak.

C'est entre ces deux points connus que ces trois déesses devaient exercer leur divinité locale.

Râ-tooui étant la compagne ordinaire de Montou, on est en droit de la retrouver partout où celui-ci recevait un culte, à Erment comme à Toûd.

Tanent et Anit paraissant accouplées à Sebek dans la Paout d'Amon comme Satit et Anoukit le sont à Khnoum de la Cataracte, faut-il chercher dans la région un temple de Sebek pour s'attendre à y retrouver Tanent et Anit?

Par contre, Tanent possédait une chapelle particulière dans le temple de Toûd.

Le plan du temple de Toûd comprend, après le vestibule, deux chambres indépendantes A et C situées au nord et au sud de la chambre centrale B.

La chambre A du sud était consacrée à la déesse Tanent.

La porte n'est pas encore entièrement dégagée et il faut se courber pour descendre dans la chambre où loge un indigène. Celui-ci y est assez mal à l'aise. Un gros bloc de pierre gît dans la partie sud, le sol primitif est recouvert d'un mètre d'ordures et l'on peut tenir juste debout dans le misérable logis.

Façade. — Tanent, assise, la tête surmontée de son insigne ♈, est figurée sur le fronton de la porte : trois déesses ou femmes viennent à sa rencontre.

Décoration de la chambre. — Les parois de la chambre étaient décorées de haut en bas par :

1° Une frise de têtes hathoriennes vues de face.

2° Une frise composée de tableaux successifs montrant un pharaon romain présentant des offrandes à des déesses assises.

3° Une autre frise semblable, encore enfouie.

4° Un soubassement.

Tableaux de la paroi de la porte. — Les montants intérieurs de la porte en dessous de la porte montrent, au nord, une femme, à la tête coiffée d'une calotte, aux formes lourdes, au sein fatigué, tendant les bras, les mains ouvertes, la paume en l'air, vers un édicule dans lequel Tanent se tient debout, le sceptre de papyrus à la main (fig. 2). C'est : « Tanent dans *Djerout* ».

Le style est de la plus mauvaise époque romaine.

Un autre tableau doit se trouver enfoui au-dessous de celui-ci.

Sur le montant sud, la représentation est la même.

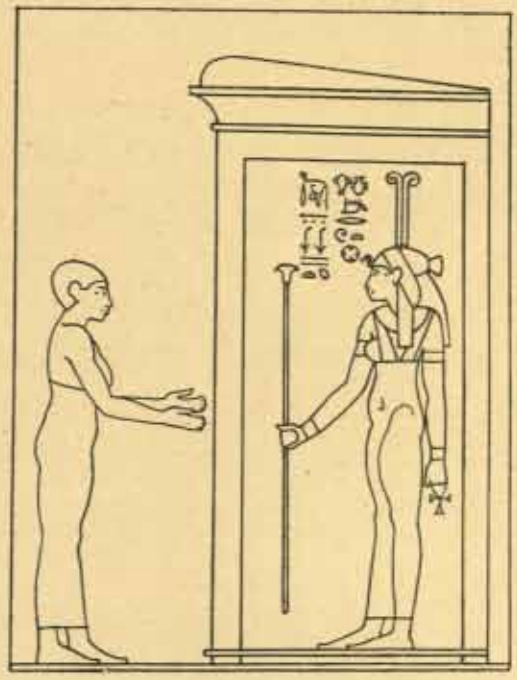


Fig. 2.

Paroi nord. — Le souverain, au 1er registre, est devant Neith, assise, coiffée, puis devant une déesse à tête de lionne appelée Herit, puis devant Astarté à forme humaine, la tête portant, et enfin devant Sokhit assise.

Paroi sud. — Cette paroi est cachée par la grosse pierre tombée.

Paroi est. — Cette paroi est composée d'un gros et beau bloc de calcaire portant des fragments de texte vertical de bon style appartenant au temple antérieur à celui-ci.

Le trésor du temple de Toūd.

Il existe une autre chambre au-dessus de celle de Tanent. Je ne sais pas encore comment on y accédait jadis : aujourd'hui un raide escalier, bâti au sud, y mène. Le locataire actuel a installé là un magasin pour la paille hachée et une petite chambre dans laquelle on pénètre, non pas par une porte, mais par une sorte de fenêtre.

L'enduit d'argile et bouse de vache, la fumée, la suie couvrent les murs.

Si l'on cherche les endroits où le mur primitif apparaît, on découvre peu à peu des représentations curieuses qui montrent que ce taudis fut jadis l'endroit où étaient resserrés les insignes, emblèmes et statues en pierres et métaux précieux qui composaient le trésor du temple.

La décoration des parois se compose de : 1° une frise de *khakerou* , haute

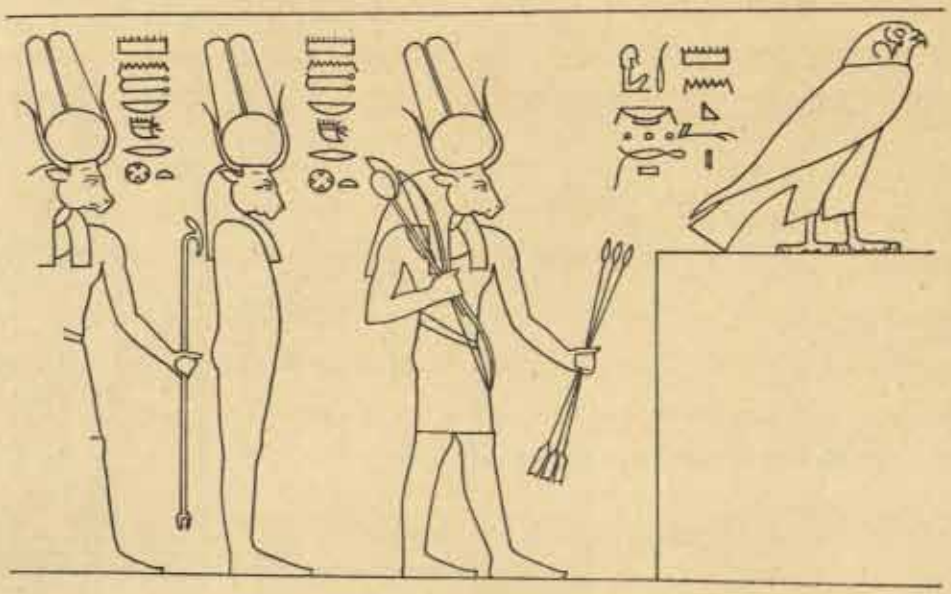


Fig. 3.

de 0 m. 38 cent.; 2° de trois registres de tableaux hauts chacun de 0 m. 60 c.; 3° d'un soubassement orné d'une suite continue d'ornements : .

La hauteur totale de la pièce était de 2 m. 58 cent., sa longueur 5 m. 10 c., sa largeur 3 m. 75 cent.

C'est ici que Champollion a fait les croquis publiés dans les *Notices*, I, p. 292.

J'ai eu la surprise de constater que ces croquis ne sont pas tous d'une exactitude parfaite. Le dessin ci-joint remet en place, corrige et complète les croquis 2 et 3 (fig. 3).

Montou, seigneur de Djerout, nous apparaît comme un homme ou une momie à tête de taureau, aux cornes en forme de lyre entre lesquelles sont placés le disque solaire et les deux plumes droites de Montou. C'est

. Mariette, par la découverte du Sérapéum, nous a fait connaître une autre divinité qui, elle aussi, était figurée ainsi et peut lui être comparée :

1° Momiforme mais sans disque ni plumes, c'est « Hapi, l'intermédiaire vivant de Ptah » et « Osor-Hapi-Toum, l'Horus de Dep, dieu grand » (*Sérapéum*, pl. 8).

Des statuettes funéraires à tête de taureau, provenant du Sérapéum, servaient à faire briller , , , , et « Osor-Hapi dieu grand, maître de la nécropole memphite, qui réside dans l'Amenti, Osor-Hapi vivant, Osor-Hapi juste de voix, Osor-Hapi intermédiaire de Ptah, Hapi-Sokar, Osiris et enfin Osor-Hapi-Toum-ses-deux-cornes-sur-sa-tête ».

2° Avec un corps humain et une tête de taureau disquée, c'est Osor-Hapi qui réside dans l'Amenti, Hapi le vivant intermédiaire de Ptah et enfin « Hapi-Toum-ses-deux-cornes-sur-sa-tête ».

Dans le trésor du temple de Toûd ces formes sont celles du Montou local. La troisième figure présente une particularité curieuse. Le dieu, à corps d'homme et à tête de taureau, Montou de Toûd, tient la massue, l'arc et les flèches qui sont les attributs ordinaires de la déesse Ouasit-Thèbes.



Fig. 4.

Plus loin Montou est représenté en épervier posé sur un socle; cet épervier mesure une petite coudée et il est en or massif.

Désormais nous ne rencontrerons plus que des représentations des naos et des statues qui étaient renfermés dans cette chambre aujourd'hui si misérable.

Ce sont d'abord, après l'épervier, six taureaux de mêmes dimensions , puis, en dessous des naos dans l'un desquels est représenté debout, les bras pendants, un , Montou dont la tête rappelle singulièrement celle de Set (fig. 4) tout comme le « Montou seigneur de Thèbes et de Madou », croqué par Champollion (n° 5).

Montou à tête de taureau, assis, est encore figuré sur la paroi est de la chambre.

Paroi ouest. — Si Montou s'est montré à nous sous des formes curieuses, la déesse Tanent en adopte d'autres plus étranges encore, sur la paroi ouest.

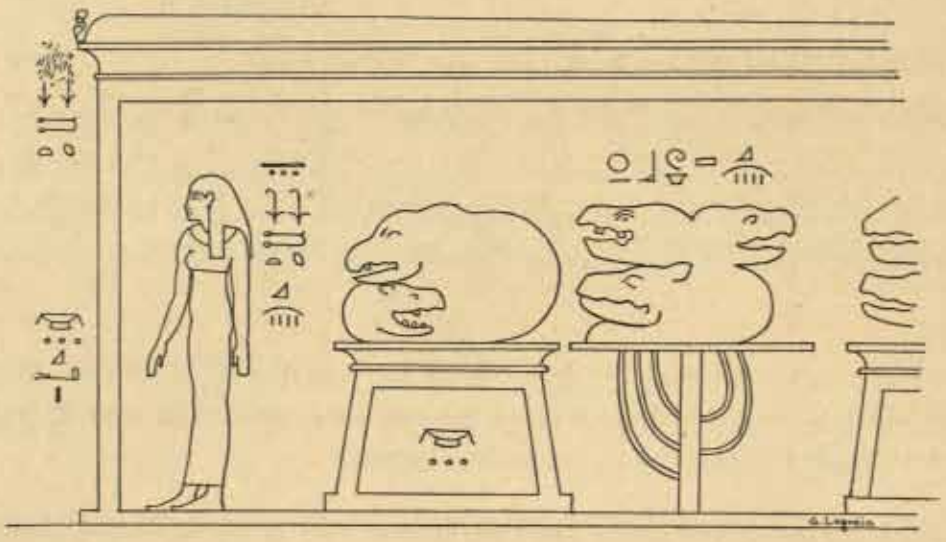
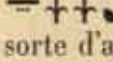
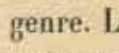


Fig. 5.

Dans un grand naos, la voici de forme humaine, les bras tombants; c'est , une statue de « Tanent en or d'une coudée », mais plus loin  « Tanent haute de quatre palmes, en or », est couchée sur une sorte d'autel. Elle n'a plus rien d'humain : c'est un corps sphéroïde gros, gras, arrondi, avec deux têtes qui se rapprochent assez de celle de l'hippopotame.

Plus loin, sur un support de divinité, ce même corps a trois têtes du même genre. Le texte gravé au-dessus  semble indiquer que cette représentation monstrueuse était en lapis-lazuli et mesurait, elle aussi, quatre palmes de hauteur (fig. 5).

Plus loin, sous le crépi, sur un autel, on distingue un autre corps et d'autres figures semblables, puis à l'extrémité nord de la paroi ouest, je crois retrouver le crocodile (dessiné par Champollion p. 292, n° 1), qui est une forme de  « Amon du Midi et du Nord ».

En dessous de ce registre, voici deux génies cousteliers momiformes à tête de lion (le second s'appelle Qès), puis deux autres génies à tête de cynocéphale dont les bras et le bas du corps sont engainés dans un suaire. Le premier s'appelle *Qerp*, puis un autre à tête de crocodile nommé Sesef; le crépi dégoûtant cache le reste.

Paroi nord. — Les trois registres de tableaux qui décorent cette paroi sont relativement moins mal conservés que ceux des autres parois, mais ils ne sont guère plus visibles sous le crépi.

Dans le registre supérieur, voici un épervier sur son socle et des statues de dieux dont les dimensions et la matière sont indiquées. Dans le registre médian on devine toute une série de naos renfermant des statues, tandis que dans celui du bas on reconnaît un pharaon anonyme, couronné du *skhent*, présentant des offrandes à Montou, Râ, seigneur d'Ermant, à Montou de Toûd et à des déesses; puis voici encore des naos renfermant une barque, un uræus, un serpent debout sur sa queue, un cippe surmonté d'une tête barbue, puis encore un taureau couché sur un socle cubique.

Telles sont les curieuses représentations gravées en relief assez mou et maladroit sur les parois de la chambre du trésor du temple de Toûd. Je n'ai pu en deviner et noter qu'une faible partie. Je crois que dans l'état actuel du monument on pourrait encore glaner çà et là quelques nouveaux sujets : je pense en avoir signalé les principaux. Si un jour cette chambre était débarrassée de son locataire actuel, et ses murs décrassés des ordures qui les déshonorent, je crois qu'il y aurait encore beaucoup de choses curieuses à voir en cet endroit et à publier *in extenso*.

Ce que je signalerai plus particulièrement ce sont les représentations de Montou à tête de taureau, sur lesquelles nous reviendrons un jour pour les comparer à celles d'Apis et pour rapprocher les deux cultes l'un de l'autre.

Nous ne chercherons pas, par contre, faute de documents, à expliquer les formes animales monstrueuses dans lesquelles se logeait parfois la déesse Tanent.

En rédigeant ces notes je me suis simplement proposé d'appeler l'attention des égyptologues sur l'intérêt qu'il y aurait à rassembler les documents qui

permettront peut-être un jour de composer la monographie de Montou. Voici que j'ai fourni les premières pièces du dossier. Je me propose de le compléter peu à peu quand j'en aurai le loisir. En attendant, je serais heureux que ceux qui pourraient m'aider à compléter la tâche que j'ai entreprise le fissent personnellement, comme suite à cette étude initiale qui n'a d'autre prétention que de publier et coordonner, peut-être prématurément, quelques documents peu ou point connus.

Karnak, 18 juin 1915.

G. Legrain.

MONUMENTS ET FRAGMENTS

APPARTENANT À

L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

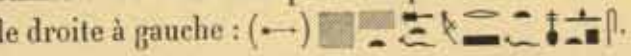
DU CAIRE

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

Les vingt petits monuments ou fragments de monuments que je présente ici appartiennent à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire depuis une époque qu'il ne m'a pas été permis de préciser, mais qui paraît être antérieure à la direction de M. É. Chassinat. Je suppose donc qu'ils proviennent de trouvailles ou d'achats contemporains de la direction Bouriant. M. P. Lacau, lors de son court passage à la tête de notre Institut, avait eu l'heureuse idée de publier ceux d'entre eux qui le méritaient; il me confia donc le soin de les décrire, et notre nouveau directeur, M. G. Foucart, voulut bien m'autoriser à faire paraître le travail dans notre *Bulletin*. Il y a toujours intérêt, en effet, à faire connaître ces monuments isolés, achetés ou trouvés au hasard des voyages et des fouilles, car même si l'on ignore leur provenance (ce qui est le cas pour à peu près tous ceux dont il va être question), leur publication peut suggérer à quelque savant ou à quelque collectionneur des rapprochements avec d'autres objets analogues, et de ces rapprochements peut jaillir une lumière nouvelle susceptible d'éclairer leur interprétation.

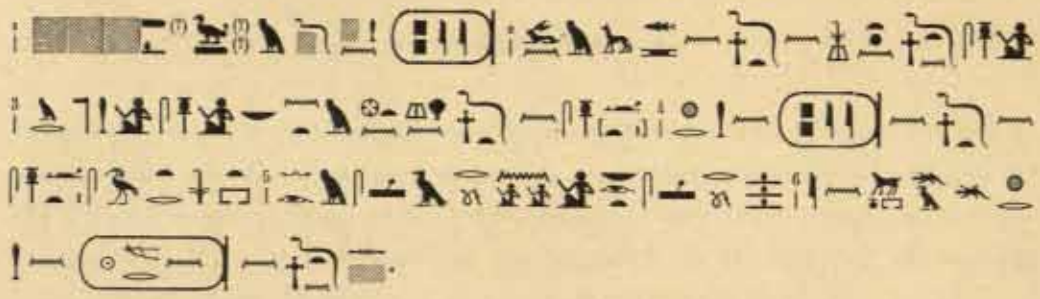
1

Fragment de calcaire. — Hauteur : 0 m. 14 cent.; plus grande largeur : 0 m. 06 cent.; plus grande épaisseur : 0 m. 03 cent. Fragment de bas-relief en forme de pyramide, diminuant de largeur et d'épaisseur à mesure que l'on remonte de la base vers le sommet. Le texte comporte la partie inférieure d'une ligne verticale orientée de droite à gauche : (←) .

Ancien ou moyen Empire.

2

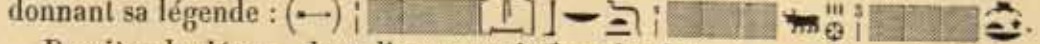
Bloc de grès (ancien Empire), presque carré (0 m. 55 cent. de largeur sur 0 m. 50 cent. de hauteur). — Six lignes verticales d'hiéroglyphes (←) occupent toute la surface; de la première ligne, à moitié détruite, il ne reste que la partie postérieure des signes (voir pl. I) :



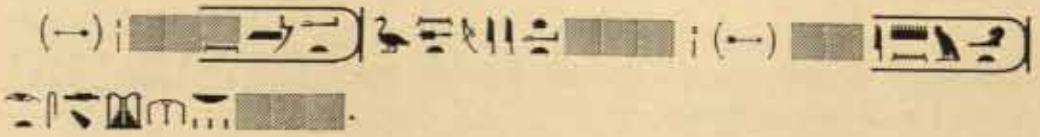
Le nom du personnage est incertain et semble pouvoir être restitué soit —, soit —, soit —, soit plutôt —.

3

Fragment de bas-relief en calcaire. — Hauteur : 0 m. 63 cent.; plus grande largeur : 0 m. 68 cent. (moyen Empire).

La déesse Hathor, coiffée de son diadème habituel (disque solaire et cornes de vache) et orientée dans le sens ←, tient de la main droite le sistre et de la main gauche la *menâît* dont les extrémités retombent derrière son épaule. Au-dessus d'elle on aperçoit encore l'extrémité inférieure de trois lignes verticales donnant sa légende : (←) .

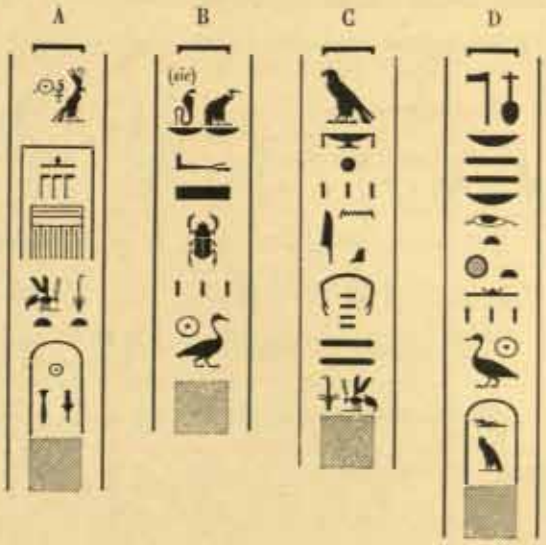
Derrière la déesse, deux lignes verticales plus longues que les précédentes font allusion à la célébration d'une fête *sed* sous le règne d'Amenemhâît III de la XII[e] dynastie :



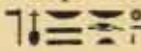
Les trois signes de la seconde ligne de la légende de la déesse qui ont survécu montrent qu'il s'agit de l'Hathor du XXII[e] nome de la Haute-Égypte (nome Aphroditopolite des Grecs). Le monument est donc probablement originaire de cette localité ou de son voisinage.

4

Fragment d'obélisque en pierre dure noire (moyen Empire). — Hauteur la plus grande (faces A et D) : 0 m. 15 cent. Largeur de chaque face variant entre 0 m. 04 cent. et 0 m. 05 cent. Chacune des faces porte, encadré, un ou plusieurs éléments du protocole du roi Sébekemsaf I[er] :



Je n'ai, malheureusement, pu avoir aucun renseignement concernant la date de la découverte ou de l'acquisition de ce fragment, et j'ignore également sa provenance. Tout me porte, cependant, à supposer qu'il entra à l'Institut avant la trouvaille faite par M. Legrain en 1905, dans la cachette de Karnak (n° 668), d'un autre obélisque semblable aux noms du même pharaon, mais un peu plus grand[1].

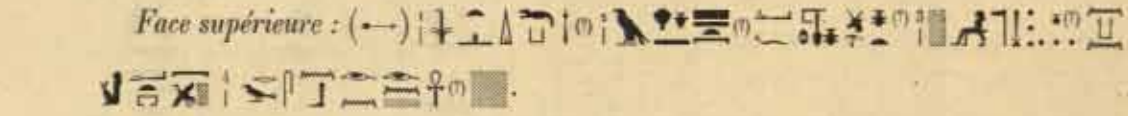
L'obélisque de Karnak a été brisé à peu près à la même hauteur relative que celui de l'Institut français. Il diffère de ce dernier, outre ses dimensions, par l'orientation de ses inscriptions : les lignes A et D y sont orientées ←, tandis que les lignes B et C y sont orientées →. D'autre part, la face D de l'obélisque de Karnak porte le premier cartouche précédé de , tandis qu'ici elle porte le deuxième cartouche introduit à la fois par  et par les épithètes  qui servent plus généralement à introduire le premier cartouche.

[1] Voir, pour cet obélisque, Legrain, *Bulletin de l'Institut égyptien*, 1905, p. 190; *Annales du Service des Antiquités*, t. VI, 1905, p. 284; *Rec. de trav.*, XXVIII, 1906, p. 148; Gauthier, *Livre des Rois d'Égypte*, t. II, p. 72, § II, et Weill, *Journ. asiat.*, 1914/I, p. 521-522.

5

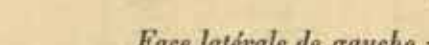
Socle de statue, rectangulaire, en granit rouge (moyen Empire). — Longueur : o m. 12 cent.; largeur : o m. 06 cent.; hauteur : o m. 03 cent. La statue a été cassée au ras des pieds dont on voit encore la trace en un léger relief; le pied gauche est en avant de deux à trois centimètres par rapport au pied droit.

Les inscriptions sont tracées sur la face supérieure du socle (quatre lignes horizontales) et sur ses trois faces latérales (une ligne horizontale chacune) et antérieure (deux lignes horizontales); la face postérieure est, au contraire, restée nue.

Face supérieure : .

Face antérieure (peut-être la continuation des lignes de la face supérieure) : .

Face latérale de droite : .

Face latérale de gauche : .

6

Statue assise en calcaire jaunâtre (le torse et la tête manquent), au nom de la , grand'mère du roi Ahmôsis de la XVIII^e^ dynastie. Hauteur : o m. 21 cent.; longueur (de l'avant à l'arrière) : o m. 23 cent.; largeur : o m. 115 mill. (voir pl. II).

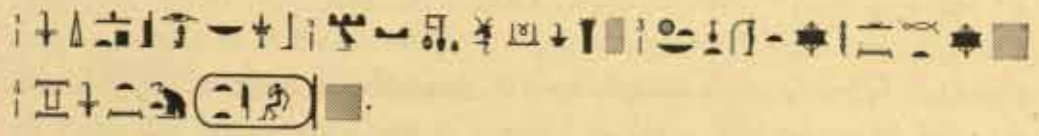
Les deux mains sont allongées à plat sur les cuisses et les jambes sont légèrement écartées l'une de l'autre. La reine est vêtue d'une longue tunique blanche descendant jusqu'au-dessus des chevilles. Sur la face postérieure du siège et en son milieu est tracée une ligne verticale d'hiéroglyphes indiquant

le titre et le nom du donateur de la statue; cette ligne est incomplètement conservée à son extrémité inférieure : (←)

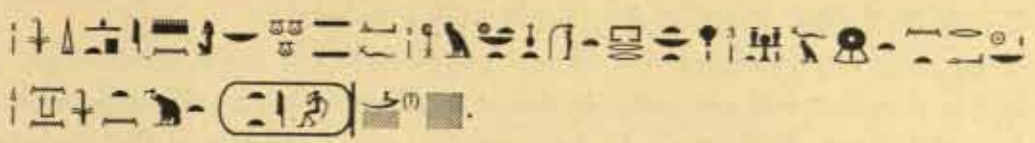


« [consacré] par le *Śn-snb* (?) ».

Sur le côté gauche du siège on lit quatre lignes verticales, toutes détruites à leur partie inférieure : (←)



Sur le côté droit du siège ont été tracées également quatre lignes verticales, les trois premières complètes, la quatrième légèrement mutilée à sa partie inférieure : (←)



La pierre est en très mauvais état, rongée par le salpêtre. L'extrémité antérieure des deux pieds s'est séparée du reste de la statue; cette séparation résulte de quelque choc récent, car la cassure est encore toute fraîche.

Cette statue paraît être une réplique exacte de la statue n° 22558 du British Museum, représentant aussi *la royale mère Teti-sheri;* mais tandis que cette dernière est complète la nôtre a perdu son torse et sa tête. Les quatre lignes de textes sur la face gauche du siège sont identiques sur la statue du British Museum[1] et sur la statue de l'Institut français du Caire, et il est à supposer que le reste des inscriptions, invisible sur les photographies du *Guide* du British Museum, était identique également[2].

[1] Cette statue porte sur le *Guide to the Egyptian Collections in the British Museum* (1909) le n° 187; elle est reproduite en photographie à la page 113 de ce Guide. *Ibid.*, p. 114, *Teta-Khart* est dite *femme* du roi Ahmôsis I^er^, alors qu'elle paraît avoir été plutôt *son aïeule*. Voir une autre photographie dans Budge, *A History of Egypt*, t. IV (1902), p. 64. La statue a été signalée aussi par M. Daressy (*Ann. du Serv. des Antiq.*, IX, 1908, p. 137).

[2] Pour les monuments qui nous ont conservé le nom de la mère royale Teti-sheri, cf. mon *Livre des Rois d'Égypte*, t. II, p. 159-160. Nous savons, par la stèle trouvée à Abydos en 1903, que Teti-sheri était aussi *grande épouse royale*, .

Il est regrettable que nous ne possédions aucun renseignement concernant le lieu de provenance de cette statue ni de celle du British Museum.

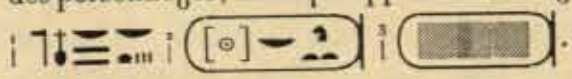
7

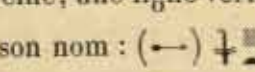
Fragment de stèle en grès dur. — Hauteur : o m. 28 cent.; largeur : o m. 27 cent.; épaisseur : o m. 07 cent. (XVIII[e] dynastie).

Devant une table d'offrandes chargée de provisions sont debout deux personnages, le roi Ahmôsis et sa femme la reine Ahmès-Nofritari (←). Le roi est coiffé du casque  muni de l'uræus et au-dessus de lui est figuré le disque solaire. Il est vêtu du long manteau funéraire descendant jusqu'un peu au-dessus des chevilles. Le bras gauche, replié sur la poitrine, tient les attributs d'Osiris, fouet  et houlette , tandis que le bras droit, ballant, tient le . Il s'agit donc du roi défunt identifié à Osiris.

La reine est également vêtue d'une longue robe très ample tombant jusqu'aux chevilles; elle est coiffée du disque aux longues plumes  reposant sur la *coufieh* à tête de vautour. Le bras gauche, replié sur la poitrine comme celui du roi, tient un fouet recourbé à trois lanières; quant au bras droit il est complètement détruit.

Au-dessus de la table d'offrandes on lit les restes d'une légende en trois lignes verticales orientées de droite à gauche (←), c'est-à-dire en sens inverse des personnages, mais qui appartient, malgré cette orientation, au roi divinisé :



Devant la tête de la reine, une ligne verticale mutilée à sa partie postérieure nous donne également son nom : (←) .

Nous avons donc affaire à une de ces nombreuses stèles relatives au culte dont le roi Ahmôsis, fondateur de la XVIII[e] dynastie, et sa femme, la reine Ahmès-Nofritari, furent l'objet, à Thèbes principalement, après leur mort.

8

Fragment de cône funéraire en argile cuite. — Hauteur : o m. 10 cent. Plus grand diamètre, sur la face inscrite : o m. 08 cent.; plus petit diamètre,

sur la face brisée : 0 m. 07 cent. D'après les noms des personnages ce cône appartient au début de la XVIII[e] dynastie.

On y lit quatre lignes verticales d'inscriptions :



Ce cône me paraît être une réplique d'un cône déjà connu, conservé au Musée du Caire et publié jadis par M. Daressy dans son *Recueil de cônes funéraires*, n° 20 (*Mission archéologique française du Caire*, t. VIII, p. 275)[1], sous la forme ci-contre.



Si ma lecture est exacte, ce cône ne serait donc pas inscrit au double nom d'Ahmès-Ahmès (?) et d'Aah-hotep, comme le pensait M. Daressy, mais bien au nom unique d'*Ahmès, né d'Aah-hotep*, le père et le fils ayant exercé à Thèbes la même fonction, (var. ) « *préposé aux esclaves* », titre assez vague, on le voit, et, en tout cas, des plus modestes.

9

Moule de cône funéraire en calcaire dur. — Hauteur : 0 m. 05 cent.; diamètre de la face inscrite : 0 m. 068 mill. à 0 m. 070 mill.

Le creux qui servait à bien tenir en main le moule au moment de frapper l'empreinte sur l'argile du cône est très nettement caractérisé.



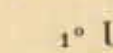
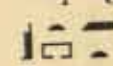
La légende, en trois lignes verticales, est au double nom du scribe parfait *Paï* et de son fils, le scribe parfait *Nib-Ré* : (←)

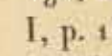
Je ne connais pas de cône aux noms de ces deux individus; tout au moins le *Recueil de cônes funéraires* publié par M. Daressy[2] n'en signale-t-il aucun.

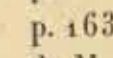
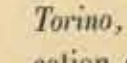
[1] Cf. aussi p. 303. Voir encore le cône n° 5, également au Musée du Caire, portant les mêmes noms et le même titre, mais avec quelques variantes orthographiques (p. 273 et 302 de la publication de M. Daressy).

[2] Dans les *Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire*, t. VIII.

Ces personnages sont, par contre, signalés sur un certain nombre d'autres monuments, dont voici la liste :

1° Une stèle funéraire en grès du British Museum au nom du , fils du  (Maspero, *Rec. de trav.*, II, p. 182-183; Budge, *Guide British Museum 1909*, p. 239, et *ibid.*, *Sculpture*, p. 132, n° 467 [=276]; Lieblein, *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, n°s 689 et 1957)[1].

2° Une petite stèle en calcaire au Musée de Turin, n° 307 (Orcurti, *Catalogo*, II, p. 104, n° 186, et Fabretti, Rossi e Lanzone, *Regio Museo di Torino*, I, p. 163, n° 1589; Maspero, *Rec. de trav.*, II, p. 182), aux noms du  et de son fils chéri  (cf. encore Lieblein, *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, n° 662).

3° Une autre stèle du Musée de Turin, n° 123 (Maspero, *Rec. de trav.*, II, p. 183; Orcurti, *Catalogo*, II, p. 121, n° 267; *Regio Museo di Torino*, I, p. 163, n° 1590), au nom du . — La restitution de M. Maspero corrige la lecture donnée par les auteurs du *Regio Museo di Torino*, qui est . — Cette stèle ne porte aucune indication généalogique.

4° Une troisième stèle du Musée de Turin, n° 134 (Orcurti, *Catalogo*, II, p. 109, n° 214; *Regio Museo di Torino*, I, p. 163-164, n° 1591; Lieblein, *op. cit.*, n° 1987), aux noms de trois personnages :

a. (lire);

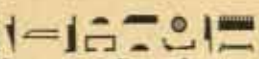
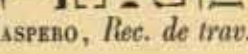
b. (*id.*) (*id.*) ;

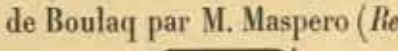
c. (*id.*) (*id.*) .

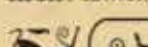
Aucune indication ne nous est donnée concernant la parenté de Nakht-Amon et de Khâï avec Nib-Ré; il n'est pas dit qu'ils aient été ses fils, mais la chose paraît être prouvée par la stèle ci-dessous du Louvre.

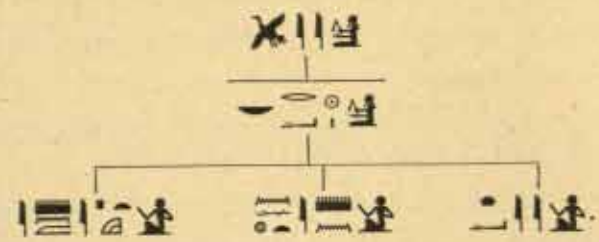
5° Une stèle du Musée du Louvre (Inv. 4194; Pierret, *Rec. d'inscr. inédites du Musée égyptien du Louvre*, t. I, p. 109; Lieblein, *op. cit.*, n° 2068) est au

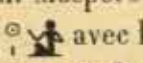
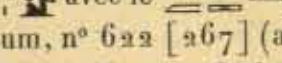
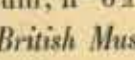
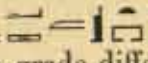
[1] Ancienne collection Belmore (cf. pl. X *b* du *Catalogue*).

nom du , dont le père est le . Cf. aussi Maspero, *Rec. de trav.*, II, p. 191.

6° Enfin, je pense que l'on peut encore attribuer à ce même *Nib-Ré* le disque en calcaire compact provenant de Gournah et signalé jadis au Musée de Boulaq par M. Maspero (*Rec. de trav.*, III, p. 103) au nom du  (cf. Lieblein, *op. cit.*, n° 1918).

Ce personnage est attaché au culte d'un roi Amenhotep, qui est certainement *Amenhotep I^er^*, car le monument du Caire mentionne en même temps un . *Nib-Ré* a donc vécu dans la première partie de la XVIII^e^ dynastie, au plus tôt sous Amenhotep I^er^, mais peut-être plutôt sous son successeur Thoutmôsis I^er^. En réunissant les indications de parenté fournies par les sept monuments ci-dessus, nous obtenons la généalogie suivante :



La question posée par M. Maspero (*Rec. de trav.*, II, p. 182) relativement à l'identité de notre  avec le  de la stèle de  au British Museum, n° 622 [267] (ancienne collection Belmore, pl. XVIII : cf. Budge, *Guide British Museum, Sculpture*, 1909, p. 172; Lieblein, *Dictionnaire de noms hiéroglyphiques*, n° 684; Maspero, *op. cit.*, p. 181), me semble pouvoir être résolue par l'affirmative. M. Budge (*Guide Brit. Mus., Sculpture*, p. 172) a rangé cette stèle sous la XIX^e^ dynastie, mais plusieurs parmi les personnages qu'elle représente portent des noms qui sont nettement du début de la XVIII^e^ dynastie : Kamès et Ouadjmès, par exemple. Le tout serait de voir si le titre  est identique à celui de , ou bien s'il marque un grade différent (probablement plus élevé) dans la hiérarchie des fonctionnaires de la nécropole thébaine au début du Nouvel Empire.

10

Stèle cintrée en grès (bon style de la XVIII^e^ dynastie). Hauteur : o m. 5o c.; largeur : o m. 33 cent.; épaisseur : o m. 09 cent.

Cette stèle est seulement peinte et n'a pas été gravée; aussi est-elle très effacée. Le bas, sur une hauteur de o m. 165 mill., apparaît aujourd'hui complètement fruste, et l'on ne saurait dire avec exactitude s'il a jamais porté une décoration.

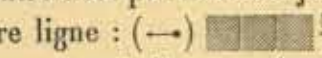
Le tableau représente, sur une natte épaisse de un centimètre et peinte en jaune avec petites rayures verticales rouges, deux personnages. A droite, un homme debout (—•) fait offrande au *fils royal de Kouch* Mérimès (•—) assis sur le siège à pieds de lion.

Le personnage était peint en rouge, mais il est très effacé et l'on ne distingue plus ni son costume ni sa tête. Il tient à deux mains et obliquement un long étui (?) divisé sur sa longueur en zones de couleurs diverses (jaunes, blanches (?) et rouges), et terminé à sa partie supérieure par une fleur peinte en noir et blanc et qui semble sortir de l'intérieur de l'étui.

Entre les deux personnages une table ⊤, à pied noir et plateau décoloré en blanc (jadis jaune ou rouge), est chargée d'un pain rond, de plusieurs pains allongés et d'autres offrandes assez peu distinctes entassées par-dessus les pains.

Mérimès, à gauche, est assis sur le siège à pieds de lion peints en noir et surélevés (au lieu de porter directement sur le sol, chacun d'eux repose sur un petit support rectangulaire dessiné au simple trait rouge); le dossier du siège est ornementé de zones jaunes rayées transversalement de rouge. Le vice-roi d'Éthiopie est vêtu d'un justaucorps jaune, très mutilé, et d'un grand jupon descendant de la ceinture jusqu'au-dessus des chevilles; ce jupon est aujourd'hui blanc mais il n'est pas certain que ce soit là son ancienne couleur. Les bras sont ornés de larges bracelets jaunes à larges rayures transversales rouges. Au cou était un large collier, qui a complètement disparu. Le visage, mutilé, les mains et les pieds, étaient peints en rouge. La perruque est striée verticalement de fines rayures légèrement gravées et elle est peinte en jaune. Le petit bonnet funéraire la surmonte, peint aussi en jaune. Mérimès a le bras

gauche tendu en avant dans la direction de la table d'offrandes, tandis que la main droite est relevée à hauteur du visage pour saisir la fleur présentée par l'individu adorant.

Ce dernier avait une légende de trois lignes verticales d'hiéroglyphes noirs sur fond jaune et séparées entre elles par des filets jaunes; il ne reste que trois signes au bas de la première ligne : (→) . De la légende de Mérimès, qui comptait également trois lignes, orientées en sens inverse (←), on peut encore lire ceci : .

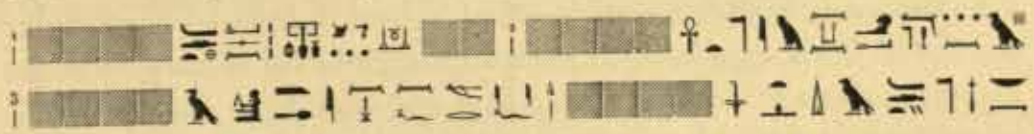
Nous avons donc là une stèle relative au culte funéraire dont fut l'objet après sa mort le vice-roi d'Éthiopie, fils d'Amenhotep III, Mérimès, qui nous est connu par une quantité d'autres monuments, mais pour qui, tout au moins à ma connaissance, il n'existait jusqu'à présent que peu de traces d'un culte. Il est regrettable que cette stèle ne porte aucune indication géographique, car il aurait pu être intéressant d'apprendre grâce à elle dans quelle région de l'Égypte le vice-roi d'Éthiopie Mérimès fut adoré à l'égal d'un dieu après sa mort [1].

11

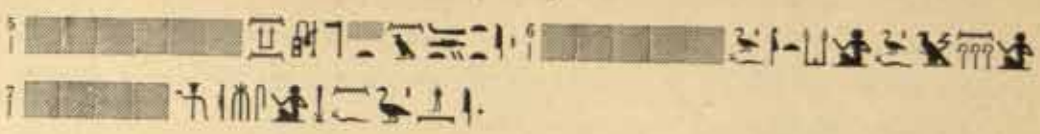
Fragment inférieur de gauche d'une stèle de grès. — Hauteur : 0 m. 20 cent.; largeur : 0 m. 175 mill.; épaisseur : 0 m. 07 cent.

Du tableau on ne voit plus que les pieds d'un dieu, probablement assis et dont le siège reposait sur un petit socle (←), et le pied d'un personnage debout (→) sur le sol et faisant face au dieu. Entre les deux personnages était un autel, dont il ne reste également que la partie inférieure du pied.

L'inscription tracée au-dessous du tableau comptait sept lignes horizontales d'hiéroglyphes assez bien exécutés et orientés de droite à gauche (←); il ne reste que la fin de chaque ligne, sans qu'il soit possible de préciser au juste l'étendue de la partie manquante :



[1] Voir les principaux monuments de Mérimès dans mon *Livre des Rois*, t. II, p. 336-338.



D'après les titres et les noms propres des personnages, et aussi en raison de la mention du dieu Horus comme divinité principale, il semble bien que cette stèle soit originaire d'Edfou et que nous ayons à la ranger sous la XVIII[e] dynastie.

12

Fragment de stèle en calcaire friable, arrondie à sa partie supérieure. — Hauteur : 0 m. 19 cent.; largeur : 0 m. 18 cent.; épaisseur : 0 m. 04 cent.

A gauche, devant le dieu Harmakhis assis, sont représentés l'un au-dessus de l'autre sept poissons (←), dont pas un seul n'est conservé de façon intégrale. En face de ces poissons, à droite, le dieu, probablement hiéracocéphale mais dont la tête est brisée ainsi que les bras et le haut des jambes, est assis sur le siège habituel (→); il tient le sceptre ⌡ et probablement aussi le ☥ de l'autre main. Il est coiffé du disque solaire et de l'uræus, ⲱ. Devant ce disque on lit verticalement : (→) , et derrière le dieu, verticalement aussi : (→) .

Il semble que cette scène n'ait constitué que la décoration du cintre et que la stèle se soit encore continuée au-dessous de ce tableau, sur une hauteur indéterminée.

Travail rapide et grossier, probablement d'époque ramesside.

13

Stèle calcaire, dont les bords sont complètement effrités. — Hauteur : 0 m. 42 cent.; largeur : 0 m. 32 cent. Mauvais style de la dernière période ramesside.

Le tableau du haut représente le défunt, debout, à droite (→), en adoration devant Osiris momiforme et coiffé du bonnet du sud et des plumes, , Isis sans diadème et tenant le sceptre ⌡, et une autre déesse détruite dont il ne reste que le sceptre ⌡ et la main gauche qui le tient. Les trois divinités sont représentées debout et dans le sens →.

Au-dessus d'Osiris : (←)

Au-dessus d'Isis : (←)

Le défunt porte un long costume descendant jusqu'aux chevilles.

Au-dessus de ce tableau, quatre lignes horizontales, en assez mauvais état, donnent le proscynème habituel, dont toute la fin est détruite : (←)

La stèle paraît avoir été cintrée; mais on ne voit plus rien de ce qui pouvait être figuré dans le cintre.

14

Fragment de stèle (?) en grès rosé. — Hauteur : 0 m. 25 cent.; plus grande largeur : 0 m. 195 mill.; épaisseur : 0 m. 05 cent.

Ce fragment contient les restes de douze lignes d'hiéroglyphes (←) assez finement taillés; chaque ligne mesure 0 m. 022 mill. de hauteur et sa longueur varie entre 0 m. 19 cent. et 0 m. 14 cent., suivant la forme du fragment. Les lignes 3 à 11 inclus paraissent être complètes à leur début; toutes, au contraire, sont mutilées à leur fin. Enfin le nombre des lignes manquant au début de la stèle est indéterminé (voir pl. III).

Ligne 1 : aucun signe n'est plus lisible.

Ligne 2 :

Ligne 3 :

Ligne 4 :

Ligne 5 :

Ligne 6 :

Ligne 7 :

Ligne 8 :

Ligne 9 :

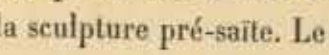
Ligne 10 : 

Ligne 11 : 

Ligne 12 : aucun signe n'est plus lisible.

15

Socle et pieds d'une statue marchant, en albâtre compact, originaire d'Akhmim, au nom d'un certain Osorkon-ânkh. — Largeur du socle : 0 m. 138 mill.; hauteur du socle : 0 m. 075 mill.; longueur du socle (de l'avant à l'arrière) : 0 m. 295 mill. Plus grande hauteur de la partie conservée, mesurée au pilier vertical contre lequel était adossée la statue : 0 m. 17 cent. Cette statue a été déjà décrite en 1887 par Bouriant dans le *Recueil de travaux*, t. IX, p. 91.

A en juger d'après le peu qui en reste, cette statue devait être très belle; c'est un bon spécimen de la sculpture pré-saïte. Le nom propre  nous montre, d'autre part, que ce monument date de la XXII[e] ou de la XXIII[e] dynastie.

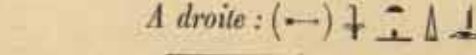
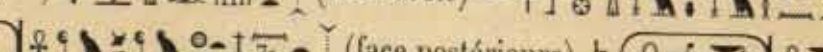
Le pilier contre lequel était adossé le personnage portait sur sa face postérieure deux lignes verticales (←) de beaux hiéroglyphes finement sculptés; mais il ne reste de chaque ligne que les derniers signes :

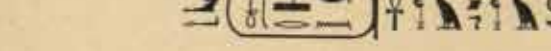
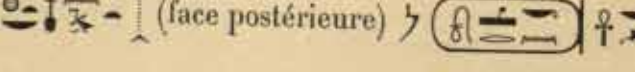


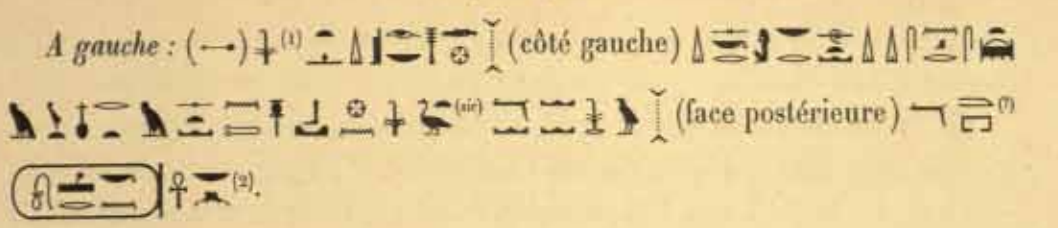
Sur la face gauche de ce même pilier, entre le pied gauche de la statue et le bord postérieur du pilier, on voit encore la partie inférieure de trois lignes orientées →, et que ne sépare entre elles aucun filet :



La face verticale du socle porte sur tout son pourtour une ligne horizontale consistant en deux proscynèmes affrontés qui commencent au milieu de la face antérieure et vont se terminer, l'un par la face droite, l'autre par la face gauche, sur le milieu de la face postérieure où ils se rejoignent à nouveau :

A droite : (←)  (côté droit) 

 (face postérieure) .

A gauche : 

16

Table d'offrandes en grès, présentant l'aspect et les dimensions indiqués par le *schéma* ci-contre (fig. 1) :

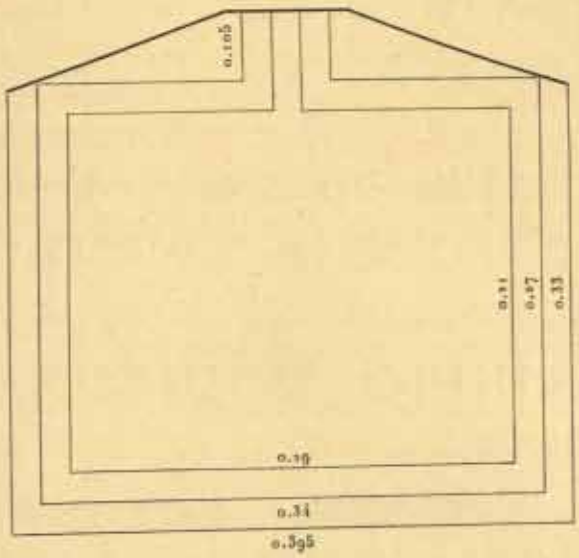
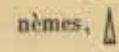


Fig. 1.

La largeur est de 0 m. 395 mill. et la plus grande longueur, mesurée au bec, est également de 0 m. 395 mill. L'épaisseur est de 0 m. 11 cent. en moyenne, mais elle n'est pas très régulière, le dessous de la pierre n'ayant pas été ravalé de façon parfaite.

La surface supérieure est encadrée par un double filet, dont le plus extérieur mesure 0 m. 34 cent. en largeur et 0 m. 27 cent. en longueur, et dont le plus intérieur mesure 0 m. 29 cent. de largeur et 0 m. 21 cent. de longueur. La largeur du bec est de 0 m. 09 cent. et sa longueur est un peu plus grande, soit 0 m. 105 mill. Les extrémités du bec sont raccordées de chaque côté aux bords de la table par une arête oblique, rectiligne.

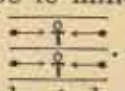
On ne peut déterminer avec exactitude si la surface rectangulaire limitée par le cadre a porté jadis une décoration; il ne reste, en tout cas, rien qu'une petite ligne, longue de quelques centimètres, perpendiculaire au grand côté

(1) Le signe  est commun aux deux proscynèmes, .

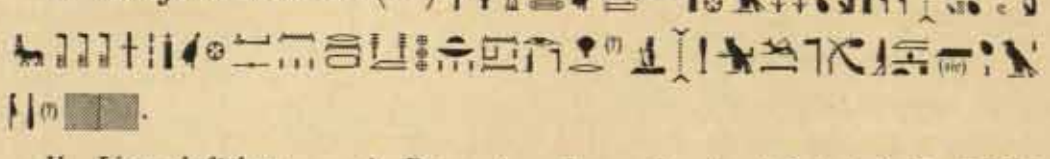
(2) Le signe  est commun aux deux proscynèmes, .

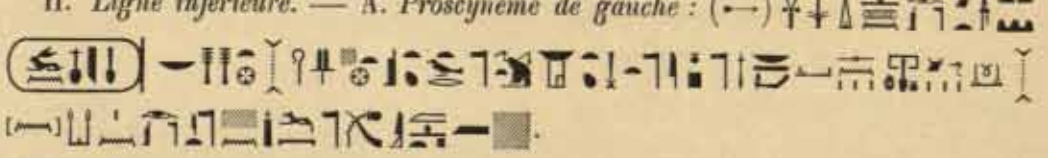
de la table et partant de ce grand côté, à l'opposé du bec et sur l'axe longitudinal même du monument.

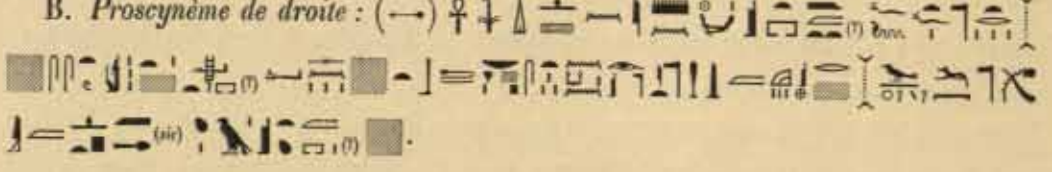
Sur la tranche, tout autour de la table, ont été gravées deux lignes horizontales superposées d'hiéroglyphes. Chacune de ces lignes est haute de o m. o3o mill. à o m. o35 mill. Les hiéroglyphes sont gravés en creux très accentué et sont de forme assez mauvaise; le grès s'étant usé ils sont par endroits très difficiles à déchiffrer.

Ces deux lignes contiennent chacune deux proscynèmes affrontés, partant chacun du signe ☥ qui occupe le milieu du petit côté de la tranche correspondant au bec de la table : . L'ensemble forme donc quatre proscynèmes qui vont se rejoindre dos à dos sur le long côté opposé au bec.

I. *Ligne supérieure.* — A. *Proscynème de gauche :* 

B. *Proscynème de droite :* 

II. *Ligne inférieure.* — A. *Proscynème de gauche :* 

B. *Proscynème de droite :* 

17

Tablette de schiste noir, rectangulaire. — Largeur : o m. 195 mill.; hauteur : o m. 154 mill.; épaisseur : o m. 018 mill. La partie plane ne mesure

que o m. 184 mill. de largeur, les onze millimètres restants étant occupés par une partie arrondie et sculptée, malheureusement brisée à sa partie supérieure et dont il n'est pas aisé de définir la raison d'être (voir pl. IV).

Chacune des faces (recto et verso) de cette tablette est divisée en douze compartiments, disposés en trois registres superposés de chacun quatre compartiments (voir ci-contre fig. 2), et cette disposition fait immédiatement songer, soit aux 12 mois de l'année, soit plutôt aux 12 heures du jour et aux 12 heures de la nuit. Les douze compartiments du verso sont rigoureusement carrés et mesurent chacun o m. 04 cent. de côté, tandis que ceux du recto sont un peu plus hauts que larges (o m. 044 mill. × o m. 38 cent.); ces dimensions des cases du recto n'ont, du reste, rien d'absolu, et l'on constate des écarts de 1 à 2 millimètres de l'une à l'autre.

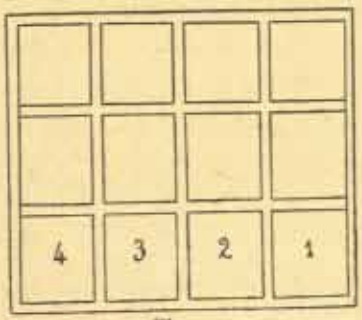


Fig. 2.

Le monument est resté inachevé : les quatre compartiments du registre inférieur du recto portent seuls, en effet, une décoration, tandis que les huit autres du recto et tous ceux du verso sont restés vides.

L'angle supérieur de gauche de la face verso est brisé.

Le compartiment de droite (n° 1) du registre inférieur de la face recto porte deux lignes horizontales d'inscriptions tracées l'une à son sommet, l'autre à sa base : (←)



Le compartiment n° 2 porte :


(1).

Le compartiment n° 3 contient aussi deux lignes horizontales de textes qui le remplissent complètement : (←)



(1) Le signe est tourné en sens inverse.

Enfin le compartiment de gauche (n° 4) comporte un dieu occupant toute la hauteur et devant qui est tracée, sur toute la hauteur, une ligne verticale d'hiéroglyphes : (←) .

Sur la nature de cet objet et sur sa destination je n'ai aucun renseignement précis à donner. Il est probable que nous avons affaire là à quelque tablette astronomique. Mais, si cette explication est exacte, que faut-il penser du motif sculpté sur la tranche et qui me paraît représenter un verrou —?

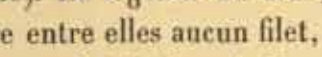
18

Stèle de grès, cintrée et peinte en rouge et dont la couleur est assez bien conservée (époque gréco-romaine). Haut. : 0 m. 45 cent.; larg. : 0 m. 31 cent. A part quelques légères cassures la surface de la stèle est en bon état (voir pl. V).

Au sommet le cintre est occupé par un disque ailé flanqué de deux uræus et dont les ailes épousent la forme arrondie du cintre. Ce disque surmonte et encadre de ses ailes retombantes la barque solaire portant le scarabée inscrit dans le disque.

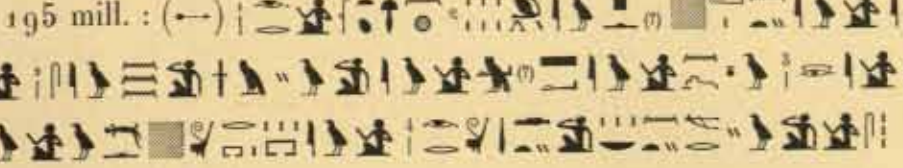
Le tableau, dont la hauteur est de 0 m. 16 cent. et dont la largeur va en diminuant du haut vers le bas de 0 m. 265 mill. à 0 m. 250 mill., contient trois personnages. A droite, le dos courbé et la main droite appuyée sur le bâton vertical des vieillards, un homme est debout (←) devant Osiris et un petit dieu complètement nu qui n'a pas de légende mais qui est certainement Horus enfant, l'Harpocrate des Grecs. La silhouette de cet homme est fort mauvaise : le corps est beaucoup trop large en comparaison de sa faible hauteur. Le costume, drapé à la grecque, est court et ne recouvre pas les genoux; la perruque est frisée. Le pied droit repose à plat sur le sol, tandis que le gauche ne porte que sur son extrême pointe. Aucune légende n'accompagne cette figure du défunt.

Osiris (←), momiforme et coiffé du diadème *atef* sans cornes, , est debout sur le petit piédestal —; il porte la barbe longue et pointue. Les deux bras,

repliés sur la poitrine, tiennent le fouet  (bras droit) et la houlette  (bras gauche). La légende du dieu, écrite en deux petites lignes verticales que ne sépare entre elles aucun filet, donne son nom : .

Devant Osiris, le petit dieu, nu et coiffé de la perruque frisée et de la tresse des enfants, portait peut-être quelque attribut dans sa main droite, mais il ne reste plus rien de visible.

Au-dessous de ce tableau et séparées de lui par un double filet taillé dans la pierre, nous avons cinq lignes horizontales dont les quatre premières en hiéroglyphes et la cinquième en grec. Toutes ces lignes sont séparées entre elles par un filet rouge gravé dans la pierre, mais le filet terminant la stèle et formant le bord inférieur de la ligne 5 n'a pas été gravé, mais simplement peint en rouge.

Ces lignes mesurent 0 m. 11 cent. de hauteur totale et leur longueur va en diminuant de 0 m. 25 cent. en haut à 0 m. 24 cent. en bas; la dernière ligne hiéroglyphique n'occupe pas toute la largeur de la stèle, mais seulement 0 m. 195 mill. : 

ΙΩΠΥΡΟΣ ΡΟΔΙΟΣ.

19

Inscription grecque tracée légèrement à la pointe sur un bloc calcaire en forme de rectangle, haut de 0 m. 21 cent., large de 0 m. 43 cent. et épais de 0 m. 06 cent.

La surface couverte par l'inscription est en léger creux par rapport à l'ensemble du bloc; elle mesure 0 m. 375 mill. de largeur sur 0 m. 15 cent. de hauteur. Elle est encadrée sur le bord en relief et sur ses quatre côtés par un filet continu.

La pierre est bien conservée, sauf un léger éclat à l'angle inférieur de droite, lequel, du reste, n'empiète pas sur l'inscription.

L'inscription comprend cinq lignes horizontales hautes chacune de 0 m. 020 mill. à 0 m. 023 mill., et sous la gravure des caractères on voit encore très nettement les lignes à la pointe, plus légèrement tracées, qui ont servi au

graveur à mettre en place ses lettres. Ces dernières sont soignées, et en général très lisibles; seules sur la partie de droite quelques-unes sont un peu moins nettes :

ΕΛΕΑΣΑΡΟΣΝΙΚΟΛΑΟΥ
ΗΓΕΜΩΝΥΠΕΡΕΑΥΤΟΥ
ΚΑΙΕΙΡΗΝΗΣΤΗΣΓΥΝΑΙ
ΚΟΣ ΤΟ ΩΡΟΛΟΓΙΟΝ
— ΚΑΙ ΤΟ ΦΡΕΑΡ —

Ἐλεάζαρος Νικολάου
ἡγεμὼν ὑπὲρ ἑαυτοῦ
καὶ Εἰρήνης τῆς γυναι-
κὸς τὸ ὡρολόγιον
καὶ τὸ φρέαρ.

Éléazar, fils de Nicolas, le chef, pour lui-même et pour Irène sa femme [a établi] ce cadran et ce puits.

A a la forme A; K a les deux hastes courtes, ϰ; enfin O et Ω sont moins hauts que les autres lettres.

20

Zodiaque circulaire, tracé sur une plaque carrée (0 m. 22 cent. × 0 m. 22 cent.) en calcaire extrêmement dur, de 0 m. 06 cent. d'épaisseur. Ce double zodiaque de travail romain, comprenant trois cercles concentriques dont les diamètres respectifs mesurent 0 m. 20 cent., 0 m. 12 cent. et 0 m. 06 cent. de longueur, a été décrit une première fois par M. Daressy en 1901 [1], qui l'avait vu quelques années auparavant chez un marchand du Caire, et qui ignorait ce que le monument était devenu depuis. Dans son article intitulé *L'Égypte céleste*, publié en tête du présent volume [2], M. Daressy a fait à nouveau mention de ce zodiaque et en a publié une photographie renversée, d'après un estampage qu'il avait pris jadis, mais toujours « sans savoir ce qu'est devenu l'original ». Or, c'est précisément cet original, acheté par la suite, probablement par Bouriant, au marchand chez qui M. Daressy l'avait vu et estampé, que j'ai retrouvé à l'Institut français d'archéologie, et dont je publie une nouvelle photographie, directe cette fois, qui permettra de rendre aux figures leur orientation exacte et au monument son véritable caractère (voir pl. VI).

Le Caire, juillet 1915. H. Gauthier.

[1] *Notes et remarques*, § CLXXXI, dans le *Recueil de travaux*, t. XXIII, p. 126-127. — [2] Voir ci-dessus, p. 25 et pl. II.

LE
CERCUEIL DE KHU-N-ATEN

PAR

M. GEORGES DARESSY.

Lorsque M. Th. Davis découvrit en 1907, à Biban el Molouk, une tombe dans laquelle des objets au nom de la reine Tiyi étaient mélangés à d'autres marqués des cartouches de Khu-n-Aten, les égyptologues manifestèrent un étonnement profond à la nouvelle que le cercueil était, selon toute apparence, celui du roi hérétique et que les fragments de squelette qu'il renfermait devaient être les restes de ce personnage énigmatique.

Que l'ennemi acharné d'Amon, qui pour mieux combattre ses prêtres avait quitté la cité historique et fondé au loin une nouvelle capitale, eût reçu la sépulture à Thèbes, forcément au su de ses anciens adversaires qui avaient la surveillance de la nécropole royale, cela renversait les idées qu'on avait pu se faire sur l'âpreté de la lutte religieuse qui avait alors bouleversé tout le pays. L'examen médical auquel le Dr Elliot Smith avait soumis les restes de la momie n'avait satisfait qu'à moitié les historiens : on avait peine à croire qu'un souverain mort à moins de trente ans eût pu, dans un règne si court, exercer une influence si considérable sur les destinées de son royaume.

La publication faite par M. Th. Davis de tout ce qui pouvait procurer quelque éclaircissement sur le sujet, description de la tombe, résumé de la vie de la reine Tiyi par M. Maspero, exposé des observations du Dr Elliot Smith, catalogue illustré de tous les objets trouvés[1], mit entre les mains des savants tous les documents qui paraissaient propres à l'étude du problème. Comme il ne semblait pas possible d'extraire de cet ensemble autre chose que ce

[1] Theodore M. Davis, *The Tomb of Queen Tiyi*, London, 1910.

que les premières études y avaient fait reconnaître, le silence se fit en attendant que des documents nouveaux, venus du dehors, vinssent confirmer ou réduire à néant les théories qui avaient été émises.

Au moment de la découverte le cercueil était dans un état pitoyable; déjà mutilé avant son introduction dans la tombe par suite de haine politique ou religieuse, il avait surtout souffert de l'eau, qui avait pénétré dans le réduit où on l'avait enfermé; le bois était pourri, semblable à de l'amadou; les feuilles d'or étaient déchirées[1], les incrustations tombées; aussi lorsque je dressai le catalogue de la trouvaille il pouvait y avoir hésitation sur la place à assigner à quelques-uns des débris. Depuis, le couvercle a été reconstitué au Musée du Caire[2], et un examen minutieux de tous les fragments a permis de faire certaines constatations qui ne sont pas sans intérêt. Je vais donc refaire la description sommaire du cercueil en insistant sur les modifications à apporter à la première notice[3].

La cuve et le couvercle sont en bois d'if ou de cèdre : chaque partie était creusée dans un seul bloc, les pieds du couvercle formaient un troisième morceau, le visage un quatrième. Le tout était en fort mauvais état par suite du séjour dans l'eau : le bois était sans consistance, crevassé en tous sens, rétracté. Le couvercle parvenait brisé en une demi-douzaine de morceaux; quant à la cuve, il n'en subsistait pour ainsi dire rien. La longueur est de 1 m. 83 cent., la largeur maximum de 0 m. 57 cent., et l'épaisseur des bords de 0 m. 025 mill.; ceux-ci n'étaient pas plats mais munis d'une feuillure assurant l'assemblage parfait de la cuve et du couvercle complété par des tenons plats entrant dans des mortaises.

La coiffure imite une perruque à boucles en tire-bouchon, identique à celle des têtes couvrant les canopes en albâtre trouvés dans la même tombe. Toutes les boucles partent du sommet de la tête : sur la moitié postérieure elles pendent jusqu'au cou, qu'elles laissent néanmoins dégagé; sur la moitié antérieure

[1] Les feuilles d'or garnissant intérieurement le cercueil étaient décollées et celles du couvercle étaient retombées sur la momie; c'est ce qui a fait croire, au premier examen (cf. Maspero, *Le Tombeau de la reine Tiyi*, dans *Causeries d'Égypte*, p. 343), que la momie, habillée de linge élimé, avait été «roulée ensuite dans une dizaine de lames d'or flexible qui lui formaient une gaine lâche».

[2] Maspero, *Guide du Visiteur*, édition 1915, n° 3873.

[3] Davis, *The Tomb of Queen Tiyi*, p. 16.

elles diminuent successivement de longueur de manière à n'arriver seulement que tout au haut du front sur le devant, tandis qu'en dessous se montrent six rangées de boucles semblables se superposant en échelle, dont les extrêmes pointes antérieures arrivent à la base du cou, et qui se réduisent aussi de longueur au fur et à mesure qu'elles approchent du front. Cette coiffure est formée d'un grand nombre de petites plaques d'ébène noire, fixées sur le couvercle par des chevilles, et devait être entièrement dorée. Sur le front se dresse l'uræus en bronze (n° 5 du catalogue) ayant les cartouches du Disque gravé sur le cou, et dont la queue ondule jusqu'au sommet de la tête du cercueil.

Tout le milieu du masque, formé d'une feuille d'or assez épaisse, a été arraché dans l'antiquité. Les yeux étaient incrustés; leur pourtour et les sourcils sont en verre bleu. La barbe en bois, fixée par un tenon carré, était recouverte de plaquettes de verre bleu lapis serties dans des bandes d'or dessinant les tresses que formait cet appendice factice.

Le corps est entièrement couvert de plumes en incrustations, sauf le haut du buste caché par un large collier. Pour cela on l'avait revêtu, de la tête aux pieds, d'une feuille d'or résistante, puis, après y avoir tracé le dessin projeté, on avait découpé au ciseau les parties à enlever, creusant le bois à un demi-centimètre de profondeur, ce qui ne laissait qu'un réseau de minces cloisons encore recouvertes d'or entre les trous préparés pour la décoration lapidaire. La dimension et la forme des plumes variant suivant la position sur le corps, on peut presque dire que sur les quinze cents logements préparés il n'y en avait pas deux identiques, et comme les plaques pour incruster étaient taillées rigoureusement sur la mesure de l'emplacement qu'elles devaient occuper, on voit quel travail il a fallu pour parfaire cette brillante décoration.

Les matériaux employés pour les incrustations sont :

1° La cornaline rouge ou rose, qui était fixée dans l'alvéole du bois par du plâtre blanc;

2° Le verre bleu foncé, imitant le lapis-lazuli, posé dans du plâtre teint en bleu;

3° Le verre bleu clair, jouant la turquoise, serti dans du plâtre teint en vert;

4° Le gypse cristallisé blanc, transparent, monté sur du plâtre blanc.

Les ornements du collier se succèdent dans cet ordre :

1° Demi-cercles en cornaline;

2° Triangles épointés bleus avec sillons verticaux;

3° Languettes blanches;

4° Fruits en relief, dorés sauf un segment turquoise. Ils alternent avec des damiers de dix carrés en longueur et cinq en hauteur, dont les cases dorées alternent avec des plaquettes successivement bleu, rouge, bleu, turquoise, bleu, les couleurs étant rangées en diagonale d'un rang au suivant;

5° Demi-cercles rouges séparant des triangles faits de trois pièces isolées : le sommet turquoise, le milieu rouge, la base bleue;

6° Fleurs dont les côtés sont bleus, le milieu rouge alternant avec des feuilles bleu turquoise;

7° Demi-cercles rouges;

8° Triangles bleus, à sommet coupé striés en hauteur;

9° Fleurs dont le haut est en émail vert foncé et le bas, strié, en bleu turquoise.

La décoration, simulant des plumes, est faite en deux types. Sur la poitrine et jusqu'au-dessous des bras croisés les plumes sont petites, ayant trois centimètres de longueur au plus, imbriquées, de la forme ci-contre, le pédoncule étant bleu foncé, le chevron central turquoise et l'extrémité arrondie en cornaline.



Les poignets portent des bracelets formés de plaquettes de verre bleu turquoise, striées transversalement, placées entre deux bordures bleu lapis. Les mains sont recouvertes d'une épaisse feuille d'or; elles sont fermées et tenaient probablement une crosse et un fouet (n° 7 du catalogue).

Pour le bas du corps on voit au milieu une colonne d'hiéroglyphes incrustés sur une bande d'or unie de 0 m. 055 mill. de largeur, s'étendant jusqu'à la pointe des pieds; sur les côtés sont des plumes plus grandes que celles du buste, qui ne sont pas imbriquées mais placées en files parallèles composées de chevrons alternativement lapis, turquoise, lapis et cornaline; de la poitrine aux pieds il n'y a que quatre longues plumes se faisant suite.

En résumé, c'est la même ornementation que sur les cercueils *richis*, mais

au lieu que les plumes soient peintes, comme sur les boîtes du commun, ou gravées sur feuille d'or, comme au sarcophage de la reine Aah-hotep, elles sont ici en mosaïque polychrome.

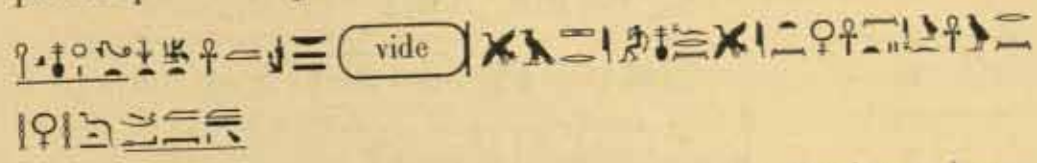
La décoration en pierres et émaux n'est placée que sur les parties visibles, couvercle et côtés de la cuve; le dessous de la cuve avait le même dessin seulement gravé sur la feuille d'or qui recouvrait le tout.

Sur la pointe des pieds et sur une bande unie qui fait le tour de l'extrémité inférieure se remarque une ornementation différente. Comme bordure, de tout petits carrés bleu turquoise et lapis alternés; au milieu des carrés bleus et cornaline; entre ces bandes, des motifs répétés symétriquement : fleur bleue à centre rouge, alternant avec des feuilles couleur turquoise.

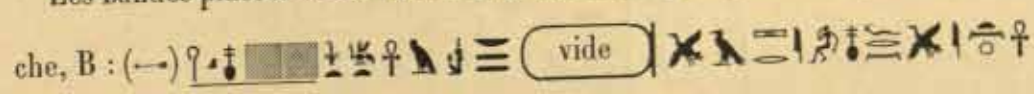
En haut de la cuve, juste sous le bord, s'étendait une bande ornée d'hiéroglyphes incrustés comme ceux du milieu du couvercle. Le dessous des pieds formait base plate chargée seulement de douze lignes d'hiéroglyphes gravés sur la feuille d'or. L'intérieur du cercueil était aussi entièrement revêtu de feuilles d'or mises en forme et collées; une colonne d'hiéroglyphes y était gravée tant sur le couvercle que sur la cuve. Au moment de la découverte ces feuilles étaient détachées et étaient tombées sur la momie, ce qui avait fait croire que cette dernière avait des bandelettes d'or [1].

Voici maintenant le relevé des diverses inscriptions que porte le sarcophage.

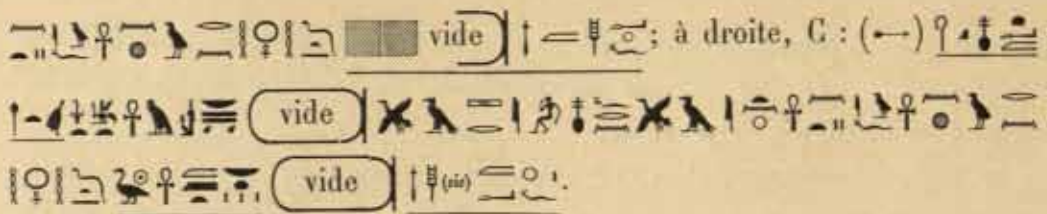
A. Bande au milieu du couvercle, de la poitrine aux pieds. Les hiéroglyphes sont incrustés comme les autres ornements; quelques signes sont gravés; d'autres, en gypse cristallisé, sont peints en dessous, si bien qu'on voit par transparence les plumes des oiseaux, les traits des personnages, etc. :



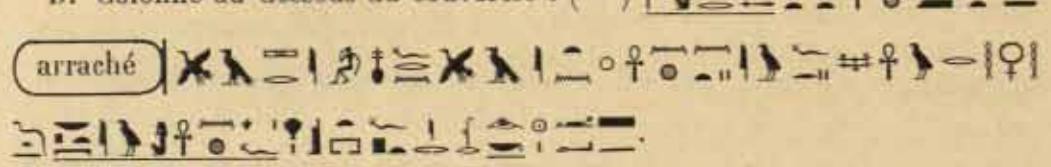
Les bandes placées sous le bord de la cuve sont presque identiques : à gauche, B : (←)



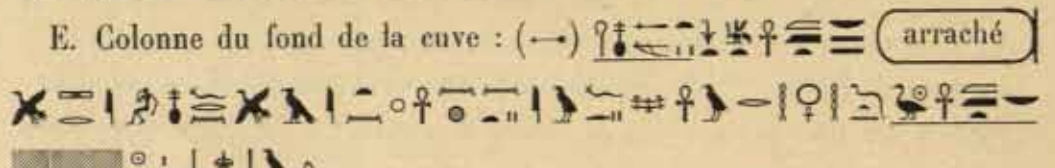
[1] Davis, *The Tomb of Queen Tiyi*, p. 2; Elliot Smith, *The royal Mummies*, p. 51, n° 61075.



D. Colonne au-dessous du couvercle : (→)



E. Colonne du fond de la cuve : (→)



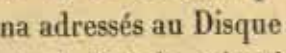
F. Inscription gravée sous les pieds en hiéroglyphes ornés : (←)

Couvercle.



Cuve.



La lecture de ces inscriptions ne semble laisser aucune place au doute sur l'attribution à faire de ce riche monument à Khu-n-Aten; déjà les cartouches détruits sans exception montrent que l'on a voulu faire disparaître un nom abhorré, en même temps qu'on détruisait le visage; les titres  et [1] font partie du protocole régulier de ce roi, et si l'épithète de « bel enfant d'Aten » ne se retrouve pas dans les textes connus, les hymnes de Tell el Amarna adressés au Disque appellent le roi [2]. Cependant, l'étude minutieuse des légendes conduit à la constatation que le cercueil n'a pas été fait primitivement pour ce roi : les passages des textes que j'ai soulignés ont subi des modifications et il devient évident que le sarcophage a été tout au plus approprié en vue de recevoir la momie de Khu-n-Aten.

Mon attention a été mise en éveil par l'inscription E. Les pronoms  étaient gravés sur des feuilles d'or collées après qu'on avait découpé un morceau portant les signes qui se seraient trouvés en dessous. Parfois le supplément a été perdu et il reste une ouverture rectangulaire dans la feuille d'or, comme on le voit aux lignes 3 et 4.

Que pouvait-il y avoir primitivement à la place de ces signes changés? Des pronoms féminins, et, en effet, à la ligne 7, dans  je constatai que le possessif était indiqué par une femme reconnaissable à sa coiffure divisée en deux bandes tombant sur la poitrine, telle qu'on la voit, par exemple, sur les cercueils de Touiyou[3]. L'oubli de la substitution ayant dû être reconnu trop tard, on s'était contenté de masculiniser le personnage en lui ajoutant sommairement une barbe.

Le cercueil avait donc été fait à l'intention d'une reine, et si l'on pense que dans la tombe il était accompagné d'un corbillard au nom de Tiyi[4], que d'autres objets ayant appartenu à la même princesse se trouvaient aussi dans le souterrain, il me semble qu'on ne peut hésiter à dire que ces deux pièces avaient été préparées pour la mère de Khu-n-Aten et que celui-ci voulut reprendre pour lui-même tout au moins le cercueil.

[1] H. Gauthier, *Le Livre des rois d'Égypte*, t. II, p. 345 et suiv.

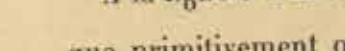
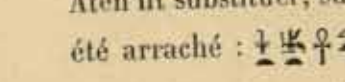
[2] Bouriant, *Monuments pour servir à l'étude du culte d'Atonou en Égypte* (*Mémoires de l'Institut français du Caire*, t. VIII), p. 35, 109.

[3] Davis, *The Tomb of Iouiya and Touiyou*, pl. XIV.

[4] N° 1 du catalogue.

Une fois sur la piste, je reconnus que tous les passages que j'ai soulignés dans les diverses inscriptions étaient des altérations du texte primitif. La feuille d'or ajoutée est généralement plus mince et les hiéroglyphes sont gravés avec moins de soin; on s'était donné cette peine pour faire disparaître du texte tout ce qui pouvait rappeler la première propriétaire.

Examinons le texte F, le plus caractéristique.

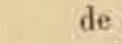
A la ligne 1 il ne reste que le début et la fin . Il est probable que primitivement on lisait [1] et que Khu-n-Aten fit substituer, sur un morceau qui a été perdu après que le cartouche eut été arraché : .

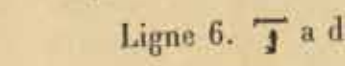
Ligne 2. On a ajouté  de telle façon que le personnage se trouve sous le . Si le rouleau avait été gravé dès l'abord, il n'y avait pas nécessité de l'enlever; je crois qu'on devait lire en premier .

Ligne 3. La pièce sur laquelle je lis est en mauvais état : le haut du personnage manque, il ne reste que le bas du , si étroit qu'on pourrait penser à , et seulement une des barres du pluriel au-dessus du . La rédaction primitive devait différer tout en ayant le même sens; le principal était de changer le pronom en .

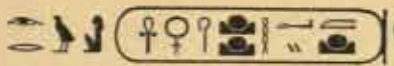
Même substitution avait été faite après , mais le  est perdu et il reste une fenêtre. La situation est identique à la ligne 4, après .

Ligne 6. a dû remplacer un et plus loin  un .

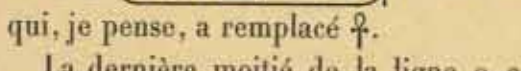
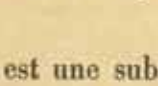
A la fin de la ligne 6 et au début de la ligne 7 on a dans le texte rectifié . Le précédant *ḫch* me paraît être un vestige de la première inscription qu'on a oublié d'enlever, en sorte que je proposerais de rétablir .

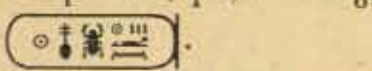
A la ligne 8 le roi a fait mettre . Or est de la gravure ancienne, mais il est probable que le reste était différent et que Tiyi n'appelait pas Aten son père; on pouvait avoir

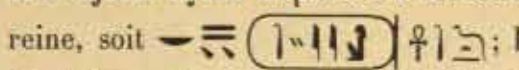
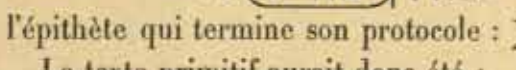
[1] Pour les titres de la reine je me sers des inscriptions du corbillard trouvé dans la même tombe, n° 1, p. 13 du catalogue des objets trouvés dans la tombe de Tiyi.

[1]. A la fin de la ligne il y a une surcharge , qui, je pense, a remplacé .

La dernière moitié de la ligne 9 est une substitution du nom du roi 

 aux titres de la reine, annoncés par , qui pouvaient être .

On remarquera que, grâce aux modifications effectuées avec le minimum possible de variation du texte, le cartouche-nom du roi s'est trouvé mentionné avant son prénom, qui, dès l'origine, figurait à la ligne 10 où l'on doit rétablir .

Plus de la moitié de la douzième et dernière ligne n'existe plus, le morceau ajouté ayant disparu. La rédaction primitive appelait ici le nom de la reine, soit ; Khu-n-Aten avait dû mettre à la place l'épithète qui termine son protocole : .

Le texte primitif aurait donc été :

Paroles de la grande reine et mère de roi Tiyi, *m. kh.* :

« Que je respire les souffles agréables qui sortent sur ton ordre!

« Que je voie tes beautés quotidiennement, c'est mon vœu!

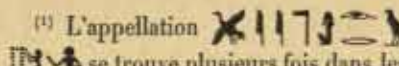
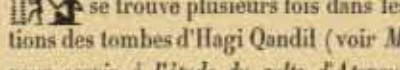
« Que j'entende tes paroles douces comme le vent étésien!

« Ô rajeunisseur de tes membres, vivant à ton gré,

« tends-moi les mains sous ton *ka*[2] : les prenant je vis comme le soleil!

« Que ce que je te demande en mon nom pour l'éternité ne soit pas oublié dans tes ordres[3]!

« Ô dieu qui m'as créée, Disque vivant, prince des horizons acclamé à l'horizon,

[1] L'appellation  ou  se trouve plusieurs fois dans les inscriptions des tombes d'Hagi Qandil (voir *Monuments pour servir à l'étude du culte d'Atonou*, p. 35, 75, 95, 110, etc.).

[2] Allusions aux images d'Aten où l'on voit des rayons terminés par des mains tendre le signe  au roi ou aux personnages qui adorent le dieu.

[3] Comparez la phrase (*Monuments pour servir à l'étude du culte d'Atonou*, p. 111, l. 24) . Lorsque le dieu donnera l'ordre de distribuer aux mânes la nourriture, le , la reine ne sera pas oubliée dans l'appel nominal.

« tu es vivant pour l'éternité, à toujours! »

« Vivante comme le Disque est la grande reine, royale mère du séparé du Disque[1],

« le roi du Midi et du Nord, vivant de vérité, maître des deux terres (Nefer-khepru-rê-ua-n-aten),

« le bel enfant du Disque, le vivant qui est ici, vivant pour l'éternité, à toujours,

« la maîtresse des deux terres (Tiyi), vivante à toujours. »

Le texte modifié est :

« Paroles du roi du Midi et du Nord, vivant de vérité (Nefer-khepru-rê-ua-n-aten) *m. kh.* »

Puis, à partir de la sixième ligne :

« Tends-moi les mains sous ton *ka* : les prenant je vis en lui!

« Que ce que je te demande en mon nom pour l'éternité ne soit pas oublié dans tes ordres!

« Ô mon père Rà-Hor-khuti (en son nom de splendeur venant du disque), à toujours, tu es comme le soleil pour l'éternité! »

« Vivant comme le Disque est le fils d'Aten (Khu-n-aten) *m. kh.*,

« le roi du Midi et du Nord, vivant de vérité, le maître des deux terres (Nefer-khepru-rê-ua-n-aten),

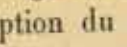
« le bel enfant du Disque, le vivant qui est ici, vivant pour l'éternité à toujours,

« grand en son existence, vivant à toujours, éternellement. »

On a saisi le procédé qui a été employé pour éliminer toute mention de la reine. Le texte énumère les titres de Tiyi, y compris celui de mère de Khun-n-Aten, dont les attributs divins sont étalés tout au long, mais formant une incidente après laquelle il ne restait plus guère à mettre que le cartouche

[1] Je prends  pour une forme concise affirmant que le roi ne fait qu'un avec le Disque, qu'il en est une partie séparée, isolée, envoyée sur cette terre. C'est une expression plus forte que le , qui rappelle seulement une descendance solaire, et le , qui marque seulement le choix, la délégation du roi par le dieu.

de la reine. Titres et cartouche de Tiyi tenaient une si petite place qu'il en coûta bien peu de les supprimer et de les remplacer par quelques épithètes de plus à la louange du roi qui devient ainsi propriétaire du cercueil.

Dans l'inscription du couvercle A le début « le bon prince, émanation d'Aten » a remplacé sans doute , et la finale « créateur dans le ciel et sur terre » a fait disparaître le cartouche de Tiyi [1].

Le même fait s'est passé pour les inscriptions des côtés, B et C. « Le bon prince, couronné de la Blanche » a enlevé les titres de sa mère dont le nom figurait vers la fin, où l'on voit maintenant , etc. Je ne sais toutefois quelles formules pouvaient remplir tout l'espace. Pour le texte D, le début « Le prince très aimé » [2] a été substitué aux titres de Tiyi dont le nom était reporté après . Les corrections n'ont pas été heureuses; on voit actuellement « . . . maître du ciel, je suis vivant; son cœur est à sa place; tu vois l'Isolé du Disque. . . », ce qui n'a aucun sens. C'est que le  de et le  sont des modifications de fortune : ces deux signes apparaissent découpés et ils ont été ainsi ajourés probablement après la chute de feuilles d'or en surcharge (la colle est encore visible) sur lesquelles on les avait gravés. Dans l'état primitif il devait y avoir là deux et le passage signifiait : « Tiyi, vivante à toujours, son cœur est à sa place, elle voit l'Isolé du Disque. ».

« Le bon prince très aimé » de l'inscription D remplace de même « La grande reine, mère de roi », et la titulature  a fait disparaître le cartouche de  ainsi que la phrase se rapportant à elle qui suivait.

Je crois la démonstration complète : Khu-n-Aten s'est approprié un cercueil qui était destiné à sa mère.

Je ne me suis occupé, dans cette étude, que du cercueil. Une autre preuve pourrait être tirée de l'examen de la caisse rectangulaire (n° 1 du catalogue de la trouvaille), dont les inscriptions disent formellement qu'elle avait été faite pour la reine Tiyi, et dont les tenons sont, en effet, gravés à son nom.

[1] En ces endroits le bois sculpté d'hiéroglyphes dans lesquels étaient encastrés les émaux a été creusé, et le texte modifié a été gravé dans le plâtre dont on a rempli la cavité.

[2] On retrouve cette appellation dans les textes des tombes d'Hagi Qandil :  (cf. *Monuments pour servir à l'étude du culte d'Atonou*, p. 115, etc.).

Ce sarcophage avait été fait peu de temps après le schisme puisque Khu-n-Aten, bien que déjà tout dévoué au Disque, avait consenti à nommer son père [] .

La conséquence, qui peut paraître paradoxale, que je tire de cette constatation, est que ce ne sont pas les restes de ce souverain qu'on a dû retrouver dans le cercueil.

Les monuments d'El Amarna font rarement mention de la reine-mère, comme si elle n'avait pas été mêlée à la vie intense de la nouvelle capitale, en sorte que M. Maspero s'est déjà demandé, et j'abonderais dans son sens, si Tiyi n'était pas restée à Thèbes où la retenaient tant de glorieux souvenirs d'Aménôthès III [1]. Il y aurait alors de fortes probabilités pour que le cercueil à elle destiné et préparé sur l'ordre de son fils eût été gardé dans le lieu de sa résidence. La raison pour laquelle elle ne reposa pas dans cette bière nous échappe. Peut-être, restée fidèle à son ancienne foi, refusa-t-elle ce don, sur lequel son fils marquait trop son zèle de néophyte; peut-être même les passions religieuses amenèrent-elles une brouille entre le roi et sa mère avant la mort de cette dernière; toujours est-il que Khu-n-Aten reprit pour lui ce qu'il avait offert. Il chargea probablement les mêmes artistes qui avaient fait le cercueil de le modifier en vue de son nouvel emploi, de changer les inscriptions pour lesquelles il fallut tailler de nouvelles incrustations, substituer une perruque d'homme à la coiffure primitive, ajouter une barbe, etc. Ordre fut probablement donné d'expédier, après modifications, le cercueil à El Amarna, mais je doute que cet ordre ait été exécuté; malgré le triste état dans lequel cette œuvre d'art nous est parvenue, on se rend compte qu'elle devait être en parfaite condition lorsqu'elle fut déposée dans la cachette; or je ne pense pas qu'une pièce aussi délicate aurait pu subir un double voyage de Gournah à El Amarna et retour sans qu'il en soit résulté quelques dommages.

Enfin, dominant tout le débat, se dresse la grosse question : qui aurait ramené à Biban el Molouk le corps de Khu-n-Aten? Vu les idées spéciales du roi, après avoir juré de ne pas sortir du territoire de la ville d'Aten sa vie durant [2], il est peu croyable qu'il ait demandé à ce que sa momie retourne à Thèbes, après avoir fait creuser son hypogée près de sa nouvelle capitale.

[1] *The Tomb of Queen Tiyi*, p. xx. — [2] Stèles-limites de la ville du Disque.

Qui, après lui, aurait songé à opérer ce transfert? Ce ne sont certes pas les prêtres d'Amon qu'il avait combattus à outrance. Si encore il avait fait la paix avec eux avant sa mort, ils auraient peut-être consenti à le laisser reposer près de ses ancêtres; mais la guerre religieuse ne cessa pas avec lui, ce n'est que son deuxième ou troisième successeur qui fit sa soumission et retourna habiter Thèbes : peut-on admettre que ce dernier ait songé à y ramener la dépouille de celui que le sacerdoce d'Amon considérait comme un impie? On sait que le retour des souverains au culte d'Amon fut accompagné d'une réaction égale au zèle iconoclaste des partisans d'Aten. Les temples du Disque à Karnak, à Louxor, furent entièrement démolis et leurs matériaux employés à la construction d'autres édifices. La haine contre Khu-n-Aten était même plus forte que la haine contre son dieu : sur les panneaux du corbillard trouvé avec le cercueil on a laissé le disque rayonnant avec ses noms et titres tandis qu'on a effacé l'image du roi, gratté ses cartouches, et on a même eu la naïveté de tracer le nom d'Aménôthès III à la place de celui de Khu-n-Aten; en même temps on enlevait tous les cartouches de l'hérétique sur le cercueil et l'on en arrachait le visage. La persécution s'étendit jusqu'à El Amarna, où les tombes royales furent saccagées, le mobilier funéraire brisé, les sarcophages cassés en petits morceaux.

Je crois donc que nous n'avons et n'aurons jamais aucune certitude sur l'identité du mort qui était enfermé dans le cercueil. Il est peu probable, toutefois, que ce soit un simple particulier qu'on ait déposé dans cette tombe royale; j'admettrais même volontiers que c'était la momie d'un roi, l'espèce de calotte en or, formée d'un vautour aux ailes étendues destiné à être placé sur la poitrine et qu'on avait posée sur la tête après avoir recourbé les ailes, pouvant jouer le rôle d'une couronne par laquelle on aurait voulu marquer le rang du défunt[1]. Je ne vois guère qu'un pharaon qui ait pu être inhumé dans de telles conditions : c'est Toutânkhamen. Il devait avoir sa sépulture à Biban el Molouk, puisque M. Davis y a trouvé plusieurs objets portant son nom[2]; mais, malgré son retour à l'orthodoxie, ce roi devait être encore suspect aux prêtres, qui ne devaient pas oublier qu'il s'était d'abord appelé ; aussi quelques années après sa mort Hor-m-heb ne se fera aucun

[1] *The Tomb of Queen Tiyi*, p. 20, n° 8; pl. XX.

[2] Th. M. Davis, *The Tombs of Harmhabi and Touatânkhamanou.*

scrupule de s'approprier méthodiquement tous les monuments de Toutânkhamen.

Est-ce ce roi lui-même qui avait résolu de garder pour lui le cercueil de Tiyi et Khu-n-Aten, avec l'idée de faire mettre son nom dans les cartouches vides? Est-ce à la suite d'une mort subite, alors que le sarcophage n'était pas encore prêt, qu'on se décida à le mettre dans le cercueil inoccupé, mais digne de lui? Ce sont des questions qui restent sans réponses. En tout cas, l'âge assigné par M. Elliot Smith[1] correspondrait mieux pour ce roi, qui paraît être resté peu d'années sur le trône, que pour Khu-n-Aten.

Une grave objection à cette hypothèse est l'hydrocéphalie dont le crâne trouvé dans le cercueil présente des marques indéniables et qui coïncide avec le type étrange signalant les portraits de Khu-n-Aten. Il y a lieu d'examiner la question de plus près.

Sur les bas-reliefs, le roi, la reine, leurs enfants ont tous le même profil, avec exagération de longueur de l'encéphale; peut-on admettre que toute la famille royale était atteinte d'hydropisie de la tête? Le roi était certainement atteint de cette maladie, mais comme il se disait incarnation de la divinité, sa difformité devint marque divine et, se trouvant ainsi « bel enfant du Disque », tout personnage descendant des dieux dut exhiber une hydrocéphalie vraie ou fausse. Khu-n-Aten n'ayant pas laissé d'héritiers mâles, on dut chercher pour lui succéder des princes revêtus du même signe d'origine céleste et peut-être Toutânkhamen, rattaché à l'ancienne lignée royale par des liens encore incertains, fut-il sacré roi grâce à une tare de ce genre. Mais peu après son avènement il revint à la religion d'Amon : ce qui avait été marque divine ne fut plus considéré que comme infirmité et supprimé des portraits officiels et ceux-ci ne gardèrent dans les traits que l'expression de souffrance, de dépression, que l'on remarque sur les statues de ce Pharaon[2].

On a discuté abondamment sur les vases canopes trouvés dans la même tombe que le cercueil, on les a attribués alternativement à Khu-n-Aten et à Tiyi. Les têtes formant couvercles, d'une sculpture si remarquable, ne montrent pas les traits caractéristiques de Khu-n-Aten, ni le crâne développé en

[1] *The Tomb of Queen Tiyi*, p. xxiii, et *The royal Mummies* (*Catal. gén. du Musée du Caire*), n° 61075, p. 51, pl. XXXVI et XXXVII.

[2] La statue la plus typique est celle provenant de Karnak et décrite par G. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, 1915, n° 457.

arrière, ni le menton proéminent, mais la perruque, semblable à celle du cercueil, est celle d'un homme, ce qui interdit d'y reconnaître Tiyi, et l'uræus sur le front indique qu'il s'agit d'un roi. Que l'on compare ce portrait[1] avec la statue de Toutânkhamen[2] et l'on sera frappé de leur ressemblance. Pour moi ce sont les canopes de Toutânkhamen qui ont été mis dans la tombe, ainsi qu'il convenait, en même temps qu'on y déposait le corps du roi dans le cercueil fait pour Tiyi, remanié pour Khu-n-Aten, et laissé inoccupé.

Je ne me dissimule pas la fragilité de cette thèse, mais est-elle plus difficile à admettre que celle d'un ensevelissement à Thèbes de Khu-n-Aten? Un document nous livrera peut-être un jour la clef de l'énigme.

G. Daressy.

[1] *The Tomb of Queen Tiyi*, spécialement pl. XIII.

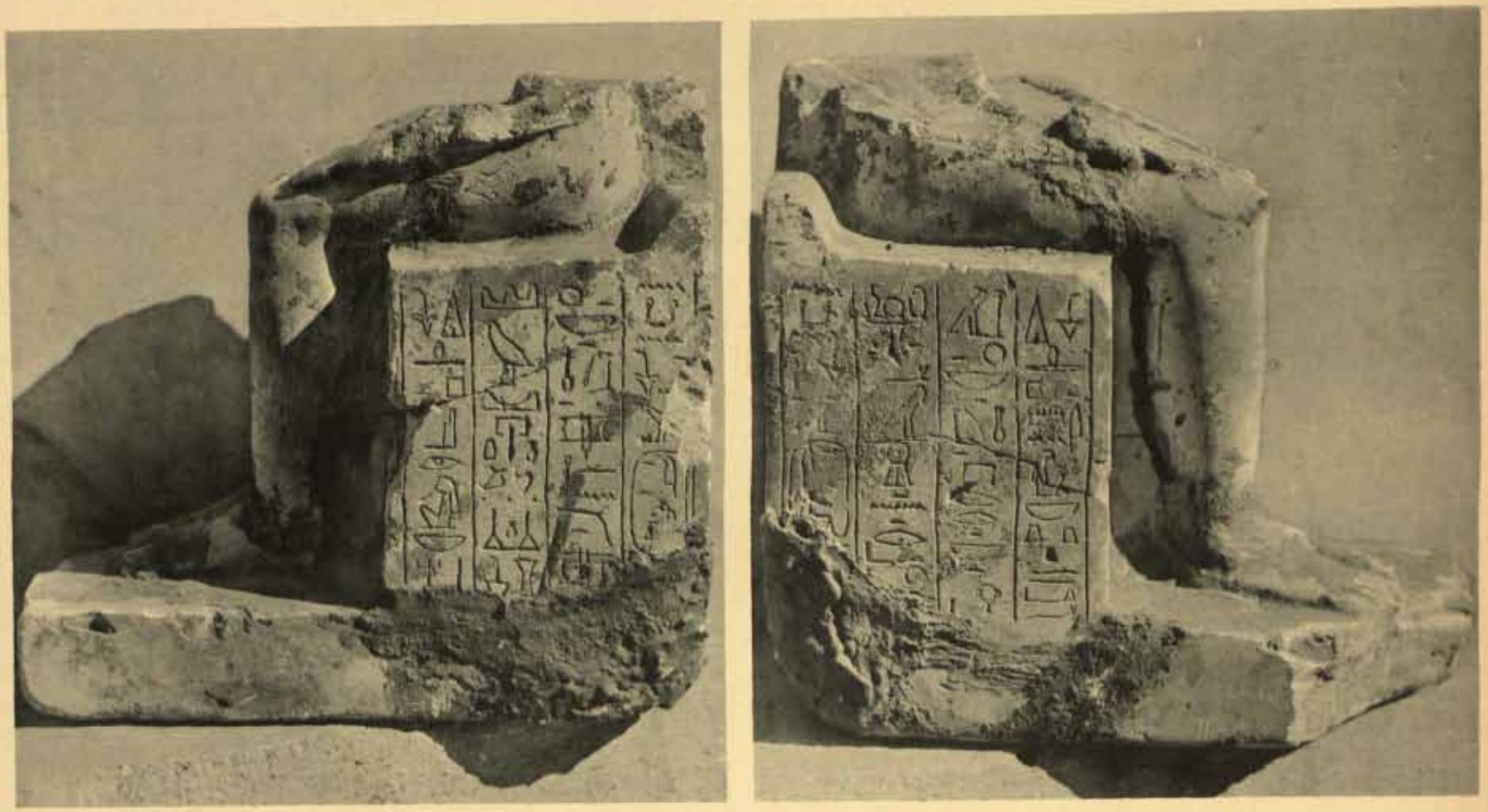
[2] G. Maspero, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, éd. 1915, n° 457; G. Legrain, *Catal. général, Statues et statuettes*, t. I, n° 42091, pl. LVII et LVIII.



Zodiaque circulaire de Dendérah.



Fragment de l'Ancien Empire.



Statue de la mère royale Teti-sheri.



Fragment de Stèle.



Tablette astronomique (?) d'époque Saïte.



Stèle du Rhodien Zôpyros.



Double zodiaque romain.

(Voir la Planche II de l'article de M. Daressy au début de ce volume.)

Phototypie Berthaud, Paris

LA PIERRE DE PALERME
ET LA CHRONOLOGIE DE L'ANCIEN EMPIRE

PAR

M. GEORGES DARESSY.

La découverte récente[1] de fragments du monument connu sous le nom de *Pierre de Palerme* laisse espérer que l'on parviendra un jour à compléter les annales des premiers souverains d'Égypte et que la chronologie des plus anciennes dynasties pharaoniques pourra être fixée dans tous ses détails d'après des documents officiels. Le fait que des morceaux qui ont appartenu à la table de Palerme ont été recueillis dans la Moyenne-Égypte, dans la région de Minieh, alors que des débris de textes tout semblables sont sortis des tells de Mit Rahineh, permet de croire que des listes identiques étant gravées dans un certain nombre de localités, on arrivera à réunir une quantité telle de ces débris épars qu'ils se compléteront les uns les autres et nous permettront de rétablir le document en sa teneur. Le choix qui semble avoir été général du basalte pour consigner ces archives leur a été fatal : ces grandes dalles de pierre dure ont été utilisées plus tard pour sculpter des stèles portant d'autres inscriptions, ou pour servir de seuils de portes, et c'est ce qui explique pourquoi la surface des fragments connus est si usée.

En attendant le moment où l'on possédera soit un exemplaire complet, soit de plus nombreux fragments, il faut tirer le plus possible des morceaux que nous avons. Le bloc qui est à Palerme, relativement bien conservé, a été déjà étudié à plusieurs reprises et il n'y a probablement plus rien à ajouter au texte établi; pour les morceaux qui sont au Musée du Caire, M. Maspero, après les avoir examinés sommairement[2], en avait confié la publication à M. H. Gauthier,

[1] Trois des morceaux acquis par le Musée du Caire en 1910 auraient été, au dire du vendeur, trouvés près de Minieh au cours de la réparation d'une mosquée.

[2] *Recueil de travaux*, t. XXXVI, 1914, p. 152.

qui a fait connaître les résultats auxquels il est arrivé [1]. Des textes en si piteux état ne sauraient être regardés de près par trop de personnes, chacune déchiffrant un signe de plus ou interprétant de façon différente un caractère indécis : j'ai donc repris l'examen de ces pierres et ai pu gagner quelques données nouvelles que je vais présenter. Je les ai étudiées surtout à nu, débarrassées de la couleur blanche qu'on avait mise dans les creux et qui, indispensable pour faire sortir à la photographie des signes à peine grattés dans la pierre, a l'inconvénient d'empâter parfois certains endroits et de masquer des traits. Ces morceaux étant très maniables, en faisant varier leur angle d'exposition à la lumière on parvient à obtenir par vision directe autant et plus qu'avec les artifices de coloration.

I. — REVISION DES TEXTES.

FRAGMENT N° 1. — RECTO.

Premier registre. — Les dimensions des cases contenant les images des rois archaïques ne sont pas identiques à celles du monument de Palerme; là-bas elles ont o m. o 1 6 mill. 5 de largeur moyenne, ici elles mesurent o m. o 1 3 mill. 4. On verra plus loin que les cases d'une même rangée n'étaient pas toujours toutes de même dimension : le changement se fait souvent avec un nouveau roi ou une nouvelle dynastie; comme la coiffure des souverains mentionnés sur le bloc de Palerme n'est pas la même que celle des princes qui étaient énumérés ici, il est à présumer que la variation de largeur coïncidait avec le changement de la race régnante.

Sur les dix images de rois dont il subsiste des traces, les 1er, 2e, 4e, 5e, 6e et 7e ont la couronne du Midi , la tête des derniers manque; le troisième semble avoir la couronne du Nord , mais il est probable que cette différence n'est qu'apparente et due à l'usure ou à un défaut de la pierre.

Second registre. *Bande-rubrique.* — Le nom d'Horus du souverain est peu distinct. La lecture  préconisée par M. Maspero et à laquelle M. Gauthier paraît se rattacher ne me semble pas possible : elle ne correspond pas aux

[1] *Quatre fragments nouveaux de la Pierre de Palerme*, dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 489, et *Musée égyptien*, t. III, p. 29.

vestiges du signe; du reste le nom n'a pas encore été rencontré et je pense qu'il a été imprimé pour , transcription en écriture récente de alors qu'on lisait ce signe *khent;* mais il semble bien, étant sculpté comme il l'est sur la stèle royale d'Abydos où il représente manifestement des roseaux liés, que ce caractère soit plutôt à lire . Le trait de gauche reste plus profondément incisé que les autres et semble avoir été un signe vertical; il n'est pas impossible que les autres traces ne soient les vestiges d'un signe unique, en sorte que je propose de voir dans ce groupe si maltraité , un nom de *ka* connu par des monuments d'Hiéraconpolis, notamment par un fragment de stèle triomphale et une statue du roi en schiste, qui sont au Musée du Caire.

Après le nom d'Horus on voit , sans aucune place pour au-dessus du *n*. Je crois qu'il faut diviser en deux ce groupe. Nous avons en premier lieu l'image du roi assis, en costume de *Hab-sadu*, coiffé du *pchent :* j'y reconnais l'équivalent de , groupe que nous voyons paraître dans le protocole royal archaïque; au lieu de dire que le Pharaon est « roi du Midi et du Nord et maître des diadèmes », on l'a représenté vêtu des ornements symboliques de son pouvoir sur le monde entier[1]; quant à , ce serait le nom correspondant au troisième élément du protocole à l'époque classique, celui que l'on appelle nom d'Horus d'or. Je pense que le roi le recevait au cours d'une cérémonie qui avait lieu lors de son avènement. On sait que , outre le sens « or », a celui de « fondre, modeler, façonner » et se trouve en rapport avec les idées de résurrection; les mystères de rénovation au moyen du passage dans une peau s'effectuaient dans la [2]. Jusqu'à ce moment celui qui était appelé au trône avait été un homme; en accomplissant la cérémonie il était censé mourir comme Osiris et renaître comme Horus, il devenait un être nouveau réellement divinité, il avait été « fondu et ressuscité ». Dans les premiers temps ce nom de renouvellement était simple et varié d'un roi à un autre[3], sous la IV^e^ dynastie on prit l'habitude d'y comprendre « Horus » ou plutôt « dieu ». Snéfrou le premier s'intitula « renouvellement d'un dieu », son successeur

(1) Cependant, au revers de la pierre de Palerme, dans la titulature de Nefer-ar-ka-rê on a fait figurer à la fois l'image du roi et ses qualificatifs.

(2) Cf. G. Maspero, *Études de mythologie*, t. I, p. 298; A. Moret, *Mystères égyptiens*, p. 52; Virey, *Rekhmarâ*, p. 136.

(3) Ce nom est le plus ancien connu, le second est celui de qui s'applique à Hesepti, successeur de .

Chéops fut « renouvellement de deux dieux », Dad-f-rê devint « renouvellement de trois dieux ». Ne pouvant continuer indéfiniment cette série, on se contenta dans la suite d'accompagner la mention divine d'un qualificatif. Pour le lecteur ordinaire fut l'« Horus d'or », pour l'initié les traductions grecques nous montrent que ce fut « l'Horus vainqueur », sous-entendu « de la mort » [1].

Le cartouche vertical est probablement écrit ainsi par métathèse, par suite de la difficulté d'insérer le entre les deux autres lettres, et la Table d'Abydos nous donne vraisemblablement la leçon véritable .

Ainsi dès la Ire dynastie le protocole royal avait déjà en germe tous les éléments qui se développèrent plus tard, savoir :

1° avec inscription dans l'image de l'édifice ou du support du nom de la forme, du d'Horus qui s'est identifiée avec le Pharaon.

2° , soit le 4e et le 2e membre de la légende complète, affirmation de la souveraineté du roi sur la terre entière. Jusqu'au début de la IVe dynastie on peut joindre à ce double titre le nom de *ka* du roi; ainsi on trouve encore pour Snéfrou, pour Chéops; mais à partir de la Ve dynastie le titre « maître des diadèmes » appelle un nom spécial en même temps qu'un nom nouveau, celui d'assimilation au soleil (et qui, par suite, commence toujours par ⊙) fait son apparition, soit qu'il prenne place dans le rectangle du nom d'Horus, soit qu'on l'enferme dans un cartouche; on prit peu à peu l'habitude de faire précéder ce cartouche dit « prénom » du titre séparé de et rejeté au quatrième rang.

3° , précédé du nom de rénovation dont j'ai parlé plus haut.

4° Le cartouche renfermant le nom terrestre du roi, celui qu'il avait reçu à sa naissance, et qu'à partir de la VIe dynastie on fit précéder de .

On peut donc dire que ce protocole suit un ordre décroissant; le prenant

[1] C'est pourquoi le dieu Khonsou, type de ce genre de renouvellement puisqu'il est Ammon ressuscitant après le passage dans la peau (*Une nouvelle forme d'Amon*, dans les *Annales*, t. IX, p. 64) simulant le fœtus, est appelé (*Kom Ombo*, tableau 743, etc.).

par la fin, il annonce qu'un mortel (N.) s'est mystiquement changé en dieu, qu'en cette qualité il est prince du monde qu'il gouverne comme si c'était sa propriété.

Il n'y a pas de traces certaines de en dessous de ; il n'en est pas moins évident que c'est le nom de la mère du roi qui est donné à la suite. La lecture de M. Gauthier me paraît bonne. Avec le déterminatif , nous avons ici le titre écrit plus tard , , signifiant prêtresse, et la mère du roi s'appelait simplement . En résumé, le titre de ce registre peut se lire . La longueur occupée par ce titre est de o m. 144 mill., la hauteur de la bande sur laquelle il est gravé de o m. 016 mill.; les cases qu'il surmonte ont o m. 022 mill. de largeur et o m. 030 mill. 5 de hauteur plus o m. 010 mill. pour le compartiment des hauteurs du Nil, soit o m. 565 mill. pour la hauteur totale du registre.

Cases. Case 1. — comme sur la Pierre de Palerme II, 1 et 10. D'après la mise en place relative des fragments par M. Gauthier, il y aurait eu un intervalle de 16 ans entre la célébration des deux dernières fêtes de naissance d'Anubis (?) et 18 ans si l'on tient compte d'une case double pour le changement du règne, entre les deux premières mentions. On peut supposer qu'une de ces fêtes fut célébrée dans l'espace de temps pour lequel le texte nous manque et ainsi la naissance d'Anubis était commémorée tous les 8 ans. On verra plus loin que je réduis à 12 années le vide entre les deux morceaux, et ne compte plus par conséquent que 14 ans entre ces deux . D'autre part, la seconde case de ce roi à Palerme n'a pas d'indication de hauteur de crue; on ne sait donc si elle n'est pas à joindre à la case précédente : dans ce cas la fête aurait été célébrée tous les 7 ans.

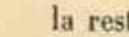
Case 2. — . Ces lacs ou bassins sont peut-être ceux dont il est fait mention sur la Pierre de Palerme III, 4.

Case 3. — Le nom de la fête est mutilé : on ne distingue que ; il y aurait possibilité de transcrire en pensant à Palerme III, 11.

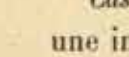
Case 4. — . Même indication qu'à Palerme III, 7; un intervalle de 20 ans séparerait ces deux cérémonies.

Case 5. — Après il n'y a que des traits indécis : .

Case 6. — On a d'abord  puis un groupe  qui ne se prête pas à la restitution proposée .

Case 7. — Les vestiges du dernier signe ne me paraissent pas convenir à une image de Min et je proposerais de lire plutôt .

Case 8. — . A mon avis c'est une même construction dont il est question dans Palerme II, 7, et ici, cases 4 et 8; c'était probablement le nom du palais du roi. Quant à la Fête Rouge, ce pourrait être une cérémonie célébrée en Haute-Égypte, en rapport avec un épisode de la vie de Set.

Case 9. — . Le dernier signe est illisible et détruit en partie. Il n'y a rien à tirer des vestiges d'indications de hauteur des crues, et je ne m'en occuperai pas.

Troisième registre. — La bande du titre a 0 m. 016 mill. 5 de hauteur, les cases mesurent 0 m. 018 mill. de largeur, elles ont 0 m. 031 mill. de hauteur et le compartiment des crues 0 m. 010 mill.; au total 0 m. 057 mill. 5.

Bande-rubrique. — La légende royale qui y est inscrite en entier a 0 m. 114 mill. de longueur et s'étend au-dessus de sept cases, laissant un espace à peu près égal en avant et en arrière jusqu'aux barres de séparation du règne.

Les noms royaux sont très effacés, aucun signe n'est net : on n'a, pour ainsi dire, que des emplacements de signes. Dans le cartouche il semble y avoir eu deux caractères dans le haut, et un autre vertical dans le bas, semblant même être fourchu à la base : ce serait donc le nom de  qui serait inscrit à cette place, hypothèse que nous vérifierons plus loin. Aidé de ce renseignement, on reconnaît dans la bannière les délinéaments de . L'attribution de ce nom d'Horus à Qabuhu avait jadis été proposée par MM. Fl. Petrie et Sethe, puis

combattue par MM. Foucart et Naville : ce monument vient donner raison aux premiers, bien que tous les motifs allégués par eux ne soient pas exacts.

Entre le nom d'Horus et le cartouche on reconnaît l'image du roi assis ; après le cartouche un signe vertical réduit à un simple trait me paraît surmonter . Suit le nom de la mère du souverain , encore sans le possessif . Le premier signe mutilé dans le bas est un suivi de et au-dessous on a le bélier couché dont la phonétique est précisément *bet;* après il y a et non . Les noms du roi Qabuhu et de sa mère seraient donc : .

Cases. — Rien n'est à déchiffrer dans les deux premières cases se rapportant au règne du prédécesseur de Qabuhu. La seconde de ces cases est divisée en deux par la barre de séparation; le tiers de droite donnait probablement le nombre de mois et de jours pendant lesquels Semempsès avait vécu en cette année avant sa mort, dans les deux tiers de gauche on a porté la mention d'avènement du nouveau souverain .

Case 3 (an 2). — . Les derniers signes sont illisibles et le groupe ne figure pas sur la Pierre de Palerme. Je ne pense pas qu'il y ait eu ici mention d'un fonctionnaire; il est permis de supposer que cette année on établit un cadastre des terres cultivables , opération qui dut précéder le recensement bisannuel des troupeaux rapporté sous les règnes postérieurs.

Case 4 (an 3). — Je crois lire : .

Case 5 (an 4). — Ce devait être une année de , mais on ne peut rien distinguer sur la pierre.

Case 6 (an 5). — Rien ne peut être lu en dehors de .

Case 7 (an 6). — .

Case 8 (an 7). — .

Case 9 (an 8). — .

Case 10 (an 9). — , la fin illisible; il y avait peut-être « naissance d'Horus, ouverture de la bouche des dieux ».

Après cette case une grande barre montant jusqu'au sommet du registre annonce un nouveau règne. La mort du roi dut avoir lieu vers la fin de l'année, car la case n'a pas été divisée entre les deux rois et l'on n'a pas cru utile d'indiquer le nombre de mois et de jours revenant à chacun des souverains, comme par exemple à Palerme II, 2 et 3, V, 7 et 8, la période nécessaire pour l'embaumement du défunt roi et son enterrement étant considérée comme un interrègne, jusqu'à ce que notification de la consécration du nouveau Pharaon soit effectuée. C'est ainsi que sur l'ostracon de Biban el Molouk mentionnant la mort de Séti II le 19 Tybi ce n'est que le 21 Phaménot, soit 62 jours après, que l'on avertit que les travaux sont désormais au nom de Ramsès-si-Ptah [1].

Une seule case (*case* 12) subsiste se rapportant au nouveau roi; elle renferme la mention attendue : .

Quatrième registre. — Hauteur de la bande de titre 0 m. 016 mill.; largeur moyenne des cases : les huit premières 0 m. 014 mill. 7, les dernières 0 m. 014 mill. 9; hauteur 0 m. 030 mill.; hauteur du compartiment des mesures 0 m. 011 mill.; hauteur totale 0 m. 057 mill.

Bande-rubrique. — Une barre de séparation de règne coupe cette bande au-dessous de la neuvième case du registre précédent : ce doit marquer la fin du roi  mentionné sur la Pierre de Palerme, car il est peu probable qu'il y ait eu un autre changement dans la période correspondant à la lacune du texte entre les deux pierres.

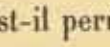
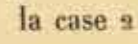
Quant au successeur de , on ne distingue à grand'peine de son protocole que  avec traces indistinctes dans le rectangle.

Cases. — On ne peut glaner dans les cases de ce registre que quelques signes épars, toujours douteux. La seule mention assez nette est celle de la case qui suit l'avènement du nouveau roi .

Cinquième registre. — Hauteur de la bande du titre de 0 m. 015 mill. 5 à 0 m. 016 mill.; largeur des cases 0 m. 018 mill. 9; hauteur des cases 0 m. 030 mill.; hauteur du compartiment 0 m. 012 mill.; hauteur totale 0 m. 058 mill.

[1] *Recueil de travaux*, t. XXXIV, p. 49.

Bande-rubrique. — Aucun signe n'est visible sur cette bande; mais de même que sur la Pierre de Palerme elle porte une barre de séparation, ici nous avons aussi une division presque au-dessous de celle du troisième registre : les noms du roi devaient être dans la partie manquante.

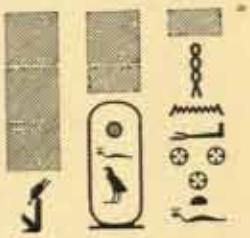
Cases. — L'usure de la pierre a fait disparaître complètement le texte. Au plus est-il permis de deviner dans la première case la formule  et à la case 2 la mention .

Sixième registre. — Hauteur de la bande de tête o m. 021 mill.; hauteur des cases o m. 053 mill.; hauteur du compartiment o m. 012 mill. 5; au total o m. 086 mill. 5. On ne peut pas mesurer de largeur de cases, les divisions étant effacées; on sait du reste par la Pierre de Palerme qu'à partir de ce registre les cases sont plus grandes et irrégulières, car on y voit des compartiments mesurant les uns o m. 044 mill. et les autres o m. 058 mill. de largeur.

Bande-rubrique. — Vers la droite subsistent quelques vestiges d'inscription . Ces signes ne sont pas dans un cartouche et ne semblent pas par suite avoir fait partie du nom du roi . Je ne vois pas non plus moyen de les appliquer à la mère ou aux femmes de ce roi qui nous sont connues, en sorte que cette légende reste énigmatique.

Cases. — Il ne subsiste rien de lisible dans cette partie du monument.

Septième registre. — La Pierre de Palerme semble avoir une bande égale à celle du registre précédent; sur le fragment du Caire cette division n'est pas reconnaissable.

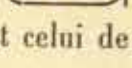


Cases. — Tout à fait à l'angle gauche on voit les restes de trois colonnes d'inscription qui n'occupent pas la hauteur de la case :

Dans le cartouche les deux premiers signes peuvent prêter au doute, mais le  est très net. On a donc la confirmation de l'hypothèse de M. Schäfer que ce registre devait être consacré à Chéops.

Un fait qui a échappé à M. Gauthier c'est que le fragment auquel il a

assigné le n° 3 se joint au grand morceau n° 1, au-dessous et à gauche, ce qui porte à 0 m. 51 cent. la hauteur de ce bloc. Vers le haut une indication de  pour la crue du Nil se rattache au septième registre dont la hauteur totale est donc de 0 m. 093 mill.

Huitième registre. — Au-dessous de cette mention un espace blanc de 0 m. 022 mill. de hauteur correspond à une bande-rubrique où l'on ne voit pas de signes, et plus bas des inscriptions verticales de 0 m. 043 mill. de haut constituent le texte d'un huitième registre qui se montre ici pour la première fois. Une conséquence de ce fait est que le cartouche qu'on remarque sur ce fragment, se trouvant dans un texte relatif à des rois ayant vécu entre Chéops et Chepseskaf ne peut appartenir à  de la V^e^ dynastie, comme l'avait pensé le premier éditeur, mais est celui de  successeur de Chéops. Cette fois c'est de façon indubitable qu'est fixée la place de ce souverain, constructeur de la pyramide d'Abou Roach, qu'il laissa du reste inachevée. Le texte que porte ce morceau se lit :

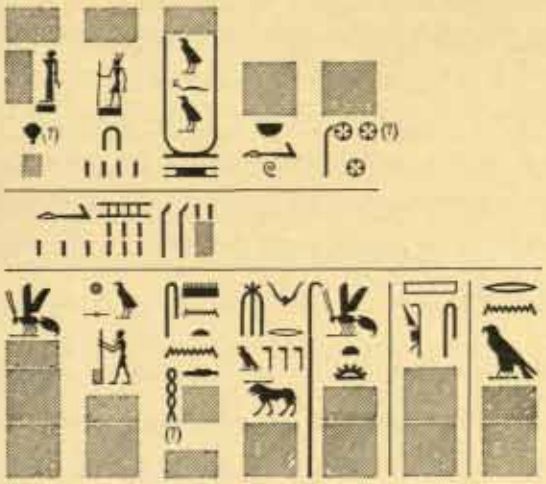


Mention était donc faite d'un bloc de granit de 20 coudées et 2 doigts apporté pour le tombeau  de Didoufrê et de monuments qu'il avait dédiés à la déesse Bast.

Sous cette inscription existe un espace vide de 0 m. 022 mill. de hauteur sur lequel il y a probablement à prendre 0 m. 010 mill. pour la case des crues dont les séparations supérieure et inférieure sont totalement effacées; la hauteur totale du registre aurait été d'environ 0 m. 075 mill. seulement. Ceci serait insuffisant pour nous rendre compte si d'autres registres occupaient le bas du recto de la pierre ou si nous sommes là à la partie inférieure du tableau : on verra plus loin que la seconde hypothèse est la seule admissible.

Avant de passer au verso j'indiquerai ma lecture des inscriptions du fragment n° 2, qui ne se raccorde pas avec les autres morceaux que nous avons et présente la particularité de ne pas avoir de bande-rubrique au-dessus du texte qui doit correspondre au huitième registre, le tableau présentait donc en

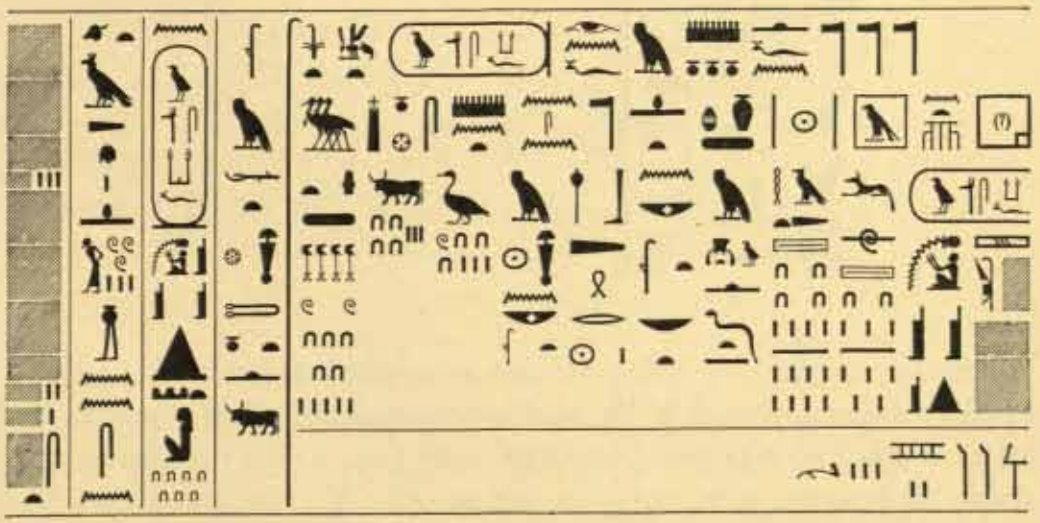
certains endroits des modifications dans la disposition des textes : nous en verrons les motifs ultérieurement.



VERSO.

Premier registre. — Il n'en subsiste rien, sauf un chiffre ||| et une lettre 𓄿.

Second registre. — Hauteur o m. 078 mill. 5 et avec le compartiment des crues o m. 089 mill. 5. On y lit ce qui suit :



Le texte se rapporte aux événements de deux années du roi Userkaf. Les colonnes verticales disent que 1 chef, 303 prisonniers du Khenti et 70 femmes du désert, des bédouines, ont été amenés à la pyramide du roi, évidemment pour les travaux de sa construction, en l'année qui suit celle du premier recensement du bétail. Pour la période suivante il y a la liste ordinaire de dons en pains, bœufs, oies, terrains, en faveur de Rà, Hathor et de la pyramide du roi. Le tableau n'est pas complet et comme les indications de hauteur de crue du Nil ne semblent pas avoir été tracées très exactement au milieu des cases on ne peut guère s'en servir pour évaluer les dimensions que pouvait avoir le monument lorsqu'il était intact.

Troisième registre. — Hauteur 0 m. 061 mill. sans la case des crues. Vers la droite on arrive à voir les caractères suivants avec plus ou moins de netteté :



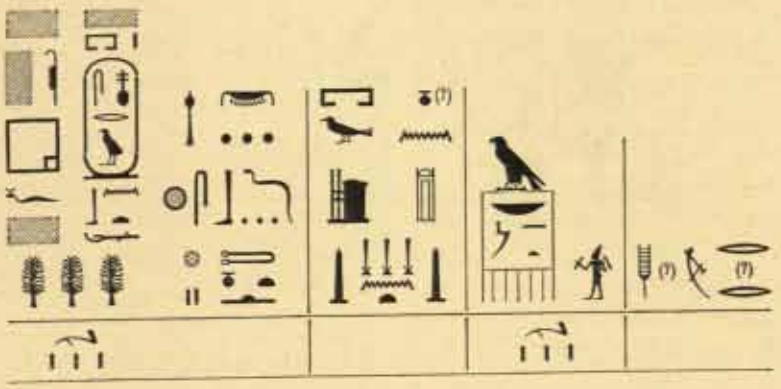
Il est impossible de déchiffrer des mots se suivant dans le reste du registre; au plus peut-on deviner  vers les trois quarts du texte à gauche. De même tout le bas de la pierre est usé à un tel point qu'il n'y a plus rien de visible, ni divisions, ni hiéroglyphes sauf un signe .

FRAGMENT N° 4.

Ainsi que l'a indiqué M. Gauthier, ce fragment que j'ai recueilli dans une couffe d'objets trouvés pendant l'enlèvement du sébakh à Mit Rahineh, n'appartient pas au même monument que les autres morceaux de la *Pierre de Palerme* mais à une table analogue qui devait apparemment avoir été dressée dans un temple de Memphis. La pierre plus épaisse et les signes plus petits différencient les deux monuments; il serait intéressant de savoir si d'autres morceaux recueillis également à Mit Rahineh par diverses personnes, entre autres par M. Flinders Petrie, peuvent se rattacher à ce bloc et donnent une copie textuelle du premier monument.

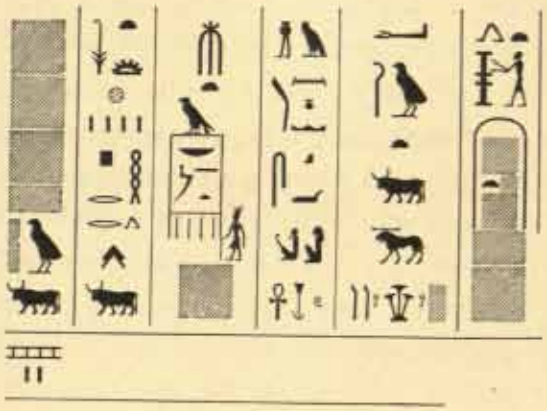
Premier registre. — Il est difficile de dire si nous avons les restes de quatre ou de cinq cases : en tout cas la ligne de division entre la première et la seconde a entièrement disparu. La largeur des cases simples est de o m. o14 mill. 8; le compartiment au-dessous, pour les hauteurs de crue, a o m. oo5 mill. 8 de hauteur.

Le texte est comme suit :



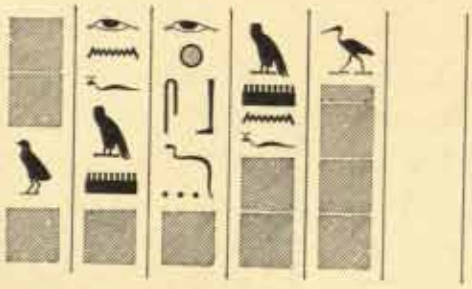
Le texte de la case 1 est analogue à celui qu'on lit au revers de la table de Palerme IV, 3, en l'an 1 de Nefer-ar-ka-rê. Quant à l'édifice à colonnes mentionné à la troisième case, il en est parlé dans le même document, recto V, 9, sous le prédécesseur de Snéfrou.

Second registre. — Hauteur des cases o m. o42 mill., hauteur du compartiment des crues o m. oo5 mill. Les cases sont de largeur inégale, les colonnes sont larges de o m. o13 mill.



Le cartouche de la sixième ligne n'a qu'un signe net, un . Je ne pense pas qu'on puisse y lire le cartouche du roi : au-dessus du il ne serait pas impossible de lire , je croirais donc plutôt qu'on était venu construire une enceinte , peut-être pour un vignoble, dont le nom nous reste inconnu.

Quant au troisième registre, il n'en subsiste que de rares signes.



II. — RECONSTITUTION DE LA LISTE ROYALE.

Grâce aux nouveaux fragments, il est possible de se rendre mieux compte de la disposition des textes de la Pierre de Palerme et des dimensions qu'elle pouvait avoir. La clef de tout le système reste encore la partie du second registre du verso de la Pierre de Palerme qui nous a gardé une année entière

des règnes d'Userkaf et de Sahurê[1]. Toutes les cases ne sont pas rigoureusement identiques, mais autant qu'on puisse s'en rendre compte on avait cherché à les égaliser; c'est en tenant compte de cela qu'on peut arriver à établir la disposition générale du verso.

La place relative des deux morceaux principaux avait été reconnue approximativement par M. Gauthier au moyen des indications non pas des années du règne des souverains mais des « fois de recensement du bétail », véritables indictions en usage surtout sous l'Ancien Empire. En usage dès le temps de ┐—, ces recensements avaient lieu tous les deux ans, et c'est par suite d'une erreur que la Pierre de Palerme (recto VI, 3 et 4) indique deux années de suite comme caractérisées par cette opération. Le compte du bétail se faisait dans l'année suivant l'avènement du roi qui était désignée par conséquent l'année de la première fois ; l'année suivante était , la subséquente et ainsi de suite[2]. Les fragments qui nous occupent nous montrent qu'il existait une autre manière de désigner les dates : sous Userkaf et Sahurê on lit une mention identique « la troisième fois de l'inventaire[3] de la maison d'Hor-Set[4] », et sous Userkaf cette indication correspond à l'an V puisqu'elle précède le troisième recensement des bestiaux, de même que sous Sahurê elle est donnée conjointement avec .

Le fragment du Caire au commencement du troisième registre avait une mention semblable, assez effacée, mais que je crois néanmoins pouvoir lire , ce que je voudrais traduire : « première fois de rédaction de l'inventaire de la maison d'Hor-Set ». Comme cette année devait, d'après sa place dans le tableau, être la deuxième du roi, il me paraît que cette formule

[1] Pour Userkaf on a un compartiment intact; pour Sahurê (3e registre) on n'a qu'à reporter en avant du cartouche la largeur occupée par le de l'année suivante pour avoir l'année entière. Je n'ai pu avoir du Musée de Palerme la mesure exacte de ces dimensions, c'est donc par un calcul de proportion avec le morceau du Caire que j'ai obtenu pour Userkaf 0 m. 21 cent. et pour Sahurê 0 m. 218 mill. Tous les nombres indiqués sont donc approximatifs.

[2] Voir, pour ce qui concerne ces recensements, Sethe, *Beiträge zur Aeltesten Geschichte Aegyptens*, p. 75 et suiv.

[3] « trouver » signifie aussi « inventer » au sens latin du mot, d'où « inventaire, relevé ».

[4] Au lieu de l'ancienne forme de désignation du roi, il semble que la représentation de l'animal de Set étant déjà prohibée, on ait mis à la place un autre animal consacré au même dieu, le porc sauvage . Ceci démontrerait l'identité du dieu libyen Ach avec Set.

« année de transcription de l'inventaire » est similaire au  des recensements; le relevé des biens immobiliers de la couronne aurait donc alterné avec le dénombrement des animaux selon le roulement suivant :

Années du règne.....	I	II	III	IV	V	VI
Années d'inventaire.....						
Années de recensement...						

En tenant compte de ces indications on voit que les dates conservées sur les morceaux sont :

	PALERME.			CAIRE.		ROIS.
2e registre..	Début de l'an VII	An VI entier		Majeure partie de l'an IV	Fin de l'an III	Userkaf.
3e registre..	Début de l'an VI	An V presque entier		Majeure partie de l'an III	Fin de l'an II	Sahurê.
4e registre..	Partie de l'an I de Neferarkarê	Fin de l'an XV de Sahurê	Lacune.	Illisible.		Sahurê.
5e registre..	Partie de l'an XI	Partie de l'an X		Illisible.		Neferarkarê.

Ce qui nous permet de dresser ce tableau schématique :

USERKAF.									
X	IX	VIII	VII	VI	V	IV	III	II	I
SAHURÊ.									
IX	VIII	VII	VI	V	IV	III	II	I	x

NEFERARKARÊ.				SAHURÊ.					
IV	III	II	I	XV	XIV	XIII	XII	XI	X
NEFERARKARÊ.									
			XI	X	IX	VIII	VII	VI	V

On remarque que, d'après le bloc de Palerme, les cases des quatrième et cinquième registres ne sont pas à l'aplomb de celles des registres du haut, mais que leurs barres de séparation tombent à peu près au milieu des compartiments supérieurs; toutes semblent du reste avoir une même largeur, égale à 0 m. 21 cent. (soit 2/5 de coudée); et comme chaque rangée renferme ainsi au moins 10 cases 1/2, la largeur minimum de chaque registre serait 21 × 10,5 = 2 m. 205 mill. Mais le tableau du recto ne pourrait avoir ces dimensions, car il aurait été impossible d'y faire tenir la série des rois de l'Ancien Empire jusqu'à ⊙ 𓆑 —, dont les monuments égyptiens et les listes grecques nous ont gardé le souvenir. L'observation de l'état matériel des fragments nous permettra de déterminer avec une certitude presque absolue les dimensions qu'avaient les tableaux, et, une fois munis de ces renseignements, nous pourrons efficacement contrôler les indications du Papyrus royal de Turin et des listes de Manéthon.

Au revers du bloc du Caire on voit sur la photographie[1], au sommet de la pierre, un creux affectant la forme d'un arc tourné vers le bas; cette dépression profonde de 0 m. 014 mill. à 0 m. 02 cent. a les bords réguliers; ce n'est pas un éclat accidentel mais une cavité creusée intentionnellement sur un diamètre de 0 m. 202 mill. La pierre est usée de telle façon qu'on ne peut hésiter à dire qu'elle a été utilisée comme seuil de porte et le trou est évidemment en rapport avec cet emploi : il est trop peu profond pour avoir reçu un gond, tandis qu'il suffisait pour recevoir l'arrêtoir mobile du vantail dormant d'une porte à deux battants, la largeur présumée de la pierre, telle que nous venons d'en déterminer le minimum, permettant de supposer l'emploi d'une telle fermeture pour la baie dans laquelle elle avait été placée. La barre mobile d'arrêt était nécessairement placée à l'intérieur, glissant le long du vantail dans des anneaux qui la guidaient; immédiatement au-dessous de la cavité la pierre sur toute sa longueur était protégée par le vantail au-dessous duquel elle se trouvait, surtout pour le battant qu'on n'ouvrait que rarement : c'est ce qui fait que les registres correspondant aux règnes d'Userkaf et de Sahurê sont en assez bon état, tandis que plus bas, la portion du seuil qui était à l'extérieur a gravement souffert. La même constatation peut être effectuée sur les blocs

[1] *Musée égyptien*, t. III, pl. XXVI.

du Caire et de Palerme, appartenant tous deux à une même partie du monument; et même le dernier qui était moins dans le passage habituel que l'autre est moins usé. Il est malheureusement à craindre que si l'on découvre d'autres fragments ayant appartenu à la partie gauche, comme ils n'auront pas été garantis par la porte, ils ne nous arrivent que complètement usés, ne montrant plus quelques traces d'inscriptions que dans la partie tout à fait voisine de l'extrémité, près des gonds. Le croquis ci-dessous montre la position relative de l'arrêtoir et des vantaux quand le verso servait de seuil.



L'état d'usure de la face A, semblable à celui du revers, indique que les deux côtés de la pierre ont successivement été exposés comme seuil de porte, mais on ne peut y trouver de traces d'évidement pour des gonds ou un taquet.

Un arrêtoir ne se place jamais tout contre le bord du battant mais à une petite distance, en sorte que le bloc du Caire peut être considéré comme s'étant trouvé très près à gauche du milieu du monument primitif; comme d'autre part la distance qui doit exister entre ce fragment et celui de Palerme a pu être évaluée, nous connaissons la situation des inscriptions qu'ils portent dans l'ensemble du tableau.

La partie la plus basse du cercle creusé dans la pierre est voisine de la séparation des années 3 et 4 du règne d'Userkaf : pour arriver au milieu de la baie il devait y avoir encore o m. 101 mill. (rayon du trou) et une dizaine de centimètres pour l'espace libre entre l'arrêtoir et le bord de la porte, au total environ 20 centimètres, soit la largeur d'une case, ce qui nous conduit à reconnaître que la séparation entre les 2e et 3e années de ce roi tombait au milieu de la pierre.

On pourrait donc penser que pour les registres supérieurs il y avait 5 cases de part et d'autre du milieu ainsi déterminé, plus à chaque extrémité une colonne de la largeur d'une demi-case pour ramener la bordure à l'aplomb de celle des registres du bas, lesdites colonnes auraient été occupées par des inscriptions en gros caractères mises en encadrement. Dans ce cas la largeur

du tableau aurait ainsi été de 11 cases; or nous voyons que les années 1 et 11 de Neferarkarê sont superposées, et par suite le bas ne devait avoir que 10 cases. D'autre part une étude du tableau dressé selon ces données m'a prouvé qu'il fallait un cadre encore plus grand. Je suis arrivé par tâtonnement à trouver que c'est à 12 cases, plus deux bordures larges chacune d'une demi-case que s'élevait la largeur de chaque registre supérieur; 13 fois 0 m. 21 cent. font 2 m. 73 cent.; il est probable que le tracé a été fait suivant la dimension de 5 coudées 1/4, équivalant à 2 m. 756 mill. si la coudée est de 0 m. 525 mill., et par conséquent la largeur régulière de la case serait de 0 m. 212 mill. Pour le bas, le quatrième registre ne devait contenir que 11 compartiments et les registres suivants 10, poussés vers la gauche, et laissant dans le coin inférieur de droite un espace libre dans lequel était sans doute figuré le roi consécrateur de ce monument (voir p. 200).

Cherchons maintenant quelle a pu être la hauteur des tableaux. Il est probable que les trous pour les pivots de la porte avaient été creusés au milieu de la largeur de la pierre et que l'axe de la porte coïncidait ainsi avec l'axe longitudinal de la dalle; des grandes portes telles que celles à laquelle la pierre servit de seuil peuvent avoir une épaisseur de vantail de 8 à 10 centimètres, soit 4 à 5 centimètres pour la demi-épaisseur coïncidant avec l'axe longitudinal de la dalle. De la partie inférieure du trou (supposé au recto) au bas des inscriptions du huitième registre une mesure directe prise sur la pierre donne 0 m. 434 mill. 5; retranchons-en une demi-épaisseur de battant et nous arrivons entre 0 m. 394 mill. 5 et 0 m. 384 mill. 5. Ces deux nombres comprennent entre eux celui de 0 m. 393 mill. 75 dont le double, 0 m. 787 mill. 5, représente la valeur d'une coudée et demie; le tableau aurait donc eu 5 coudées 1/4 de longueur sur 1 1/2 de hauteur; le battant de la porte avait 0 m. 084 mill. 5 d'épaisseur. La dalle avait nécessairement des dimensions quelque peu supérieures; du bas de l'inscription du recto à la partie inférieure du fragment, qui n'atteint pas la bordure, il y a 4 centimètres : la pierre pouvait donc avoir un quart de coudée en plus dans chaque sens.

Muni de ces indications, nous allons chercher à rétablir ce qui nous manque et rectifier les données admises provisoirement.

Pour le recto le milieu de la hauteur se trouve dans le troisième registre à

o m. 008 mill. 5 au-dessous du titre. Pour la partie supérieure nous savons qu'elle était occupée vers le bas par :

1er registre	o^{m}057
2e registre	o 0565
Partie du 3e registre	o 025
	o^{m}1385

qui, déduits de o m. 393 mill. 75, laissent un espace de o m. 255 mill. que nous ne savons comment remplir. Je pense qu'il y avait au-dessus du premier registre actuel quatre autres registres relatifs aux dieux, demi-dieux et rois antéhistoriques; en mettant une hauteur de o m. 057 mill. pour chacun de ces registres nous avons ainsi o m. 228 mill. employés et il reste au-dessus une bande de o m. 027 mill. sur laquelle pouvait être gravé le titre général de la liste en caractères plus gros que le reste, ainsi que nous le voyons sur les décrets royaux de l'Ancien Empire.

Il est à peu près certain que sur la gauche des registres 2 à 5 un espace égal à la largeur d'une demi-case (o m. 106 mill.) était réservé à des inscriptions expliquant probablement que c'étaient là les règnes des .

Les renseignements fournis par les registres 2 à 5 présentent un caractère d'authenticité qui fait que l'on doit y reconnaître les documents les plus sûrs que nous possédions pour évaluer la durée des premières dynasties.

La longueur du tableau évaluée comme je l'ai fait à 5 coudées 1/4 ou 2 m. 756 mill. et réduite de o m. 106 mill. serait ainsi de 2 m. 65 cent.; le nombre de cases contenues dans chaque rangée serait :

2e registre	120	cases de	o^{m}022 de largeur moyenne.
3e —	147	—	o 018
4e —	178	—	o 0148
5e —	140	—	o 0189
au total	585	cases d'années[1],	

ce qui est inférieur de 194 ans à la somme des règnes des trois premières

[1] M. Sethe n'ayant à sa disposition que le fragment de Palerme avait calculé que les lignes pouvaient contenir respectivement 110, 137 1/2, 165 et 132 cases (*Beiträge*, p. 45).

dynasties donnée par l'Africain. La différence est assez sensible, presque un quart du chiffre indiqué, mais on peut la réduire; en tout cas l'accord de notre monument avec le papyrus de Turin est aussi satisfaisant que possible et ces deux documents bien antérieurs à l'époque à laquelle Manéthon écrivit son histoire devront rester nos meilleurs guides pour la chronologie de l'Ancien Empire[1].

III. — DYNASTIES ANTÉRIEURES À MÉNÈS.

Avant le second registre, dans lequel la présence du cartouche d' nous prouve qu'est inscrite la première dynastie, pouvaient se trouver cinq files de princes réels ou fabuleux. Les quatre premières rangées, que, pour ne pas modifier la désignation consacrée, je désignerai par *a*, *b*, *c*, *d*, devaient être consacrées aux dieux et demi-dieux; le registre I duquel il ne subsiste que neuf noms de rois, représentés avec la couronne rouge sur le morceau de Palerme, et seulement des images de princes portant la couronne blanche sur la pierre du Caire, nous transporte dans la période protohistorique. D'après l'étude de M. Sethe, il paraît certain que ces rois préménites sont ce que les Égyptiens appelèrent les Serviteurs d'Horus, auquel cas les registres *a* à *d* auraient renfermé le récit détaillé des actes des dieux depuis Ptah et la création, à moins que cet espace n'ait été occupé par des représentations. Il est probable que les Esprits de Buto et de Hiéraconpolis  et  sont antérieurs aux  proprement dits et correspondent aux III[e] et IV[e] dynasties de demi-dieux d'Eusèbe.

Un fait qui se dégage de l'examen de la table telle que je la reconstitue, c'est que Ménès ne peut avoir figuré en tête du second registre; il n'y a pas l'espace voulu pour y inscrire son règne qui fut de 62 ans selon l'Africain et Ératosthène, de 60 selon Eusèbe, car je suppose que les années du fondateur de la monarchie avaient été détaillées comme celles de ses successeurs et non réduites à une simple mention comme pour ses prédécesseurs. Dans ces conditions Ménès aurait été inscrit à la gauche du registre I et ses 62 années

[1] Je ne surcharge pas cette étude de notes bibliographiques qu'on trouvera dans le *Livre des rois d'Égypte* de M. Gauthier, t. I. Il y a à tenir compte aussi de R. Weill, *Des Monuments et de l'Histoire des II[e] et III[e] dynasties égyptiennes*, Paris, 1908.

comptées à o m. 013 mill. 4 donnent une longueur de o m. 83 cent. qui, déduite de 2 m. 756 mill., laisse 1 m. 926 mill. pour l'espace consacré à ses prédécesseurs. La moitié de cette longueur donne o m. 963 mill., ce qui tombe juste dans la lacune entre les deux fragments. Il faut donc supposer que la distinction faite entre les premiers rois de la rangée, coiffés  et dont les cases ont o m. 016 mill. 3 de largeur et les suivants, coiffés , dont les cases n'ont que o m. 134 mill., est réelle. Calculant sur ce chiffre approximatif de o m. 963 mill. on trouve qu'il y aurait eu 59 rois du Nord et 72 rois du Sud avant Ménès. Le monument ne porte aucune indication que ces princes des deux parties de l'Égypte aient été contemporains les uns des autres, ou qu'ils aient représenté successivement la royauté légitime. Toutefois, comme les listes ne donnent généralement qu'un seul souverain pour une époque et que Manéthon, après les dynasties de dieux et de demi-dieux, annonce que 30 rois memphites ayant régné 1790 ans auraient été suivis de 10 rois thinites pendant 350 ans, en négligeant les chiffres manifestement erronés, on peut admettre qu'il est fait allusion par l'historien grec à ces deux dynasties préménites et que les princes dont la pierre énumérait les noms ont gouverné les uns après les autres. Les noms conservés à Palerme semblent bien être ceux d'individus et non de personnages mythologiques, en sorte qu'il est vraisemblable que ces princes ont réellement existé. Ceci n'a rien de surprenant : on sait que chez certaines peuplades de l'Afrique ne connaissant pas l'écriture, il y a des fonctionnaires chargés de garder la tradition des faits, qui se transmettent oralement le souvenir d'événements qui se sont passés il y a de longs siècles et conservent la mémoire des anciens chefs de la tribu [1]. Quant au chiffre de 5813 années que Manéthon donne à la suite pour durée d'une dynastie de mânes, ce serait un total ne correspondant plus avec les chiffres altérés afférents aux règnes formant les éléments de cette somme.

Le papyrus de Turin consacrait aussi sa seconde colonne aux règnes des dynasties antéhistoriques de , mais de part et d'autre les indications relatives à cette période sont si mutilées qu'il n'est pas possible de les faire coïncider et d'en tirer quelque résultat.

Le numérotage des compartiments subsistant des registres II à V peut

[1] Torday et Joyce, *Les Bushongo*, dans les *Annales du Musée du Congo belge*, série III, t. II, fasc. 1, Bruxelles, 1911. Ce peuple a gardé la liste de 121 de ses rois.

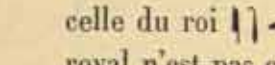
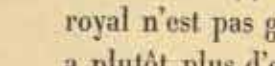
s'établir de la façon suivante selon le rang dans le registre, sur le fragment ou l'année du règne.

REGISTRE.	ROIS.	FRAGMENT DU CAIRE.			LACUNE	FRAGMENT DE PALERME.		
		ANNÉE DU RÈGNE.	NUMÉRO du FRAGMENT.	NUMÉRO DE RANGÉE.	ENTRE LES FRAGMENTS (NUMÉROS DE RANGÉE).	ANNÉE DU RÈGNE.	NUMÉRO du FRAGMENT.	NUMÉRO DE RANGÉE.
							1	25
II	1-1	22	1	48	47 à 36	1	3	27
		20	9	56		9	11	35
III			1	59	58 à 44		1	30
							14	43
		1	1	59				
		9	9	67				
		1	10	68				
IV	7—		1	72	71 à 53		1	38
			9	80			15	52
		1	9	80				
		5	13	84				
V					55 à 41		1	30
							7	36
						1	7	36
		21	1	56		5	11	40
		29	9	64				
	-11	1	10	65				
		3	12	67				

En nous aidant de ces points de repère nous pouvons reconstituer la chronologie des trois premières dynasties.

IV. — LES TROIS PREMIÈRES DYNASTIES.

Second registre. — Pour commencer ce registre, nous trouvons un règne dont la fin est indiquée sur la Pierre de Palerme, après la 26e case selon mon classement. Ceci rappelle les 27 années accordées par Eusèbe à Athôthès, fils de Ménès. Le nom de ce roi est écrit à Abydos, sur le papyrus de Turin il est mutilé; peut-être était-il orthographié  par métathèse.

Suit un long règne dont le début est à la case 27; le titre n'étant pas sur le bloc de Palerme ne peut avoir été dans la lacune qui a une largeur semblable, c'est donc à ce roi que s'applique la légende gravée sur la pierre du Caire, celle du roi . On pourra constater à plusieurs reprises que le protocole royal n'est pas gravé juste au milieu de l'espace consacré au règne et qu'il y a plutôt plus d'espace libre après la fin de ce titre qu'avant son début. Or nous avons déjà 22 ans avant le titre (cases 27 à 48) et 7 cases (49 à 55) au-dessous, soit 29; avant la fin du règne il devait y avoir au moins 22 cases, mais je crois qu'il y en avait 30, ce qui donnerait un total de 59 années; c'est ce que le Canon d'Ératosthène indique pour son Athôthès auquel l'Africain donne 57 ans. Ce qui me décide à fixer ce chiffre, c'est que je suppose que le fragment n° 50 du papyrus de Turin doit être placé ici. Ce fragment porte à la première ligne des débris appartenant évidemment à la formule , qui seraient à mettre vis-à-vis de la ligne 12 du fragment n° 1, où l'on voit ; la deuxième ligne garde un 7, qui serait le reste du règne de 27 ans d' (en réalité 26), enfin la troisième ligne a un 9 devant lequel devait se trouver un 50 pour marquer la durée d'. Le cartouche même du roi, détruit sur le papyrus, est gravé à sa place sur la liste d'Abydos.

Après ces deux Athôthès ayant régné 26 + 59 = 85 ans il reste 35 compartiments jusqu'au bout de la rangée : c'est l'espace voulu pour placer l'Athôthès homonyme d'Ératosthène et ses 32 ans, correspondant à un Ouénéphès de Manéthon qui aurait régné 42 ans selon Eusèbe. Il s'identifie avec le souverain dont le nom est orthographié à Abydos, tandis que Turin, selon une pratique déjà reconnue, intervertit les signes en .

Cette suite de trois rois dont les noms ont été également transcrits Athôthès

par les Grecs a embrouillé les historiens de basse époque et compilateurs de Manéthon : Eusèbe a mentionné correctement le premier et négligé les autres, l'Africain a fait de même mais en donnant à ce roi le chiffre d'années (erroné de deux unités) du second; Ératosthène, au contraire, ignore ce premier Athôthès et ne cite que les deux derniers. Un autre embrouillement est que Kenkénès et Ouénéphès qu'on trouve dans Manéthon après le successeur de Ménès sont d'autres désignations des Athôthès II et III. Ce qui complique la situation c'est que ce groupe Athôthès, Kenkénès et Ouénéphès se trouve reproduit dans le *Livre de Sothis* avec mêmes longueurs de règne comme désignant les trois derniers rois qui ont précédé la XXI^e^ dynastie, et qu'on peut se demander de quel côté est l'interpolation. Nous devons nous en tenir aux monuments égyptiens pour le contrôle des successions[1].

Troisième registre. — Une barre de séparation existe sur le fragment du Caire, dans la case 60. D'autre part, à Palerme on reconnaît au-dessus de la case 31 la fin d'un protocole, qui aurait commencé sur la case 24 si on lui attribue même longueur que celui d'Athôthès. Ceci nous conduirait à admettre un règne de près de 50 années précédé d'un règne d'une dizaine d'années. Bien que cette supposition n'ait en elle-même rien d'inacceptable puisque les deux premiers successeurs d'Athôthès III ont vécu 73 et 72 ans, il me semble plus vraisemblable que nous devons couper cette période en trois sections. Comme la fin du règne intermédiaire doit se trouver dans l'intervalle entre les deux fragments, au plus tôt dans la case 45, l'espace avant le titre demandé pour balancer le blanc d'après demande que la séparation prenne place approximativement vers la case 15; la répartition serait donc :

1^er^ roi (cases 1 à 15) = 15 ans.
2^e^ roi (— 16 à 45) = 30 ans.
3^e^ roi (— 46 à 59) = 13 ans 1/2.

Les souverains que les listes égyptiennes nous donnent comme ayant occupé le trône à cette époque sont :

1°  (Abydos) ou  (Turin), qui a vécu 73 ans.

[1] Pour Ouénéphès, voir pourtant p. 211.

2°  (Abydos) ou  (Turin), ayant vécu 72 ans et qui est le premier monarque porté sur la table de Saqqarah sous le nom de [1].

3°  (Abydos) dont le nom est mutilé sur le papyrus royal et qui vécut 72 ans.

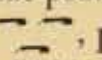
Si nous recourons maintenant aux listes de Manéthon, nous y voyons les formes grécisées de ces noms Ousaphaïdos, Miébidos et Semempsès avec des indications de souveraineté pendant 20, 26 et 18 ans. Le total des deux premiers de ces règnes est presque identique à celui trouvé par raisonnement; nous pouvons admettre que les copistes nous ont gardé la leçon véritable et inscrire ces monarques respectivement pour 20, 26 et 12 ans 1/2.

Après ces trois rois, la pierre du Caire porte en entier un règne qui ne dura que 8 ans, celui de  ou , selon l'orthographe de Saqqarah. Les listes grecques passent sous silence ce souverain à moins qu'on ne doive l'identifier à Biénékhès. Depuis la barre de la case 67 jusqu'à l'extrémité de la rangée il devait se trouver 80 compartiments. Les documents égyptiens ne concordent pas pour cette période. Après Qabuhu la table de Saqqarah et le papyrus donnent , dans lequel on veut reconnaître généralement Biénékhès, tandis que la liste d'Abydos marque , correspondant à Boéthos, premier roi de la seconde dynastie suivant l'Africain. Nous ignorons si ces deux noms s'appliquent au même roi, si Biunuter régnait à Memphis pendant que Buzu gouvernait la Haute-Égypte, ou si ces deux règnes furent successifs; la dernière de ces hypothèses me paraît seule acceptable à cause de la durée exceptionnelle de 80 ans que sans cela on serait obligé d'attribuer à un seul monarque. Il est vrai que le sixième roi d'Ératosthène est un Toigar qui aurait été prince pendant 79 ans, mais cette source d'information est toujours suspecte.

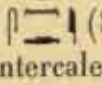
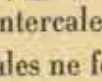
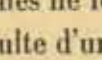
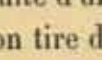
Quatrième registre. — Le début du protocole d'un  est conservé sur la Pierre de Palerme. Étant donné cette place, on ne peut douter que ce nom d'Horus n'appartienne au roi  d'Abydos et de Turin,  de la table de Saqqarah, Binôthris dans l'Africain, séparé de Boéthos par un seul règne, celui de Kaiékhôs dont la forme égyptienne est . Nous devrons

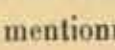
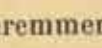
[1] Il n'est pas impossible que le nom de la mère de Merbipen, dont il ne reste que  à Palerme, soit à compléter comme l'a déjà proposé M. Sethe.

déterminer ce qui revient à Binôthris avant de connaître la part de Boéthos. Le titre commence au-dessus de la case 50 et s'étendait probablement jusque vers la case 59; nous avons le moyen de connaître exactement le commencement du règne grâce aux mentions de « fois de recensement » conservés. La troisième fois occupant la case 38, la première fois était dans la case 34 et l'intronisation mentionnée dans le compartiment précédent. L'espace blanc après le titre devant être supérieur à celui qui le précède, le règne ne pouvait avoir sa fin dans la lacune, et par suite c'est sa terminaison qu'on voit sur la pierre du Caire au milieu de la case 80. Binôthris aurait donc gouverné pendant 81-33, soit 48 ans ou plutôt 47 1/2, ce qui est en parfait accord avec l'Africain. Je pense qu'il ne restera plus désormais aucun doute sur l'identité des rois ayant pour cartouche Bi-nuter-n et pour nom d'Horus Nuter-n.

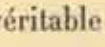
Pour , prédécesseur de Binôthris, il reste donc 32 années, au lieu des 39 que l'Africain assignait à Kaiékhôs.

Après Binôthris régna  (Tlas) auquel l'Africain accorde 17 ans. Sur la pierre du Caire la barre de séparation est dans la case 80; le titre commençant sur la case 84 a pu s'étendre jusqu'à la case 91, il y a des possibilités pour que la fin de cette royauté ait été marquée après la case 96 et que le chiffre de l'historien soit exact.

De la case 97 à l'extrémité du registre il reste 82 cases qui sont à répartir entre  ou  (Séthénes, 41 ans), et  ou  (Néphercherès, 25 ans). L'Africain intercale un roi Khairès, avec une durée de 17 ans, dont les listes monumentales ne font pas mention. Que ce troisième souverain ait réellement vécu ou résulte d'une division arbitraire, le total des années 83 est comparable à celui qu'on tire du monument.

Si les 82 ans ne sont à diviser qu'entre deux rois, il y aurait eu deux longs règnes de suite, ce qui est improbable, et Manéthon est peut-être plus près de la vérité en introduisant un troisième souverain. Je voudrais donc faire une proposition de conciliation des sources égyptiennes et grecques. Il existe un roi  mentionné tant à Abydos que dans un mastaba de Saqqarah et si voisin apparemment de  qu'on a voulu le confondre avec lui[1]. Il n'est pas mentionné au papyrus de Turin, mais ce document, malgré le respect qu'on a

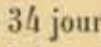
[1] Maspero, dans la *Revue Critique*, 1904, p. 190. Cette dualité du nom, dont on n'a guère d'autres exemples (sauf bien entendu Khu-n-aten), me paraît improbable.

pour lui, ne peut être considéré comme infaillible : il n'est, après tout, qu'une copie faite par un scribe et non un monument officiel soigneusement revisé. Déjà quelques lignes plus haut l'absence de  peut passer pour un oubli. Je serais donc prêt à voir dans le Khairès de l'Africain le nom défiguré de ce Per-ab-sen. En réalité, il semble résulter des mentions de ce souverain recueillies à Abydos et aux environs que son nom véritable serait , son nom d'Horus  et son nom de Set  ; c'est ce dernier vocable qu'il affectionnait et en vertu d'une licence dont on trouve des exemples jusque sous la IV^e^ dynastie, permettant de placer le nom d'Horus (ou de Set) après les titres de souveraineté, on a mis de son temps , tout comme Per-ab-sen a été inscrit dans un cartouche à Saqqarah. Cette montre d'un dévouement trop grand envers Set dut lui être défavorable à l'époque où ce dieu fut considéré comme malfaisant, et c'est pourquoi on le négligea peut-être volontairement dans toutes les listes dressées sous la XIX^e^ dynastie [1].

Cinquième registre. — La Pierre de Palerme indique case 36 le début d'un règne dont nous avons la fin sur la pierre du Caire après la case 64, soit une durée de 28 ans passés. En tenant compte des irrégularités dans la largeur des cases qui font que tous les calculs fondés sur des moyennes peuvent être susceptibles de corrections de quelques unités, il me paraît indéniable que nous avons ici le roi  auquel le papyrus de Turin assigne un règne de 27 ans 2 mois et 1 jour. Les copies des listes manéthoniennes présentent pour les débuts de la III^e^ dynastie des noms tellement différents de ceux des monuments qu'il n'y a pas lieu ici de chercher à faire des identifications problématiques; on pourra noter seulement que l'Africain donne 28 ans comme longueur du règne de Nékhérôphès qu'il place en tête de cette famille.

Nous pouvons évaluer la durée de la royauté exercée par le prédécesseur de Bebi grâce aux indications de recensement bisannuel du bétail : cette opération fut faite pour la sixième fois en l'année qui occupe la case 30; d'après cela l'an 1 aurait été entre les cases 18 et 19 et comme la barre finale

[1] M. Sethe (*Beiträge*, p. 36, n° 19) assimile  à  et en fait ainsi le prédécesseur de . Le culte des rois morts étant en général exercé par les personnages qui ont été leurs contemporains, comme le fils de  est prophète de et non de , il y a de fortes probabilités pour que Perabsen ait régné après Send.

est dans la case 36, le souverain serait resté 17 ans passés sur le trône. Nous sommes en désaccord avec le papyrus de Turin qui paraît marquer 11 ans 8 mois 34 jours pour , avec 34 ans de vie : une erreur du scribe qui copia le papyrus est possible[1]. Si 17 ans est bien le chiffre réel, on remarquera la jeunesse du roi à son avènement.

Au commencement du registre il reste 18 cases libres pour inscrire le règne de  auquel Turin ne donne que 8 ans 3 mois de règne sur 20 (ou plus probablement 30) + *x* années de vie. Il est impossible de concilier ces données divergentes avec celles de Manéthon qui place à cette époque un Sésôkhris qui aurait gouverné pendant 48 ans. La table d'Abydos ne donne pas de cartouches entre  et , en sorte qu'on est en droit de se demander si cette époque ne fut pas troublée par des luttes entre le Nord et le Midi de l'Égypte, luttes qui se terminèrent par le remplacement de la IIe dynastie thinite par une troisième memphite, et les chroniqueurs auraient été embarrassés pour choisir les souverains à mentionner parmi les compétiteurs. On devra remarquer que le nom de semblerait indiquer déjà une origine memphite; ce serait une des causes pour lesquelles il n'aurait pas figuré sur la table d'Abydos. J'essaie un peu plus loin, p. 192, de remettre en ordre la liste grecque qui me semble erronée.

Après le règne de Zazi, avec lequel est rétabli l'accord des listes monumentales, la fin de ligne devait porter 76 cases. A Abydos et à Turin le successeur de Zazi est , qui aurait régné 19 ans. L'état d'usure de la pierre du Caire est tel qu'on ne peut en tirer aucun indice capable de corroborer cette indication, et ceci est fort à regretter, car un point d'histoire intéressant aurait été élucidé. La quatrième case de la Pierre de Palerme (n° 33 de la rangée) porte la légende : , qu'on a traduite « naissance de Kha-sekhemui ». Si est le nom que prit plus tard ce prince en montant sur le trône pour nom d'Horus, comme il est impossible d'admettre qu'il ait été reconnu comme souverain à l'âge de trois ans, il n'a pu que succéder à Zazi alors qu'il avait 30 ans. Dans ce cas  serait Nebka; ce serait ce monarque qui aurait fait sculpter

[1] Seraient-ce ces 6 ans de déficit que le scribe aurait rappelé en faisant la récapitulation de l'Ancien Empire après la VIe dynastie (fragments 44 et 61) en marquant ?

à Kom el Ahmar (Hiéraconpolis) les montants de porte en granit qui sont maintenant au Musée du Caire; les deux signes énigmatiques pourraient être l'orthographe archaïque du nom transcrit sous le Nouvel Empire et l'identité de ce roi serait ainsi certifiée.

Une fois ces 19 cases attribuées à Nebka, il en reste 57 pour terminer le registre. Le papyrus de Turin est heureusement en bon état pour cette partie et nous donne pour les successeurs de ce roi les indications suivantes :

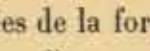
.....	19 ans 3 mois.
.....	6 ans.
.....	6 ans 1 mois.
.....	24 ans x mois.
Total.....	55 ans et $4+x$ mois.

Le monument fournit un chiffre presque identique 57, les deux compartiments en sus pouvant correspondre à des fractions d'années.

Je transcris le nom du premier de ces rois qui est endommagé sur le papyrus et divisé entre les fragments 18 et 52. Le est visible et il subsiste l'extrémité d'un signe long, apparemment un avant un déterminatif de divinité; je ne vois que deux noms de dieux qui puissent convenir : et . Le premier n'a guère été rencontré avant le Nouvel Empire; quant au second, il fut célèbre sous la XVIII^{e} dynastie, aussi je crois bien que c'est abusivement que le scribe, par inadvertance, a mis la figure divine au lieu de qu'il aurait dû placer à la fin du cartouche. Comme il y a eu deux rois se suivant, pour distinguer le premier les annalistes d'époque postérieure auraient ajouté à son nom , qui fait partie de son « nom d'or » , et qu'il faudrait ainsi lire *aten* et non *ré* ainsi qu'on l'a fait jusqu'ici. C'est le de *aten* qui aurait été transcrit dans = Σέσορθος de la liste d'Eusèbe, lecture plus exacte que celle de l'Africain qui, entraîné par l'habitude, a introduit un *r* dans la finale de Τόσορθρος.

On a trouvé à Héliopolis[1] des fragments de monument avec les noms de ce souverain : Zeser n'aurait-il pas des attaches avec cette Cité du Soleil? Au

[1] R. Weill, *Monuments nouveaux des premières dynasties*, dans le *Sphinx*, vol. XV, p. 10.

papyrus de Turin il est annoncé par un  tracé en rouge et ses années sont précédées de la formule . Il serait donc un usurpateur ou le fondateur d'une nouvelle dynastie. Nous n'avons pas encore les documents nécessaires pour répondre; ce qui est certain, c'est que ce fut un des principaux monarques antérieurs à Snéfrou.

La mention  était attachée à ce souverain dès son temps, car Ératosthène a introduit ce prince dans sa liste sous l'appellation de Χνοῦβος Γνευρός : c'est la lecture de  « disque d'or » selon une transcription (or) = *nub* = *khnoubos* et (cercle, disque) = *ker* ou *kel* (, ) = *gneuros*. L'explication qu'il en donne, χρύσης χρύσου υἱός, est probablement tirée d'une forme  qu'on lit sur l'encadrement de porte en briques émaillées de la pyramide à degrés de Saqqarah : son drogman aura pris pour « fils », pour « or » et pour « doré » et aura traduit « fils doré de l'or ». On le trouve désigné par son nom d'Horus écrit  sur un sceau de Beit Khallaf [1], tandis que sur un bloc provenant de Saqqarah [2] son cartouche est donné sous la forme .

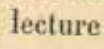
Son successeur fut un autre , d'où le Τύρεις de l'Africain, mais qu'on appelait aussi (table de Saqqarah, papyrus de Turin [3]) ou même  tout seul (tablette Reisner, table d'Abydos et bloc de Saqqarah). Pour ce dernier monument, les premiers éditeurs (MM. Gauthier et Jéquier) n'y ont signalé que trois cartouches : , et  ; on voit à la suite la fin d'un autre nom , qui était probablement celui de , en sorte que deux rois de la V[e] dynastie en auraient suivi deux de la troisième. Un manque de suite aussi grand se remarque sur un bloc semblable du Musée de Berlin publié par Lepsius [4], où l'on voit pêle mêle  de la V[e] dynastie, de la IV[e],  de la V[e] et  qui peut être de la II[e], de la IV[e] ou de la VI[e]. C'est le même désordre qui règne dans la Chambre des Ancêtres de Karnak, et en comparaison la table de Saqqarah est remarquable pour le soin avec lequel elle fut établie.

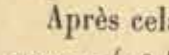
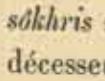
[1] Garstang, *Mahasna and Bet-Khallâf*, pl. VIII, n° 1.

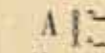
[2] Gauthier, *Notes et remarques historiques*, dans le *Bulletin de l'Institut français*, V, p. 41.

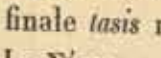
[3] Je prends le dernier signe dans le cartouche pour un privé de la barre transversale; le trait qui le surmonte et le fait ressembler à serait l'extrémité de la courbe du cartouche.

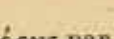
[4] *Denkmäler*, II, pl. 152.

La correspondance des noms des rois de la IIIe dynastie conservés par Manéthon avec ceux que nous ont rendus les monuments est une question qui n'a pas encore été élucidée de manière satisfaisante et pour laquelle je pense qu'on peut faire de nouvelles suggestions. La manière dont la liste de l'Africain est brusquement coupée après le septième roi de la IIe dynastie dans la *Chronographie* du Syncelle pour être terminée seulement après l'énumération des souverains de la IVe dynastie semble marquer un certain trouble dans l'ouvrage sur lequel l'auteur a travaillé, et il est curieux de constater que la coupure a lieu juste au moment où la liste grecque cesse d'être en harmonie avec la série égyptienne. Je crois que Sésôkhris, Khénérès et Nékhérophès font double emploi; c'étaient apparemment des rectifications de noms mis en note et dont les compilateurs ont fait des rois distincts. Pour Sésôkhris je ne puis établir sûrement le rapport : le nombre d'années 48 est voisin des 47 ans attribués par le même auteur à Binôthris et des 47 1/2 que nous trouvons par notre monument; d'autre part la mention de sa taille énorme et de sa corpulence rappelle le Μομχειρί appliqué par Ératosthène à son Toïgar dans lequel je vois Buzu. Khénérès serait une variante de Khairès, le sixième roi, inconnu des monuments des Ramessides; enfin Nékhérophès serait une lecture erronée de  pour laquelle nous avons déjà la forme exacte Nepherkhérès.

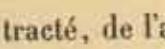
Après cela il y a une transposition, et ce qui correspond à  est Μέσωχρις (n° 4 de la IIIe dynastie), les éléments précédant le nom de Sokar—*sôkhris* se réduisant à *Mé*. On trouve une contraction semblable pour le prédécesseur de ce roi :  est devenu Μάρης chez Ératosthène. Les 17 ans de l'Africain sont voisins des 18 que je trouve sur la Pierre de Palerme contre les 8 ans et 3 mois que le papyrus de Turin voulait lui concéder.

A  correspond parfaitement Σωῦφις (n° 5) par perte de l'aspiration initiale.

Le n° 6, Τοσέρτασις, a la première partie du nom semblable à Tosorthros que nous verrons plus loin, et qui traduit ; ceci résulte peut-être d'une erreur, mais la finale *tasis* rend bien le nom de  que nous donne la table d'Abydos. Le Σίριος qui occupe le n° 11 de la liste d'Ératosthène semble être une abréviation de ce nom; la traduction donnée par cet auteur, υἱὸς χόρης, n'est-elle pas fautive à cause des erreurs de copistes? En remplaçant

χόρης par *χόρσης* nous aurions de  une explication approximative : « fils de la tête » ou « du tondu ».

Dans le n° 7, Ἄχης, il faut reconnaître une contraction de ; *neb* s'est restreint à *a*, tandis que *ka* a été transcrit χ comme dans Népherkhérès.

On doit placer ensuite les deux souverains mis par interversion les second et troisième de la dynastie. Τόσορθρος rend le nom de  suivi d'une addition destinée à le distinguer de ses homonymes; Τύρεις donne le nom simple, contracté, de l'autre  désigné parfois sous le nom de . Nous reprenons alors la suite de la liste avec Σήφουρις, qui correspondrait à une orthographe  dont le papyrus de Turin n'a conservé que le dernier signe. La liste d'Abydos, qui donne ici , est donc fautive; quant au  de Saqqarah, on doit le replacer en face du des autres monuments.

Le dernier roi de la dynastie selon Manéthon était Κερφέρης : il y a évidemment erreur de scribe pour Népherkhérès, nom que nous avions déjà rencontré à la fin de la IIe dynastie, mais qui s'applique ici au  que donne la table d'Abydos aux lieu et place du  de Saqqarah et Turin. L'accord me paraît rétabli ainsi entre tous les documents : il n'y a de sacrifiés que les nombres de rois et d'années par dynastie indiqués par le Syncelle et la Chronique arménienne, nombres fort sujets à caution. Examinons les modifications proposées au texte de l'Africain, le plus complet et généralement le mieux informé des copistes de Manéthon, et nous trouvons :

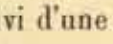
DYNASTIES.	NOMBRE DE ROIS			NOMBRE D'ANNÉES			OBSERVATIONS.
	ANNONCÉ.	ÉNUMÉRÉ.	RECTIFIÉ.	ANNONCÉ.	TOTALISÉ.	RECTIFIÉ.	
Ire dynastie....	8	8	8	253	263	253	Eusèbe donne 252 ans.
IIe —	9	9	7	»	302	224	
IIIe —	9	9	8	214	214	186	Eusèbe annonce 8 rois.
TOTAUX...	26	26	23	»	779	663	

TABLE DE PALERME.					PAPYRUS DE TURIN.				TABLE D'ABYDOS.		TABLE DE SAQQARAH.		LISTE DE SUCCESSION DES DYNASTIES.	MANÉTHON.						ÉRATOSTHÈNE.		
														SELON L'AFRICAIN.			SELON EUSÈBE.					
REGISTRE.	CASES.	ROIS.	RÈGNE.	NUMÉRO.	ROIS.	RÈGNE.	VIE.	NUMÉRO.	ROIS.	NUMÉRO.	ROIS.			ORDRE dans la liste.	ROIS.	RÈGNE.	ORDRE dans la liste.	ROIS.	RÈGNE.	ORDRE dans la liste.	ROIS.	RÈGNE.
	1 à 59?	59 rois du Nord												30 rois Memphites	1790							
I	60? 131?	72 rois du Sud												10 rois Thinites	350							
														Ire dynastie.								
	132? 193?	Ménès	62?	1		=	=	1					1	1	Μήνης	62	1	Μήνης	60	1	Μήνης	62
	1 26	Athôthès Ier	26	2		[2]7	=	2					2	2	Ἄθωθις	57	2	Ἄθωθις	27			
II	27 85?		59?	3	=	[5]9	=	3					3	3	Κενκένης	31	3	Κενκένης	39	2	Ἀθώθης	59
	86? 120	Athôthès III	35?	4		=	=	4					4	4	Οὐενέφης	23	4	Οὐενέφης	42	3	Ἀθώθης	32
	1 20?	Hesepti	20?	5		=	=	5					5	5	Οὐσαφαιδός	20	5	Οὐσαφάις	20			
	21? 46?	Merbipen	26?	6		=	73	6		1			6	6	Μιεβιδός	26	6	Νιεβαΐς	26	4	Διαβιής	19
	47? 59	Semempsès	12½?	7	=	=	72	7					7	7	Σεμέμψης	18	7	Σεμέμψης	18	5	Πεμφώς	18
III	59 67		8½	8		=	63	8		2												
		Biunuter		9		=	95			3			8	8	Βιηνεχής	26	8	Οὐέλενθις	26			
	68 147		80										-									
														IIe dynastie.								
		Buzu						9					1	1	Βοηθός	38	1	Βῶχος	=	6	Τοΐγαρ	79
	1 32	Kakau	32	10		=	=	10		4			2	2	Καιέχως	39	2	Κῶος	=	7	Στοῖχος	6
	33 80		47½	11		=	95	11		5			3	3	Βίνωθρις	47	3	Βιόφις	=			
IV	80 96?	Ueznas	16½?	12		=	70	12		6				8	Σέσωχρις	48	8	Σέσωχρις	=			
		Send		13		=	[7]4	13		7			4	4	Τλάς	17	4	=	=			
	97? 178	Per-n-mât?	89										5	5	Σεθένης	41	5	=	=			
													6	6	Χαίρης	17	6	=	=	8	Γοσορμίης	30
														9	Χενερής	30	9	=	=			
		Neferkarê		14		=	50			8			7	7	Νεφερχέρης	25	7	=	=	9	Μάρης	26
														IIIe dynastie.								
														1	Νεχερόφης	28	1	Νεχέρωχις	=			
	1 18	Neferkasokar	18	15		8°.3m	20+x			9			1	4	Μέσωχρις	17	=	=	=			
	19 36	Huzefa	17½	16		11.8	34			10			2	5	Σοϋφις	16	=	=	=	10	Ἀνουφίς	20
	36 64	Zazai	28½	17		27.2	40+x	14		11			3	6	Τοσέρτασις	19	=	=	=	11	Σίριος	18
V	65 83?		19?	18		19	=	15		14			4	7	Ἄχης	42	=	=	=			
		Zeser		19		19.3	=	16		12			5	2	Τόσορθρος	29	2	Σέσορθος	=	12	Χνοῦβος Γνευρος	22
		Zeser Teta		20		6	=	17		13			6	3	Τύρεις	7	=	=	=			
	84? 140	Zefarê?	57?	21		6.1	=	18					7	8	Σήφουρις	30	=	=	=			
		Huni		22		24	=	19		15			8	9	Κερφέρης	26	=	=	=			

En face de cela nous pouvons mettre notre monument qui nous donne :

1er registre.....	Ménès		62 ans.
2e —			120
3e —	Ier et IIe dynasties		147
4e —			178
5e —	IIIe dynastie		140
	Total.....		647

soit à seize ans près le chiffre auquel nous arrivons d'après les documents byzantins rectifiés.

Le papyrus de Turin ne paraît pas avoir fait de récapitulation après Huni et marqué ainsi un changement de famille : toutefois le nom de ce roi était suivi d'une remarque dont il ne subsiste que  : elle avait trait probablement à la suppression de la procession d'Horus  célébrée jusque là tous les deux ans, et marquait ainsi la fin des  ou successeurs d'Horus. C'était donc une coupure plutôt religieuse que politique.

Le tableau précédent réunit les indications que nous possédons sur la chronologie des trois premières dynasties.

V. — COMMENCEMENT DE LA IVe DYNASTIE.

Avec le sixième registre commencent les annales des rois classés par Manéthon dans sa IVe dynastie. Pour religieuse qu'ait été la distinction faite entre les rois qui suivent et leurs devanciers sur le trône, la modification dans la rédaction de la table de Palerme tout comme la différence considérable entre les édifices contemporains de Snéfrou et ceux élevés sous ses prédécesseurs indiquent bien qu'un changement complet dans la civilisation égyptienne a suivi le règne d'Houni et ouvert une nouvelle phase dans l'histoire du pays.

Pour notre monument, alors qu'aux registres II à V chaque année était représentée par une seule case étroite, dans laquelle on mentionnait succinctement un ou deux événements, à partir du sixième registre les cases s'élargissent pour renfermer en un nombre plus ou moins grand de petites colonnes,

en outre des faits saillants comme principales panégyries, guerres, fondations d'édifices, un résumé des donations importantes faites à des divinités. En même temps qu'elles s'élargissaient les cases prenaient aussi de la hauteur : le sixième registre a o m. o86 mill. 5 de hauteur; à cause de la place qui était mesurée les deux suivants qui terminent les inscriptions du recto ont seulement de o m. o75 mill. à o m. o78 mill.

Le fragment de Palerme a gardé la mention de deux comptes, les septième et huitième, marqués dans deux cases se suivant : cette indication est erronée ou plutôt incomplète, car il aurait fallu préciser que c'étaient la septième fois qu'on faisait l'inventaire des biens royaux et la huitième fois qu'on recensait le bétail, ce qui correspond aux années 15 et 16 du règne. Les cases sont inégales mais une mesure moyenne nous amène bien pour le début de Snéfrou au commencement de la rangée. D'après le papyrus de Turin, le fondateur de la IV^e^ dynastie aurait régné 24 ans, ce qui représenterait sur notre pierre une longueur d'environ 1 m. 10 cent. et nous conduirait à quelques centimètres après les signes  reconnaissables sur le bloc du Caire. Jusqu'ici les en-têtes de règnes ont été placés vers le milieu de l'espace occupé par les annales de ce règne, au verso on a des exemples de titulature commençant immédiatement après la barre de séparation de deux souverainetés. On pourrait arguer de ce fait que le règne de Snéfrou a été plus court que ne l'a indiqué le papyrus, qu'il n'aurait duré que 18 ou 19 ans et que le débris de titre se rapporte soit à Chéops, soit à un roi inconnu qui serait à intercaler entre Snéfrou et Chéops. On va voir qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette hypothèse et qu'il est plus probable que, vu l'étendue du règne, on aura cru utile de répéter avant sa fin les indications protocolaires.

Pour ce qui concerne Chéops et Dad-f-rê dont les règnes terminent le tableau du recto, une difficulté s'élève du fait que nous ne savons pas comment étaient disposées les cases qui leur appartiennent, bien qu'on puisse être assuré que leurs compartiments devaient avoir une largeur de o m. 212 mill., comme tous ceux du verso. Le papyrus royal nous apprend qu'ils occupèrent le trône 23 ou 24 ans[1] et 8 ans, au total 31 ou 32 années.

[1] Sur le papyrus on ne voit que 23 ans, mais comme le fragment a son bord immédiatement après le troisième bâton, il pourrait y en avoir eu un quatrième.

Nous avons vu que la partie consacrée à Snéfrou s'étendait sur une longueur d'environ 1 m. 10 cent., il est probable que le chiffre exact était 1 m. 16 cent., correspondant à 5 cases 1/2 de 0 m. 212 mill. Il fallait donc une autre demi-case dans cette rangée pour que le reste soit composé de compartiments à dimensions régulières; mais l'inconnu est l'emplacement qu'occupait cette demi-case, et les combinaisons possibles sont les suivantes :

1° Entre le règne de Snéfrou et celui de Chéops est placée la demi-case contenant des explications sur le changement de disposition du tableau; la fin de la ligne renfermait alors 7 cases, chacun des deux autres registres 13, au total 33. Par suite les deux rois auraient eu chacun une case supplémentaire pour l'inscription des faits accomplis pendant les mois dépassant les 23 et 8 années de règne.

2° La demi-case du sixième registre est à l'extrémité gauche de la ligne, et alors il faut supposer qu'aux septième et huitième registres on a ménagé une demi-case aux deux extrémités pour former deux colonnes en bordure renfermant des indications générales, ainsi que se présente la partie supérieure du verso; on aurait alors 7 cases plus deux rangées de 12, en tout 31. Les deux règnes auraient ainsi une case par année, sans supplément pour les mois d'excédent. C'est cette disposition qui me paraît la plus probable, cependant il y a un troisième cas à envisager, celui où les dernières années de Snéfrou ayant été écourtées, on aurait pu diviser la fin de la rangée en 8 parties. Dans cette hypothèse les deux autres registres auraient contenu chacun 13 compartiments et l'on compterait un total de 34 cases; alors Chéops aurait régné 24 ans, et il aurait eu, ainsi que son successeur, une case supplémentaire pour la fraction d'année en sus.

Un fait qui viendrait à l'appui de l'opinion que la légende royale était répétée plusieurs fois, c'est qu'au bas de la Pierre de Palerme on voit un signe provenant apparemment du nom de la mère du roi, et qui ne devrait pas se trouver à cette place si l'on s'était contenté de donner une seule fois le protocole du souverain dès le début, soit au sixième registre. Comme le huitième registre est moins haut que le sixième, pour gagner un peu de place on y a sans doute supprimé la bande du titre et ce serait à cette partie située entre le bout de la pierre et la lacune entre les deux blocs principaux qu'aurait

appartenu le fragment n° 2 du Caire où l'on voit dans le haut le nom de Chéops (septième registre) et au-dessous une partie du huitième registre immédiatement après la ligne des crues du Nil.

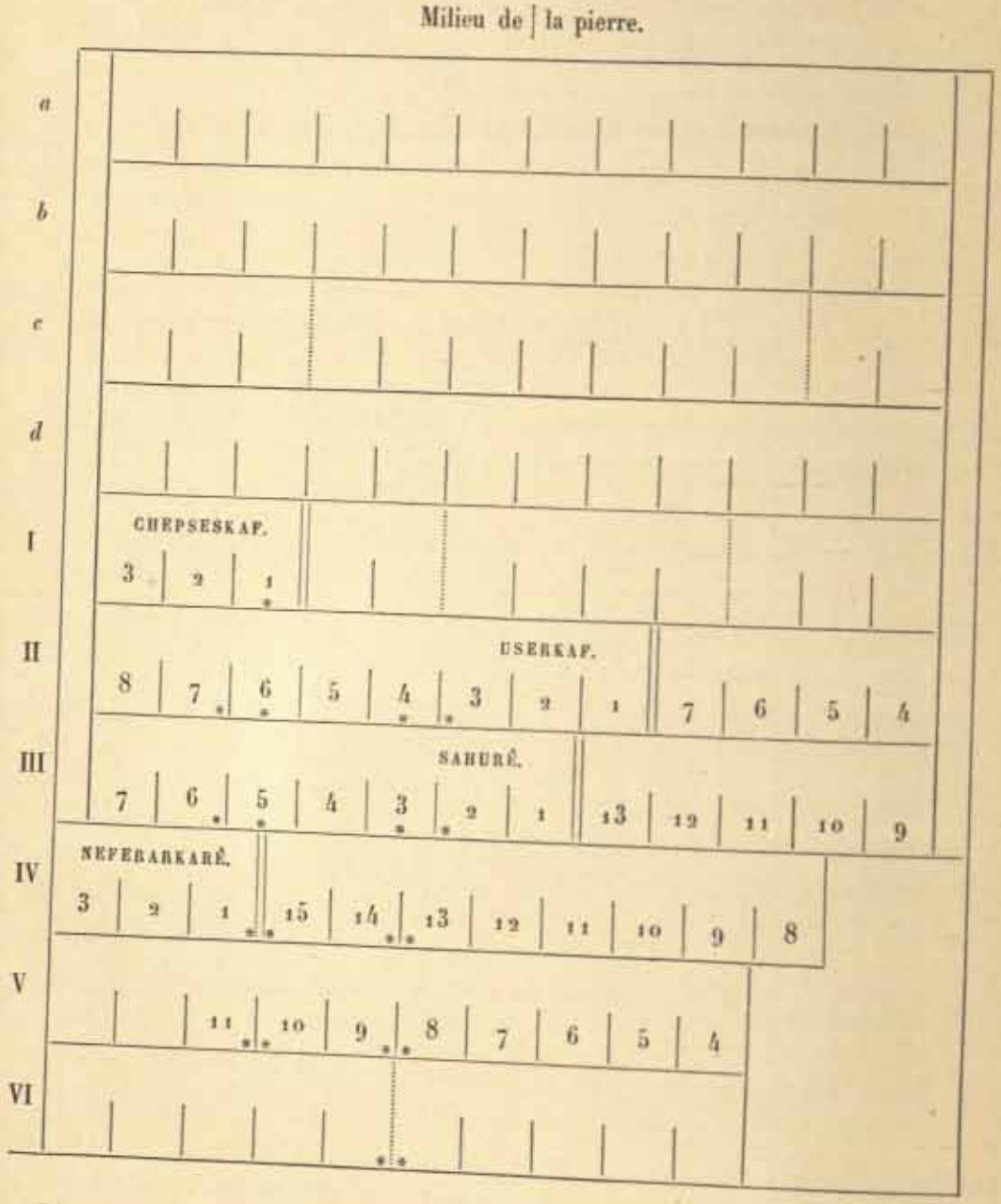
Les trois derniers registres du recto nous donnent donc, en parfaite conformité avec la liste de Turin, les règnes de Snéfrou 24 ans, Chéops 23 ans et Dad-f-rê 8 ans.

VI. — VERSO DE LA TABLE.

Le centre du creux préparé dans la dalle lorsqu'elle fut utilisée comme seuil de porte coïncidait à peu près avec le haut du premier registre dont nous possédions des vestiges, celui où la Pierre de Palerme mentionne Chepseskaf. Ce registre et apparemment ceux qui le précédaient avaient environ o m. 092 mill. de hauteur, comme celui qui le suit; dans la partie supérieure on trouve donc dans la demi-hauteur (o m. 393 mill.) place pour quatre registres, surmontés d'une bande de titre de o m. 025 mill. Afin de ne pas modifier les désignations connues jusqu'à ce jour, je les désignerai par les lettres *a* à *d*.

Pour la partie inférieure nous avons déjà o m. 092 mill. pour dimension du premier et second registre; la troisième rangée n'a plus que o m. 090 mill., les deux suivantes mesurent ensemble o m. 15 cent., enfin on verra qu'il existait un sixième et dernier registre qui n'aurait eu que o m. 51 cent. de hauteur à moins qu'il ne faille y ajouter les o m. 025 mill. que j'avais indiqués comme restant libres au sommet du tableau, auquel cas il aurait été gravé légèrement plus bas que celui de la face opposée.

Ce qui subsiste des inscriptions démontre qu'en principe chaque année correspondait à un compartiment de o m. 212 mill. de largeur, mesure employée dès l'avant-dernier registre du recto. Grâce à la connaissance que nous avons maintenant de la place relative des fragments et des dimensions du tableau nous pouvons corriger et compléter la figure schématique donnée plus haut (p. 176) en tenant compte des demi-colonnes laissées en bordure des registres supérieurs jusqu'au troisième de la pierre de Palerme. Les astérisques marquent les parties du monument que nous possédons.



D'après cette reconstitution, dont on a vu tous les éléments exposés, l'angle droit inférieur ne devait pas avoir de texte; il portait sans doute une représentation du consécrateur du monument faisant offrande à ses prédécesseurs dont il venait d'exposer les annales.

VII. — FIN DE LA IV^e DYNASTIE.

Nous avons vu la face opposée se terminer sur le règne de Dad-f-rê, le verso commence donc avec Chéfren; d'autre part nous voyons au registre I le début de Chepseskaf qui a pour successeur Userkaf, fondateur de la V^e dynastie : les registres supérieurs étaient donc consacrés à la fin de la IV^e dynastie. La table d'Abydos ne donne pour cette période que trois cartouches : ceux de Chéfren, Mycérinus et Chepseskaf; la liste de Saqqarah donnait 5 noms malheureusement détruits totalement entre Chéfren et Userkaf. Il ne reste pour nous aider que le papyrus de Turin, mutilé, et la liste de l'Africain. Ces documents se présentent comme suit pour la dynastie entière :

PAPYRUS DE TURIN.		AFRICAIN.	
1. [illegible]	années 24	1. Σῶρις	29 ans.
2. (illegible)	— 23	2. Σούφις	63
3. (illegible)	— 8	3. Σοῦφις	66
4. [illegible]	— x	4. Μενχέρης	63
5. roi A	— x	5. Ῥατοίσης	25
6. — B	— 18	6. Βίχερις	22
7. — C	— 4	7. Σεβερχέρης ..	7
8. — D	— 2	8. Θαμφθίς	9
9. [illegible] ..	— 7		

Un premier regard sur le tableau de la page 200 après avoir consulté la liste de Turin, montre qu'après avoir réservé au registre I, avant Chepseskaf, les six années requises pour les rois que j'ai appelés C et D, il reste 51 cases pour Chéfren et ses deux successeurs. Une inscription d'un mastaba de Gizeh appartenant à un fils de Chéfren mentionne le douzième recensement des animaux, soit la 24^e année d'un règne[1], mais comme aucun autre roi postérieur dans la dynastie ou au début de la suivante n'a gouverné aussi longtemps, il en résulte que cette indication ne peut s'appliquer qu'à Chéfren. Or si le

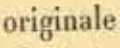
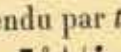
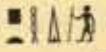
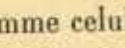
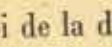
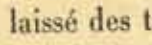
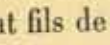
[1] Chiffre rétabli par M. Sethe, *Urkunden des alten Reichs*, I, 16, et *Beiträge zur ältesten Geschichte Aegyptens*, p. 78. Dans la publication de Lepsius, *Denkmäler*, II, 15 *a*, le passage est marqué comme mutilé. Ce prince Râ-n-kau est mentionné au *Livre des Rois*, t. I, p. 93, *d*.

fondateur de la seconde Pyramide a régné au moins 24 ans et son second successeur 18 ans, il ne reste que 9 ans au maximum pour le roi intermédiaire, ce qui me semble manifestement insuffisant si l'on veut en faire Mycérinus. Le résultat à tirer de ceci est que le roi C, avec ses 18 ans, est le constructeur de la troisième Pyramide.

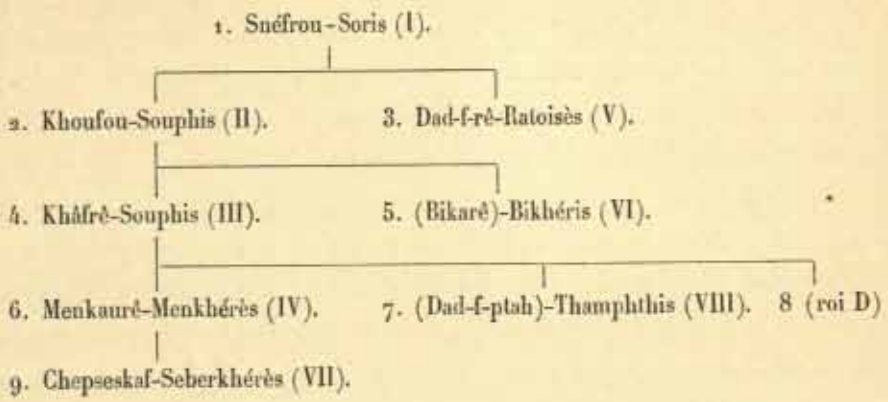
Nombreuses ont été les tentatives d'identification déjà faites des rois portés sur les deux listes et toutes se sont heurtées à des difficultés résultant des divergences dans l'ordre apparent des noms. Je crois qu'il est facile d'expliquer ces différences si l'on admet que le régime du séniorat fut appliqué et que, suivant un principe encore en usage dans la plupart des monarchies musulmanes, c'était le plus ancien de la famille qui montait sur le trône. Déjà, en examinant le tableau du recto, on a vu que des fils de rois dont la naissance avait été notée ne succédaient pas immédiatement à leur père; trop jeunes pour ceindre la couronne ils avaient été précédés par un autre souverain, peut-être le frère de leur père. Tout s'arrange si l'on admet que Snéfrou eut deux fils, Chéops et Dad-f-rê qui régnèrent successivement selon leur ancienneté d'âge. Dans une des dernières années de Chéops le fragment n° 2 signale la naissance d'un Horus dont le nom commence par . Comme fréquemment sous les dynasties memphites les rois prenaient une bannière ayant un ou deux signes communs avec leur nom mortel, je suis porté à croire qu'il s'agit ici du prince appelé  sur le socle de statue trouvé à Abou Roach. Montant sur le trône après la mort de son frère aîné Chéfren, il compléta son nom en  et fut le Bikhéris de l'Africain. Quant à son nom de *ka*, je pense qu'il fut , rappelant les et des dynasties précédentes et devançant le par lequel se distingue Mycérinus. Si Bikhéris fut le roi A du du papyrus de Turin, on doit considérer que son deuxième prédécesseur de la liste de Manéthon, Ratoisès, est bien le , et cela en dépit des objections d'ordre philologique par lesquelles on avait déclaré impossible cette assimilation; seulement l'erreur de classement a été doublée de fautes de copistes et c'est probablement de Ῥατοίφης qu'est sorti Ῥατοίσης, avec le nom du soleil en tête, dans l'ordre des signes du cartouche.

Nous n'avons aucune certitude sur la durée du règne de Chéfren et de Bikhéris pour lesquels les chiffres afférents sont détruits au papyrus de Turin; nous savons seulement que Chéfren a gouverné pendant au moins 24 ans. Si l'on veut

donner à Mycérinus les 18 ans que ce document lui attribue, il reste 33 ans à distribuer sur la table de Palerme entre ses deux prédécesseurs. L'Africain assigne 66 ans au roi de la seconde Pyramide, Hérodote lui donne 56; le chiffre des unités étant semblable chez ces deux écrivains, prenons le nombre de 26 comme possible, d'autant plus qu'il se rapproche des 27 années attribuées par Ératosthène à son Saophis II. Il resterait alors 7 ans pour Bikhéris.

Notre monument, s'il nous était parvenu intact, nous aurait probablement renseigné sur la parenté de Mycérinus dont le papyrus Westcar fait un fils de Chéfren, alors qu'Hérodote en fait deux frères; je croirais plutôt à la véracité du conte égyptien. Les dix-huit années que le papyrus de Turin accorde à Mycérinus trouvent place dans les registres *c*, *d* et 1; après cela au milieu du premier registre, avant l'avènement de Chepseskaf, il reste six compartiments libres pour y inscrire les rois C et D ayant régné 4 et 2 ans. En regard de ces souverains éphémères, nous voyons dans la liste de Manéthon un seul nom à mettre, celui de Thamphthis, avec un chiffre de 9 années. Il ne nous est resté aucun souvenir de ces princes, qui auraient été des frères cadets de Mycérinus. La transcription grecque Thamphthis ne laisse pas facilement trouver la forme originale; je proposerais de la reconstituer , en parallélisme avec les  et  de cette époque, et m'appuyant sur ce que  est rendu par *tan* dans  Ταν*χέρης*. Comme nom copié sur  on peut citer  extrait par Lieblein (*Dictionnaire*, n° 78) du Mémoire de de Rougé comme celui d'un prêtre de . Enfin, d'après le papyrus, le dernier roi de la dynastie serait , avec une durée de 7 ans, un souverain qui a laissé des traces dans un certain nombre d'inscriptions et fut apparemment fils de Mycérinus. La transcription *Σεπσεσχεφης s'est adoucie en *Σεβεσχεφης et par erreur de copiste est devenue Σεβερχερης, septième roi selon l'Africain. Appartenant à la branche aînée, on ne l'a pas oublié dans les listes restreintes telles que celle d'Abydos. L'auteur grec est d'accord avec le scribe du papyrus pour donner une durée de 7 ans à ce règne et la table de Palerme lui réserve également sept cases dans ses premier et second registres.

Je voudrais donc dresser le tableau généalogique de la IV^e^ dynastie de la façon suivante, en marquant par des chiffres arabes l'ordre de succession selon le papyrus de Turin et par des chiffres romains la suite de ces princes d'après Manéthon.



On comprend aisément comment les règnes ont pu être mis hors de leur rang dans la liste grecque si un historien a voulu la résumer en disant : « Le fondateur de la dynastie, Soris, eut pour successeur Souphis I^er^ et ses descendants Souphis II et Menkhérès, ainsi que leurs frères Ratoisès, Bikhéris; après eux régnèrent Seberkhérès fils de Menkhérès et Thamphthis, frère du même roi ». L'ordre chronologique n'est pas d'accord avec l'ordre généalogique.

On a pu s'étonner de voir dans Hérodote et Diodore les récits relatifs à la conquête de l'Égypte par les Éthiopiens suivre immédiatement les légendes se rapportant à la construction des Pyramides. Il faut avouer qu'il existe d'étranges analogies entre les noms de rois de la IV^e^ dynastie et ceux de la XXIV^e^-XXV^e^ dynastie, et un étranger incapable de lire les hiéroglyphes, se fiant aux explications d'un guide connaissant mieux les contes dont les souverains étaient les héros que l'histoire véritable du pays, a pu, trompé par certaines assurances, transposer des faits de plusieurs milliers d'années. A propos des pyramides, Hérodote entend parler de ⊙ 𓇋𓂝 : il entend Rhodopis (transcription plus proche de la vérité que Ratoisès, et qui semblerait indiquer que ⊙ se lisait effectivement en premier) et, faisant immédiatement confusion avec la courtisane Rhodopis qui vivait à l'époque saïte, s'insurge contre cette attribution (II, 134)[1]. Le successeur de Mycérinus, d'après Hérodote, fut Asychis; c'est évidemment Tafnekht, dont le prénom ⊙ 𓇋𓊪𓏏𓏏 rappelle singulièrement les noms en 𓇋𓏏𓏏 des IV^e^ et V^e^ dynasties; il est le second législateur, Sasychès de Diodore, qui le mentionne autre part sous son nom de Tnéphactos comme

[1] Pour les appréciations antérieures du rôle de la courtisane dans la construction des Pyramides, voir H. R. Hall, *Nitokris-Rhodopis*, dans le *Journal of Hellenic studies*, vol. XXIV, p. 208.

père de Bocchoris[1]. Tafnekht fut effectivement le père de Bak-n-ranf, mais Bocchoris est bien voisin comme lecture de Bikhéris, transcription manéthonienne de ⊙ 𓃭 𓇋. On peut noter aussi que ce nom a été choisi comme premier cartouche par l'Éthiopien Tonuatamen.

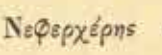
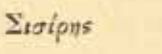
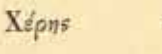
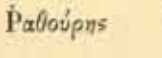
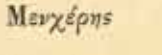
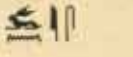
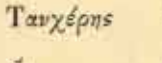
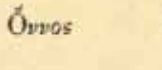
Seberkhérès a quelque analogie avec Sabacos l'Éthiopien qui est 𓇋𓇋 𓃭 𓇋, enfin on peut se demander si le nom de 𓊪 n'a pas été sans influence sur l'attribution de la qualité de prêtre de Ptah du Séthon légendaire. Si l'on ajoute à cela que la bannière et le prénom de Chabatoka rappellent ceux de Tankhérès de la V^e^ dynastie et que Chabaka avait pris pour prénom ⊙ 𓏏 𓇋, si commun dans l'Ancien Empire, on arrivera à comprendre qu'à l'époque où Hérodote visita l'Égypte les drogmans s'étaient forgé une histoire dans laquelle les derniers rois de la IV^e^ dynastie étaient identifiés avec ceux de la XXV^e^ et étaient probablement compris parmi les dix-huit Éthiopiens qui régnèrent en Égypte d'après l'historien grec (II, 100). D'autre part, sachant que ces rois étaient les proches successeurs des constructeurs des Pyramides et que les Éthiopiens avaient gouverné le pays immédiatement avant la dynastie saïte, Hérodote a été amené à transposer tout ce qui concerne la IV^e^ dynastie après les récits sur les Ramessides.

VIII. — V^e^ DYNASTIE.

Grâce aux nombreux monuments sortis surtout de Saqqarah on est parvenu à dresser une liste qui paraît définitive des rois de la V^e^ dynastie, d'accord à la fois avec les tables d'Abydos et de Saqqarah et avec la liste de l'Africain[2]. Cependant cette série chronologique ne concorde pas entièrement avec les données du papyrus de Turin, qui ne porte pour cette période que huit règnes au lieu des neuf qu'énumère Manéthon. Nous avons les documents suivants :

PAPYRUS DE TURIN.			MONUMENTS.	AFRICAIN.		
1.	roi E	années 12	𓇋𓏏𓊪	1.	Οὐσερχέρης	28 ans.
2.	— F	𓈖... *x*	⊙ 𓍿 𓇋	2.	Σεφρῆς	13

[1] Les légendes et faits relatifs à Bocchoris sont réunis dans A. Moret, *De Bocchori rege*, Paris, 1903. — [2] *Annales*, t. XV, p. 96.

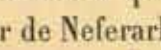
PAPYRUS DE TURIN.				MONUMENTS.	AFRICAIN.		
3.	roi G	années	7		3.	Νεφερχέρης	20 ans.
4.	— H	—	11?		4.	Σεσίρης	7
5.	— I	—	11?		5.	Χέρης	20
6.		—	8		6.	Ῥαθούρης	44
7.		—	28		7.	Μεγχέρης	9
8.		—	30		8.	Ταγχέρης	44
					9.	Ὄννος	33

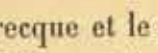
La pierre de Palerme portait le règne d'Userkaf inscrit aux deuxième et troisième registres dans 13 compartiments alors que le papyrus ne lui donne que 12 ans : la case supplémentaire était sans doute affectée à l'énumération des dons faits pendant les mois en plus des douze années complètes.

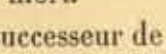
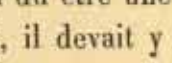
Le papyrus n'a plus le chiffre des années du successeur, à cause de la rubrique qui en précédait l'énoncé. Ce roi est évidemment Sahurê, et la table de Palerme nous donne heureusement l'indication de la durée de ce règne, 15 ans, ce qui n'est pas trop dissemblable des 13 ans marqués sur la liste de Manéthon. Pour arriver à placer la quinzième case telle qu'elle est sur le bloc de Palerme, au-dessous des cases d'années 4 et 5 du troisième registre, il faut que le commencement de la rangée se soit trouvé en arrière d'une case et demie de l'extrémité du tableau, préparant le recul de 2 cases 1/2 des registres suivants.

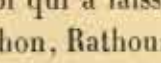
Le troisième roi est , dont le nom de naissance était . Inutile d'insister sur l'invraisemblance de la donnée du papyrus Westcar que ce roi et les deux précédents étaient des frères trijumeaux. Vers le bas de la pierre du Caire, sur la partie usée où l'on ne distingue plus ni lignes ni hiéroglyphes, on reconnaît cependant le tracé d'un de 0 m. 013 mill. de hauteur, c'est-à-dire plus que les signes entrant dans la composition du texte. Il est à 0 m. 24 cent. au-dessous de la ligne de séparation des deuxième et troisième registres, et par suite il est à peu près certain que ce faucon était dans le titre du sixième registre, le dernier qu'ait pu porter la pierre. Selon toute apparence ce devait être le début de la titulature d'un nouveau roi, et comme le protocole

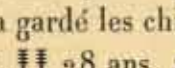
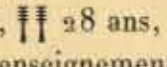
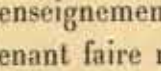
était inscrit immédiatement après la barre de séparation du règne (voir ligne 4 du bloc de Palerme), nous savons quand était mort Neferarkarê; à condition que les compartiments aient eu la largeur moyenne de 0 m. 21 cent. il y avait place sur le monument pour l'inscription des faits et donations de 18 ans.

Au papyrus de Turin, en admettant que la ligne contenant une mention spéciale ait appartenu à Sahurê, le roi suivant (G), dont le nom a disparu, aurait régné 7 ans. Ceci ne peut s'accorder avec les données de la Pierre de Palerme, tandis qu'au contraire ces 7 ans sont juste ce que l'Africain marque pour le règne de Sisirès, successeur de Nepherkhérès. Je crois donc que le papyrus est en défaut et que  a été sauté par le scribe.

Le successeur de Neferarkarê fut Sisirès , qui aurait régné 7 ans selon la liste grecque et le papyrus royal (roi G) modifié comme je viens de l'indiquer. Au sixième et dernier registre de la Pierre de Palerme il reste pour le roi, dont il ne subsiste que  dans le protocole, l'espace de 6 cases. Il résulte de cela que ce monument a dû être gravé par les soins de Chepseskarê un an avant sa mort.

Pour , successeur de ce roi, l'Africain indique 20 ans comme durée du règne; le chiffre du papyrus est presque détruit : il n'en reste que le haut d'un trait qui a dû être une unité; comme il y a un espace entre ce trait et l'indication , il devait y avoir un chiffre de dizaines, mais le caractère devait être peu élevé puisqu'il n'en subsiste pas de traces au-dessus de la lacune, ce qui me porte à croire que le nombre était 11, chiffre déjà assez fort pour un roi qui a laissé peu de souvenirs.

Selon Manéthon, Rathourès  qui monta ensuite sur le trône aurait gouverné pendant 44 ans. Ce chiffre est trop élevé; au papyrus de Turin ce qui reste de l'indication de durée du règne peut avoir été 11, 21 ou 31, 15, 25 ou 35 ans. Comme son règne fut florissant, à en juger d'après le nombre et la beauté des tombes de ses contemporains à Saqqarah, je proposerai, sous toutes réserves, d'en porter jusqu'à 21 ans la durée possible.

Le papyrus a gardé les chiffres des trois derniers souverains de la dynastie :  8 ans,  28 ans,  30 ans.

Grâce aux renseignements que nous a donnés la Pierre de Palerme, nous pouvons maintenant faire mieux correspondre les listes égyptiennes et grecques et dresser comme suit le tableau des IV^{e} et V^{e} dynasties.

TABLE DE PALERME.				PAPYRUS DE TURIN.			TABLE DE SAQQARAH.		TABLE D'ABYDOS.		AFRICAIN.		
NUMÉRO.	REGISTRE.	ROIS.	RÈGNE.	NUMÉRO.	ROIS.	RÈGNE.	NUMÉRO.	ROIS.	NUMÉRO.	ROIS.	NUMÉRO.	ROIS.	RÈGNE.
	recto.												
IVe dynastie. 1	6		24	1		24	16		20		1	Σῶρις	29
IVe dynastie. 2	6, 7, 8		23	2	"	23	17		21		2	Σοῦφις	63
IVe dynastie. 3	8		8	3	"	8	18		22		5	Ῥατοίσης	25
	verso.												
IVe dynastie. 4	*a*, *b*		26?	4		*x*	19		23		3	Σοῦφις	66
IVe dynastie. 5	*b*		7?	5	"	*x*	20	"			6	Βίχερις	22
IVe dynastie. 6	*b*, *c*, *d*, 1		18?	6	"	18	21	"	24		4	Μενχέρης	63
IVe dynastie. 7	1		4?	7	"	4	22	"			8	Θαμφθίς	9
IVe dynastie. 8	1	?	2?	8	"	2	23	"					
IVe dynastie. 9	1, 2		7	9		7	24	"	25		7	Σεβερχέρης	7
Ve dynastie. 1	2, 3		13	1	"	12	25		26		1	Οὐσερχέρης	28
Ve dynastie. 2	3, 4		15	2	"	*x*	26		27		2	Σεφρής	18
Ve dynastie. 3	4, 5, 6		18				27		28		3	Νεφερχέρης	20
Ve dynastie. 4	6		6[+*x*]	3	"	7	28				4	Σισίρης	7
Ve dynastie. 5				4	"	11?	29		29		5	Χέρης	20
Ve dynastie. 6				5	"	21?			30		6	Ῥαθούρης	44
Ve dynastie. 7				6		8	30		31		7	Μενχερής	9
Ve dynastie. 8				7		28	31		32		8	Ταγχέρης	44
Ve dynastie. 9				8		30	32		33		9	Ὄννος	33

Après Ounas le papyrus de Turin faisait une récapitulation du nombre de rois et d'années depuis Ménès, mais les chiffres ayant disparu, nous sommes obligés d'aller plus loin pour faire la comparaison. Dans la quatrième colonne, après des princes appartenant à ce que Manéthon appelle VI^e^ et VII^e^ dynasties, nous avons l'indication que ces onze souverains ont régné 181 ans et qu'il s'est écoulé 955 ans depuis Ménès. Déduisons ces 181 ans et nous trouverons que la fin de la V^e^ dynastie aurait eu lieu 774 ans après le fondateur de la monarchie. D'autre part, si nous totalisons les dynasties d'après notre monument, nous avons 329 + 178 + 140 + 119 + 151, soit 917 ans, autrement dit 143 années de plus que n'énonce le papyrus.

J'avoue avoir plus de confiance dans la table de Palerme que dans le manuscrit. Les deux documents ont été d'accord presque partout où il a été possible d'établir le contrôle, cependant un certain nombre de lacunes peuvent être remarquées dans ce dernier texte : il paraît que , le successeur de  et  ont été oubliés, pour Neferkasokar il y a une différence en moins de 10 ans, une autre de 6 ans pour Huzefa : cela représente déjà plus de 80 ans; si dans les parties manquantes le scribe a commis d'autres étourderies du même genre en oubliant des dizaines dans les chiffres individuels, nous ne serons pas loin de compte, surtout si d'autre part il y a lieu de réduire les 62 ans que j'ai attribués à Ménès sur la foi des auteurs grecs.

Enfin il y a une autre combinaison sur laquelle je n'ose trop insister : c'est qu'il n'aurait pas été tenu compte du règne de Ménès dans le calcul du scribe, auquel cas les 62 ans de ce roi et plus de 80 ans de déficit reconnu ajoutés à 774 nous rendraient exactement les 917 années détaillées par la table de Palerme depuis l'avènement du premier monarque égyptien jusqu'à la mort d'Ounas.

IX. — LES NOMS D'HORUS DES ROIS ARCHAÏQUES.

Il est regrettable que les noms d'Horus qui figuraient sur le bloc du Caire soient illisibles ou presque. Nous pouvons cependant tirer quelque gain de l'étude des fragments de ce monument.

La moitié du premier registre est occupée par le règne de . J'ai dit plus haut comment dans les débris de signes de l'encadrement rectangulaire j'ai cru reconnaître . Le roi de la statue en schiste et des vases en pierre

de Kom el Ahmar serait donc tout à fait distinct de  et c'est par pur hasard que des monuments de ces deux souverains auraient été trouvés dans la même localité.

Sur la Pierre de Palerme, pour la troisième année de ce roi (case n° 5 du fragment et n° 30 de la rangée) est inscrit , que l'on a traduit « naissance des deux enfants du roi de la Basse-Égypte ». A cause de l'identité de cette mention avec une phrase du *Livre des Pyramides*, on n'y a pas attaché grande importance, pensant qu'il s'agissait là d'une cérémonie mystique [1]. Je pense tout au contraire que cette double naissance a été réelle et que les formules magiques inventées pour cet événement ont été incorporées plus tard dans le recueil des textes de ce genre. Le double signe final est peu reconnaissable sur la Pierre de Palerme; dans les pyramides on distingue plus facilement que chaque caractère figure un oiseau sur un nid [2]. La lecture de ce couple d'oiseaux n'est pas donnée par les monuments, mais on peut croire que la lecture , les jumeaux ou le couple, lui est applicable. Sous la III[e] dynastie la naissance d'un prince est annoncée en lui donnant son nom de *ka*, il en est probablement de même ici et le futur roi serait donc le jumeau , bien connu comme . Mais  ayant eu un règne fort long, son fils a dû lui succéder immédiatement et par conséquent l'Horus *Zer* est le roi , l'Athôthès II d'Ératosthène, le Ouénéphès de Manéthon.

On sait avec quelle facilité se créent et se déforment les légendes et je crois que nous pouvons saisir sur le fait ce qui a donné naissance à l'une d'elles. Dans l'*Histoire des Animaux* d'Élien, XI, 40, il est rapporté qu'une grue à deux têtes apparue dans la première année du règne de Oinis, fils de Ménès, avait été le présage d'une longue prospérité pour l'Égypte. A l'origine de ce conte il y a l'interprétation fantaisiste d'un document semblable au nôtre ou mauvaise compréhension du drogman par ses auditeurs. Oinis est peut-être un abrégé d'Ouénéphès par lequel Manéthon désigne le troisième successeur de Ménès; il y a eu confusion entre les deux Athôthès  et dont le premier seul a pu être fils de Ménès. La grue à deux têtes est le signe  :

[1] M. Sethe, dans les *Beiträge*, p. 63, pense qu'il est fait allusion à Shou et Tefnout, les enfants de Toum.

[2] Pyramide de Mirinri I[er], l. 109 : . Dans Pépi I[er], l. 79, le signe est fait .

le voyageur aura demandé ce qu'était cet oiseau bicéphale, et le guide, qui sans doute n'était jamais plus embarrassé que ses confrères d'aujourd'hui pour trouver une explication, aura débité cette histoire à la vérité pas trop mal imaginée, puisque Atet régna 59 ans et que dans ce qui nous reste de la table de Palerme il n'y a pas de mention de guerre pour cette période. Le fait que la double naissance se produisit dans la troisième année du règne et non dans la première est sans importance : les légendes ne sont pas toujours en parfait accord avec la chronologie.

Il est possible que *Oïvis* ait été mis par erreur pour *Oïvás* « pigeon ramier », qui aurait été la traduction admise à l'époque grecque du nom de *ka* de ce troisième Athôthès, pris dans le sens de  « colombe, tourterelle ». Par suite d'une confusion étrange, ce roi avait été mis en rapport étroit avec Osiris et un cénotaphe de ce dieu avait été placé dans la tombe du souverain, si bien que M. Amélineau avait cru, en trouvant le tombeau de *Zer*-Athôthès, découvrir les restes d'Osiris. Le surnom de ce dieu est , en sorte que concurremment avec Athôthès et Oinis le souverain fut encore désigné aux basses époques sous le vocable d'Ouénéph(r)ès. La confusion dont Manéthon a été victime remonterait assez loin si, comme je le crois, le cénotaphe porte la légende d'un roi du Moyen Empire encore non déterminé [1].

Les noms d'Horus de la Ire dynastie sont donc reconnus, sauf ceux d'Athôthès Ier, successeur de Ménès et celui du dernier souverain  s'il est à distinguer de . Par contre il existe deux bannières de la plus ancienne époque dont l'attribution n'est pas faite d'une façon certaine,  et . Plusieurs indices existent que les règnes de et de ont été assez voisins; une fois admis que est et que est , comme les titres des successeurs de ce dernier sont connus pour plus de 67 ans, force nous est de nous rabattre sur Athôthès Ier pour caser , contrairement à la tendance qu'on avait à classer ces deux noms dans l'ordre inverse. Quant à Nar-mer, ses monuments présentent un tel aspect archaïque que je ne puis me résoudre à le rejeter à la fin de la Ire dynastie, et puisqu'il n'y a plus de place pour lui parmi les tout premiers successeurs de Ménès, je ne vois pas de difficulté insurmontable à en faire un prédécesseur du fondateur de la monarchie égyptienne.

[1] *Recueil*, vol. XXII, p. 138; *Notes et Remarques*, CLXVIII.

Je ne reviendrai pas sur les noms des autres rois de la Ire dynastie, qui ont été déjà fixés[1]. Grâce à la mobilité des divers noms des rois à l'égard des titres qui devaient régulièrement les précéder, je pense que  s'applique bien à  et que c'est par abus qu'on trouve parfois  sans qu'il soit nécessaire de supposer l'existence d'un autre roi .

L'attribution de  à Binôthris d'une façon certaine doit entraîner celle des deux autres bannières gravées sur le dos de la statue du Caire aux prédécesseurs de ce souverain; comme généralement les énumérations de ce genre sont classées en ordre chronologique, il est à peu près certain que  est  et que  s'applique à , et conséquemment impossible de voir dans ce dernier roi  avec qui on avait voulu l'identifier. Du reste le déterminatif  est de basse époque et il ne doit pas être essayé d'y voir le  de Narmer : sur la tablette Reisner le cartouche du roi se lit  et sur cet ancien document aucune confusion n'est possible des deux signes.

Pour le successeur de Binôthris la légende est tellement fruste sur le morceau du Caire qu'on ne peut rien lire avec certitude; si l'on tient compte de légères traces dont on ne peut assurer qu'elles sont des restes de signes plutôt que des défauts ou des éraillures de la pierre, il serait impossible de lire dans l'encadrement rectangulaire , dont la valeur  avait pu induire à une attribution à . Il semblerait plutôt y avoir eu là deux signes superposés dont le premier, large, pourrait être  ou  et le second aurait laissé des traces obliques. Je ne me crois pas néanmoins autorisé, sur des indices si subtils, à affirmer qu'il y avait ici la bannière .

Le nom de *ka* de n'a pas encore été trouvé, ce qui a lieu de surprendre étant donné que ce roi semble avoir eu un règne assez long. On a vu que je considère comme ayant été son successeur, un roi non marqué dans les tableaux d'époque pharaonique mais qui a laissé d'assez nombreuses traces en Haute-Égypte et qui s'intitule , tandis que son nom paraît avoir été . Après cela régnèrent quatre rois finissant la IIe dynastie et commençant la IIIe dont nous ne savons pas grand'chose. La Pierre de Palerme nous a donné l'assurance que  ou était le nom

[1] Dans la grande tombe au sud des Pyramides j'avais trouvé des bouchons de vases marqués . M. Petrie, en reprenant les travaux, en a découvert d'autres, mais celui qu'il reproduit dans *Gizeh*, III, me semble plutôt donner la bannière .

d'intronisation de ; nous avons la certitude que s'applique au premier , dont le souvenir persista jusqu'à l'époque grecque. Enfin la nécropole de Beit Khallaf, dont j'ai le premier signalé l'existence[1], a donné à M. Garstang des objets au nom du , dont deux bas-reliefs voisinent à Magharah, au Sinaï, avec les tableaux guerriers de Snéfrou. Le cartouche qui accompagne cette bannière sur un des sceaux de Beit Khallaf est malheureusement incomplet, mais il semble se terminer en . Puisque est , on ne peut plus lui attribuer ce nom, et comme la table d'Abydos fournit un cartouche à la place du des autres monuments, il me paraît que doit être indiqué comme s'appliquant au prédécesseur de Snéfrou.

NOM DE *KA*.	NOM DE NAISSANCE. — FORME ARCHAÏQUE.	NOM DE NAISSANCE. — FORME CLASSIQUE.	NOM DE *KA*.	NOM DE NAISSANCE. — FORME CLASSIQUE.	NOM DE *KA*.	NOM DE NAISSANCE. — FORME CLASSIQUE.
I^re^ dynastie.			II^e^ dynastie.		III^e^ dynastie.	

Tel est l'état actuel de correspondance des noms d'Horus et des noms humains des rois des trois premières dynasties que montre plus clairement le

[1] *Exploration archéologique de la montagne d'Abydos*, dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, novembre 1898 (p. 287).

tableau ci-dessus. On pourra remarquer que, sauf pour  qui rappelle , il n'y a aucune ressemblance entre ces deux noms et que par conséquent il n'y a pas à chercher d'analogies pour aider au rapprochement; de même les noms de formation analogue ne se suivent pas, ainsi est de la I^re^ dynastie et de la III^e^; il en est de même pour et alors que appartient à la II^e^ dynastie.

Il n'y a que vingt ans, les rois des trois premières dynasties étaient considérés comme légendaires; les découvertes faites depuis lors ont démontré qu'ils avaient parfaitement existé et nous ont laissé des monuments. Grâce à la Pierre de Palerme, qui nous a permis de contrôler les listes pharaoniques et grecques, nous sommes maintenant mieux fixés sur leur classement et le nombre d'années de leurs règnes que pour beaucoup de souverains d'époque postérieure.

G. Daressy.

NOUVELLES REMARQUES
SUR LA PIERRE DE PALERME

PAR

M. F. W. READ.

M. Joseph Offord, qui a bien voulu rédiger trois comptes rendus de mes deux publications sur les nouveaux fragments de la pierre de Palerme conservés au Musée du Caire [1], vient d'avoir, en outre, l'amabilité de me transmettre, pour être inséré dans notre *Bulletin*, l'article suivant dû à la plume autorisée de M. F. W. Read, le savant anglais qui depuis quelques années s'est tout spécialement intéressé à l'interprétation des textes de la pierre de Palerme [2]. Je remercie très vivement M. F. W. Read pour l'offre gracieuse qu'il vient de faire à notre *Bulletin*. Son travail est plein d'intéressantes observations et de suggestions nouvelles, et je me plais à espérer que, grâce à la collaboration de tous les savants s'intéressant à ces questions, nous serons bientôt en mesure de nous faire une idée précise du contenu de ces premières annales de la monarchie pharaonique.

H. Gauthier.

Juin 1916.

REVIEW.

Quatre nouveaux Fragments de la Pierre de Palerme, par H. Gauthier (*Le Musée Égyptien*, t. III, 2e fascicule). Publication du Service des Antiquités de l'Égypte, 1915.

In this finely produced work the Service des Antiquités has given to the world of archæologists the fragments which have excited so much interest since it was known that they had been acquired by the Cairo Museum in 1910. The publication consists of eight plates and 25 pages of text by the editor. An enumeration of the plates will indicate how thoroughly the work has been done. Plate XXIV gives the recto of the largest fragment (about the size of

[1] Cf. *Ancient Egypt*, vol. III, 1916, p. 16, pour la petite note que j'ai publiée dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (année 1914, p. 489): *The Athenæum*, n° 4605, mai 1916, p. 255, et *The Egyptian Gazette*, 13 mai 1916, pour le travail plus complet que j'ai donné en 1915 dans *Le Musée Égyptien*, t. III, 2e fascicule.

[2] Voir *Egyptian Royal Accessions during the Old Kingdom*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, vol. XXXVI, 1914, p. 282 et seq., et vol. XXXVII, 1915, p. 34 et seq.

the first-known fragment now at Palermo) and Plate XXV shows the three upper registers (*i. e.* the better preserved portion) on a larger scale, while Plate XXVI presents the complete verso and Plate XXVII its second and third registers. Plate XXVIII indicates the relative positions of the old and the new fragments on the recto of the original monument and Plate XXIX does the same for the verso. Plate XXX shows us Fragments 2 and 3 and Plate XXXI Fragment 4 (on these fragments the verso has been totally obliterated).

A question of some importance arises on the first consideration of these venerable remains of the annals of the Egyptian Kings, namely, whether there was more than one «Palermo Stone», and, if so, how many. M. Gauthier says there were «au moins deux pierres», thus admitting the possibility of more than two, but he evidently inclines to the view that his first three fragments made part of the same stone as the fragment at Palermo, while the fourth is from another source. The last statement is not open to doubt, as the stone is two centimetres (more than three-quarters of an inch) thicker than the old fragment of Palermo, and it is inconceivable that one and the same monument should vary so greatly. It is as little open to doubt that Fragment 1 originally belonged to the stone of which the first discovered portion is preserved in the Palermo Museum. The two are not only of the same thickness, but the arrangement and the style of carving are absolutely identical. We think, however, that Fragments 2 and 3 are not from this monument, but that they formed part of still a third «Palermo Stone». Fragment 2 contains annals of Khufu and therefore would, if belonging to the old Palermo Stone, almost certainly have been part of line 6 of the recto (which contains his predecessor Senefru) or of line 7. Now all the lines of the recto (so far as it has survived) are arranged in three divisions : first, a narrow band for the name of the king, and therefore blank for the most part; second, a series of compartments for the annals, one for each year; and third, a series of quite small compartments for the Nile-height. In Fragment 2 there is no band for the king's name : immediately below the Nile-height are the annals of the next line. It is true it cannot be absolutely proved that *no line* of the recto had this arrangement because of the loss of the lowest lines, but it is not found on any portion even of the verso until we reach line 4 with such comparatively late kings as Sahura and Neferarkara of the Vth Dynasty. In the

later portion of the annals, where a year takes ten or eleven times the space that it does in the early dynasties, and the name of the king is written at the head of each, the upper band is useless; but the scribe of the Palermo Stone continued it from force of habit long after it was wanted. We suggest that the scribe of Fragment 2 ceased to use the band at a much earlier stage or may even have adopted an arrangement, as by writing the name at the beginning of each reign, which avoided the waste of space in the largely blank upper band. In any case, it is almost impossible to fit Fragment 2 into the Palermo Stone. Moreover, the style is altogether coarser than that of the old fragment and the new Fragment 1. As it appears to us, then, the fragment at Palermo and Fragment 1 are from one monument, Fragments 2 and 3 from another, and Fragment 4 from a third.

The editor has determined the relative positions of the old fragment and the new Fragment 1 by means of the annals of Userkaf on the verso. On the extreme right of the new fragment we have the last part of «the year after the first census». The remaining portion of the stone is occupied by the bulk of another year, which was of course «the year of the second census», though the final lines are lost. Still further to the left must have come «the year after the second census», and next to that «the year of the third census», which is completely preserved on the old fragment[1]. The space occupied by this last year enables the width of stone lost to be ascertained, always assuming that the three years in question occupied equal spaces. The method, however, is not infallible because we do not know that these years did occupy equal spaces. On lines 2 to 5 of the recto the year-spaces in each line are equal, though they vary from line to line. When we arrive at Senefru with line 6 the annals become more detailed and commence to approximate to the style of those on the verso; and coincidently, as we might expect, the space allowed to a year begins to vary. Of the three years of Senefru preserved, the first is 1 1/2 times as large as each of the other two. So also, of the three years of the same king on Fragment 4, the first is as large as the other two together. We are not able to make similar comparisons for the verso, owing to the

[1] Schäfer, *Ein Bruchstück altägyptischer Annalen* (*Abhandlungen der Berl. Akad. der Wissenschaften*, 1902). Other editions are: Naville, *Recueil de Travaux*, vol. XXV (1903), p. 64; Pellegrini, *Archivio Storico Siciliano*, Nuova Serie, Anno XX (1895), p. 297.

Bulletin, t. XII.

greater space there occupied by a year, but it is to be presumed that the differences between years did not diminish with the lapse of time. It is obvious that such differences might greatly modify the number of years to be counted on the recto, and such modification would have an important bearing on certain arguments as to the length of individual reigns.

We believe that it is possible to determine the width of the lacuna by means of the recto itself and thus obtain greater certainty than the verso can afford. It so happens that the length of reign of the Horus Neter-n, whose protocol appears in line 4 of the old fragment, can be calculated with almost perfect accuracy. The record of the censuses begins with this line and the year immediately preceding the commencement of the protocol in the upper band is that of the 8th census. The king had therefore reigned 16 years, though 10 only have been preserved. Counting another 16 years on the other side of the protocol and adding seven for the spaces over which the protocol is written, we arrive at a reign of 39 years. It is now clear that if we can find the end of this reign on the new fragment, not only the number of years missing but the exact width they occupied will be known, since all the spaces were equal. Not having seen the stone we are bound to speak with all reserve, but we think there is a faint trace on the plate of a vertical line cutting the upper band (the usual indication of the end of a reign) under the third year-space from the end of the short reign in line 3. That there is *a* division at this point is certain as one is shown there on the editor's plan (Plate XXVIII), and it is visible as far as the lower margin of the upper band (though much fainter beyond that); and therefore cannot well be the ordinary mark of division, ⌇, which *never* touches the horizontal line above. If our interpretation is correct, the lacuna contained about 11 years, there being 20 up to the left edge of the old fragment and 8 on the new. It may be replied, however, that there are elements of uncertainty in the length of the reign, and this must be admitted to be so. In the first place, there is no evidence so far as to whether the first census of a reign was taken in the first or the second year, or whether it simply continued the series of the previous reign. Further, although the substantial truth of the views stated as to the position of the protocol in the upper band and the space occupied by it is not open to doubt, it might be argued from the 6 years and a fraction in line 5 of the old fragment, forming the

end of a reign lasting 17 years and a fraction, *without any portion of the protocol being visible*, that in that case at any rate it either did not stand precisely in the centre of the reign or was shorter than usual. In view of these possibilities, it is fortunate that we have the means of controlling by other evidence the estimated length of the reign of the Horus Neter-n. In line 2 the year-spaces lost must, as M. Gauthier has pointed out, have amounted to an even number because of the feast of «the following of Horus» occurring every two years. It will also be found that four spaces in line 2 are approximately equal to five in line 3 and to six in line 4. Further, if the margins of the lacuna in line 2 (counting the two small portions of spaces on either side wholly in the lacuna) are continued, the missing portion of the stone is seen to be about half a space wider at line 3 and about one space wider at line 4 than at line 2. There will therefore be, according to our calculation of eleven spaces in the lacuna at line 4, ten spaces to correspond with the lacuna in line 2, which will thus be equal to between six and seven spaces. Since the number must be either six or eight, six is to be preferred for two reasons: (1) it will give seven and a half spaces in line 3, which agrees with the half space remaining at the edge of the lacuna, whereas eight spaces in line 2 would require ten spaces in line 3, leaving the half space unaccounted for; (2) six spaces in line 2 will equal nine in line 4, thus giving ten altogether instead of the calculated eleven, while eight spaces in line 2 will equal twelve in line 4 and so increase the spaces to be supplied from eleven to thirteen. It is unlikely that the calculation is as much as two spaces too small seeing that this difference would have to be thrown wholly on the number of spaces under the protocol, any correction of the census periods being necessarily in the other direction. We therefore conclude that the lacuna at line 2 consisted of six spaces, at line 3 of eight ($7\ 1/2 + 1/2$), and at line 4 of ten ($9 + 1$), reckoning broken portions of spaces in every case in the lacuna.

Of the eight spaces lost in line 3 there happens to be a most interesting confirmation. In this line on the old fragment we have in the upper band the end of the protocol of a king, , which, as already explained, would be written over the middle years of the reign. As the censuses are not recorded at this period, we can only arrive at a minimum length for the reign of about 32 years. Prof. Eduard Meyer, however, has shown that if the Sed-festival,

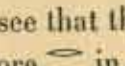
which is recorded in the third year of those preserved, took place in the thirtieth year, the king in question must have reigned about 50 years[1]. Now on the new fragment the end of the reign is actually marked. Reckoning the lacuna at eight years, there are 18 years and a fraction after the Sed-festival, or 48 years and a fraction in all. The number of years to the end of the protocol, reckoning the year of the Sed-festival as the 30th, must be 28; there were therefore 21 on either side, or 49 in all. Thus by two quite independent calculations we arrive at substantially the same figures. It is true that 30 years for the period of the Sed-festival is not universally admitted, but this striking agreement must be regarded as confirming at one and the same time the period of thirty years and the width of the lacuna already established on other grounds[2].

From the point of view of the information directly derivable from them, it must be confessed that the new fragments are somewhat disappointing, for their state of preservation is by no means as good as that of the old. The main fragment has on the recto in line 1 the figures more or less completely preserved of ten kings wearing the upper crown, but all the names have perished. The old fragment commences with a similar row of kings wearing the lower crown, of which the names of seven are wholly and of two partly preserved. These were usually supposed to be the kings of Lower Egypt prior to the union of the country under Menes; but this was far from certain. As was pointed out by Maspero and Gauthier, the mere wearing of the lower crown proved nothing because that crown is frequently worn by the kings of united Egypt, and in the lists of kings we find the upper and the lower crowns borne alternately though no one doubts that the kings reigned over the whole country. Now, however, that we know that there was one set of kings with the lower crown and a separate set with the upper, there is strong reason to think that it really was intented to indicate the pre-Menite sovereigns ruling over Lower and Upper Egypt respectively. There is another reason pointing in the

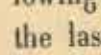
[1] Meyer, *Aegyptische Chronologie* (*Abhandlungen der Berl. Akad. der Wissenschaften*, 1904), p. 198 = *Chronologie égyptienne* (trans. Moret), p. 285.

[2] Putting out of sight any inference to be drawn from the position of the Sed-festival, it is just barely possible that the dividing line on the new fragment might mark the end of a reign commencing in the lacuna; but the possibility is an extremely remote one.

same direction. As already mentioned, in lines 2 to 5 of the recto the width of a year-space is always the same in the same line, though varying from line to line. But the scribe has not followed the same principle with the kings in line 1, nine kings on the new fragment occupying about the same space as seven on the old. This would certainly seem to show that the two series were regarded as distinct. The probability is that the kings of Lower Egypt were allotted the right half of the line and the kings of Upper Egypt the left half, and as there were more of the latter than the former each was given a smaller space. On this view the centre of the monument must have fallen in the lacuna; and it may be noted that this agrees with Meyer's reconstruction, according to which the centre was immediately to the left of the old fragment.

In lines 2 and 3 are two new protocols of kings, but they are not entirely legible. The latter part of that in line 2 may be transcribed thus : . We see clearly that the name of the king is followed by that of his mother, as had been previously conjectured from the fragmentary name  in line 3 of the old fragment. We also see that the name of the mother is preceded by  «mother», and that therefore  in line 4 of the old fragment cannot be a word meaning «son», as Sethe had supposed. There would appear to be no doubt that we have here the king , the third of the Tablet of Abydos, but that he is the same as Kenkenes, the third of Manetho's first dynasty, does not necessarily follow. If the scribe of the Palermo Stone adopted the same tradition as the very much later scribe of the Tablet of Abydos, it is evident that the theory cannot be correct which makes Menes of the king whose two final years appear to the extreme right of line 2 of the old fragment. The reign commencing immediately after the supposed Menes cannot terminate in the lacuna as the nine spaces preserved without the protocol appearing demand at least sixteen more to the end of the reign. If, then,  is to count as the third king, his predecessor ends in line 2 of the old fragment, and Menes is wholly lost.  must have had a reign of about 39 years, made up of 16 years before his protocol (9 on the old fragment + 6 in the lacuna + 1 on the new fragment), 7 covered by the protocol, and 16 beyond it.

In line 3 of the new fragment there remains a complete reign of 8 1/2 years (or rather, according to the view of the present writer, a sole reign fol-

lowing a co-regency). The cartouche is totally illegible. M. Gauthier transcribes the last part of the protocol : . The signs  can hardly be correct. The termination  is unknown, and the common termination  does not occur after . Moreover, the marks which have been read as  are far too high up in the line. The supposed stroke must be the upper part of some long sign, the lower part having been erased together with the sign under . The previous king in this line will have reigned, for the reasons already fully set out, about 48 years.

In line 4 of the new fragment occurs the line marking the end of a reign which we have discussed above. The new fragment will contain the last years of the Horus Neter-n, for whom we have deduced a reign of about 38 years, and about five years of another reign. In line 5 of the old fragment there is the last part of a reign of about 17 years (counting by the censuses). Of the next reign five years are preserved, there would be about 9 in the lacuna, and 8 or 9 up to the dividing line on the new fragment, making about 23 in all. The protocol must have been wholly contained in the lacuna.

In line 6 there is an important indication which M. Gauthier does not mention, but which seems fairly clear upon the plate. In the upper band, near the right edge, is the letter  followed by a blank space and the sign . As we know from the old fragment that this line contained the annals of , it does not seem very rash to suppose that his name appeared here. This may give us some idea of the length of his reign, but the censuses seem to have got out of their regular course at this time and the year-spaces now begin to be unequal. If we may take the three years preserved on the old fragment as giving the average space for a year, there would be about four years in the lacuna and also on the new fragment. In the first year on the old fragment there is no mention of a census, the second is the year of the seventh census, and the third of the eighth census. So that, although two censuses happen to come together, it is evident that there was not a census every year. Probably on the whole they occurred once in two years as before and after. In that case there will be about 18 or 19 years of reign up to the commencement of the protocol, giving a total reign of about 44 years.

F. W. Read.

NOTES

D'ARCHÉOLOGIE MUSULMANE

PAR

M. ÉTIENNE COMBE.

I. — STÈLES FUNÉRAIRES.

Je publie ici onze stèles ou fragments d'épitaphes de l'époque antérieure à la dynastie tûlûnide, et une brève remarque sur un fragment d'inscription qui est plus récente. Neuf d'entre elles sont conservées au Musée arabe du Caire et ne sont pas encore cataloguées; le n° 6 est au Musée gréco-romain d'Alexandrie et le n° 9 dans la collection de Gaillardot bey, au Caire. Je tiens à remercier publiquement le Dr Breccia et Gaillardot bey de l'obligeance avec laquelle ils ont mis ces deux documents à ma disposition.

Mon intention est de montrer par ce choix de stèles anciennes prises au hasard le parti qu'on peut tirer de documents considérés à tort comme tout à fait insignifiants. Ce ne sont là que quelques remarques préliminaires à l'étude épigraphique et archéologique de l'immense collection des épitaphes conservées au Musée arabe. J'espère que cette partie du supplément au *Corpus inscriptionum arabicarum* de M. Max van Berchem commencera à paraître dans le courant de l'hiver prochain.

On a cent fois répété que ces documents ne présentent guère d'intérêt historique; il y a de si rares exceptions, en effet, qu'elles ne font que confirmer cette observation. Mais leur intérêt archéologique et épigraphique est beaucoup plus grand cependant qu'on ne l'a admis généralement. Les diverses publications consacrées aux épitaphes musulmanes n'ont guère accordé de place à l'étude archéologique; les auteurs se sont ordinairement contentés de noter le genre d'écriture employé, coufique simple, fleuri ou naskhi. Mais il faut faire davantage; plus j'avance dans cette étude, plus je remarque une quantité de détails qui, réunis et coordonnés, montrent qu'ils sont des facteurs importants de l'évolution du caractère arabe en épigraphie, dont on pourra, ce semble, tirer des conclusions archéologiques intéressantes. Il faut dire, d'ailleurs, que

c'est grâce au nombre considérable de ces inscriptions, ordinairement datées, qu'on peut espérer un résultat satisfaisant.

La valeur du décor qui est quelquefois ajouté à l'inscription proprement dite a été aussi négligée. Un article de Strzygowski[1] forme toute la littérature de la question, et cette étude d'ensemble pourrait être reprise. Il me semble commettre une bien grosse erreur de méthode, pour me borner à cette seule remarque[2], en voulant séparer la valeur purement décorative d'une stèle de sa valeur épigraphique. Sans doute les éléments de chacune d'elles doivent être rassemblés séparément, mais il faut les réunir pour une étude définitive et je crois qu'il ne sera pas difficile de montrer qu'ils ont fréquemment réagi les uns sur les autres.

* * *

On ne traduira pas les quelques inscriptions publiées; les formules sont connues; on y reviendra, d'ailleurs, plus en détail, lorsque ce sera nécessaire, dans la publication annoncée. Quelques noms propres n'ont pas encore pu être identifiés; ils le seront, je l'espère, plus tard.

Toutes les lettres ou bordures reproduites ont été prises directement sur les originaux par frottis ou estampage, puis dessinées et réduites de moitié par le graveur.

* * *

1. Musée arabe. — Marbre; caractères coufique simple, en relief; brisée en plusieurs morceaux.

(1) بسمله (2) هذا قبر ابو طيّب بن بلال بن (3) الجعد بن بلال مول (*sic*) موسى بن (4) بن عبد الله بن محمّد بن حسن (5) بن على بن ابى طالب يشهد (6) الّا إله إلّا الله وحده لا (7) شريك له وانّ محمّد عبد (8-10) ه ورسوله — «*Qorân*, IX, 33» — صلّى الله عليه [] (11) — و[سلّم] (12) [عل]ى ذلك حيى [] (13) [عليه] يبعث []

Ligne 3. Le lapicide n'a pas indiqué par le moindre appendice qu'il faut lire مولى; le *lâm* est assez carré et ne descend pas plus bas que les autres lettres, comme celui de بلال.

Ligne 4. Il est possible que le بن du début soit de trop.

Le défunt est un descendant d'un client de la famille du prophète Mouḥammad.

[1] Dans *Der Islam*, t. II, 1911, p. 305 et suiv.

[2] Je relève en passant qu'il ignore la publication de ces textes annoncée pour le *Corpus*, à diverses reprises, par M. van Berchem et par moi-même.

Les caractères offrent quelques éléments décoratifs : au-dessus du *mîm* de بسم se trouve esquissée une sorte de demi-palme (fig. 1, n° 1) que nous trouverons plus loin sortant de la lettre même; les *noûn* présentent trois types principaux (fig. 1, nos 2-4); enfin le bord supérieur de la stèle est orné de trois sortes de merlons retournés qui s'intercalent dans les vides entre les mots (fig. 1, n° 5, du plus grand).

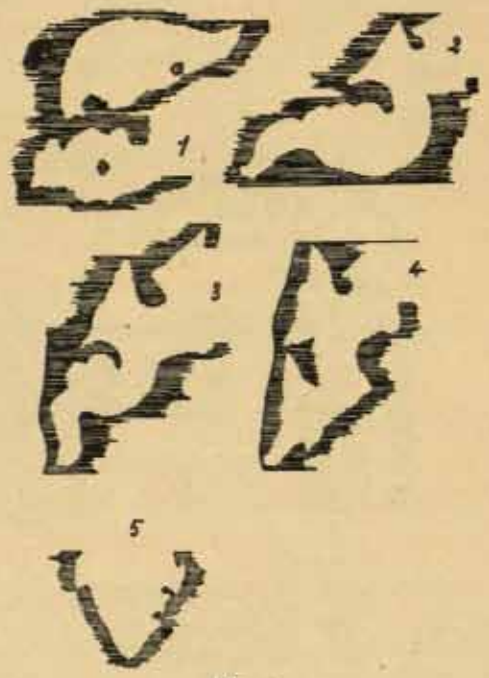


Fig. 1.

2. Musée arabe. — Marbre; caractères coufique simple, en creux. Sans date. — Haut. 0 m. 30 cent. × larg. 0 m. 27 cent.

(1) بسمآ (2) هذا ما تشهد به دحانة (3) ابنت
يحيى تشهد الآ إله إلّا (4) الله وحده لا شريك له
(5) وانّ محمّد عبده ورسو (6) له بعثه بالحق
بشيرًا ونذير (7) ا صلّعم

Ligne 2. Le nom propre féminin دَحْمَانَة est rare; on trouve le masculin دحم et le féminin دِحْمة.

Ligne 6. Allusion à *Qorân*, XXXIII, 45, ou XLVIII, 8; au lieu de بعثه on a ordinairement ارسله et fréquemment une très longue mention de la mission prophétique de Mouḥammad.

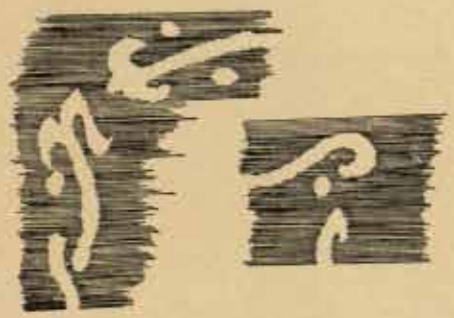


Fig. 2.

Les caractères sont fort bien gravés; les hampes des lettres sont presque toutes cunéiformes, ce qui donne un cachet spécial à l'inscription.

Autour de la stèle court une bordure de spires simples accompagnées de petits cercles; les angles supérieurs sont reproduits (fig. 2).

3. Musée arabe. — Marbre; caractères en creux, coufique simple. Sans date. — Haut. 0 m. 45 cent. × larg. 0 m. 25 cent.

(1) بسم الله الرحمن الر (2) حم هذا ما تشهد (3) به امة الرحمن ابنت (4) عبد الله تشهد الآ إ (5) له إلّا الله وحده لا شر (6) يك له وان محمّدًا (7) عبده ورسوله (8-12) «*Qorân*, — IX, 33».

Ligne 5. لا est écrit comme به, de même (ligne 7) dans رسوله où les deux lettres sont séparées par une «boucle d'allongement» (fig. 3, n° 1); c'est là en effet un procédé très fréquent du lapicide qui ne se borne pas toujours à tirer simplement un long trait droit. On en verra d'ailleurs une série remarquable dans notre publication d'ensemble.

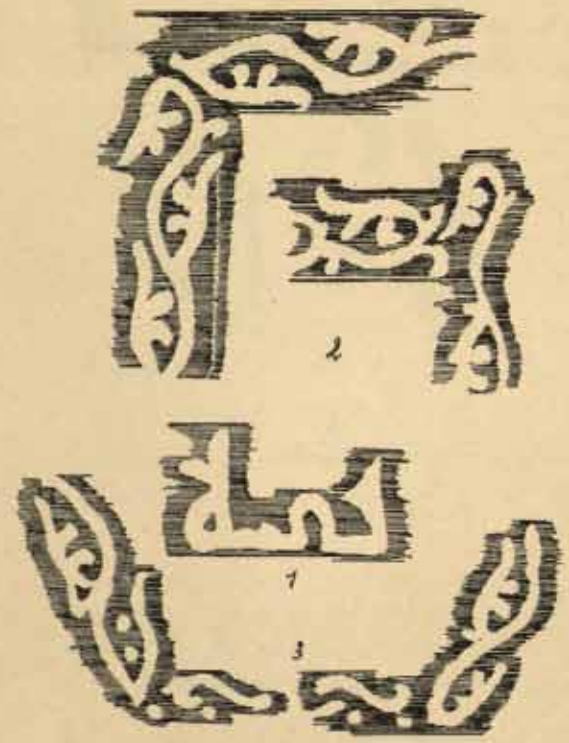


Fig. 3.

La stèle va en s'amincissant toujours plus vers le bas au point que la dernière ligne ne contient que trois lettres. Le texte est entouré d'une gracieuse bordure dont les angles supérieurs et inférieurs sont reproduits (fig. 3, n^os^ 2 et 3) : elle se compose d'une ligne ondulée d'où partent des demi-palmes trilobées; la ligne est continue, sauf aux angles qui sont traités chaque fois différemment. Au bas, des spires simples accompagnées de points (fig. 3, n° 3).

4. Musée arabe. — Marbre; caractères coufique simple, en relief. Sans date. — Haut. 0 m. 33 cent. × larg. 0 m. 34 cent.

(1-5) بسمله — «*Qorân*, CXII» — هذا قبر (6) حميد بن خلف الديبا (7) جى رحمة الله عليه

Le défunt Ḥamîd ibn Khalaf est appelé al-Dîbâdjî(?); je me contente pour l'instant de cette lecture provisoire qui ne me satisfait guère.

Les caractères ne prêtent à aucune observation.

Au point de vue ornemental notons que le lapicide a terminé la ligne 4 par une sorte de merlon (fig. 4, n° 1); il ne voulait pas laisser d'espace vide et ne pouvait pas couper le mot كُفُوًا par lequel commence la ligne 5. De même le dernier mot de la ligne 7 n'atteignant pas le bord de la stèle, le vide laissé est rempli par une sorte de demi-palme (fig. 4, n° 2). Il est très rare, en effet, lorsque l'inscription est en relief, que l'espace réservé au texte ne soit pas entièrement occupé; mais lorsque l'inscription est en creux, le texte s'arrête fréquemment avant le bord, s'il marque le début d'une nouvelle phrase, par exemple l'énoncé de la généalogie du défunt.

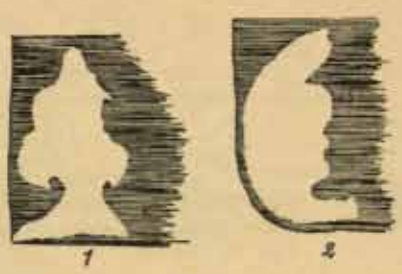


Fig. 4.

5. Musée arabe. — Marbre; petits caractères coufique simple, en creux. — Haut. o m. 55 cent. × larg. o m. 35 cent.

(1) بسمله (2) ان اعظم المصائب المصيبة (3) بالنبى محمّد صلعم (4-7) «*Qorân*, III, 16» — هذا ما يشهد به (8) النجاح دوسمان بن عبد الله بن السمح (9) بن أسامة الحصى شهد ان (10) لا إله إلّا هو وحده لا شريك (11) له وان محمّد عبده ورسوله (12-14) «*Qorân*, IX, 33» — (15) ويشهد ان الموت حق وان ا (16) لبعث حق وان الجنّة حق (17-19) وان النار حق — «*Qorân*, XXII, 7» — على (20) ذلك حيى وعليه (21) مات وعليه يبعث حيًا (22) إن شاء الله وكان وفاته (23) يوم الخميس لست لليل (*sic*) بقين (24) من شعبان سنة ثمان ومائتى (25) رحم الله من قراه (26) ورحم عليه

Ligne 2. Allusion à *Qorân*, II, 150-151, avec de nombreuses variantes.

Lignes 8-9. Je laisse pour l'instant sans ponctuation les deux noms دوسمان et الحصى, les identifications tentées ne m'ayant pas donné de résultat satisfaisant.

Lignes 15 et seq. L'attestation de la certitude de la mort et de la résurrection, du paradis et du feu (de l'enfer) est fréquente sur les stèles funéraires. Voir aussi le n° 9.

Ligne 23. Corriger en لست ليال; le défunt est mort «un jeudi, six nuits restant de Cha'bân, année 208» de l'hégire, donc le 23 du dit mois, soit le 31 décembre 823 de notre ère.

L'épigraphie de ce texte se caractérise par un usage général de la « boucle d'allongement » appliquée à 21 mots; elle ne se trouve d'ordinaire qu'entre deux lettres dans le corps du mot (fig. 3, n° 1), tandis qu'ici on la trouve aussi dans le trait inférieur des *alif* au début des mots (fig. 5, n° 1), ce qui est tout à fait caractéristique. Dans الرحم (ligne 1), le *yâ* médial manque, mais il y a par contre la boucle. Le ص de المصيبة (l. 2) est allongé avec une boucle dans le trait supérieur (fig. 5, n° 2). Le ط présente deux formes, dont l'une avec une boucle (fig. 5, n° 3).

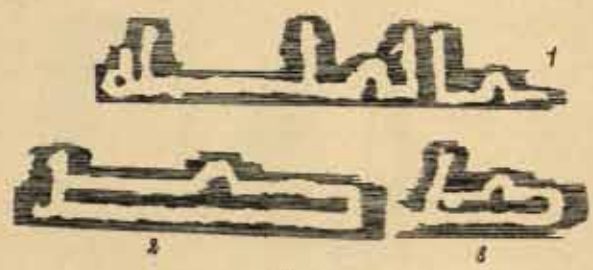


Fig. 5.

Le texte est entouré d'une bordure de spires simples.

6. Musée gréco-romain, Alexandrie. — Marbre; petits caractères coufique simple, en creux. — Haut. 0 m. 67 cent. × larg. 0 m. 67 cent.

بسمله (2-3) — « *Qorân*, III, 16 » — ان فى الله عزا من كل عزا وخلف من (4) كل هالك وعوض من كل مصيبة وان اعظم المصائب المصيبة بالنبى محمّد صلّ (5) الله عليه وعلى اهل بيته الطيّبين الاخيار هذا ما يشهد به احمد بن عبد الحميد (6) بن الخيات الصدای شهد الّا إله إلّا الله وحده لا شريك له وان محمّد عبده ورسوله (7-8) صلّعم وان الجنّة حق وان النار حق — « *Qorân*, XXII, 7 » — على ذلك حيى وعليه مات وعليه يبعث حيّا إن شاء الله الحقه (9) الله بنبيه محمّد وآل محمّد توفّى فى شوال من سنة سبع عشرة ومائتين

Ligne 1. Erreur الرحم pour الرحم.
Ligne 4. صلّ est bien distinct; le plus souvent on a صلّى.
Ligne 7. Dans le verset qorânique on a اسة pour اتية.
Ligne 9. Erreur ال pour وآل.

Cette stèle est très curieuse au point de vue épigraphique; les caractères sont petits, en coufique simple, mais toutes les hampes des lettres, en particulier des *alif* et *lâm*, sont très longues et se terminent par une double queue

recourbée (fig. 6, n° 1); un appendice semblable termine les *noûn*, les *râ* et les *wâw* en dessous de la ligne (fig. 6, n° 2); ces éléments sont pour le moins intéressants dans un document si ancien.

Le mois de Chawwâl 217 de l'hégire correspond à l'année 832 de notre ère.



Fig. 6.

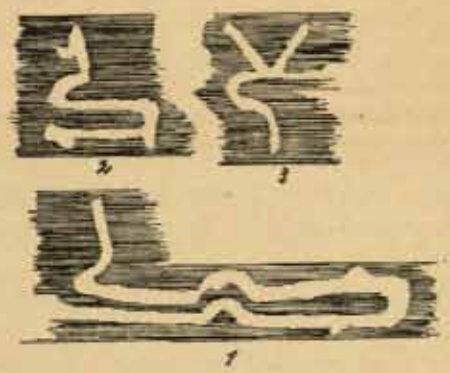


Fig. 7.

7. Musée arabe. — Fragment de marbre; tout le haut et la partie droite de la stèle sont brisés. Caractères coufique simple, en creux.

(1) [] (2) وان محمّد (3) [عبده ورسو]له ارسلهُ (4) [بالهُدى ودي]نِ الحَقّ

(5) لِيُظْهِرَهُ عَلَى الدين كُلِّهِ وَلَوْ كَرِهَ (6) المُشْر[كُونَ] (7) [توفّى يوم الا]ربعا لسبع

(8) [] سنة ثلث (9) []ز وماتين

Lignes 2-6. Qorân, IX, 33.

Le défunt est mort un mercredi de l'an 2[]3 de l'hégire; le nom du mois manque et la dernière lettre des dizaines de l'année peut aussi bien être un ن.

Le texte est entouré d'une bordure de spires simples. Le *kâf* (ligne 6) est très allongé avec une boucle (fig. 7, n° 1); les autres lettres ne présentent rien de particulier; je noterai cependant pour les séries à publier le *dâl* (fig. 7, n° 2) et le *'aïn* ouvert (fig. 7, n° 3). Il y aura sans doute aussi quelques faits à observer touchant la façon dont les lapicides ont rendu les ى finaux; l'appendice recourbé en avant ou en arrière suit immédiatement, selon la règle, la lettre précédente; mais il est fréquemment précédé d'un trait net, ainsi dans على à la ligne 4, qui semble de trop ou en tout cas rend douteuse la lecture de certains noms propres.

8. Musée arabe. — Marbre; caractères en creux, coufique simple. — Haut. o m. 37 cent., larg. o m. 32 cent.

(1) بسمله (2-4) *Qorân*, III, 16 — (5) هذا قبر حسنة ابنت عمران (6) تشهد الّا إله إلّا الله وحده (7) لا شريك له وان محمّدًا عبده (8) ورسوله صلّعم (9) توفّيت فى شوال سنة سبع وعشرين ومائتين

Dans le verset qorânique il y a اولوا pour اولو; c'est ordinairement le cas sur les stèles funéraires.

Ligne 5. Le nom propre de la défunte est écrit nettement حسنة avec trois petits traits de la même hauteur; la lecture حبيبة est à écarter.

Le mois de Chawwâl 227 de l'hégire correspond à juillet-août 841 de notre ère.

Tout autour de l'inscription court une bordure de spires simples, qui se termine en pointe aux angles (fig. 8, n° 1). La barre du ط de بالقسط, ligne 4, s'incurve gracieusement en arrière comme une palme (fig. 8, n° 2). Les hampes de plusieurs lettres, en particulier des *alif*, sont à palmettes ordinairement trilobées (fig. 8, n° 3).

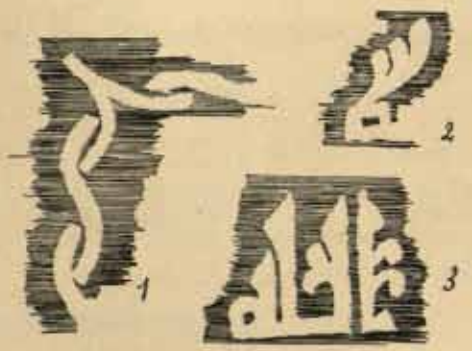


Fig. 8.



Fig. 9.

9. Musée arabe. — Petite stèle de marbre, brisée dans sa partie supérieure; caractères coufique simple, en relief.

(1) دده (2) [nom propre] تشهد الّا إله إلّا الله و (3) حده لا شريك له وانّ محمّد (4) عبده ورسوله صلّى الله (5) عليه وسلّم توفّيت فى ربيع (6) الآخر سنة سبع وثلثين ومائتين

C'est l'épitaphe d'une femme, morte au mois de Rabî' II 237, c'est-à-dire en septembre-octobre 851 de notre ère.

Les caractères sont de petite taille, pas serrés, et le relief est assez accusé.

Le *dâl* de يشهد, ligne 2, se distingue des autres par une hampe que couronne une sorte de fleuron, assez gauchement exécuté d'ailleurs (fig. 9, n° 1). Sur les côtés de la stèle une bordure de spires accompagnées de points (fig. 9, n° 2); ce décor est très fréquent lorsque les inscriptions sont en creux, mais fort rare lorsqu'elles sont en relief comme ici.

10. Collection Gaillardot bey. — Marbre blanc; caractères coufique simple, en léger relief; rectangle. — Haut. 0 m. 35 cent., long. 0 m. 85 cent.

(1-2) بسمله ... — «*Qorân*, CXIV» — (3) هذا قبر علی بن الحسین بن حامد الخوارزمی یشهد
الّا إله (4) إلّا الله وحده لا شریك له وانّ محمّد عبده ورسو (5) له صلّعم ویشهد انّ الموت
والبعث (6) والجنّة والنار حق «وَأَنَّ اللهَ يَبْعَثُ مَنْ فِي الْقُبُورِ» توفّی رضی (7) الله عنه فی جمادی
الاوّل سنة سبع وثلثین ومائتین

Ligne 6. Fin de *Qorân*, XXII, 7.

Ligne 7. Le mois de Djumâdâ I 237 correspond à octobre-novembre 851 de notre ère.

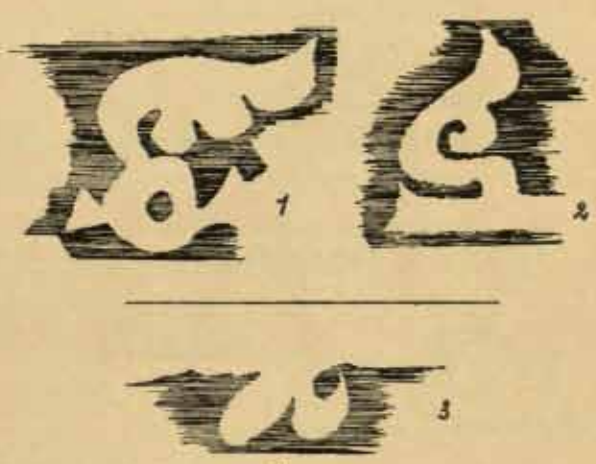


Fig. 10.

Stèle funéraire de ʿAly fils de Ḥusein fils de Ḥâmid al-Khwârizmy.

Le défunt est donc originaire du Khwârizm (Khiva), bien connu dès le XI^e^ siècle par les princes turcomans portant le titre de Khwârizm-Châh.

Au point de vue épigraphique cette stèle ne présente rien de très particulier, ce semble; les caractères sont en effet bien tracés, d'une facture régulière, ayant en moyenne une hauteur de 2 à 4 centimètres; c'est le type le plus fréquent des inscriptions en relief. Mais il faut noter trois choses cependant qu'on aurait tort d'ignorer.

Le *mîm* de بسم se termine par une queue qui s'élève du corps de la lettre et se développe en une sorte de demi-palme à trois lobes recourbée vers la lettre précédente (fig. 10, n° 1); le *dâl* de احد, ligne 1, se distingue de tous les autres par une hampe plus longue qui s'incurve légèrement en arrière, formée d'une demi-palme à deux lobes (fig. 10, n° 2); enfin le rebord supérieur de la stèle présente une série de quatre quarts de merlons, qui s'intercalent dans les vides entre les mots et le bord même et diminuent ainsi la raideur d'une ligne droite (fig. 10, n° 3).

11. Musée arabe. — Marbre; caractères coufique simple, en creux. — Haut. 0 m. 54 cent. × larg. 0 m. 26 cent.

(1) بسمله ا (2) ن فى الله عزّا من كل مصيبة و (3) خلف من كل هالك ودرك (4) لما فات وان اعظم المصا (5) ئب المصيبة بالنبى محمّد صلّ (6) الله عليه وسلّم هذا ما (7) يشهد عليه احد بن الحسين (8) يشهد الّا إله إلّا الله (9) وحده لا شريك له وان (10) محمّدًا عبده ورسوله (11) صلّعم و (12) يشهد ان الجنّة والنار حق (13-14) — *Qorân*, XXII, 7ª — (15) توفّى فى ذى القعدة (16) سنة سبع وخمسين (17) ومائتين

Lignes 2 et suiv. Allusion à *Qorân*, II, 150-151.

Ligne 5. Il y a bien صلّ dans le texte; ordinairement on a toujours صلّى. Le *lâm* est identique à celui de كل, lignes 2 et 3.

Ligne 13. Le verset qorânique commence par وَالسَّاعَةُ. La date de Dhû'l-Qa'dah 257 de l'hégire correspond à septembre-octobre 871 de notre ère.

Au point de vue épigraphique, noter, ligne 8, que les deux *lâm* de الله sont séparés par une boucle d'allongement; ligne 11 le *mîm* de سلّم et le و qui le suit se terminent par une sorte de queue évasée à trois pointes (fig. 11).



Fig. 11.

12. Musée arabe. — Fragment de marbre; il ne reste que quelques mots; caractères en creux, coufique simple, qui paraissent indiquer le IIIe siècle de l'hégire; mais il est évident qu'on doit descendre au moins jusqu'à la fin du IVe siècle. En effet, le ه de عليه présente à sa partie supérieure une petite queue prolongée en

avant qui est assez caractéristique des stèles de grès en particulier du IVe siècle; enfin il faut surtout noter un *dâl* d'une forme primitive, ce semble, mais qui est surmonté d'un élément décoratif (fig. 12) dont je n'ai pas trouvé d'exemple avant le début même du Ve siècle.



Fig. 12.

* * *

On remarquera partout la désignation de coufique simple; on trouve un coufique beaucoup plus simple encore. Ce terme s'applique à une quantité de types souvent très différents de facture, comme le montrent les exemples reproduits et surtout la figure 13, où j'ai réuni une série de بسم des stèles où l'inscription est en creux. Les textes en relief présentent une beaucoup plus grande homogénéité.

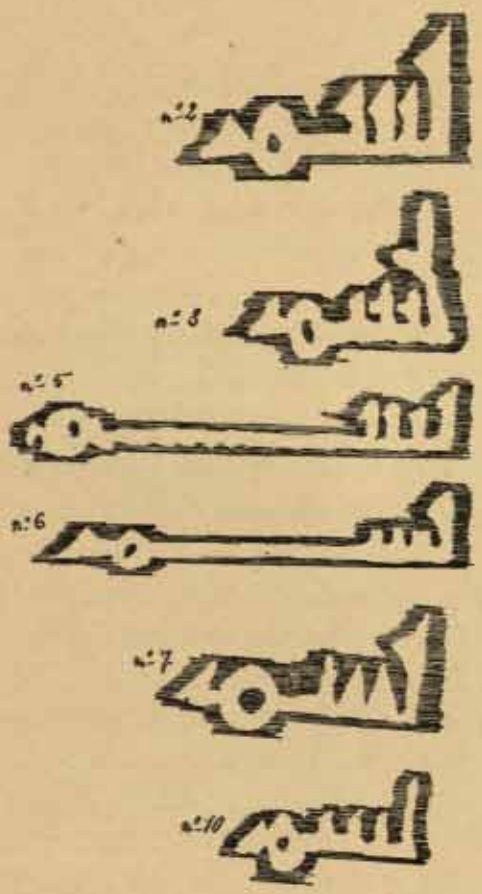


Fig. 13.

Les quelques exemples ici réunis doivent, ce semble, montrer qu'il est nécessaire de noter en détail toutes les particularités de chaque caractère de telle façon qu'on ait une sorte de dictionnaire archéologique pour chaque élément nouveau.

La valeur de chaque élément pour l'étude de l'évolution du caractère arabe en épigraphie sera mise, je crois, en pleine lumière lorsque seront publiées les séries chronologiques relevées sur les stèles de la collection du Musée.

Sans doute ces observations concernent surtout l'épigraphie des stèles funéraires; mais elles ont une valeur générale, bien qu'on puisse supposer que les lapicides aient eu quelques habitudes particulières pour ce genre de document. Les règles posées par M. van Berchem

conservent toujours leur importance et servent de base à nos recherches; elles ne pourront guère être modifiées. De même pour les éléments purement décoratifs ou de remplissage; il faudra non pas les étudier indépendamment du texte, mais à côté de lui, comme un corollaire; on verra facilement qu'ils sont subordonnés au genre d'écriture, qu'ils complètent l'inscription pour en faire dans bien des cas un tout harmonieux.

II. — STUCS.

On sait que le stuc a servi à la décoration des plus anciens monuments de l'art musulman, spécialement en Mésopotamie (Samarra) et en Égypte (mosquée Ṭûlûn). Le plâtre, matière éminemment plastique dont on tapissait les murs de briques, était facile à modeler; mais l'incurie des hommes, plus que le temps, eut facilement raison de la fragilité d'une telle décoration. Les restes qui nous sont conservés font regretter d'autant plus tout ce qui a disparu et l'on déplore après chaque pèlerinage à l'un de ces magnifiques vestiges d'une gloire passée que les constructeurs n'aient pas eu à leur disposition des matériaux moins fragiles, donc plus durables. Hormis les qiblah, les claires-voies, les décorations murales et les bandeaux décoratifs, faits ordinairement de rinceaux simples ou compliqués, de rubans entrelacés ou de feuillages, palmes variées ou vigne, et d'inscriptions en coufique simple ou fleuri, on a appris à connaître ces dernières années quelques fragments décoratifs en stuc d'un type tout à fait différent.

Au Musée de Constantinople, par exemple, sont conservés des fragments de stuc à motifs figurés, en relief, quadrupèdes et oiseaux, qui proviennent de Diyar-Bekr (Amid) en Mésopotamie[1]. De petite dimension ils ont servi sans doute à la décoration intérieure d'anciens édifices; les animaux sont sur un fond de rinceaux; quelques lettres sur l'un de ces fragments sont traitées de la même manière. Il semble qu'on puisse les attribuer au XI^e^ ou XII^e^ siècle de notre ère.

J'avais tout de suite songé à cette intéressante série lorsqu'il y a quelques années le regretté D^r^ D. Fouquet me montra quelques fragments de stucs, à

[1] Voir Sarre, *Seldschukische Kleinkunst*, 1909, p. 21-23 et pl. IV-V; Strzygowski, dans van Berchem et Strzygowski, *Amida*, p. 354 et suiv., fig. 300-304.

motifs figurés en relief, provenant de Fosṭâṭ (Vieux-Caire); non point que ces derniers fussent semblables aux stucs mésopotamiens, mais il y avait cependant entre eux des points de contact évidents. Feu le Dr Fouquet eut la grande obligeance de me faire alors parvenir sept photographies des fragments conservés dans sa collection (nos 3380-3386) en me laissant toute latitude de les publier si je le croyais utile. Je regrette de ne pas l'avoir fait de son vivant; aussi c'est un devoir pour moi de dire ici toute la reconnaissance qu'avec bien d'autres je dois à ce collectionneur qui m'a toujours accueilli avec bienveillance et mettait son admirable collection à la disposition des archéologues.

Ces fragments sont reproduits chacun sous leur numéro; les figures ont été dessinées d'après les photographies qui m'ont été remises et réduites de moitié.

1. Collection Fouquet, n° 3380 (fig. 14). — Haut. 0 m. 087 mill. En bordure, une inscription coufique simple : []ملك; le *mîm* se distingue cependant par deux appendices; en dessous, dans le champ, un paon.



Fig. 14.



Fig. 15.



Fig. 16.

2. Collection Fouquet, n° 3381 (fig. 15). — Haut. 0 m. 096 mill. × larg. 0 m. 092 mill. Dans le champ, une gazelle; l'appendice se terminant par une triple feuille qui est sur le dos de l'animal n'est pas la queue, mais un ornement végétal comme on pourra le voir plus loin (fig. 26, n° 2), puis un animal que je ne puis identifier, dindon (?).

3. Collection Fouquet, n° 3382 (fig. 16). — Haut. 0 m. 096 mill. Un bandeau dans lequel on lit une série de caractères se suivant sans ordre; l'inscription comporte un rinceau et des lettres ornementées; dans un angle la

moitié d'un fleuron termine un rinceau s'enroulant; au-dessous de l'inscription, vers le milieu, une chèvre devant laquelle est dressé un pieu (?) que termine une sorte de fleuron.

4. Collection Fouquet, n° 3383 (fig. 17). — [Dimensions non indiquées, mais sans doute sensiblement les mêmes.] Un bandeau inscrit comme sur le n° 3 et aux angles la moitié d'un fleuron. En dessous, d'un côté (*a*) une chèvre ou une antilope et de l'autre (*b*) un oiseau.

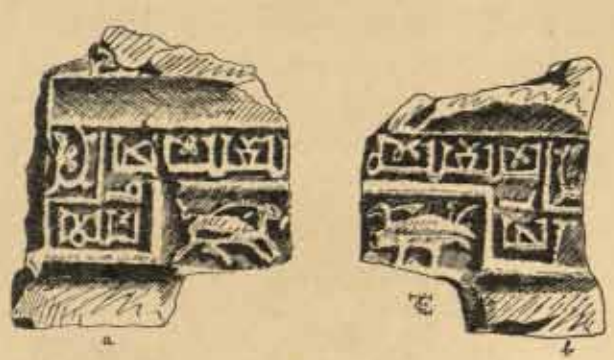


Fig. 17.



Fig. 18.

5. Collection Fouquet, n° 3384 (fig. 18). — Haut. 0 m. 111 mill. Un large bandeau contenant en coufique fleuri, à l'envers, d'un côté (*a*) بركة répété, de l'autre ونعمة sans doute aussi répété, c'est-à-dire « bénédiction et faveur ».

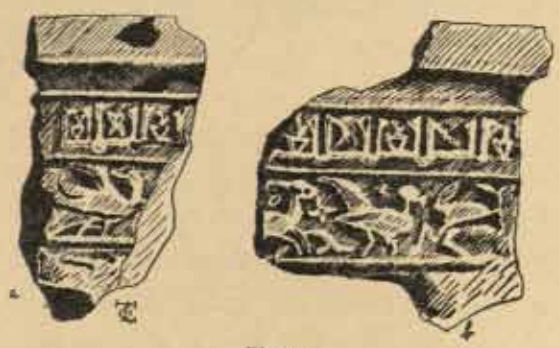


Fig. 19.

6. Collection Fouquet, n° 3385 (fig. 19). — Haut. 0 m. 104 mill. × larg. 0 m. 98 cent. D'un côté (*a*), un bandeau avec une inscription semblable à celle du n° 3; au-dessous, une frise d'animaux marchant à droite, dont il ne reste qu'une oie tournant la tête; de l'autre côté (*b*) le même bandeau inscrit, et en dessous une frise identique, gazelle, autruche (?), gazelle (?); remarquer un motif végétal qui sort de la bouche de la gazelle et le rinceau qui passe derrière ses deux pattes.

7. Collection Fouquet, n° 3386. — Haut. 0 m. 96 cent. Je ne l'ai pas reproduit parce qu'il est tout à fait semblable au n° 4, sinon que la gazelle (n° 4, *a*) est remplacée par une sorte d'oiseau (?) trop mutilé pour pouvoir être identifié.

Comme on le voit par les figures, il s'agit de fragments d'angles de pièces reposant sur quatre pieds; à l'intérieur on remarque une cavité arrondie et le n° 2 (fig. 15) est encore doublé d'un reste de plat en terre rouge, non émaillé, dont tout un quart couvre ladite cavité formée par le plâtre.

8. Support complet (dont je dois connaissance au Dr Fouquet), Victoria and Albert Museum (London), vitrine A, salle 33 (en 1913), n° 1847-1897. L'administration du Musée m'a envoyé, sur ma demande (1914), des photographies de l'objet, qui est dessiné et reproduit à la figure 20, ainsi que les indications suivantes que je traduis : « support de plâtre moulé renfermant un bol de poterie rouge; des collines de décombres du Vieux-Caire (el-Fustât); 9 centimètres carrés; haut. 8cm; diamètre du bol rouge, 84mm 5. — On voit sur chaque face, en relief, un ruban tressé formant un hexagone allongé, à l'intérieur duquel un lièvre ou une gazelle passe à droite, flanqué de deux médaillons circulaires, avec le mot بركة, à l'envers, coupé en deux; quatre petits cercles en relief remplissent les angles entre les médaillons et l'hexagone. Cet exemplaire est très intéressant parce qu'il est complet et qu'on ne peut plus avoir le moindre doute sur la disposition de ces supports de plâtre. Je pense qu'ils servaient de brûle-parfums (مبخر).

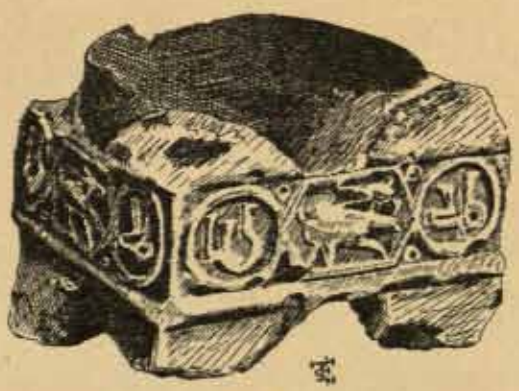


Fig. 20.

Au point de vue archéologique, ces stucs présentent une unité parfaite : les caractères des inscriptions en coufique orné de feuillages, ou nettement fleuri, ou simplement aux queues relevées de certaines lettres, comme le décor, indiquent l'époque fatimide. Il est connu que sous cette dynastie les animaux

et les oiseaux ont très fréquemment servi à la décoration des objets d'art de toute sorte, boiseries, cuivres, stucs ou céramique.

Il faut remarquer que les inscriptions abrégées ne sont fréquemment qu'une suite de caractères ne présentant aucun sens; ainsi (n° 1) je pense que [ملل] doit remplacer الملك لله « le pouvoir est à Allah »; العا répété est une abréviation pour العافية « la santé » ou peut-être العلم « le savoir » en supposant un *lâm;* quant à الحا répété, on pourrait songer à الحِمْ « la douceur » ou à الحياة « la vie »; tous ces termes sont fréquents dans les inscriptions de ce genre sur les objets d'art contenant des vœux à l'adresse de leurs propriétaires ou naturellement des eulogies pieuses.

*
* *

Le Musée arabe ne possédait pas de monuments semblables jusqu'à ces dernières années. Mais grâce à l'exploration méthodique des collines du Vieux-Caire que mon ami Aly bey Bahgat dirige avec autant d'habileté que de zèle, une série de supports ordinairement fragmentaires sont venus augmenter la collection des stucs du Musée. Quelques-uns ne diffèrent guère de ceux de la collection Fouquet; c'est le même style, les mêmes animaux et les mêmes inscriptions; d'autres sont un peu différents quoique appartenant à la même période; enfin quelques-uns sont d'une époque plus récente. En voici quelques exemplaires. Comme ils ne sont pas encore catalogués, je ne puis donner leur numéro d'ordre; mais on les trouvera facilement dans une vitrine de la salle III. De plus, je n'ai pas dessiné en entier chaque fragment puisqu'on sait maintenant de quoi il s'agit.

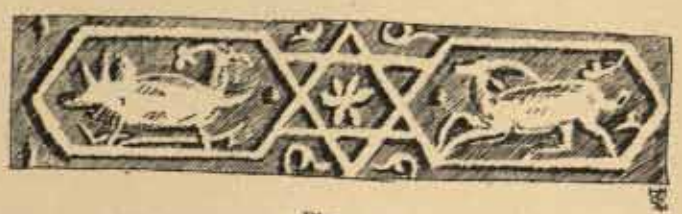


Fig. 21.

9. En deux parties rassemblées formant les trois quarts du support (fig. 21). Un large bandeau sans inscription : un ruban tressé forme deux hexagones

allongés, contenant l'un une gazelle, l'autre un oiseau, que sépare une étoile à six pointes contenant une petite rosace; il faut remarquer les éléments accessoires de remplissage, petits cercles ou rinceaux dans les espaces vides.

10. Fragments; deux parties rassemblées formant la moitié du support. Un bandeau contenant une suite de caractères, pour لله الملك, et en dessous une ligne ondulée d'où partent des sortes de demi-palmes. Le simple croquis fig. 22, n° 1, en donnera une idée.

11. Fragment, beaucoup plus haut que les autres. Même inscription et un décor un peu différent (fig. 22, n° 2). Remarquer dans ces deux exemplaires le *mim* que surmonte un fleuron; comparer fig. 23, n° 2.

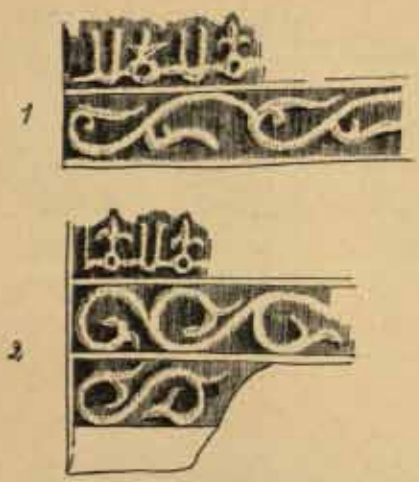


Fig. 22.

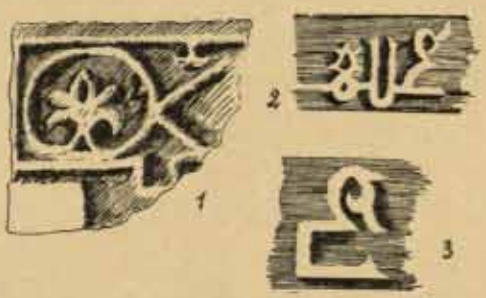


Fig. 23.

12. Fragment. D'un côté un ruban tressé forme plusieurs figures géométriques dont un cercle inscrivant un fleuron (fig. 23, n° 1); de l'autre une inscription à l'envers الملك (fig. 23, n° 2). J'ai placé à côté (fig. 23, n° 3) un ك qui figure dans un bandeau d'un autre fragment avec une suite de caractères ٨١.

13. Fragment. Un bandeau inscrit لله الملك, à l'endroit, en caractères très nets, d'un relief assez accusé, coufique de l'époque fatimide, ه avec queue

en avant, ل avec hampe recourbée (fig. 24, n° 1). En dessous, d'un côté une gazelle tenant dans la bouche une sorte de feuillage, de l'autre un animal brisé impossible à identifier.

14. Support entier, de très petite dimension; le plat de terre rouge est aussi complet à l'intérieur. Un bandeau inscrit à l'envers البلك, mais reproduit à l'endroit (fig. 24, n° 2). J'ai placé à côté (fig. 24, n° 3) un *mim* avec le même genre de motif végétal, d'une inscription identique, à l'endroit, sur un fragment de plâtre, trouvé aussi à Fostât, et ayant servi de décoration intérieure de salle de bain.



Fig. 24.

15. Fragment. Une bordure d'inscription en coufique simple; en dessous, un gracieux rinceau (fig. 25, n° 1).

16. Fragment. Un rinceau s'enroulant et entourant une niche en forme de coquille (fig. 25, n° 2).

17. Support presque intact. Rinceaux entourant une niche en plein cintre (fig. 25, n° 3).

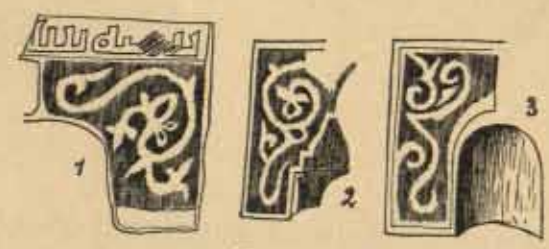


Fig. 25.



Fig. 26.

18. Fragment. Un bandeau avec un rinceau (fig. 26, n° 1) s'incurvant comme une fougère.

19-20. Fragments. Gazelle tenant un feuillage dans la bouche, ou avec un motif végétal derrière la queue (fig. 26, n° 2), disposition que nous avons vue plus haut (n° 2).

21. Fragment. Un bandeau inscrit, type du n° 14 (fig. 24, n° 4) et en dessous une gazelle.

22. Fragment. Décor simple, à plat, tenant la hauteur du support; d'un côté une gazelle, de l'autre un oiseau; les animaux ne sont pas entiers.

Tous ces supports appartiennent à l'époque fatimide, le n° 17 est peut-être cependant un peu postérieur. Les deux suivants me paraissent appartenir au XIV^e^ ou au XV^e^ siècle.

23. Fragment. Haut. 0 m. 14 cent. × larg. 0 m. 12 cent. Décor tout différent de ce que nous avons vu jusqu'à maintenant. Chaque face comportait probablement deux parties en relief rappelant des chapiteaux de colonnes (fig. 27).

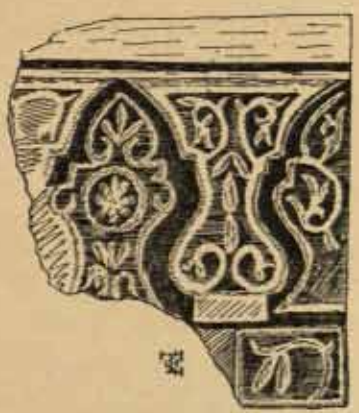


Fig. 27.

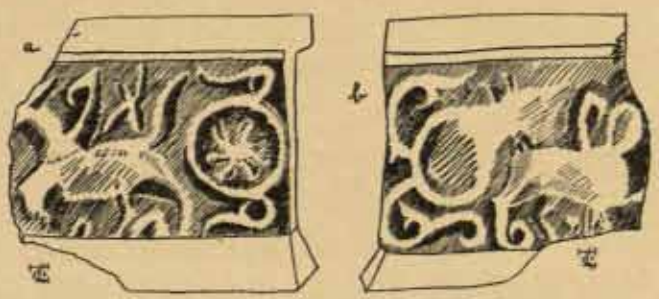


Fig. 28.

24. Fragment. Haut. 0 m. 09 cent. × larg. 0 m. 09 cent. D'un côté (*a*) un disque, enfermant une rosace à sept branches, d'où partent deux rinceaux; puis une chimère ailée passant à gauche; de l'autre (*b*) un disque semblable au premier et une sorte de harpie marchant à droite. Des animaux fabuleux de ce style se rencontrent sur les objets d'art au XIV^e^ et XV^e^ siècle (fig. 28).

Les fouilles de Fostât en ont mis au jour d'autres encore, mais je crois avoir signalé les plus intéressants qui font un complément à ceux de la collection Fouquet, dont les exemplaires d'ailleurs ne le cèdent en rien à ceux qui ont été trouvés plus tard.

Ét. Combe.

Le Caire, juillet 1916.

RECUEIL

DE MANUSCRITS COPTES

DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

PAR

M. HENRI MUNIER.

I. *Genèse*, XXXVI, 17-39; XL, 5-21. — La découverte des manuscrits de Hamouli a fait entrer dans les collections du Musée du Caire une vieille couverture, malheureusement vide de son contenu. Sa conservation est loin d'être excellente : tout le bord extérieur manque et le reste est si moisi, si piqué de vers, que le cuir, d'une teinte très foncée, s'effrite et tombe au moindre contact. C'est grand dommage, car le dessin qui orne les deux plats extérieurs présente un arrangement des plus gracieux et un tel bon goût que l'ensemble, chose rare en copte, revêt un certain cachet artistique. Qu'on imagine, imprimée d'une main très légère, une gaufrure qui occupe presque toute la surface et représente une grande rosace formée de circonférences et de croisillons; dans les intervalles se trouvent intercalés des ronds découpés à jour derrière lesquels on a glissé un passe-partout en parchemin de teinte claire.

Lorsqu'on entr'ouvre cette couverture, on voit que le dos a été renforcé d'un lambeau de toile à grosse trame. Sur les plats intérieurs, le papyrus qui rembourrait la reliure et lui donnait de l'épaisseur a disparu presque entièrement; il n'en reste plus que des traces collées au cuir, sur lesquelles on peut lire une inscription arabe de huit lignes en grands caractères droits, sans points diacritiques.

Pour pages de garde on avait utilisé deux feuillets détachés d'une Bible en copte sahidique. Ceux-ci ne sont pas, à peu de chose près, en meilleur état que la couverture. Les coins inférieurs sont largement rognés; d'innombrables piqûres de vers criblent toute la surface du parchemin; enfin de minuscules débris de papyrus adhèrent encore sur le recto, gênant parfois le déchiffrement. Ces feuillets ont les dimensions suivantes : 0 m. 34 cent. de hauteur, 0 m. 26 cent. de largeur et 0 m. 08 cent. pour la largeur de la

colonne. Le parchemin est réglé très profondément à la pointe sèche dans le sens vertical pour contenir les colonnes et dans le sens horizontal pour guider l'écriture.

Le premier feuillet porte le n° ō du cahier; il est paginé ϙκϛ et ϙκϛ; le second, ϙμō et ϙιι. L'écriture est d'un type assez ordinaire; on en trouvera un spécimen dans les *Sacr. bibl. fragmenta* du P. Balestri, pl. XVII; toutefois dans notre folio les lettres sont plus espacées. Sur chaque page le texte est disposé en deux colonnes de trente lignes chacune. Dans les marges très réduites, on rencontre assez rarement, à la place des majuscules qui marquent d'ordinaire le commencement d'un verset, des lettres de la grandeur des caractères du texte. Le tiret remplaçant l'ϵ auxiliaire ne se trouve pas toujours mis régulièrement; mais en revanche un tréma surmonte constamment les ι diphtongues. La fin des phrases est marquée par un simple point à l'encre noire, que la fantaisie du scribe a transformé souvent en une sorte d'accent circonflexe.

Le premier feuillet renferme un passage inédit de la *Genèse* (chap. XXXVI, 17-39). En rapprochant ce nouveau texte de la version bohaïrique on constate d'assez grandes divergences, surtout dans la transcription des nombreux noms propres. Malheureusement cet équivalent connu par la publication de P. de Lagarde sous le nom de *Pentateuch koptisch* a été édité, comme on le sait, sur un manuscrit trop fautif pour servir de terme de comparaison et de base sérieuse à la critique testamentaire. Un examen minutieux de notre nouveau parchemin avec le grec des *Septante*[1] et avec l'original hébreu[2] donne de meilleurs résultats. On remarque en effet que le traducteur copte a une tendance à suivre principalement dans les noms de personnes et de pays la leçon du *Codex Alexandrinus* et qu'il s'en écarte presque toujours lorsque le nom grec ne reproduit pas assez correctement la forme de l'hébreu; en ce cas, il adopte à peu près fidèlement la transcription de cette dernière langue. On trouvera la preuve de cette règle dans le commentaire placé au bas de la transcription. Ainsi revient une fois de plus le problème posé par Mgr Ciasca[3], qui a constaté dans plusieurs livres de l'Ancien Testament en

[1] H. B. Swete, *The old Testament in Greek*.

[2] Dans l'édition de Vigouroux, *La Sainte Bible polyglotte*.

[3] H. Hyvernat, *Étude sur les versions coptes de la Bible*, dans la *Revue biblique*, 1897, t. VI, p. 71.

sahidique les traces d'une recension postérieure à celle des versions grecques et s'est demandé si nous ne sommes pas en présence de la revision d'Hézychius dont parle saint Jérôme. La découverte de ce nouveau passage copte ne saurait aucunement résoudre cette question.

Le second feuillet porte également un chapitre de la Genèse sur l'histoire de Joseph. Tout n'est pas nouveau : les versets 5-9 sont déjà connus par Mgr Ciasca (*Sacr. bibl. fragmenta*, t. I, p. 39); les versets 8-19, par H. Munier, *Sur deux passages de la Genèse*, dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. XIII, 1914, p. 188-191; les versets 19-21 sont inédits. Les notes qui accompagnent la transcription du texte copte soulignent l'importance de ce nouveau manuscrit et donnent les plus intéressantes variantes avec les éditions déjà connues.

(*recto :* ϥⲗϵ) xxxvi, [17] ϩⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ⲛϵⲁⲱⲙ· ⲛⲁⲓ ⲛϵ ⲛⲱⲟⲣϵ ⲛ̄ⲥⲁϵⲙⲙⲁⲑ ⲑⲓⲙϵ ⲛⲏⲥⲁⲩ· [18] ⲛⲁⲓ ⲁϵ ⲛϵ̄ⲱⲟⲣϵ ⲛϵⲁⲓⲃⲁⲓⲙⲁ ⲑⲓⲙϵ ⲛⲏⲥⲁⲩ· ϩⲓⲅϵⲙⲱⲛ ⲓϵⲣⲟⲩⲁ· ϩⲓⲅϵⲙⲱⲛ ⲓϵⲅⲁⲱⲙ· ϩⲓⲅϵⲙⲱⲛ ⲕⲟⲣϵ· ⲛⲁⲓ ⲛϵ ⲛϩⲓⲅϵⲙⲱⲛ ⲛϵⲁⲓⲃⲁⲓⲙⲁ· [19] ⲛⲁⲓ ⲛϵ̄ⲱⲟⲣϵ ⲛⲏⲥⲁⲩ· ⲁⲩⲱ ⲛⲁⲓ ⲛϵ ⲛⲥⲩϩⲓⲅϵⲙⲱⲛ ⲛ̄ⲱⲟⲣϵ ⲛϵ ⲛⲁⲓ ⲛϵⲁⲱⲙ· [20] ⲛⲁⲓ ⲛϵ ⲛⲱⲟⲣϵ ⲛⲥⲏⲉⲓⲣ ⲡϵⲭⲟⲣⲣⲁⲓⲟⲥ ⲡϵⲧⲟⲩϩ϶ ϩⲣⲁⲓ ϩⲙ̄ⲡⲕⲁϩ (*sic*) ⲛⲁⲱⲧⲁⲛ· ⲥⲱⲃⲁⲛ· ⲥⲉⲃⲉⲅⲱⲛ· ⲁⲛⲁ· (*sic*) ⲙⲏⲁⲏⲥⲱⲛ· ⲙ̄ⲏⲁⲥⲁⲣ· [21] ⲙ̄ⲏⲁⲓⲥⲱⲛ (*sic*)· ⲛⲁⲓ ⲛϵ ⲛϩⲓⲅϵⲙⲱⲛ ⲙⲡϵⲭⲟⲣⲣⲁⲓⲟⲥ ⲛⲱⲟⲣϵ ⲛ̄ⲥⲏⲉⲓⲣ ϩⲣⲁⲓ ϩⲙ̄ⲡⲕⲁϩ ⲛϵⲁⲱⲙ· [22] ⲁⲩⲱⲱⲛϵ ⲁϵ ⲛⲉⲓ ϩⲉⲛⲱⲟⲣϵ ⲛⲁⲱⲧⲁⲛ· ⲭⲟⲣⲣⲉⲓ· ⲙⲏⲑⲁⲓⲙⲁⲛ·

17. ⲃⲁⲥⲉⲙⲙⲁⲑ : *cod. Alex.* Μασεμμάθ et hébreu *bacemat.* — ⲛϵ̄ⲱⲟⲣϵ abréviation pour ⲛϵ ⲛ̄ⲱⲟⲣϵ.

18. ⲉⲗⲓⲃⲁⲓⲙⲁ : en bohaïrique ⲉⲗⲓⲃⲁⲙⲁ, *Alex.* Ἐλιβεμᾶς. — ⲓⲉⲣⲟⲩⲁ : partout ailleurs le r n'existe pas; en bohaïrique ⲓⲉⲟⲩⲁ, *Vat.* et *Alex.* Ἰεουλ; cette lettre remplace le *'aïn* hébreu et a été mise en parallélisme avec ⲓⲉⲅⲁⲱⲙ. — ⲓⲉⲁⲅⲱⲛ : dans tous les autres manuscrits, sauf dans le *cod. Bodl.*, ο au lieu de ω. — Le texte sahidique et l'*Alex.* ne donnent pas la fin du verset telle qu'elle se trouve dans le *Vat.* : Θυγατρὸς Ἀνὰ γυναικὸς Ἴσαῦ et en copte bohaïrique ⲧⲱⲣⲣⲓ ⲛⲉⲛⲁⲛ ⲧⲥⲓⲙⲓ ⲛⲏⲥⲁⲩ. — ⲕⲟⲣⲉ : en bohaïrique ⲣⲟⲣⲉ, mais dans toutes les autres versions ainsi qu'en hébreu, *Coré.*

20. ⲡⲉⲧⲟⲩϩ϶ ϩⲣⲁⲓ ϩⲙ̄ⲡⲕⲁϩ : répond mieux au grec : τοῦ κατοικοῦντος τὴν γῆν qu'au texte en bohaïrique ϥⲛⲉⲧⲱⲟⲩ ϧⲉⲛⲡⲕⲁϩⲓ. — ⲛⲁⲱⲧⲁⲛ : faute pour ⲁⲱⲧⲁⲛ. — ⲥⲱⲃⲁⲛ; dans les autres versions grecques et hébraïque *Sôbal.* A remarquer que le même mot est écrit ⲥⲱⲃⲁⲗ dans le *Pentateuque* de Lagarde. — ϩⲣⲁⲓ ϩⲙ̄ⲡⲕⲁϩ; la version hébraïque porte : *dans ce pays;* les *Septante* ainsi que les versions coptes donnent : *dans le pays.*

21. ⲙⲏⲁⲏⲥⲱⲛ : faute pour ⲙ̄ⲏⲁⲏⲥⲱⲛ; le bohaïrique seul donne ⲁⲉⲥⲱⲛ. — ⲁⲥⲁⲣ : suivant le *Vat.* Ἀσάρ comme en hébreu, dans l'*Alex.* Σαάρ. — ⲁⲓⲥⲱⲛ : faute pour ⲣⲓⲥⲱⲛ.

22. ⲭⲟⲣⲣⲉⲓ : *Alex.* Χορρεί : hébreu *khorei.* — ⲑⲁⲓⲙⲁⲛ : d'après l'hébreu *thaimam;* en grec,

ⲧⲥⲱⲛⲉ ⲁⲉ ⲛⲁⲱⲧⲁⲛ ⲧⲉ ⲑⲁⲙⲛⲁ· [23]ⲛⲁⲓ ⲁⲉ ⲛⲉ ⲛⲱⲏⲣⲉ ⲛⲥⲱⲃⲁⲗ· ⲅⲟⲗⲱⲙ· ⲙ̄ⲡⲙⲁⲛⲁⲭⲁⲑ· ⲙ̄ⲡⲅⲉⲃⲛⲁ· ⲥⲱⲫⲁⲛ· ⲙ̄ⲛⲱⲛⲁⲛ· [24]ⲁⲩⲱ ⲛⲁⲓ ⲛⲉ ⲛⲱⲏⲣⲉ ⲛⲥⲉⲃⲉⲅⲱⲛ· ⲁⲓⲉ· ⲙ̄ⲛⲱⲛⲁⲛ· ⲡⲁⲓ ⲛⲉ ⲱⲛⲁⲥ ⲛⲉⲛⲧⲁϥϩⲉ ⲉⲁⲙⲓⲛ ϩⲣⲁⲓ ϩ̄ⲙⲡϫⲁⲓⲉ· ⲉϥⲙⲟⲟⲛⲉ ⲛ̄ⲛ̄ϥⲁⲓⲛⲁϩⲃ ⲛ̄ⲥⲉⲃⲉⲅⲱⲛ ⲛⲉϥⲉⲓⲱⲧ· [25]ⲛⲁⲓ ⲁⲉ ⲛⲉ ⲛⲱⲏⲣⲉ ⲛⲁⲛⲁ· ⲁⲛⲥⲱⲛ· ⲙ̄ⲛⲉⲗⲃⲁⲓⲙⲁ ⲧⲱⲃⲉⲣⲉ ⲛⲁⲛⲁ· [26]ⲛⲁⲓ ⲁⲉ ⲛⲉ ⲛⲱⲏⲣⲉ ⲛⲁⲛⲥⲱⲛ· ⲁⲙⲁⲧⲁ· ⲙ̄ⲛⲥⲁⲃⲓⲁ· ⲙ̄ⲛⲁⲥⲃⲁⲕ· ⲙ̄ⲛⲓⲥⲟⲣⲁⲙ· ⲙ̄ⲛⲭⲟⲣⲣⲁⲛ· [27]ⲛⲁⲓ ⲁⲉ ⲛⲉ ⲛⲱⲏⲣⲉ ⲛⲁⲥⲁⲣ· ⲃⲁⲗⲁⲁⲙ· ⲙ̄ⲛⲥⲟⲩⲕⲁⲁⲙ· ⲙ̄ⲛⲟⲩⲕⲁⲁⲙ[·] ⲙ̄ⲛⲟⲩⲕⲁⲙ· [28]ⲛⲱ[ⲏⲣⲉ ⲛ̄]ⲣⲓⲥⲱⲛ· ⲱⲥ· ⲙ[ⲛ̄ⲁⲣⲁⲙ·] [29]ⲛⲁⲓ ⲛ[ⲉ]ⲛ[ⲏⲧⲉⲙⲱⲛ] ⲛ̄ⲭⲟⲣⲣⲉⲓ[· ϩⲏⲧⲉⲙ]ⲱⲛ ⲁⲱⲧⲁⲛ· ϩ[ⲏⲧⲉ]

(*verso* : ⲣⲗ̄ⲍ̄) ⲙⲱⲛ ⲥⲱⲃⲁⲗ· ϩⲏⲧⲉⲙⲱⲛ ⲥⲉⲃⲉⲅⲱⲛ· ϩⲏⲧⲉⲙⲱⲛ ⲁⲛⲁ· [30]ϩⲏⲧⲉⲙⲱⲛ ⲁⲛⲥⲱⲛ· ϩⲏⲧⲉⲙⲱⲛ (*sic*) ⲛⲁⲥⲁⲣ· ϩⲏⲧⲉⲙⲱⲛ ⲣⲓⲥⲱⲛ· ⲛⲁⲓ (*sic*) ⲛⲛⲉ ⲛϩⲏⲧⲉⲙⲱⲛ ⲛ̄ⲭⲟⲣⲣⲉⲓ· ϩⲣⲁⲓ ϩ̄ⲛⲛⲉⲩⲙⲛ̄ⲧϩⲏⲧⲉⲙⲱⲛ ϩ̄ⲙⲡⲕⲁϩ ⲛⲉⲗⲱⲙ· [31]ⲁⲩⲱ ⲛⲁⲓ ⲛⲉ ⲛ̄ⲣ̄ⲣⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲁⲩ̄ⲣ̄ⲣⲣⲟ ϩⲣⲁⲓ ϩ̄ⲙⲡⲕⲁϩ ⲛⲉⲗⲱⲙ· ⲉⲙⲡ̄ⲧⲉ (*sic*) ⲣ̄ⲣⲟ ⲱⲱⲛⲉ ϩ̄ⲙⲡⲓⲛⲁ· [32]ⲃⲁⲗⲁⲕ ⲁϥ̄ⲣ̄ⲣⲣⲟ ϩ̄ⲛⲉⲗⲱⲙ· ⲡⲱⲏⲣⲉ ⲛⲃⲁⲓⲱⲣ· ⲁⲩⲱ ⲡⲣⲁⲛ ⲛ̄ⲧⲉϥ-ⲡⲟⲗⲓⲥ ⲛⲉ ⲁⲉⲛⲛⲁⲃⲁ· [33]ⲁϥⲙⲟⲩ ⲁⲉ ⲛ̄ⲑⲓ ⲃⲁⲗⲁⲕ· ⲁϥ̄ⲣ̄ⲣⲣⲟ ⲉⲡⲉϥⲙⲁ ⲛⲑⲓ

Αἱμάν. — ⲧⲥⲱⲛⲉ ⲁⲉ ⲛⲁⲱⲧⲁⲛ ⲧⲉ ⲑⲁⲙⲛⲁ : conforme à l'*Alex.*; le bohaïrique ne donne pas ⲧⲉ.

23. ⲅⲟⲗⲱⲙ reproduit exactement l'hébreu; Γωλὰμ (*Vat.*), Γωλὰν (*Alex.*). — ⲅⲉⲃⲛⲁ : en grec Γαιβήλ. — ⲥⲱⲫⲁⲛ : calqué sur le mot suivant; le bohaïrique ⲥⲱⲫ suit l'hébreu et l'*Alex.* Σὼφ; Σωφὰς suivant *Vat.* — ⲱⲛⲁⲛ : *'ônâm* hébreu, Ὠμὰρ (*Vat.*), Ὠμὰν (*Alex.*).

24. ⲱⲛⲁⲛ : différent du précédent; hébreu *'anâh*, Ἀνὰ (*Vat.*), Ὠνὰν (*Alex.*). — ⲱⲛⲁⲥ : même personnage que le précédent; l'*Alex.* le fait précéder de l'article ὁ Ὠνᾶς. — ⲉⲁⲙⲓⲛ : en hébreu, *haïmim*, Ἰαμεὶν (*Alex.*). — ⲉϥⲙⲟⲟⲛⲉ ⲛ̄ⲛ̄ϥⲁⲓⲛⲁϩⲃ, *en faisant paître*, etc., dans les *Septante* : ὅτε ἔνεμε τὰ ὑποζύγια, *lorsqu'il fit paître*, etc.

26. ⲁⲙⲁⲧⲁ, partout ailleurs écrit avec un *d*. — ⲥⲁⲃⲓⲁ : ce nom ne se trouve dans aucune des autres versions de l'Ancien Testament.

ⲁⲥⲃⲁⲕ : Ἀσβάν. — ⲓⲉⲑⲣⲁⲙ : suivant la leçon de l'hébreu : *Iethraṃ*. — ⲭⲟⲣⲣⲁⲛ : les *Septante* donnent Χαρράν.

27. ⲃⲁⲗⲁⲁⲙ : Βαλαὰν (*Alex.*), Βαλαὰμ (*Vat.*). — ⲥⲟⲩⲕⲁⲁⲙ, en hébreu *za'avan*; Ζουκὰμ *Vat.* et *Alex.* — ⲟⲩⲕⲁⲙ, omis en bohaïrique, en hébreu *'wqân*, Ἰουκὰμ (*Vat.*), Ἰωυκὰμ (*Alex.*). — ⲟⲩⲕⲁⲛ : ce nom ne se trouve que dans l'*Alex.*, Οὐκάν.

28. ⲁⲣⲁⲙ : ce mot est restitué dans notre transcription d'après l'*Alex.*

30. ⲛⲁⲥⲁⲣ : pour ⲁⲥⲁⲣ. — ⲛⲁⲓ ⲛⲛⲉ ⲛϩⲏⲧⲉⲙⲱⲛ : faute pour ⲛⲁⲓ ⲛⲉ, etc.

31. ϩ̄ⲙⲡⲕⲁϩ ⲛⲉⲗⲱⲙ, suivant la version hébraïque; les *Septante* ont mis plus simplement ἐν Ἐδώμ. — ⲡ̄ⲁ̄, c'est-à-dire ⲓⲣⲁⲏⲗ, d'après l'hébreu; Ἱερουσαλὴμ d'après l'*Alex.*

32. ⲃⲁⲗⲁⲕ ⲁϥ̄ⲣ̄ⲣⲣⲟ ϩ̄ⲛⲉⲗⲱⲙ : cf. la disposition de cette phrase en bohaïrique : ⲁⲩⲉⲣⲟⲩⲣⲟ ϧⲉⲛⲉⲗⲱⲙ ⲛ̄ⲭⲉ ⲃⲁⲗⲁⲕ, ainsi que dans les autres versions. — ⲃⲁⲓⲱⲣ, partout ailleurs *Béôr*.

33. ⲓⲱⲃⲁⲕ conforme à l'hébreu; l'*Alex.* donne la leçon Ἰωβάδ.

ⲓⲱⲃⲁⲃ· ⲡⲱⲏⲣⲉ ⲛ̄ⲍⲁ[ⲣⲁ ⲉ]ⲃⲟⲗ ⲥ̄ⲡⲃⲟⲥⲟⲣ[ⲣⲁⲥ· [34]ⲁ]ⲩⲙⲟⲩ ⲁⲉ ⲛⲑⲓ[ⲓⲱⲃⲁⲃ·] ⲁ̣ⲩⲣ̄ⲣⲣⲟ ⲉ[ⲡⲉⲩⲙⲁ]ⲛⲑⲓ ⲁⲥⲟⲙ[ⲉ]ⲃⲟⲗ ⲥⲙⲡⲕⲁⲍ ⲛⲑⲁⲓⲙⲁⲛⲱⲛ· [35]ⲁⲩⲙⲟⲩ ⲁ̣ⲉ ⲛⲑⲓ ⲁⲥⲟⲙ· ⲁ̣ⲩⲣ̄ⲣⲣⲟ ⲉⲡⲉⲩⲙⲁ ⲛⲑⲓ ⲁⲗⲗⲟ ⲡⲱⲏⲣⲉ ⲡⲃⲁⲣⲁⲟ· ⲡⲉⲛⲧⲁⲩⲑⲟⲭ.ⲟ̄ⲭ̄ ⲙⲙⲁⲗⲓⲍⲁⲙ ⲍⲣⲁ ⲍⲛⲧⲥⲱϣⲉ ⲙⲙⲱⲗⲃ· ⲁⲩⲱ ⲡⲣⲁⲛ ⲛⲧⲉⲩⲡⲟⲗⲓⲥ ⲡⲉ ⲅⲁⲓⲟⲉⲙ· [36]ⲁⲩⲙⲟⲩ ⲁⲉ ⲛⲑⲓ ⲁⲗⲗⲟ· ⲁⲩⲣ̄ⲣⲣⲟ ⲉⲡⲉⲩⲙⲁ ⲛⲑⲓ ⲥⲁⲙⲁⲗⲁⲕ ⲡⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲥⲙⲛ̄ⲙⲁ-ⲥⲉⲕⲕⲁⲥ· [37]ⲁⲩⲙⲟⲩ ⲁⲉ ⲛⲑⲓ ⲥⲁⲙⲁⲗⲁⲕ· ⲁⲩⲣ̄ⲣⲣⲟ ⲉⲡⲉⲩⲙⲁ ⲛ̄ⲑⲓ ⲥⲁⲟⲩⲗ ⲡⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲛ̄ⲣⲟϣⲃϣⲟ ⲧⲁⲓ ⲉⲧⲍⲓⲭ̄ⲙⲡⲉⲓⲉⲣⲟ· [38]ⲁⲩⲙⲟⲩ ⲁⲉ ⲛ̄ⲑⲓ ⲥⲁⲟⲩⲗ· ⲁⲩⲣ̄ⲣⲣⲟ ⲉⲡⲉⲩⲙⲁ ⲛ̄ⲑⲓ ⲃⲁⲗⲗⲉⲏⲱⲛ ⲡⲱⲏⲣⲉ ⲏⲁⲭⲟⲃⲱⲣ· [39]ⲁⲩⲙⲟⲩ ⲁⲉ ⲛ̄ⲑⲓ ⲃⲁⲗⲗⲉⲏⲱⲛ· ⲡⲱⲏⲣⲉ ⲏⲁⲭⲟⲃⲱⲣ· ⲁⲩⲣ̄ⲣⲣⲟ ⲉⲡⲉⲩⲙⲁ ⲛ̄ⲑⲓ ⲁⲗⲗⲟ ⲡⲱⲏⲣⲉ ⲏⲁⲃⲁⲗⲁⲁ· ⲁⲩⲱ ⲡⲣⲁⲛ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲡⲟⲗⲓⲥ·

34. ⲁⲥⲟⲙ suivant l'*Alex.* et l'hébreu. — ⲟⲱⲙⲁⲛⲱⲛ : forme nouvelle; le *Vat.*, qui se rapproche le plus de l'hébreu, donne Θαιμανών.

35. ⲁⲗⲗⲟ et ⲃⲁⲣⲁⲟ : la finale en ⲟ, au lieu du ⲁ des LXX, mise pour le *daled* hébraïque. — ⲙⲁⲗⲓⲍⲁⲙ : les autres versions portent toutes Μαδιάμ. — ⲅⲁⲓⲟⲉⲙ, Γεθαίμ (*Vat.*), γεθθαίμ (*Vat.*).

36. ⲥⲁⲙⲁⲗⲁⲕ : essai de correction ancienne sur l'*Alex.* et sur l'hébreu *samalâḥ*.

38. ⲃⲁⲗⲗⲉⲏⲱⲛ, suivant l'*Alex.* Βαλαεννών.

39. ⲁⲗⲗⲟ : conformément à l'*Alex.* Ἀρόθ et à l'hébreu *ḥadar*. — ⲡⲱⲏⲣⲉ ⲏⲃⲁⲗⲁⲁ n'existe pas en hébreu.

(*recto* : ⲣⲙⲑ̄) ⲭⲗ [5]. ⲱⲑ ⲁⲩⲱ ⲡⲁⲙ̣ⲣ̣ⲉ̣· ⲏⲁⲓ ⲉⲛⲉⲩⲱϣⲟⲟⲡ ⲙⲛ̄ⲣ̄ⲣⲟ ⲛⲕⲁⲙⲉ· ⲏⲁⲓ ⲉ̣ⲧⲱϣⲟⲟⲡ ⲍⲙ̄ⲡⲉⲱⲧⲉⲕⲟ· [6]ⲁ ⲓⲱⲥⲏⲫ ⲁⲉ ⲭⲱⲕ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲱⲁⲣⲟⲟⲩ ⲉⲍ-ⲧⲟⲟⲩⲉ ⲁⲩⲏⲁⲩ ⲉⲣⲟⲟⲩ· ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲩⲱϣⲟⲟⲡ ⲉⲩⲱⲧ̄ⲣ̄ⲧⲟⲣ· [7]ⲁ̣ⲩⲭ̣ⲏⲉ ⲛⲥⲓⲟⲩⲣ ⲁ̣ⲉ ⲙⲫⲁⲣⲁⲱ ⲏⲁⲓ ⲉⲛⲉⲩⲱϣⲟⲟⲡ ⲛ̄ⲙ̄ⲙⲁⲩ ⲍⲙ̄ⲡⲉ̣ⲱ̣ⲧ̣ⲉⲕⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲓⲧⲟⲟⲧϥ ⲙⲡⲉⲩⲭⲟⲓⲥ· ⲉϥⲭⲱ ⲙⲙⲟⲥ ⲭⲉ ⲁⲥⲣⲟⲟⲩ ⲛⲉⲧ̄ⲏⲍⲟ ⲉⲩⲟⲕⲙ ⲛ̄ⲡⲟⲟⲩ· [8]ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ ⲁⲉ ⲡⲉⲭⲁⲩ ⲏⲁϥ ⲭⲉ ⲛⲧⲁⲛⲛⲁⲩ ⲉ̣ⲩⲣⲁⲥⲟⲩ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲛⲱϣⲟⲟⲡ ⲁⲛ ⲛ̄ⲑⲓ ⲛⲉⲧⲛⲁ-

5. ⲱⲑ, fin du mot ⲟⲩⲱⲧⲥ, la lettre ⲑ est une contraction grammaticale pour ⲧⲥ. — ⲕⲁⲙⲉ : forme moins usuelle que ⲕⲛⲙⲉ. — ⲉⲧⲱϣⲟⲟⲡ : conforme au grec *ὄντες*; en bohaïrique ⲉⲛⲁⲩⲭⲏ. — Le copte traduit par un seul mot ⲱⲧⲉⲕⲟ, *prison*, les expressions δεσμωτήριον (vers. 5), φυλακή (vers. 7) et ὀχύρωμα (vers. 15). — ἦν αὕτη qui termine le verset 5 du *cod. Vat.* a été omis par l'*Alex.* et le texte copte.

6. La phrase de notre manuscrit : ⲁⲥ (δέ) Joseph étant venu vers eux, le matin, vit. . . a été rendue différemment dans les autres versions; le bohaïrique a traduit de plus près ⲁⲩⲓ ⲁⲉ ⲏⲭⲉ ⲓⲱⲥⲏⲫ ⲍⲁⲣⲱⲟⲩ le passage des *Septante* εἰσῆλθε πρὸς αὐτοὺς Ἰωσήφ, καί. . . . — ⲉⲩⲱⲧ̄ⲣ̄ⲧⲱⲣ dans l'édition de A. Ciasca.

7. En bohaïrique ⲟⲩⲟⲥ ⲏⲁϥⲱⲓⲛⲓ ⲛ̄ⲛⲓⲥⲓⲟⲩⲣ. — ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲓⲧⲟⲟⲧϥ : en bohaïrique ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲓⲧⲉⲛ-. — ⲁⲥⲣⲟⲟⲩ : en bohaïrique ⲉⲧⲃⲉⲟⲩ.

8. ⲛ̄ⲧⲁⲛⲛⲁⲩ ⲉⲩⲣⲁⲥⲟⲩ, suivant les LXX : Ἐνύπνιον εἴδομεν; en bohaïrique ⲟⲩⲣⲁⲥⲟⲩ ⲁⲛⲛⲁⲩ ⲉⲣⲟⲥ. — ⲛ̄ⲱϣⲟⲟⲡ, dans Ciasca ⲛⲱⲱϣⲟⲟⲡ. — A partir de ⲛ̄ⲑⲓ ⲛⲉⲧⲏⲁⲃⲟⲁⲥ, voir le

ϧολϲ· πεχαϥ ⲁϵ ναϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲓ̈ⲱϲⲛϕ· ϫϵ ⲙⲛ ϵⲣϵ πϵϥϧⲱⲗ ϣⲟⲟⲡ ⲁⲛ ϧϧⲟⲗ ⲥⲓⲧⲟⲟⲧϥ ⲙ̄ⲡⲛⲟⲩⲧϵ ϫⲟⲟϥ ϭϵ ϵⲣⲟⲓ· [9] ⲁϥϫⲱ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲣϵϥⲟⲩⲱⲧ̄ⲥ ⲛ̄ⲧϵϥⲣⲁϲⲟϥ ϵⲓ̈ⲱϲⲛϕ· πεχαϥ ⲛⲁϥ ϫϵ ⲥⲣⲁⲓ ⲥ̄ⲛ̄ⲧⲁⲣⲁϲⲟϥ ⲛϵϥⲛ ⲟⲩϧⲱ ⲛϵⲗⲟⲟⲗϵ ⲙ̄ⲡⲁⲙⲧⲟ ϧϧⲟⲗ· [10] ϵⲩⲛ ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲧⲁⲣ ⲥ̄ⲛ̄ⲧϧⲱ ⲛϵⲗⲟⲟⲗϵ· ⲁⲩⲱ ⲧⲁⲓ ⲛ̣ϵϥⲣⲟⲟⲩⲧ ϵ̣ⲁⲥⲧⲁⲩⲟ̣ ϧϧⲟ̣ⲗ ⲛⲥϵⲛⲥⲙⲁⲥ ⲛ̣ⲉⲁ̣ⲟ̣ⲟ̣ⲗ̣ϵ ⲛ̄-† ⲟⲩⲱ ϵⲩⲡⲛⲥ [11] ⲁⲩⲱ ⲡⲁ̣ⲡⲟⲧ ⲙ̣ⲫⲁⲣⲁⲱ ⲛϵϥⲥⲛ̄ⲧⲁϧⲓⲭ· ⲁⲓ̈ⲭⲓ̈ ⲛ̄ⲛϵⲗⲟⲟⲗϵ ⲁⲓ̈ⲟϥⲟⲩ· ϵⲥⲣⲁⲓ ϵⲡⲁⲡⲟⲧ ⲁⲓ̈-† ⲛ̄ⲡⲁ̣ⲡⲟⲧ ϵⲥⲣⲁⲓ ϵⲧϭⲓⲭ ⲙ̣ⲫⲁⲣⲁⲱ· [12] πεχαϥ ⲛⲁϥ ⲛ̄ϭⲓ ⲓ̈ⲱϲⲛ̣ϕ ϫϵ ⲡⲁⲓ̈ ⲡϵ ⲛϵϲϧⲱⲗ· ⲡⲱⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲧⲁⲣ ⲱⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩ ⲛϵ· [13] ϵⲧⲓ ϫϵⲱⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩ ⲛϵ ⲫⲁⲣⲁⲱ ⲛⲁⲣ̄ⲡⲙⲉⲉⲩϵ ⲛ̄ⲧϵϧⲁⲣⲭⲏ ⲛ̄ⲏⲧⲁⲥⲟϧ ⲉⲣⲁⲧ̄ϧ ⲉϧⲛ̄ⲧⲉϧⲙⲛ̄ⲧⲣⲉⲩⲟ̣[ⲩⲱ]ⲧ̄ⲥ ⲛ̄ⲧ-† ⲙ̣[ⲡⲁⲡⲟⲧ]ⲙ̄ⲫⲁⲣⲁⲱ [ⲉⲥⲣⲁⲓ ϵ]ⲛϵⲩ-ⲥⲓⲭ [ϧⲁⲧⲁⲧϵϧ]ⲁⲣⲭⲏ ⲛ̣[ⲱⲟⲣⲡ ⲛ̄]ⲑⲉ ⲉⲛⲉϧ̣[ⲟⲩⲱⲧ̄ⲥ ⲙ̄ⲙⲟⲥ]

(*verso* : ⲣⲓⲏ̄) [14] ⲁⲗⲗⲁ ⲁⲣⲓⲡⲁⲙⲉⲉⲩϵ ⲥ̄ⲙⲡⲉϧⲥⲏⲧ ⲉⲣⲱ̄ⲭ̄ ⲡⲡⲉⲧⲏⲁⲛⲟⲩϥ ⲱⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲕ· ⲛ̄ⲧⲉⲓⲣⲉ ⲛ̄ⲙⲙⲁⲓ̈ ⲛⲟⲩⲛⲁ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲉⲓⲣⲉ ⲛⲟⲩⲣ̄ⲡⲙⲉⲉⲩϵ ⲉⲧⲃⲏⲏⲧ ⲛ̄ⲛⲁⲥⲣ̄ⲙⲫⲁⲣⲁⲱ ⲛ̄ⲧⲛ̄ⲧ ϧⲃⲟⲗ ⲥ̄ⲙⲡⲉⲓⲉⲱⲧϵϧⲟ [15] ϫϵ ⲥ̄ⲛⲟⲩϥ ⲛ̄ⲧⲁⲩϥⲓⲧ ϧⲃⲟⲗ ⲥ̄ⲙⲡⲕⲁⲥ ⲛ̄ⲛ̄ⲥⲉⲃⲣⲁⲓⲟⲥ· ⲁⲩⲱ ⲙⲡⲓ(ⲙⲉ)ⲣⲁⲗⲗⲁⲩ ⲙ̄ⲡⲉⲑⲟⲟⲩ ⲉⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲙⲁ· ⲗⲗⲁ ⲁⲩⲛⲟⲩϫϵ ⲙⲙⲟⲓ̈ ⲉⲥⲣⲁⲓ ⲉⲡⲛ̄ⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲱⲧϵϧⲟ· [16] ⲁϥⲛⲁⲩ ⲁ̣ϵ ⲛ̄ϭⲓ ⲡⲁⲙⲣⲉ ϫϵ ⲁϥⲃⲟⲗⲥ̄ ⲥ̄ⲛⲟⲩⲥⲟⲟⲩⲧ̄ⲛ· ⲡⲉⲭⲁϥ ⲛ̄ⲓ̈ⲱϲⲛϕ ϫϵ ⲁⲛⲟⲕ ⲥⲱ ⲁⲓ̈ⲛⲁⲩ ⲉⲩⲣⲁⲥⲟⲩ

même texte dans les *Annales du Service des Antiquités*, t. XIII, 1913, p. 183-192; les remarques qui suivent complètent le commentaire qui a été déjà donné sur ce passage de la *Genèse*. — Ce nouveau manuscrit emploie constamment ⲩ pour la diphtongue ⲟⲩ; par exemple au verset 8, ⲉⲩⲣⲁⲥⲟⲩ; verset 9, ⲛⲉⲩⲛ; verset 10, ⲉⲩⲛ ϣⲟⲙⲛⲧ, etc. — Au lieu de ϫⲟⲟⲩ ϭⲉ ⲉⲣⲟⲓ, la version bohaïrique donne ⲥⲁϫⲓ ⲟⲩⲛ ϧⲁⲧⲟⲧ; cf. les *Septante* : *διηγήσατε οὖν μου*. — ⲥⲓⲧ̄ⲙⲡⲛⲟⲩⲧⲉ dans le manuscrit de la collection Borgia.

9. ⲉⲧ̄ϥⲣⲁⲥⲟⲩ (coll. Borgia). — ⲙ̄ⲡⲁⲙⲧⲟ ϧⲃⲟⲗ suit exactement le grec *ἐναντίον μου*; le bohaïrique, au contraire, ajoute ⲛⲏ avant ces mots.

10. Dans ce nouveau manuscrit, emploi constant de la forme pleine ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ; et dans le manuscrit du Caire n° 9202 : ϣⲟⲙ̄ⲧ.

11. Début de ce verset différent en bohaïrique : ⲟⲩⲟⲥ ⲛⲁⲣⲉ....ⲭⲏ; le sahidique suit plus fidèlement le grec. — Le copte n'a pas traduit *καί* qui se trouve devant les trois verbes *ἔλαβον*, *ἐξέθλιψα*, *ἔδωκα*. — ⲥⲓⲛⲧⲥⲓⲭ suivant *Vat.*; *εἰς τὰς χεῖρας* dans l'*Alex.*

12. Le manuscrit du Caire n° 9202 porte ⲉⲣⲁⲧⲕ ⲉⲥⲣⲁⲓ ⲉⲭⲏ.

13. ⲉⲥⲣⲁⲓ ⲉⲛⲉϥⲥⲓⲭ; *εἰς τὴν χεῖρα αὐτοῦ* (*Vat.*).

14. ⲉⲣⲱ̄ⲭ̄ : en bohaïrique ⲉⲱⲱⲡ ⲁⲣⲉⲱⲗⲏ. Ce nouveau manuscrit rectifie les restitutions qui avaient été faites suivant la version bohaïrique dans le manuscrit n° 9202. — ⲉⲧⲃⲏⲏⲧ ⲛ̄ⲛⲁⲥⲣ̄ⲙⲫⲁⲣⲁⲱ, suivant le *Vat.* : *περὶ ἐμοῦ πρὸς Φαραώ*.

15. ⲥ̄ⲛⲟⲩϥⲓⲧ dans le manuscrit n° 9202. — ⲙⲡⲓⲣⲁⲗⲗⲁⲩ : pour ⲙ̄ⲡⲉⲣⲁⲗⲗⲁⲩ. — Le manuscrit n° 9202 donne ⲉⲡⲛⲓ ⲙ̄ⲡⲉⲓⲱⲛⲓ, les *Septante* et la version bohaïrique ⲗⲁⲕⲕⲟⲥ.

16. πεχαϥ : *καὶ εἶπε* (*Alex.* et *Vat.*). — Dans le manuscrit n° 9202, remplacer la faute

ϵϣχϵ ηϵϊϥι ⲛϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲕⲁⲛⲟⲩⲏ ⲛⲟϵⲓⲕ ⲥⲛ̄ⲧⲁ[ⲁⲛϵ· [17] ϵ]ⲥⲣⲁⲓ ⲁϵ ⲥⲛ̄ⲡⲕⲁ[ⲛⲟⲩⲏ ϵⲧ]ⲥⲁⲧⲛϵ ⲙ̄ⲙⲟ̈ⲩ [ⲛϵⲩϣⲟⲟ]ⲩ ⲥⲓⲭⲱϥ [ϵⲃⲟⲗ ⲥⲛ̄ⲅϵⲛ]ⲟⲥ ⲛⲓⲙ [ⲛ̄ⲥⲱⲃ ⲙ̄ⲙ]ⲛ̇ⲧⲁⲙⲣϵ ⲛⲁⲓ ϵ[ⲱⲁⲣϵ ⲡⲣ̄ⲣⲟ] ⲫⲁⲣⲁⲱ ⲟⲩⲟⲙⲟⲩ· ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲥⲁⲗⲗⲁⲧϵ ⲛ̄ⲧⲛⲉ ⲛϵⲩⲟⲩⲱⲙ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ϵⲃⲟⲗ ⲥⲙ̄ⲡⲕⲁⲛⲟⲩⲏ ϵⲧⲥⲓⲭⲛ̄ⲧⲁⲁⲛⲉ· [18] ⲁϥⲟⲩⲱϣϧ ⲁϵ ⲛ̄ⲑⲓ ⲓⲱⲥⲏⲫ ⲡϵⲭⲁϥ ⲛⲁϥ· ϫϵ ⲡⲁⲓ ⲛⲉ ⲛⲉⲥϧⲱⲗ ⲛϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲕⲁⲛⲟⲩ̄ ϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩ ⲛⲉ· [19] ⲉⲧⲓ ⲕⲉϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩ ⲛⲉ ⲫⲁⲣⲁⲱ ⲛⲁϥⲓ ⲛ̄ⲧⲉⲕⲁⲛⲉ ⲥⲓⲭⲱⲕ ⲛ̄ϥⲉⲓϣⲉ ⲙⲙⲟⲕ ⲉⲥⲣⲁⲓ ⲉϫ̄ⲛⲟⲩϣⲉ ⲛ̄ⲧⲛ̄ⲥⲁⲗⲗⲁⲧϵ ⲛ̄ⲧⲛⲉ ⲟⲩⲱⲙ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲥⲁⲣ̄ⲍ· [20] ⲁⲥϣⲱⲡⲉ ⲁϵ ⲥⲛ̄ⲡⲙⲉⲥϣⲟⲙⲛ̄ⲧ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩ· ⲛⲉ ⲡⲥⲟⲩⲙⲓⲥⲉ ⲛⲉ ⲙ̄ⲫⲁⲣⲁⲱ· ⲗϥⲉⲓⲣⲉ ⲛⲟⲩⲁⲓⲡⲛⲟⲛ ⲉⲛⲉϥⲥⲙ̄ⲥⲁⲗ ⲧⲏⲣⲟⲩ· ⲗϥⲡⲙⲉⲉⲩⲉ ⲛ̄ⲧⲁⲣⲭⲏ ⲙ̄ⲡⲣⲉϥⲟⲩⲱⲧ̄ⲃ ⲙ̄ⲡⲧⲁⲣⲭⲏ ⲙ̄ⲡⲁⲙⲣⲉ· ⲥⲛ̄ⲧⲙⲏⲧⲉ ⲛⲉϥⲥⲙ̄ⲥⲁⲗ· [21] ⲗϥⲧⲁⲍⲟ ⲉⲣⲁⲧϥ ⲙ̄ⲡⲣⲉϥⲟⲩⲱⲧ̄ⲃ ⲉⲥⲣⲁⲓ ⲉϫ̄ⲛⲧⲉϥⲁⲣⲭⲏ

d'impression ⲥⲱⲱⲓ ⲛⲁⲩ par ⲥⲱ ⲁ̈ⲓⲛⲁⲩ; ϵⲱ[ϫⲡⲉ], par ϵⲱϫϵ, et ⲛ̄ⲛⲟⲉⲓ̈ⲕ [ⲥⲓⲭ̄ⲛⲧⲁⲁⲛ]ⲉ par ⲛⲟⲉⲓⲕ ⲥⲛ̄ⲧⲁ[ⲁⲛϵ].

17. [ⲉⲧ]ⲥⲁⲧⲛϵ : ⲉⲧⲛ̄ⲧⲛⲉ dans le manuscrit n° 9202. — [ⲉⲃⲟⲗ ⲥⲛⲏⲉⲛ]ⲟⲥ, etc. répond à la leçon de l'*Alex.* τῶν γενημάτων ὧν ὁ βασιλεὺς Φαραὼ ἐσθίει.

19. ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩ ⲛⲉ : ⲛⲉ omis dans le manuscrit n° 9202; sans *et* avant ⲫⲁⲣⲁⲱ suivant l'*Alex.* et la version hébraïque. — ⲛ̄ⲧⲉⲕ[ⲁ]ⲁⲛⲉ du manuscrit n° 9202 pour ⲛⲧⲉⲕⲁⲛⲉ. — ⲟⲩ[ⲉ] ⲛ̄ⲧⲉ *explicit* du manuscrit n° 9202 du Caire. — ⲟⲩⲱⲙ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲥⲁⲣ̄ⲍ : ἀπὸ σου des LXX n'est pas traduit.

20. Avant ⲗϥⲉⲓⲣⲉ, καί n'a pas été traduit. — ⲁⲓⲡⲛⲟⲛ, quand les *Septante* donnent πότου et le bohaïrique ⲥⲱ. — ⲥⲙ̄ⲥⲁⲗ diffèrent du grec παισὶν et du bohaïrique ⲗⲁⲱⲟⲩⲓ.

II. *Apocalypse*, II, 18-III, 3; VI, 5-VII, 1. — Sous le n° 9224 du *Catalogue général du Musée du Caire* [1] ont été inscrits deux feuillets en parchemin contenant plusieurs chapitres de l'*Apocalypse*. Comme le commentaire forcément très court qui accompagne la description sommaire du nouveau manuscrit laisse ignorer plus d'un détail important, il m'a paru intéressant d'en reprendre l'étude d'une façon plus approfondie.

Le texte, on le sait, est loin d'être inédit. M. L. Delaporte [2] — après H. Goussen [3] et M. W. E. Budge [4] — a publié des manuscrits de Berlin et de Londres qui renferment les mêmes passages, sans la moindre lacune. Mais si, à l'aide de ces textes déjà connus, l'on examine le nouveau fragment du Caire, on constate que ce dernier donne une copie de l'*Apocalypse* beaucoup moins fautive que les précédentes. Et même on le trouve beaucoup plus riche

[1] *Manuscrits coptes*, par H. Munier, p. 12.

[2] *Fragments sahidiques du Nouveau Testament, Apocalypse.*

[3] *Apocal. S. Johannis Apost., versio sahidica.*

[4] *Coptic biblical Texts*, p. 276-278 et 285-287.

en variantes que ne le laisse soupçonner le catalogue du Caire. Tous ces détails, qui ont leur importance pour la critique testamentaire, se trouvent signalés ici-même au bas de la transcription du texte copte.

Dans sa publication des fragments sahidiques de l'*Apocalypse*, M. L. Delaporte [1] avait fait connaître un nouveau manuscrit du Louvre dont une partie se trouve à la Bibliothèque nationale. La courte description qu'il en donne, jointe aux renseignements particuliers que son amabilité coutumière a bien voulu me fournir, prouve d'une façon indubitable que les deux feuillets du Caire et ceux de Paris ont appartenu à un même volume. On le voit clairement par les pages qui concordent parfaitement avec la suite ininterrompue du texte, par l'écriture tracée d'une même main et par le même nombre de lignes, qui est partout de trente-trois. On peut donc établir le tableau suivant qui nous montre la place qu'occupe chacun des fragments du Caire, du Louvre et de la Bibliothèque nationale :

(sans pagination) ⟩ ⟨ ⲡⲑ̅-ⲥⲛ̅ⲍ̅ [2]	I, 13-II, 18 = Bibl. nat., 129[11], 136-137;
[ⲥⲛⲍ̅-ⲥⲡⲏ̅]	: II, 18 (*suite*)-III, 3 = Caire, n° 9224, fol. I;
ⲥⲡⲑ̅-ⲥⲫⲍ̅	: III, 4 (*suite*)-VI, 5 = Louvre;
[ⲥⲫⲍ̅]-ⲥⲫⲏ̅	: VI, 5 (*suite*)-VII, 1 = Caire, n° 9224, fol. II.

(Fol. I, *recto*, sans pages), II [18] ⲛ̄ⲟⲉ ⲛ̣[ⲟⲩⲱⲗⲋ] ⲛ̄ⲕⲱⲣ̣[ⲧ̄ ⲉⲣⲉ]ⲛⲉⲫⲟ[ⲩⲉⲣⲏⲧⲉ] ⲉⲓⲛⲉ ⲛ̄ⲫ̣[ⲩⲋⲟ]ⲙ̄ⲧ ⲃⲁⲣⲱ̣[ⲧ· [19]] ⲧⲥⲟⲟⲩⲛ̣[ⲛ̄]ⲛⲉⲕⲋⲃⲏⲩ[ⲉ ⲙ̄ⲙ̄]ⲧⲉⲕⲁⲣⲁⲡⲏ ⲙ̄[ⲛ]ⲧⲉⲕⲡⲓⲥⲧⲓⲥ[·]ⲁⲩⲱ ⲧⲉⲕⲁⲓⲁⲕ[ⲟ]ⲛⲓⲁ̀ ⲙ̄ⲙⲧⲉⲕⲋⲩⲡⲟⲙⲟⲛⲏ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲕⲋⲃⲏⲩⲉ ⲛ̄ⲋⲁⲅⲉⲩ ⲉⲛⲁⲁ̀[ⲩ] ⲛ̄ⲛⲉⲕⲱⲟⲣ[ⲡ· [20]]ⲗⲗⲗ ⲟⲩⲛ̄ⲧⲁⲓ ⲉⲣⲟⲕ ⲭⲉ ⲁⲕⲕⲱ

II, 18. ⲉⲩⲛⲟⲥⲉ ⲋⲛ̄ⲟⲩⲋⲣⲱ [3] (Be.) omis dans Br., C. et dans la version grecque.

19. C. et Br. traduisent καὶ [4] par ⲙ̄ⲛ̄ et ⲁⲩⲱ après ⲁⲓⲁⲕⲟⲛⲓⲁ; seul Be. donne ⲙ̄ⲙ̄; à remarquer que ce dernier manuscrit emploie constamment ⲙ̄ⲙ̄ au lieu de ⲙ̄ⲛ̄. — ⲋⲁⲅⲉⲩ : ⲋⲁⲅⲟⲩ (Be.), ⲋⲁⲁⲩ (Br.).

20. ⲧⲥⲋⲓⲙⲉ : dans Be. ⲧⲉⲓⲥⲋⲓⲙⲉ et dans Br. ⲧⲉⲥⲋⲓⲙⲉ. — ⲓⲥⲋⲁⲃⲉⲗ suivant Ἰεζάβελ; les

[1] *Apocalypse*, p. IX-X.

[2] Dans son introduction (p. IX) M. L. Delaporte donne pour pagination ⲙ̄ⲙ̄ⲍ̅ et plus bas ⲥⲫⲍ̅; suivant ses renseignements il faut corriger en ⲙ̄ⲙ̄ⲥ̅ et ⲥⲫⲥ̅.

[3] Abréviations : Berlin Or., n° 8408 = Be. (L. Delaporte, *Apocalypse*).

British Museum Or., n° 6803 = Br. (Budge, *Coptic biblical Texts*).

Caire, n° 9224 = C. (H. Munier, *Manuscrits coptes*).

[4] *Nov. Test. graece*, édité par P. Buttmann.

ⲛ̄ⲧⲥⲓⲙⲉ̀ ⲭⲉ ⲓⲉⲍⲁⲃⲉⲗ̀ ⲧⲁⲓ ⲉⲥⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉ ⲁⲛ̄ⲅⲟⲩⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲓⲥ̀ ⲉⲥⲧⲥⲃⲱ· ⲁⲩⲱ ⲉⲥⲡⲁⲁⲛⲁ ⲛ̄ⲛⲁϩ̄ⲙⲥⲁⲗ̀ ⲉⲧⲣⲉⲩⲛ̣ⲣⲏⲉⲩⲉ· ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲥⲉⲟⲩⲱⲙ̀ ⲱⲱⲱⲧ ⲛ̄ⲉⲓⲁⲱⲗⲟⲛ· [21]ⲁⲓ̈ⲧ ⲁⲉ ⲛⲁⲥ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲱ̀ ⲭⲉ ⲉⲥⲉⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲉⲓ· ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲥⲟⲩ-ⲱⲱ ⲁⲛ ⲉⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲉⲓ [lacune de seize lignes] [23]ⲛⲉ[ⲕⲕⲁⲛⲥⲓⲁ ⲧⲏ]ⲣⲟⲩ [ⲭⲉ ⲁⲛⲟⲕ] ⲡⲉⲧ[ϩⲟⲧϩⲧ̄ ⲛ̄]ⲛⲉ[ⲥⲗⲟⲟⲧⲉ ⲙⲛ̄ⲛ̄]ϩⲛⲧ[=ⲁⲩⲱ]ⲧⲛⲁⲧ ⲛⲏ[ⲧⲏ]ⲡⲟⲩⲁ̀ ⲡⲟⲩⲁ̀ ⲕⲁⲧⲁⲛⲉⲩϩⲏⲩⲉ· [24]ⲧⲭⲱ ⲁⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲛⲏⲧⲏ ⲡⲕⲉⲥⲉⲉⲡⲉ̀ ⲉⲧϩⲛ̄ⲟⲩ(sic)ⲁ-ⲧⲉⲓⲣⲁ· ⲛⲉⲧⲉⲙ̄ⲡⲧⲟⲩ ⲧⲉⲓⲥⲃⲱ ⲁⲩⲱ ⲙ̄ⲡⲟⲩⲥⲟⲩⲛ̄ ⲛⲉⲧϩⲛⲏ̀ ⲙ̄ⲡⲥⲁ̣ⲧ[ⲁ]ⲛⲁⲥ̀ ⲛ̄ⲟⲉ ⲉ[ⲧⲟⲩ]ⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ

(Fol. I, *verso*, lacune de seize lignes) [27]ⲕⲉⲣⲁⲙⲉⲩ]ⲥ ⲕⲁ[ⲧⲁⲟⲉ ϩⲱ]ⲱⲧ̀ [ⲉⲛ-ⲧⲁⲓⲭⲓⲧ]ⲉ̀ ⲉⲃⲟ̣[ϩ ⲓⲧⲧ̄ⲙⲡ]ⲁⲉⲓⲱⲧ· [28]ⲁⲩⲱ]ⲧⲛⲁⲧ ⲛⲁϥ ⲙ̄ⲡⲥⲟⲩ(sic) ⲛⲧⲟⲟⲩⲉ· [29]ⲛⲉⲧⲉⲟⲩⲛ̄ⲧϥ ⲙⲁⲁⲭⲉ ⲙⲁⲣⲉϥⲥⲱⲧ̄ⲙ ⲭⲉ ⲟⲩ ⲛⲉⲧⲉⲣⲉ ⲛⲉⲡⲏⲁ̄ ⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟϥ ⲛ̄ⲛⲉⲕⲕⲁⲛⲥⲓⲁ· ⲙ[1]ⲥⲧⲁⲓ̈ ⲙ̄ⲡⲁⲓⲣⲉⲗⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲉⲕⲕⲁⲛⲥⲓⲁ[ⲉⲧϩ]ⲛ̄ⲥⲁⲣⲁⲉⲓⲥ· [ⲭⲉ-ⲛ]ⲁⲓ̈ ⲛⲉⲧ̄ϥ[ⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟ]ⲟⲩ ⲛ̄[ⲥⲓ ⲛⲉⲧⲉ]ⲟⲩⲛ̄[ⲧⲉϥ ⲡⲥⲁ]ⲱ̄ϥ ⲙ̄[ⲡⲏⲁ̄ ⲛ̄]ⲧⲉⲡ-ⲛⲟⲩ[ⲧⲉ ⲁⲩ]ⲱ ⲡⲥⲁⲱ̄ϥ [ⲛⲥⲓ]ⲟⲩ· ⲧⲥⲟ[ⲟⲩ]ⲛ ⲛⲛⲉⲕ[ϩ]ⲙⲩⲉ̀ ⲭⲉ ⲟⲩⲛ̄ⲧⲕ ⲟⲩⲣⲁⲛ̀ ⲙ̄ⲙⲁⲩ̀ ⲭⲉ ⲕⲟⲛϩ ⲉⲕⲙⲟⲟⲩⲧ· [2]ⲱⲱⲡⲉ̀ ⲉⲕⲣⲟⲉⲓⲉ̀ ⲛ̄ⲧⲁⲭⲣⲉ [ⲡ]ⲕⲉ-ⲥⲉⲉⲡⲉ· [ⲉ]ⲱⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ⲕⲛⲁⲙⲟⲩ· ⲙ̄ⲡⲓϩⲉ̀ ⲅⲁⲣ̀ ⲉⲛⲉⲕϩⲙⲩⲉ̀ ⲉⲩⲭⲏⲕ̀ ⲉⲃⲟⲗ

autres textes : ⲉⲗⲓⲥⲁⲃⲉⲗ (Be.), ⲉⲓⲉⲍⲁⲃⲉⲗ (Br.). — ⲧⲁⲓ ⲉⲥⲭⲱ, ἡ λέγουσα, ⲧⲁⲓ manque dans Be.; dans Br. ⲧⲁⲓ ⲉⲧⲭⲱ. — ⲁⲛⲅⲟⲩⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲓⲥ : seule version conforme à προφῆτις : Be. ⲁⲅⲟⲩⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ, et Br. ⲁⲛⲅⲟⲩⲡⲣⲟⲫⲏⲧⲏⲥ. — ⲉⲥ†ⲥⲃⲱ, dans Br. ⲉⲥ†ⲃⲱ. — ⲛ̄ⲛⲁϩ̄ⲙⲥⲁⲗ suivant Br., dans Be. ⲛ̄ⲁⲍ, etc.

21. ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲥⲟⲩⲱⲱ ⲁⲛ ⲉⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲉⲓ *et elle ne veut pas se repentir*, suivant la version grecque; lacune dans Be., omission dans Br.

23. ⲛ̄ⲛⲉ[ⲥⲗⲟⲟⲧⲉ]; Br. ⲛ̄ⲛⲉⲡⲁ(sic), etc.; Be. ⲛ̄ⲛⲉⲥⲗⲟⲟⲁⲉ(sic).

24. †ⲭⲱ ⲁⲉ avec Br. — ⲡⲕⲉⲥⲉⲉⲡⲉ : Br. ⲥⲉⲡⲏ (également aux chapitres III, V, 2). — (sur)ⲟⲩⲁⲧⲉⲓⲣⲁ : faute de copiste pour ⲟⲩⲁⲧ, etc., ⲑⲉⲓⲁⲧⲉⲓⲣⲁ (Br.). — ⲛⲉⲧⲉⲙ̄ⲡⲧⲟⲩ suivant Br. ⲛⲉⲧⲉⲩ ⲛ̄ⲧⲟⲩ (Be) *οὐκ ἔχουσιν*. — Après ⲧⲉⲓⲥⲃⲱ Br. seul ajoute ⲙⲙⲁⲩ. — ⲥⲟⲩⲛ̄ ⲛⲉⲧϩⲛⲏ : dans les autres manuscrits ⲥⲟⲟⲩⲛ̄ ⲛ̄ⲛⲉ, etc.

27. [ⲕⲉⲣⲁⲙⲉⲩ]ⲥ : la dernière lettre est bien un ⲥ; avant ⲕⲁⲧⲁⲟⲉ Br. porte ⲛⲥⲉ ⲟⲩⲟⲱ-ⲫⲟⲩ. — [ϩⲱ]ⲱⲧ; ϩⲱ (Br. et Be.).

28. ⲛⲥⲟⲩ : faute pour ⲛⲥⲓⲟⲩ «l'étoile»; Br. est également fautif ⲛⲥⲟ. — ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩⲉ : Br. et Be. donne ⲛ̄ϩⲧⲟⲟⲩⲉ (sur ces synonymes, voir G. Maspero, *Les Mémoires de Sinouhit*, p. 138).

29. A partir de ⲙⲁⲁⲭⲉ, Br. donne la leçon ⲙⲙⲁⲩ ⲉⲥⲱⲧⲛ̄· ⲭⲉ ⲉⲣⲉ ⲛⲉⲡⲏⲁ̄ ⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉ ⲟⲩ ⲛⲛⲉⲕⲕⲁⲛⲥⲓⲁ. Le manuscrit du Caire reproduit exactement la version grecque.

III, 2. Le passage grec ἃ ἔμελλον ἀποθανεῖν, (*le reste*) *qui allait mourir*, a été rendu de trois façons différentes : [ⲉ]ⲱⲡⲉ ⲙ̄ⲙⲟⲛ ⲕⲛⲁⲙⲟⲩ (C.), ⲛⲁⲓ̈ ⲉⲛⲛⲁⲙⲟⲩ ⲡⲉ (Be.), ⲛⲁⲓ̈ ⲉⲛⲉⲩⲛ, etc. (Br.). — ⲉⲩⲭⲏⲕ ⲉⲃⲟⲗ : Be. : ⲉⲩⲭⲏⲕ sans ⲉⲃⲟⲗ. — ⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ (C. et Br.) suivant le grec τοῦ θεοῦ μου; dans Be. : ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ.

ⲙⲡⲉⲙⲧⲟ ⲉⲃⲟⲗ ⲙⲡⲁⲛⲟⲩⲧⲉ̀· [3]ⲁⲣⲓⲡⲙⲉⲉⲩⲉ ⲥⲉ ⲭⲉ ⲛ̀ⲧⲁⲕⲭⲓ ⲁⲩⲱ ⲛ̀ⲧⲁⲕ-
ⲥⲱⲧⲙ ⲛⲁⲱ ⲛ̀ⲍⲉ ⲙ̀ⲡⲅⲁⲣⲉⲍ ⲙ̀ⲡⲙⲉⲧⲁⲛⲟⲉⲓ· ⲉⲱⲱⲡⲉ ⲇⲉ̀ ⲉⲕⲧ̀ⲙⲣⲟⲃⲓⲥ̀ ⳩ⲛⲏⲩ
ⲛ̀ⲟⲉ ⲛ̀ⲟⲩⲣⲉⲩⲭⲓⲟⲩⲉ· ⲁⲩⲱ ⲙ̀ⲡⲛⲁⲃⲓⲙⲉ̀ ⲁⲛ ⲭⲉ ⲉⲓⲛⲏⲩ ⲛⲁⲱ ⲛⲁⲩ̀ ⲉⲣⲁⲓ
ⲉⲭⲱⲕ·

(Fol. II, *recto*, sans pages) VI [5]ⲍⲱⲟⲛ̀ ⲉⲩⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲟⲥ̀ ⲭⲉ ⲁⲙⲟⲩ· ⲁⲩⲱ ⲉⲓⲥ
ⲟⲩⲍⲧⲟ ⲛ̀ⲕⲁⲙⲉ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲧⲁⲗⲁ̀ ⲉⲣⲟⲩ ⲉⲟⲩⲙ̀ ⲟⲩⲙⲁⲱⲉ ⲉⲛ̀ⲧⲉⲩⲃⲓⲭ̀ [6]ⲁⲓⲥⲱⲧⲙ
ⲉⲩⲥⲙⲏ̀ ⲉⲛ̀ⲧⲙⲛⲧⲉ ⲙ̀ⲡⲉⲩⲧⲟⲟⲩ ⲛ̀ⲍⲱⲟⲛ̀ ⲉⲥⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲟⲥ ⲭⲉ ⲟⲩⲃⲁⲡⲓⲭⲉ
ⲛ̀ⲥⲟⲩⲟ̀ ⲍⲁⲟⲩⲥⲁⲧⲉ̀ⲃⲣⲉ· ⲁⲩⲱ ⲫⲟⲙⲧⲉ ⲛ̀ⲃⲁⲡⲓⲭⲉ ⲛ̀ⲉⲓⲱⲧ̀ ⲍⲁⲟⲩⲥⲁⲧⲉⲃⲣⲉ·
ⲡⲛⲉⲍ ⲁⲉ ⲛ̀ⲧⲟⲩ ⲙ̀ⲙⲛⲡⲣⲡ̀ ⲙ̀ⲡⲣⲧⲁⲕⲟⲟⲩ· [7]ⲛ̀ⲧⲉⲣⲉⲩⲟⲩⲱⲛ ⲁⲉ ⲉⲧⲙⲉⲍⲩⲧⲟ̀
ⲛ̀ⲥⲫⲣⲁⲅⲓⲥ· ⲁⲓⲥⲱⲧⲙ ⲉⲧⲉⲥⲙⲏ ⲙ̀ⲡⲙⲉⲍⲩⲧⲟⲟⲩ ⲛ̀ⲍⲱⲟⲛ̀ ⲉⲩⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲟⲥ ⲭⲉ
ⲁⲙⲟⲩ· [8]ⲁⲓⲛⲁⲩ̀ ⲁⲩⲱ ⲉⲓⲥ ⲟⲩⲍⲧⲟ̀ ⲉⲩⲟⲩⲉⲧⲟⲩⲱⲧ̀ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲧⲁⲗⲁ̀ ⲉⲣⲟⲩ
ⲉⲡⲉⲩⲣⲁⲛ̀ ⲛⲉ ⲡⲙⲟⲩ̀ ⲉⲣⲉ ⲁⲙ̀ⲡⲧⲉ̀ ⲟⲩⲛⲍ ⲛ̀ⲥⲱⲩ· ⲁⲩⲱ ⲁⲩ† ⲛⲁⲩ ⲛ̀ⲟⲩⲉ-
ⲍⲟⲩⲥⲓⲁ ⲉⲭ̀ⲙⲡⲟⲩⲛ̀ⲩⲧⲟⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲕⲁⲍ̀ ⲉⲙⲟⲟⲩⲧⲟⲩ ⲉⲛ̀ⲧⲥⲛⲫⲉ ⲙ̀ⲛⲛⲥⲉⲃⲱⲱⲛ̀
ⲙ̀ⲡⲛ[ⲙ]ⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲛⲉⲑⲏⲣⲓ[ⲟⲛ] |ⲙ̀ⲡⲕⲁⲍ· [9]ⲛ̀ⲧⲉ[ⲣⲉ]ⲩⲟⲩⲱⲛ ⲁⲉ ⲛ̀ⲧⲙ[ⲍⲉ] †
ⲛ̀ⲥⲫⲣⲁⲅⲓⲥ· [ⲁⲓ]ⲛⲁⲩ ⲍⲁⲛⲉⲥⲛⲧ ⲙ̀ⲡⲉⲃⲟⲩⲥⲓⲁⲥⲧⲏⲣⲓⲟⲛ, ⲉⲛⲉ†ⲩⲭⲏ ⲛ̀ⲛⲉⲣⲱⲙⲉ
ⲉⲛ̀ⲧⲁⲩⲍⲟⲧⲃⲟ[ⲩ] ⲉⲧⲃⲉⲡⲱⲁⲭⲉ ⲙ̀ⲡⲛⲟⲩⲧⲉ̀ ⲙ̀ⲛ̀ⲧⲙⲛ̀ⲧⲙ̀ⲛ̀ⲧⲣⲉ ⲉⲛⲉⲩⲛ̀ⲧⲁⲩ̀ⲥ (sic)

3. ⲉⲱⲱⲡⲉ ⲥⲉ ⲉⲕⲧ̀ⲙⲣ, etc. (Be. et C.) : ⲉⲱⲱⲡⲉ ⲁⲉ ⲉⲕⲱⲁⲛⲧⲙⲣ (Br.). — ⲣⲉⲩⲭⲓⲟⲩⲉ suivant (Br. et C.) : ⲣⲉⲩⲭⲓⲟⲟⲩⲉ (Be.). — ⲛⲁⲱ ⲛⲁⲩ : dans Be. changement de place de la négation ⲛ̀ : ⲛⲁⲱ ⲛⲁⲩ; dans Br. ⲛⲁⲱ ⲛⲍⲉ ⲉⲍⲣⲁⲓ.

(Fol. II), VI, 5. ⲁⲙⲟⲩ : également dans Be. et Br. — ⲛⲉⲧⲁⲗⲁ (C. et Be.) : rendu par ⲛⲉⲧⲁⲗⲁⲏⲩ dans Br. — ⲟⲩⲙⲁⲱⲉ : ⲟⲩⲙⲁⲱⲁ (Be.).

6. Dans Br. ⲍⲛ̀ⲧⲙⲛⲧⲉ; le ⲍ est omis dans les deux autres manuscrits; ⲧⲙⲛⲛⲧⲉ. — La conjonction *kai* n'a pas été traduite au début des versets 6, 7, 8, 10, 13, 14, 16; au verset 9, elle a été traduite par ⲁⲉ et aux versets 11, 12, 15 par ⲁⲩⲱ. — ⲉⲥⲭⲱ : sous la forme ⲉⲩⲭⲱ dans Be., et ⲭⲉ dans Br. — ⲥⲁⲧⲉ̀ⲃⲣⲉ, en grec *δηνάριον*; accent de séparation entre les deux ⲉ, parce que le scribe n'a pas compris le sens du mot; M. L. Delaporte a coupé le mot en ⲥⲁⲧⲉ ⲉⲣⲉ. C'est le mot grec *σ̓ατήρ*. — ⲧⲁⲕⲟⲟⲩ : Be. ⲧⲁⲕⲟⲩ.

7. ⲉⲧⲙⲉⲍ : dans Be. et Br. ⲛ̀ⲧⲙⲉⲍ. — ⲩⲧⲟ : Br. seul emploie constamment la forme féminine en ⲉ dans les noms de nombres ⲩⲧⲟⲉ, verset 9, †ⲉ, 12, ⲥⲟⲉ (transcrit ⲥⲟ ⲉⲛ ⲥⲫ, etc. dans ce verset et au verset 12). — ⲉⲩⲭⲱ dans Be. et C. : faute pour ⲉⲥⲭⲱ (Br.).

8. ⲛⲟⲩⲉⲍⲟⲩⲥⲓⲁ dans C. et Br., rendu par ⲛⲧⲉⲍ, etc. — ⲡⲟⲩⲛ̀ⲩⲧⲟⲟⲩ : transcrit ⲡⲟⲩⲛ̀-ⲛⲩⲧ, etc. dans Be., et ⲡⲟⲩⲁ ⲛⲩⲧⲟⲟⲩ dans Br. — ⲍⲛ̀ⲧⲥⲛⲫⲉ (C. et Br.); ⲍⲛ̀ⲟⲩⲥ, etc. (Be.). — ⲙ̀ⲛⲛⲥⲉⲃⲱⲱⲛ : ⲙ̀ⲛⲫⲉⲃ, etc. (Be.); ⲙ̀ⲛⲛⲥⲉⲃⲱⲛ (Br.).

9. †ⲩⲭⲏ : Br. donne la forme rare du pluriel †ⲩⲭⲟⲟⲩⲉ (M. Budge a coupé ainsi les mots : ⲭⲩⲭⲟⲟⲩ ⲉⲛⲉⲛⲣ, etc.). — ⲛ̀ⲛⲉⲣⲱⲙⲉ : Br. transcrit ⲛⲉⲛⲣⲱⲙⲉ et Be. [ⲛ̀]ⲫⲣⲱⲙⲉ. — ⲙ̀ⲛⲧⲙⲛ̀ⲧⲣⲉ suivant C. et Br.; dans Be. ⲉⲧⲃⲉⲧⲙ, etc. — ⲉⲛⲉⲩⲛ̀ⲧⲁⲩⲥ, rendu par ⲉⲧⲉⲩⲛ-ⲧⲁⲥ (Be) et ⲉⲛⲉ ⲟⲩⲛⲧⲁⲩⲥ (Br.).

[10] ⲁⲩⲁⲱⲕⲁⲕ̀ ⲉⲃⲟⲗ ⲥ̄ⲡⲟⲩⲛⲟⲩ ⲛ̄ⲥⲙⲏ ⲉⲩⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲭⲉ ⲫⲁⲛⲧⲉ ⲟ̅ⲩ̅ ⲫⲱⲡⲉ̀ ⲡⲭⲟⲉⲓⲥ̀ ⲛⲉⲧⲟⲩⲁⲁⲃ̀ ⲙ̄ⲙⲉ· ⲛ̄ⲧⲕⲣⲓⲛⲉ̀ ⲁⲓ ⲁⲩⲱ ⲛ̄ⲧⲭⲓ ⲁⲓ̀ ⲙ̄ⲡⲉⲕⲃⲁ ⲙ̄ⲡⲉⲛⲥⲛⲟϥ̀ ⲉⲃⲟⲗ ⲥ̄ⲡⲛⲉⲧⲟⲩⲏⲩ̀ ⲥⲓⲭ̄ⲙⲡⲕⲁⲥ· [11] ⲁⲩⲱ ⲁⲩ†

(Fol. II, *verso*, p. ⲥ̄ⲛ̄ⲏ) ⲏⲁⲩ ⲡⲟⲩⲁ̀ ⲡⲟⲩⲁ̀ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲧⲟⲗⲏ ⲛ̄ⲟⲩⲱ̈ⲃ̄ⲱ· ⲁⲩⲱ ⲁⲩⲭⲟⲟⲥ ⲏⲁⲩ ⲭⲉⲕⲁⲥ̀ ⲉⲩⲉⲙ̄ⲧⲟⲛ ⲙ̄ⲙⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲕⲉⲕⲟⲩⲓ̈ ⲛ̄ⲟⲩⲟⲉⲓⲱ· ⲫⲁⲛⲧⲟⲩⲭⲱⲕ ⲉ[ⲃ]ⲟⲗ ⲛ̄ⲥⲓ ⲛⲉⲩ[ⲕⲉ]ⲉⲛⲏⲩ· ⲛⲉⲩ[ⲱⲃ]ⲏⲣ ⲥ̄ⲙ̄ⲥⲁⲗ̀ ⲏⲁⲓ̈ ⲉⲧⲟⲩⲛⲁⲙⲟⲟⲩⲧⲟⲩ ⲥⲱⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲥⲉ· [12] [ⲁ]ⲩⲱ ⲁ̈ⲓⲛⲁⲩ ⲛ̄ⲧⲉⲣⲉϥⲟⲩⲱⲛ ⲛ̄ⲧⲙⲉⲥ̀ⲥⲟ̀ ⲛ̄ⲥⲫⲣⲁⲅⲓⲥ· ⲁⲩⲛⲟⲩ ⲛ̄ⲕⲙ̄ⲧⲟ̀ ⲫⲱⲡⲉ· ⲡⲣⲏ ⲁϥⲕⲙⲟⲙ̀ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲥⲟⲟⲩⲛⲉ· ⲁⲩⲱ ⲡⲟⲟⲥ̀ ⲁϥⲣ̄ⲥⲛⲟϥ· [13] ⲛ̄ⲥⲓⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲡⲉ̀ ⲁⲩⲥⲉ̀ ⲉⲥⲣⲁⲓ̈ ⲉⲭ̄ⲙⲡⲕⲁⲥ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲕⲱ ⲛ̄ⲕⲙ̄ⲧⲉ̀ ⲉⲥⲛⲟⲩⲭⲉ̀ ⲉⲃⲟⲗ ⲛ̄ⲛⲉⲥⲥⲱⲃⲉ̀ ⲉⲣⲉ ⲟⲩⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲛⲩ̀ ⲕⲓⲙ ⲉⲣⲟⲥ· [14] ⲧⲛⲉ ⲁⲥⲱⲱⲥ ⲛ̄ⲑⲉ ⲛ̄ⲟⲩⲭⲱⲱⲙⲉ ⲉϥⲥⲏⲁ· ⲧⲟⲟⲩ ⲛⲓⲙ̀ ⲥⲓⲛⲏⲥⲟ̀ ⲁⲩⲕⲓⲙ̀ ⲉⲃⲟⲗ ⲥ̄ⲡⲛⲉⲩⲙⲁ· [15] ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲣⲱⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲕⲁⲥ̀ ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲛⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲭⲓⲗⲓⲁⲣⲭⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲣ̄ⲙⲙⲁⲟ̀· ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲭⲱⲱⲣⲉ· ⲁⲩⲱ ⲥ̄ⲙ̄ⲥⲁⲗ̀ ⲛⲓⲙ̀ ⲥⲓⲣ̄ⲙⲥⲉ· ⲁⲩⲥⲟⲡⲟⲩ ⲥ̄ⲡⲛⲉⲥⲡⲏ ⲗⲁⲓⲟⲛ̀ ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲥⲓⲃ̄ⲧ̀ ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲧⲟⲩⲥⲏⲓ· [16] ⲉⲩⲭⲱ ⲙ̄ⲙⲟⲥ ⲛ̄ⲧⲟⲟⲩ ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲥⲓⲃ̄ⲧ̀ ⲭⲉ ⲥⲉ̀ ⲉⲥⲣⲁⲓ̈ ⲉⲭⲱⲛ̀ ⲛ̄ⲧⲉⲧⲛ̄ⲥⲟⲡⲛ̄ ⲙ̄ⲡⲉⲙⲧⲟ̀ ⲉⲃⲟⲗ ⲙ̄ⲡⲉⲧⲥⲙⲟⲟⲥ̀ ⲥⲓⲛⲉⲑⲟⲣⲟⲛⲟⲥ̀ ⲁⲩⲱ ⲉⲃⲟⲗ ⲥ̄ⲛ̄ⲧⲟⲣⲅⲏ ⲙ̄ⲡⲉⲥⲓⲉⲓⲃ̣· [17] ⲭⲉ ⲁⲩⲉⲓ̀ ⲛ̄ⲥⲓ ⲡⲛⲟⲥ ⲛ̄ⲥⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲧⲉⲩⲟⲣⲅⲏ̀ ⲛⲓⲙ̀ ⲛⲉⲧⲛⲁⲱⲁⲥⲉⲣⲁⲧⲩ· VII[1] ⲙ̄ⲡⲛ̄ⲥⲁⲛⲁⲓ̈ ⲁ̈ⲓⲛⲁⲩ̀ ⲉⲩⲧⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲁⲅⲅⲉⲗⲟⲥ̀ ⲉⲩⲁⲥⲉⲣⲁⲧⲟⲩ̀ ⲉⲡⲉⲩⲧⲟⲟⲩ ⲛ̄ⲕⲟⲟⲥ ⲙ̄ⲡⲕⲁⲥ

10. Au début de ce verset καί rendu par ⲁⲩⲱ Be. et Br.; a été omis dans C. — ⲙ̄ⲙⲉ ne se trouve pas dans Be. — ⲙ̄ⲡⲉⲕⲃⲁ : Be. ⲙ̄ⲡⲉⲭⲓⲕⲃⲁ. — ⲥ̄ⲡⲛⲉⲧⲟⲩⲏⲩ : ⲉⲃⲟⲗ ⲥⲓⲧⲛ̄ dans Be.

12. ⲁⲩⲛⲟⲩ ⲛ̄ⲕⲙ̄ⲧⲟ̀ ⲫⲱⲡⲉ manque dans Be.

13. ⲥⲱⲃⲉ : dans Be. et Br. ⲥⲱⲱⲃⲉ.

14. ⲥⲱⲱⲥ : avec la forme ⲥⲱⲥ dans Be. et Br. — Après ⲙⲏⲥⲟⲥ on trouve ⲙⲓⲙ dans Br. et Be.

17. ⲧⲉⲩⲟⲣⲅⲏ : dans Be. ⲧⲉ[ⲩ], etc.; dans Br. ⲧⲟⲣⲅⲏ.

VII, 1. ⲥ̄ⲙⲡⲕⲁⲥ : ⲙ̄ⲡⲕⲁⲥ dans Be. et Br.

III. Lectionnaire. — C'est de Hamouli que nous vient encore ce feuillet arraché d'un lectionnaire aujourd'hui disparu. On l'avait utilisé comme page de garde à la couverture d'un ouvrage sur le martyre d'un saint Isidore inconnu. A cet emploi, il a malheureusement souffert de l'usure, qui a emporté une partie des coins et quelques lettres du texte. Le *recto* qui adhérait à la reliure est tout luisant de colle et a gardé des bribes du parchemin qui formait l'armature. Au *verso*, le parchemin a gardé presque intacte sa blancheur première.

Le feuillet ne dépasse pas comme dimensions le format ordinaire : il mesure o m. 33 cent. dans sa longueur et o m. 25 cent. dans sa largeur.

La pagination est $\overline{\text{r}}$-$\overline{\text{λ}}$. Pour l'écriture, voir l'*Album* de M. H. Hyvernat, où se trouve reproduit à la planche IX, 2, un spécimen identique. Le tiret très court, qui se confond presque toujours en un point, remplace l'ϵ auxiliaire; souvent il est omis sans raison apparente; plusieurs fois on le rencontre sur l'ϵ au début des mots et sur ω de λγω. Qu'il soit semi-consonne ou voyelle, l'ι porte généralement un tréma. Toutes ces particularités ont été marquées dans la transcription ci-jointe. Chaque passage biblique est annoncé par une ou deux lignes d'un titre, entouré d'une série de points et de tirets (———), et dont l'écriture penchée présente tous les caractères de celle du texte. Puis le texte commence sur une majuscule mise en vedette dans la marge et ornée d'un motif très simple, souvent reproduit dans les ouvrages coptes.

Le texte est disposé dans chaque page sur deux colonnes qui mesurent o m. 09 cent. de largeur et renferment un nombre de lignes variant de trente et une à trente-quatre. Il comprend :

Au *recto* :

Luc, xviii, 6-8;

Actes, xvii, 15-21, précédés du titre : πλγηικ· πρλξις ⳩ μ̄ο̄ ϵοη : l'*Office du soir* (λγηικ sans marque d'abréviation pour λγχηικον (λυχνικόν)); *Actes* (πρᾶξις), *chapitres* (⳩ pour κεφάλαιον) *49 et suivant* (ϵοη pour ϵτϩη, cf. *Auctarium ad Peyronis lexicon*, p. 17).

Au *verso* :

Les trois premières lignes donnent la fin des *Actes*.

Puis vient le titre ϯλλμος ρ̄λ̄ : — ϵοη : Psaume ci (versets 27-28) qui indique le contenu des sept lignes suivantes.

A la huitième : πκαταλογκας ⳩ ιϗ̄ : [*Évangile*] *selon* (κατὰ) *Luc* (λογκας), *chapitre 62* (= xviii, 9-12).

La fin de la page s'achève sur cette suscription et le passage biblique qu'elle indique : τϵγωϩ ⲛ̀τϵκγριακη· λποϲτ̀ὸ πρ[ος]ρωμϵος ⳩ ϛ̄ ϵοη : *la nuit* (ou *les nocturnes*) *du dimanche* (κυριακή), *l'Apôtre* (ἀπόστολος) *aux Romains* (πρὸς Ῥωμαίους), *chapitre 6* (= iv, 13) *et suivant*.

Tous ces extraits bibliques sont rédigés dans un nouveau dialecte[1] du Fayoum. Le fond de la langue est essentiellement sahîdique; toutefois on rencontre fréquemment des formes de fayoumique pur et un mélange simultané des particularités de ces deux grands dialectes. En effet, dans les substantifs, les adjectifs et les verbes, la terminaison prend dans les mêmes mots, indifféremment, tantôt ⲉ (*v. g.* ϣⲁⲭⲉ, ⲣⲱⲙⲉ, ⲛⲟⲩⲧⲉ), tantôt ⲓ ou ⲏ (*v. g.* ϣⲁⲭⲓ, ⲣⲱⲙⲏ, ⲛⲟⲩ†). La voyelle accentuée ⲟ (sah.) se change en ⲁ (fay.) : ⲍⲣⲁϣ au lieu de ⲍⲣⲟϣ; ⲍⲁⲟⲩ au lieu de ⲍⲟⲟⲩ; ⲧⲁⲁⲧ au lieu de ⲧⲟⲟⲧ; ⲁⲛ au lieu de ⲟⲛ, etc.; cependant, à plusieurs reprises ⲉⲃⲟⲗ figure avec ⲉⲃⲁⲗ; ⲛⲙⲟⲥ avec ⲛⲙⲁⲥ; ⲁⲛⲟⲕ avec ⲁⲛⲁⲕ. De plus, ⲁ (sah.) accentué est remplacé par ⲉ (fay.) : ⲍⲉⲣⲡ pour ⲍⲁⲣⲡ; ⲛⲉⲩ pour ⲛⲁⲩ; ⲉⲣⲉⲧϥ pour ⲉⲣⲁⲧϥ; mais dans quelques cas ⲁ reste ⲁ : ⲍⲁⲡ : ⲍⲁⲡ; ⲁⲛ : ⲁⲛ; ⲥⲛⲁⲩ : ⲥⲛⲁⲩ. Dans les mêmes mots ⲉ reste ⲉ ou se change en ⲏ : ⲉⲥⲙⲉⲍ et ⲉⲥⲙⲏⲍ; ⲥⲛⲏⲛⲉ et ⲥⲉⲉⲛⲉ. Dans les consonnes, il faut noter que ϩ est mis quelquefois pour ϥ, phénomène fréquent en moyen égyptien : ⲉⲡⲉϩⲛⲏ pour ⲉⲡⲉϥⲛⲏ; ϩⲏ pour ϥⲏ; ⲗ pour ⲧ dans les termes grecs ⲁⲓⲙⲱⲑⲉⲟⲥ (τιμόθεος), ⲁⲉⲗⲱⲛⲏⲥ (τελώνης). La lettre ⲣ ne permute pas, suivant la règle du dialecte fayoumique, avec ⲗ; cependant dans un seul cas on a ⲉⲍⲗⲏⲓ pour ⲉⲍⲣⲏⲓ. Le redoublement est usité; on le trouve dans les expressions ⲛⲏⲓ, ⲍⲱⲱϥ, ⲣⲙⲙⲏⲧ, et peut-être, quoique fautivement, dans ⲉⲩⲉⲙⲏⲧⲧⲉⲓ. Dans un mot ⲛ ne se change pas en ⲙ devant ⲛ (ⲛⲛⲟⲩ†). A noter enfin la métathèse ⲥⲱⲡⲧ̄ pour ⲥⲱⲧⲡ̄, le pluriel ⲕⲉⲕⲁⲩⲛⲉ de ⲕⲉ : ⲕⲟⲟⲩⲉ (sah.), ⲕⲉⲕⲁⲩⲛⲓ (fay.); ⲍⲁⲓⲛⲉ : ⲍⲟⲓⲛⲉ (sah.), ⲍⲁⲓⲛⲓ (boh.).

Tous ces divers passages ont été tirés du Nouveau Testament : ils sont déjà connus en sahîdique par les publications suivantes :

Pour l'*Évangile selon saint Luc*, XVIII, 6-8 et 9-14, voir *The Coptic Version of the N. T. in the Southern dialect*, t. II, p. 338-340 (H.);

[1] Le terme de sous-dialecte serait plus exact; car en réalité il n'existe dans cette province qu'un dialecte, le fayoumique, dont l'aire morphologique est encore à délimiter exactement. A part cela, nous possédons une foule de textes renfermant des mots qui sont plus ou moins influencés par le bohaïrique et le sahîdique à mesure que l'aire est plus ou moins rapprochée de la zone où l'on parle purement ces deux grands dialectes (voir les *Coptic manuscripts brought from the Fayyum*, par W. E. Crum). Il y a donc là une question géographique à étudier et il est probable que ces emplacements ou ces centres correspondent aux divers monastères qui s'échelonnent du nord au sud du Fayoum et de la Moyenne-Égypte.

Pour les *Actes*, XVII, 15-20, voir BUDGE, *Coptic biblical texts in the dialect of Upper Egypt*, p. 215-216 (B.);

Pour le Psaume CI, 27-28, voir BUDGE, *Coptic Psalter*, p. 108 (B.);

Pour l'*Épître aux Romains*, voir C. WESSELY, *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde*, t. XII (W.).

(*recto* : Γ), *Luc*, XVIII [6] ⲛⲧⲁⲗⲁⲓⲕⲓⲁ ⲭⲉ ⲟⲩⲛ· [7] ⲉⲓⲥ ⲙⲡⲛⲟⲩ† ⲛ̀ⲍⲉⲣ ⲛ̀ⲍⲁⲡ ⲁⲛ̀ ⲙ̀ⲛⲉⲩⲥⲱⲧⲙ̀ ⲉⲧⲱⲱ ⲉ̀ⲍⲣⲏⲓ ⲉⲩⲃⲏⲕⲓ (*sic*) ⲙ̀ⲡⲉⲍⲁⲟⲩ ⲙ̀ⲡⲧⲉⲩⲱⲛ· ⲁⲩⲱ ⲛ̀ⲩⲍⲣⲁⲱ ⲛ̀ⲍⲛⲧ ⲉⲍⲣⲏⲓ ⲉⲭⲱⲟⲩ· [8] †ⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲟⲥ ⲛⲏⲧⲛ̀ ⲭⲉ ⲛ̀ⲁⲉⲣ ⲡⲉⲩⲍⲁⲡ ⲍⲛ̀ⲟⲩⲃⲉⲡⲏ ⲡⲁⲛⲏ ⲡⲱⲏⲣⲉ ⲙ̀ⲡⲣⲱⲙⲓ ⲛⲏⲩ ⲛⲍⲉ ⲉⲧⲡⲓⲥⲧⲓⲥ ⲍⲓⲭⲙ̀ⲡⲕⲁⲍ· —·ⲡⲁⲩⲭⲛⲓⲕ · ⲡⲣⲁⲍⲓⲥ ⲕ̀ ⲙ̄ⲑ ⲉⲟⲏ·—·— *Actes*, XVII [15] ⲛⲉⲧⲕⲁⲑⲓⲥⲧⲁ ⲁⲉ ⲙ̀ⲡⲁⲩⲗⲟⲥ ⲁⲩⲉⲛⲧⲉ ⲫⲗⲁⲑⲏⲛⲉⲓⲟⲥ· ⲁⲩⲱ ⲛ̀ⲧⲉⲣⲟⲩⲭⲓ ⲛ̀ⲟⲩⲉⲛⲧⲟⲗⲏ ⲛ̀ⲧⲁⲧⲉ ⲫⲁⲥⲓⲗⲁⲥ (*sic*) ⲙ̀ⲛ̀ⲁⲓⲙⲱⲑⲉⲟⲥ ⲭⲉ ⲉⲟⲩⲉⲉⲓ ⲫⲁⲣⲁⲩ ⲍⲛ̀ⲟⲩⲃⲉⲡⲏ· [16] ⲁⲩⲉⲓ ⲉⲃⲟⲗ ⲉ̀ⲣⲉ ⲡⲁⲩⲗⲟⲥ ⲃⲱⲱⲧ̀ ⲉ̀ⲃⲟⲗ ⲛ̀ⲍⲛ̀ⲧⲟⲩ ⲍⲛ̀ⲛⲁⲑⲏⲛⲁⲓⲟⲥ · ⲁ ⲡⲉⲩⲏⲛⲏ ⲍⲁⲭⲍⲉⲭ ⲛ̀ⲍⲛ̀ⲧⲏ ⲉⲩⲛⲉⲩ ⲉⲧⲡⲟⲗⲓⲥ ⲉⲥⲙⲏⲍ ⲙ̀ⲙⲁ ⲛ̄ⲓ̀ⲁⲱⲗⲟⲛ · [17] ⲛⲉⲩⲱⲁⲭⲉ ⲡⲉ ⲙ̀ⲙⲛ̀ⲟⲩⲁⲗⲁⲓ ⲍⲛ̀ⲧⲉⲩⲥⲩⲛⲁⲅⲱⲅⲏ ⲙ̀ⲙⲛⲉⲧⲱⲙ̀ⲱⲉ· ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲧⲍⲛ[ⲧⲁⲓ]ⲟⲣⲁ ⲙ̀ⲙⲏⲛⲉ ⲛ̀ⲁⲍⲣⲙ̀ⲛⲉⲧⲙⲏⲩ ⲉⲣⲉⲧⲏ· [18] ⲍⲁⲓⲛⲉ ⲁⲉ ⲍⲛ̀ⲛⲉⲡⲓⲕⲩⲣⲓⲟⲥ ⲙ̀ⲫⲓⲗⲟⲥⲟⲫⲟⲥ ⲙ̀ⲙⲛⲉⲥ-†-ⲕⲟⲥ ⲉⲩ-†-ⲧⲱⲛ ⲛ̀ⲙ̀ⲙⲉⲩ ⲡⲉ · ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲣⲉ ⲍⲁⲓⲛⲉ ⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲁⲥ · ⲭⲉ ⲉⲛⲉⲣⲉ ⲡⲉⲓⲥⲁ ⲛⲱⲉⲭⲓ ⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲁⲥ ⲭⲉ ⲟⲩ · ⲍⲛ̀ⲕⲉⲕⲁⲩⲛⲉ ⲛⲉⲩⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲁⲥ ⲭⲉ ⲛⲉⲩⲧⲁⲫⲑⲟⲉⲓⲱ ⲛ̀ⲍⲛ̀ⲛⲟⲩⲧⲉ ⲛ̀[ⲃ]ⲣⲣⲉ ⲉⲃⲟⲗ ⲭⲉ ⲛⲉⲩⲉⲩⲁⲅⲅⲉⲗⲓⲍⲉ ⲛⲓ̄ⲥ̄· ⲁⲩⲱ ⲧⲁⲛⲁⲥⲧⲁⲥⲓⲥ · ⲙ̀ⲛⲉⲧⲙⲁⲟⲩⲧ · [19] ⲁⲩⲁⲙⲁⲍⲧⲉ (*sic*) ⲧⲉ ⲙ̀ⲙⲁⲩ ⲁⲩⲭⲓⲧⲟ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲉⲡⲁⲣⲓⲟⲛⲡⲁⲅⲟⲥ ⲉⲩⲭⲱ ⲙ̀ⲙⲟⲥ ⲭⲉ ⲧⲛ̀ⲟⲩⲱⲱ ⲉⲉⲓⲙⲉ ⲉⲧⲉⲓⲥⲃⲱ ⲛⲃⲣⲣⲓ ⲉⲧⲉⲕⲭⲱ ⲙⲙⲟⲥ· [20] ⲕⲉⲓⲛⲉ ⲅⲁⲣ ⲍⲛ̀ⲫⲁⲭⲓ ⲛⲃⲣⲣⲓ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲉⲛⲉⲛ̀ⲙⲁⲁⲭⲉ ⲧⲉⲛⲟⲩⲱⲱ ⲫⲉ ⲉⲉⲓⲙⲓ̄ ⲭⲉ ⲟⲩⲛ ⲛⲉ ⲛⲁⲓ̀ [21] ⲛⲁⲑⲏⲛⲏⲉⲟⲥ ⲅⲁⲣ ⲧⲏⲣⲟⲩ ⲙ̀ⲛ̀ⲛⲱⲙⲙⲁ ⲉⲧⲛⲍⲏⲧⲟⲩ ⲛⲉⲩⲥⲉⲣⲃⲓ̄ ⲉⲗⲗⲁⲩ

(*verso* : Δ) ⲉⲓⲉⲙⲏⲧⲧⲉⲓ (*sic*) ⲉⲱⲁⲭⲓ̀ ⲏ ⲉⲥⲱⲧⲙ̀ ⲉⲩⲱⲁⲭⲓ̀ ⲛⲃⲣⲣⲉ : —— ⲯⲁⲗⲙⲟⲥ ⲣⲁ : — ⲉⲟⲏ Psaume VI [27] [ⲛⲧ]ⲁⲕ ⲛⲧⲁⲕ ⲁⲛ ⲡⲓ̀ ⲁⲩⲱ ⲛⲉⲕⲣⲁⲙⲡⲉ

Luc, XVIII, 6-8. — 6. ⲟⲩⲛ : ⲟⲩ (H.). — 7. ⲥⲱⲧⲙ̀ pour ⲥⲱⲧⲙ̄; ⲉⲍⲣⲏⲓ ⲉⲩⲃⲓⲕⲓ, dans H. ⲉⲍⲣⲁⲓ ⲉⲣⲟϥ. — 8. ⲛⲍⲉ, ⲛⲏⲍⲉ (H.).

Actes, XVII, 15-20. — 15. Dans B. ⲡⲁⲩⲗⲟⲥ sans ⲙ préfixe; ⲫⲗⲁⲑⲏ[ⲛⲁⲓⲉ], ⲧⲓⲙⲱⲑⲉⲟⲥ, ⲉⲟⲩⲉⲉⲓ suivant la note 10 de la page 215. — 16. [ⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉ]ⲃⲟⲗ. — 17. ⲙⲛ̀ⲁⲍⲣⲙ̄=. — 18. ⲉⲡⲓⲕⲟⲩⲣⲓⲟⲥ; ⲛⲉⲥⲧⲟⲓⲕⲟⲥ; ⲉⲣⲉ; ⲁⲉ ⲛⲉⲭⲁⲩ; ⲉⲩⲧⲁⲫ. — 19. ⲧⲉ après ⲁⲙⲁⲍⲧⲉ manque; ⲉⲓⲙⲉ ⲭⲉ ⲟⲩ ⲧⲉ ⲧⲉⲓⲥⲃⲱ. — 20. ⲛⲉⲩⲥⲣⲏⲉ; ⲉⲓⲙⲏⲧⲓ.

Psaume CI, 27-28. — 27. ⲛ̀ⲧⲟⲕ ⲁⲉ ⲛ̀ⲧⲟⲕ (B.). — 28. ⲫⲁⲉⲛⲉⲍ.

ⲛⲁⲱϫⲛ ⲉⲛ· [28] ⲛⲱⲛⲣⲉ ⲙⲛⲉⲕⲍⲙⲍⲁⲗ ⲛⲁⲟⲩⲱⲍ ⲍⲓϫⲙⲡⲕⲁⲍ· ⲁⲩⲱ ⲡⲉⲩⲥⲡⲉⲣ
ⲙⲁ ⲛⲁⲥⲁⲩⲧⲛ ⲛⲱⲗⲉⲛⲉⲍ ⲛⲉⲛⲉⲍ : —— ⲡⲕⲁⲧⲁⲗⲟⲩⲕⲁⲥ ⲕ ⲓⲏ : · ⲁⲩ[ϫ]ⲱ
ⲗⲉ ⲙⲧⲉⲓⲡⲁⲣⲁⲃ[ⲟ]ⲗⲏ ⲛⲍⲁⲓⲛⲉ · ⲉⲩⲥⲱⲱⲩ ⲙⲡⲕⲉⲥⲛⲏⲡⲉ [10] ϫⲉ ⲣⲱⲙⲓ ⲥⲛⲉⲩ
ⲛⲉⲛⲧⲁⲩⲃⲱⲕ ⲉⲍⲗⲏⲓ ⲉⲡⲉⲣⲡⲏⲛⲓ ⲉⲱⲗⲏⲛⲁ · ⲟⲩⲁ ⲟⲩⲫⲁⲣⲓⲥⲥⲉⲟⲥ ⲡⲉ · ⲁⲩⲱ
ⲡⲕⲉⲟⲩⲁ ⲟⲩⲁ(sic)ⲉⲗⲱⲛⲏⲥ ⲡⲉ · [11] ⲁ ⲡⲉⲫⲁⲣⲓⲥⲥⲉⲟⲥ ⲁⲍⲉⲣ[ⲁ]ⲧⲉϥ ⲁϥϫⲓ ⲛⲉⲓ
ⲉϥⲱⲗⲏⲁ · ϫⲉ ⲡⲛ[ⲟⲩ]† †ⲱⲙⲍⲙⲁⲧ ⲙⲧⲁⲁⲧⲕ · ϫⲉ ⲙ†ⲟ ⲉⲛ ⲙⲟⲛ
ⲙⲡⲥⲉⲉⲡⲉ ⲙⲛⲉⲣⲱⲙⲉ ⲙⲡⲉϥⲧⲱⲣⲡ ⲙⲡⲉϥϫⲓ ⲛⲉⲁⲛⲥ ⲙⲛⲟⲉⲓⲕ ⲙⲟⲛ ⲙⲡⲓⲕⲉⲁⲉ(sic)-
ⲗⲱⲛⲏⲥ · [12] †ⲙⲏⲥⲧⲉⲩⲉ ⲙⲥⲟⲡ ⲥⲛⲁⲩ ⲕⲁⲧⲁⲥⲁⲃⲃⲁⲧⲟⲛ †† ⲙⲡⲣⲙⲙⲏⲧ
ⲙⲛⲉ†ϫⲡⲟ ⲙⲙⲟⲟⲩ ⲧⲏⲣⲟⲩ · [13] ⲁ ⲡⲁⲉⲗⲱⲛⲏⲥ ⲍⲱⲱϥ ⲁⲍⲉⲣⲁⲧϥ ⲍⲙⲡⲟⲩⲛⲏ ·
ⲙⲡⲉϥⲥⲱϣⲓ ⲙⲛⲉϥⲃⲉⲗ ⲉⲍⲣⲁⲓ ⲉⲧⲡⲉ · ⲁⲗⲗⲁ ⲁϥⲍⲓⲟⲩⲉ ⲉⲍⲟⲩⲛ ⲍⲙⲧⲉϥⲙⲉⲥⲟⲛⲧ ·
ⲉϥϫⲱ ⲙⲙⲟⲥ · ϫⲉ ⲕⲱ ⲛⲁⲓ ⲉⲃⲁⲗ ⲁⲛⲟⲕ ⲡⲓⲣⲉϥⲣⲛⲟⲃⲉ · [14] †ϫⲱ ⲙⲙⲟⲥ
ⲛⲏⲧⲛ · ϫⲉ ⲁ ⲡⲁⲓ ⲉⲓ ⲉⲡⲉⲥⲏⲧ ⲉⲡⲉⲃⲃⲏ(sic) ⲉϥⲧⲙⲁⲓⲛⲟⲩⲧ ⲉⲍⲟⲩⲁ ⲉⲡⲛ . ϫⲉ
ⲟⲩⲟⲛ ⲛⲓⲙ ⲉⲧⲛⲁϫⲓⲥⲉ ⲙⲙⲁϥ · ⲥⲉⲛⲁⲑⲃⲃⲓⲁϥ · ⲡⲉⲧⲛⲁⲑⲃⲃⲓⲟϥ ⲥⲉⲛⲁϫⲁⲥⲧϥ
: —— ⲧⲉⲩⲱⲛ ⲛⲧⲉⲕⲩⲣⲓⲁⲕⲏ ⲁⲡⲟⲥⲧⲟ ⲡⲣ[ⲟⲥ]ⲣⲱⲙⲉⲟⲥ ⲕ ⲍ ⲉⲑⲏ : ——

Romains, IV [13] ⲛⲏ ⲅⲁⲣ ⲉⲃⲟⲗ ⲍⲓⲧⲙⲡⲛⲟⲙⲟⲥ ⲁⲛ ⲉⲁⲩ† ⲛⲛⲉⲓⲱⲱ ⲛⲁⲃⲣⲁⲍⲁⲙ
ⲙⲛⲡⲉϥⲥⲡⲉⲣⲙⲁ · ⲉⲡⲁⲓ ⲉϥⲱⲱⲡⲓ ⲛⲕⲁⲛⲣⲟⲛⲟ[ⲙⲟⲥ] ⲙⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ · ⲁⲗⲗⲁ

Luc, XVIII, 9-14. — 9. ⲉⲍⲟⲓⲛⲉ (H.); ⲉⲩⲕⲱ ⲛⲍⲧⲛⲩ ⲉⲣⲟⲟⲩ ⲟⲩⲁⲗⲧⲟⲩ · ϫⲉ ⲍⲉⲛⲁⲓ-
ⲕⲁⲓⲟⲥ ⲛⲉ, omis dans notre manuscrit. — 11. ⲛⲡⲉⲕⲉⲥⲉⲉⲡⲉ; ⲛ ⲛⲟⲉ; ⲍⲱⲱϥ manque dans B.; également ⲁⲛⲟⲕ. — 14. ⲉⲧϫⲓⲥⲉ, après ⲡⲉⲧⲛⲁⲑⲃⲃⲓⲟϥ.

Romains, IV, 13. —]ⲛⲟⲩ ⲉⲃⲟⲗ ⲡⲁⲣⲁⲛ ⲍⲓⲧⲙⲡⲛⲟⲙⲟⲥ ⲛⲉ ⲡⲉⲣ[ⲛⲧ] ⲛⲧⲁⲫⲱⲡⲉ ⲛⲁⲣⲁⲍ-
[ⲁⲙⲛ] ⲛⲉⲥⲡⲉⲣⲙⲁ ⲉⲧⲣⲉⲫⲱⲡⲉ ⲛⲕⲁⲛⲣ[ⲟ]ⲛⲟⲙⲟⲥ ⲙⲡⲕⲟⲥⲙⲟⲥ ⲁⲗⲗⲁ (W.).

H. Munier.



"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book clean and moving.

S. B., 148, N. DELHI.